FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE

B. Prov.

VIII

562

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XX

Palchetto 9

Num.° d' ordine 20 Zh a 37

B Pin
VIII
562

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME XXXI.

641836

ABREGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures, enrichi de Cartes géographiques et de Figures.

Huitième volume de Supplément, et faisant suite aux Voyages d'Asie.

TOME TRENTE-UN.

A PARIS,
Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire,
Quai des Augustins, N°. 28.
AN IX.—1801.

AVANT-PROPOS
ET
Appendice du Livre premier.

PARMI les ouvrages littéraires qui captivent le plus l'attention du lecteur éclairé, les voyages tiennent ſans contredit le premier rang. Les mœurs, les uſages des habitans d'un pays éclairé ou inconnu ; la connaiſſance de leur climat, de leurs lois, de leurs principes religieux ; celle de leur commerce, des productions de leur ſol ou de leur induſtrie ; les dangers que le voyageur a courus, ceux qu'il a bravés, les incidents qui l'ont bien ou mal ſervi ; tous ces objets attachent, intéreſſent. Nous aimons à comparer les peuples des climats lointains & ſouvent ſauvages, avec les peuples policés de l'Europe ; leurs coutumes avec les nôtres. Nous ſuivons le voyageur qui parcourt leur pays, pas à pas : Eſt-il heureux ? trouve-t-il un toît hoſpitalier ? Nous partageons ſa félicité, nous remercions avec lui l'homme bienfaiſant qui lui a fait un

bon acueil; mais s'il est repoussé avec barbarie, s'il est en bute aux mauvais traitemens, s'il est menacé de périr ou par la faim, ou par la dent cruelle des bêtes féroces, la terreur s'empare de notre ame, nous respirons à peine, nous formons des vœux pour lui: effrayés des périls qui l'environnent, nous lui tendons les bras, nous le rappellons parmi nous; mais bravant tous les dangers, surmontant tous les obstacles, le voyageur intrépide redouble d'audace, se roidit contre le malheur, compte pour rien les fatigues, les privations, les humiliations, & s'élance avec courage vers le but qu'il s'est proposé; il le touche & revenant parmi nous, riche de ses observations, il trace de nouvelles routes au commerce, indique de nouvelles sources de richesses aux peuples étonnés, & s'écrie avec délices: « mon nom ne périra pas! » il vivra dans la postérité, & la gloire » l'environnera toujours? »

Parmi les voyageurs qui ont marché à leur but, à travers des périls sans nombre, on doit placer M. Mungo Park. Son voyage pourrait paraître

imaginaire, ſi l'on ne ſavait pas quelles forces & quel courage donnent à l'homme qui ſe livre à ces ſortes d'entrepriſes, l'eſpoir d'être utile, la paſſion de la gloire & le déſir de voir des peuples inconnus, de les étudier chez eux & de les obſerver dans leur intimité.

L'intérieur de l'Afrique occidentale n'avait pas encore été parcouru par les Européens ; on n'avait ſur ſes habitans, ſur ſes fleuves, ſur ſes montagnes, ſur ſes productions, que des renſeignemens inexacts. Des Anglais, & l'on doit rendre cette juſtice à ce peuple qui encouragea toujours les découvertes, & que le non ſuccès ne rebuta jamais ; des Anglais formèrent une ſociété, ſous le nom *d'Aſſociation africaine*, pour recueillir toutes les obſervations faites ſur ce pays, pour y faire paſſer des voyageurs qu'ils ſoutiendraient de leur argent & de leur crédit. Le major Houghton entreprit le premier un voyage dans l'Afrique occidentale ; il y trouva la mort. On n'ignorait pas cet événement en Angleterre, & cependant, non plus que le climat brulant, non plus que l'inſalubrité des

ſaiſons pluvieuſes, & la crainte des bêtes féroces qui peuplent ce continent; il ne put retenir M. Mungo Park, ce jeune voyageur s'offrit à l'*Aſſociation africaine*, pour ſuccéder au major Houghton; il fut agréé & partit.

La ſituation de Tombuctou & le cours du Niger, étaient particulièrement les motifs & l'objet de ſon voyage. Depuis long-tems on diſputait ſur le cours de ce fleuve, qu'Hérodote, Pline & Ptolomée ont toujours dit couler de l'oueſt à l'eſt; mais auquel Edriſi, après lui Aboulféda qui vivait au quatorzième ſiècle; le géographe Nubien, Sanuto, Deliſle, Danville & le père Labat, quoique différant d'opinion entre eux, ont donné une direction différente: M. Mungo Park a fait ceſſer toutes ces incertitudes, en nous indiquant les ſources & le cours du Niger, de la Gambie & du Sénégal, en nous apprenant où nous devons chercher les contrées élevées de cette partie du globe: il nous montre même quelle eſt la plus haute, puiſqu'il nous indique le lieu où le Niger & la Gambie prennent une direction oppoſée. Graces à lui, nous con-

naiſſons auſſi les limites du pays des Maures & de celui des Nègres, du déſert & des parties fertiles de ces contrées. Celles-ci offrent un plus grand intérêt à l'obſervateur: ſes frontières peuvent être regardées comme la borne *morale* des qualités du corps & de l'eprit, ſi oppoſées chez les Nègres & chez les Maures.

Les découvertes de M. Park, donnent auſſi une face nouvelle à la géographie phyſique de l'Afrique occidentale. Elles prouvent d'après le cours des fleuves qu'une chaîne de montagnes s'étend de l'oueſt à l'eſt & de l'oueſt au ſud. C'eſt le long d'une de ces branches que commence à couler la Gambie; une autre ſuit le cours de Rio-Grande, & une troisième, celui de Sierra-Leone.

La partie de cette chaîne, la plus élevée que M. Park a découverte, eſt ſitué entre le 5e & le 9e dég. de longitude oueſt: c'eſt là que la Gambie, qui court à l'oueſt-nord-oueſt, le Sénégal qui court au nord-oueſt, & le Niger qui court à l'eſt-nord-eſt, prennent leurs ſources; celle du Sénégal eſt à environ

quatre-vingt milles géographiques à l'oueſt de celle du *Joliba* ou Niger, & celle de la Gambie à environ cent milles à l'oueſt de celle du Sénégal. Les bras affluants de ce dernier fleuve, ſont en grand nombre & entrecoupent le pays, dans une étendue de plus de deux cents milles de l'eſt à l'oueſt, ſur le paſſage des caravanes.

Le Niger reçoit néceſſairement dans ſon cours, toutes les eaux qui deſcendent des montagnes de Kong, du côté du midi; mais M. Park, n'ayant voyagé que ſur la rive ſeptentrionale, ne pût voir que divers bras qui ſont de ce côté là, & on lui apprît qu'il était impoſſible de voyager ſur l'autre bord. Ce fleuve que M. Park a remonté juſqu'à environ quatre cent vingt milles de ſa ſource en ligne directe, quoiqu'il ſoit encore regardé comme au commencement de ſon cours, charie déjà un très-grand volume d'eau, & paraît le plus conſidérable de l'Afrique; mais le voyageur obſerve que quoique le Niger, ſoit le roi des fleuves de l'Afrique occidentale, comme le Nil l'eſt de l'Afrique orientale, il s'en faut beau-

coup que les fleuves & les rivières d'Afrique ſoient comparables à celle d'Aſie & d'Amérique, & il cite le Sénégal, qui, au-deſſous de la cataracte de Felow, n'eſt pas ſi fort que la Twid, vis-à-vis Melroſſ. Il ajoute que ces fleuves ne ſont réellement grands que dans la ſaiſon des pluies; alors ils rempliſſent leur lit, ſurmontent leurs bords & ſe répandent dans les campagnes.

Les principaux bras affluens du Sénégal, que M. Mungo Park ait traverſés, ſont le Kokoro, le Baſing, qui ont beaucoup de crocodiles, & le Falemé.

Ses obſervations ſur la Gambie ne ſont pas auſſi étendues; mais il eſt à remarquer que la poſition qu'on lui a déſignée comme celle des ſources de cette rivière, eſt preſque la même que celle qu'ou trouve ſur la carte de Wadſtrom, qui avait pris ſes renſeignemens ailleurs. Des ſix rivières que ce voyageur a traversées, & qui, venant du nord, ſe jettent dans la Gambie, la principale eſt le Nériko, qui ſort du royaume de Bondou & ſert de limite au pays de l'oueſt. La partie de ce pays, plus bas que celui de l'eſt, que M. Park a

traverſée, eſt couverte de bois. Dans le déſert de Jallonka, les arbres ſemblent auſſi vieux que le monde.

Il réſulte des obſervations de ce voyageur, que le pays à l'oueſt du Bambara & du Kaarta eſt très-élevé, & a une pente rapide vers l'eſt; que cette hauteur ſe termine du côté oppoſé vers le Woradou, à l'oueſt du principal bras du Sénégal, & que cette ligne de limite s'étend de-là au nord juſqu'à une pente pareille : là, le Sénégal ſe précipite de la première hauteur ſur la ſeconde, & forme les caſcades de Govinea. La partie la plus élevée contient le Manding, le Salboukadou, le Fouladou, le Kaſſon, le Gadou & quelques autres petits états. Le ſecond plateau, comprend le Bambouk, le Konkadou, le Dentilla & quelques autres pays; le Kirwanney, où les eaux commencent à couler vers l'oueſt, lui ſert de borne. Au nord oueſt, il a la pente où ſe trouve la caſcade de Felow, à quarante-huit mille au-deſſus du fort St.-Joſeph, d'où le Sénégal, à l'exception de quelques endroits, commence à être navigable.

A Baraconda, la navigation de la Gambie eſt gênée par un *rapide*, ſuivant l'expreſſion des Américains.

Le Niger allant du Manding vers le Bambara, court vers l'eſt avec une extrême rapidité, juſqu'à Baunnakou à cent cinquante milles de ſa ſource. De-là, il coule mollement, & eſt navigable juſqu'à Houſſa, & probablement juſque dans le Wangara. On peut adopter l'idée que le Niger ſe termine en lacs dans le Wangara & le Ghana; mais cependant on n'a encore aucun renſeignement certain ſur l'embouchure de ce fleuve, & l'idée que j'émets ici n'eſt qu'une conjecture du voyageur.

L'Afrique ſeptentrionale ſe diviſe en trois grandes parties: la première & la plus petite, eſt un pays fertile qui s'étend le long de la Méditérannée, & qu'on déſigne ſous le nom de *Barbarie*; la ſeconde & la plus conſidérable, compriſe entre la mer rouge & le cap vert, à l'eſt & à l'oueſt: elle a le grand déſert au nord, l'océan éthiopien & l'Afrique méridionale du coté oppoſé. Le trait le plus ſaillant de cette immenſe

région, eſt une étendue de pays élevé, formant une vaſte ceinture ſur laquelle on voit pluſieurs hautes montagnes qui ſe prolongent de l'oueſt à l'eſt ; au nord, ſes ramifications ne ſont pas étendues, ſi l'on en excepte le pays élevé qui rejette le Nil par de-là l'Abiſſinie : on ne connaît du pays du ſud qu'une multitude de rivières aſſez conſidérables, qui ſe jettent dans la mer d'Ethiopie, ou dans l'Atlantique.

Le grand déſert ou le Sahara, eſt la troiſième partie de l'Afrique ſeptentrionale : il a quelques ramifications ; on peut le regarder comme un grand océan de ſable égal en étendue à la moitié de l'Europe, ayant des golfes, des bayes, des iſles où l'on trouve des bois, des pâturages & ſouvent une population nombreuſe, avec un gouvernement régulier. Sa patrie la plus conſidérable eſt du coté de l'oueſt : les caravanes reſtent cinquante jours pour la traverſer du nord au ſud, ce qui revient à huit cent milles géographiques de largeur & deux fois autant de longueur. Les *Oaſes* ou Iſles ſont en petit nombre & de peu d'étendue du coté de l'oueſt,

elles ſont plus grandes & plus nombreuſes du coté de l'eſt : ce déſert abonde en ſel, tandis qu'on n'en trouve point au midi du Niger.

La chaîne des montagnes produit beaucoup d'or, on en trouve ſur-tout dans le *Manding*, le *Bambouk* & dans le *Wangara*. *Tombuctou* eſt l'entrepôt où celui du *Manding* eſt apporté ; c'eſt là que les marchands de *Tunis*, de *Tripoli*, de *Fez* & de *Maroc* viennent le chercher. Cet or qu'ils diſtribuent dans tous le nord de l'Afrique, paſſe enſuite en Europe. Les marchands de *Fez* vont auſſi le chercher dans le *Dégombah* à l'eſt de *Kong*.

On peut remarquer un caractère particulier dans l'aſpect de la géographie morale, politique & phyſique des limites qui ſéparent les Maures & les Nègres en Afrique. Deſcendans des Arabes & mêlés aux peuples qui, les premiers, ont fondé des colonnies en Afrique, les Maures ſe ſont répandus dans toutes les Oaſes & les parties habitables du déſert, ils ont même étendu leurs conquêtes au midi, tandis que les Nègres agriculteurs ſe ſont ſouvent re-

tiré au midi des fleuves, & n'ont jamais occupé une grande partie du déſert.

On verra, dans l'Abrégé du voyage de M. Park, la différence qui exiſte entre les Foulahs & les Mandingues, qui ſont les principaux Nègres habitans de l'oueſt de l'Afrique; quant aux Maures, comme ils ſe ſont rarement établis au midi des grands fleuves, voici la limite que notre voyageur trace entre eux & les Nègres:

Sur la rive ſeptentrionale du Sénégal on trouve le petit royaume Maure de *Gédumah*, & vis-à-vis, ſur la rive méridionale, le royaume Nègre de *Kaaja*, qui s'étend juſqu'à la cataracte de Felow. De ce point, on diviſe inégalement, l'eſpace qui ſe trouve entre le Sénégal & le lac *Dibbie*, qui eſt ſitué plus loin que n'eſt allé M. Park, entre les Maures de *Jaffnou* & le *Kaſſon*, entre le *Ludamar* & le *Kaarta*, & enfin entre les Maures de *Bierou* & les royaumes de *Bambara* & de *Maſſina*. Les royaumes de *Tombuctou* & de *Houſſa*, ſitués à l'eſt de *Maſſina*, ſont ſoumis aux Maures, quoique la plupart de leurs habitans

ſoient Nègres : on peut donc regarder le Niger, en cet endroit, comme la limite naturelle entre les deux races.

On n'a aucune notion ſur les pays entre *Houſſa* & *Kaſſina*; on dit que le *Kaffaba*, le *Gago* & d'autres pays Nègres, ſont au ſud du fleuve; mais on n'a aucun renſeignement ſur leur poſition; on ſait ſeulement que le *Melli* eſt encore plus loin.

On trouve au nord du Niger, deux grands empires, le *Kaſſina* & le *Bornou* qui s'étendent juſqu'aux frontières de la *Nubie*, & très-loin dans le nord: leurs ſouverains ſont mahométans.

Les Maures & les Nègres diffèrent entre eux de caractère comme de traits & de couleur, & comme les pays qu'ils habitent: les Maures ont tous les vices des Arabes, ſans avoir leur vertus; ils ſe ſervent du prétexte de la religion pour opprimer les étrangers, tandis que les Nègres préfèrent leur humble ignorance, à la foi aveugle des Maures, ne laiſſent jamais un étranger ſans ſecours & ſans protection, & exercent envers lui tous les devoirs de l'hoſpitalité. On peut, je le penſe, les

appeller, avec juſtice, les *Indous de l'Afrique.*

Cet expoſé des obſervations de M. Mungo Park ſuffira, je le crois, pour attirer toute l'attention du lecteur, ſur l'abrégé de ſon voyage; ſi l'on ajoute à ces recherches ſur les pays qu'il a parcourus, ſur les mœurs, le caractère, &c. des différens peuples qu'il a vus, la poſition certaine qu'il a donnée de pluſieurs villes, & ſur-tout ſi l'on a toujours préſens à la penſée, la hardieſſe de l'entrepriſe, les obſtacles ſans nombre, les dangers & les fatigues d'une courſe de près de onze cents milles Anglais, en ligne directe; dans un pays inconnu, embrâſé par un ſoleil brûlant, ſi l'on ſonge à ſes périls toujours croiſſans, aux privations nombreuſes qu'il éprouva, on admirera ſon courage & ſa conſtance, & l'on ſera forcé de donner des applaudiſſemens à ſon dévouement généreux.

Nous plaçons ici l'explication de quelques mots Nègres, qu'on trouvera ſouvent repétés dans le cours de l'Abrégé, & avec leſquels il eſt néceſſaire que le lecteur ſe familiariſe pour ſui-

vre avec fruit le récit du voyage de M. Park.

MANSA, Roi ou Gouverneur.

ALKAÏD, principal Magiſtrat d'une ville ou d'une province ; ſon emploi eſt héréditaire.

DOUTY, ce titre eſt le même que celui d'*Alkaïd*; on s'en ſert dans le centre de l'Afrique.

PALAVER, nom qu'on donne à une Cour judiciaire & à toute aſſemblée publique.

BUSCHRÉEN, Muſulman.

KAFIR, payen ou infidèle.

SONAKIE, homme qui boit des liqueurs fortes.

SLATÉE, Nègre, marchand d'eſclaves.

BARRE, monnaie fictive.

KAURIS, petits coquillages qui ſervent de monnaie.

KORÉE, puits ou ſources.

BENTANG, eſpèce de théâtre qui ſert de halle & de maiſon commune.

BALOUN, chambre où on loge les étrangers.

SOUFROU, Outre.

SAPHI, Amulette.

KOUSKOUS, Maïs pilé & bouilli.

SCHÉ TOULOU, beurre végétal.

ABRÉGÉ

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

LIVRE PREMIER.

VOYAGE dans l'intérieur de l'Afrique.

CHAPITRE PREMIER.

MOTIFS du voyage de M. Mungo Park dans l'intérieur de l'Afrique. --- Départ d'Angleterre. --- Arrivée sur les côtes d'Afrique par l'embouchure de la Gambie. --- Séjour à Pisania. --- Soins que le docteur Laidley prend de M. Park. --- Maladie & convalescence de ce voyageur. --- Productions du royaume d'Yani.

Afrique.

UNE société qui s'était formée à Londres pour faire faire des recherches dans l'intérieur de l'Afrique, désirait, en 1793, trouver quelqu'un qui voulût y pénétrer par la rivière de

Afrique.

Gambie. M. Mungo Park, de retour d'un voyage aux Indes orientales, inſtruit de ce projet, ſe préſenta & fut bientôt admis. Il ſavait que le major Hougthon, parti pour la même deſtination & avec les mêmes inſtructions que lui, avait vraiſemblablement péri par l'inſalubrité du climat ou par la perfidie des naturels du pays; mais cet exemple, loin de le détourner de ſon projet, l'enflamma d'une nouvelle ardeur; le déſir de pénétrer dans l'Afrique occidentale, d'en connaître les productions, d'obſerver les mœurs & le caractère de ſes habitans; ſa jeuneſſe, la force de ſon tempérament augmentèrent encore ſon courage & lui firent braver tous les dangers d'un pareil voyage. Il partit de Portſmouth le 22 mai 1795, ſur l'*Endeavour* qui faiſait voile pour la riviere de Gambie. Il avait un crédit de 200 livres ſterling ſur le docteur Laidley auquel il était recommandé. Le 22 juin, il jeta l'ancre à Gillifrie, petite ville ſur la rive ſeptentrionale de la Gambie.

Le royaume de *Barra*, dans lequel on trouve la ville de *Gillifrie*, produit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Le principal objet de commerce de ſes habitans eſt le ſel : ils en chargent leurs canots &, remontant la rivière, ils vont l'échanger à *Barraconda* contre du

maïs, des étoffes de coton, des dents d'éléphans, de la poudre d'or & quelques autres objets. Les vaiſſeaux européens qui viennent faire le commerce à la Gambie, ſont ſoumis à des droits conſidérables que le roi de *Barra* a établis & que l'Alkaïd de Gillifrie perçoit lui-même. Afrique.

Le lendemain, en remontant la Gambie, M. Park arriva à *Vintain*, ville très-fréquentée par les Européens à cauſe de la grande quantité de cire qu'ils trouvent à y acheter. Cette cire eſt ramaſſée dans les bois par les *Féloups*, nation ſauvage, dont le pays très-étendu produit beaucoup de riz. Ce ſont eux qui le fourniſſent à ceux qui font le commerce de la Gambie & de Caſſa-Manſa. Ils employent le miel qu'ils ramaſſent avec la cire à faire une liqueur enivrante qui reſſemble beaucoup à notre hydromel.

La langue des Féloups ne reſſemble pas aux idiômes des autres nègres ; les européens ne cherchent pas à l'apprendre : ce n'eſt que par l'entremiſe des Mandingues qu'ils traitent avec eux.

Le 26 juin, M. Park partit de *Vintain*, & arriva ſix jours après à *Jonkakonda* lieu très-commerçant & où ſont pluſieurs factories européennes. C'eſt-là qu'il quitta ſes compagnons de voyage pour ſe rendre par terre à *Pisania*

Afrique.

chez le docteur Laidley, qui lui fit l'accueil le plus gracieux & chez lequel il trouva tout ce qui lui était néceſſaire.

La *Gambie* eſt profonde & vaſeuſe ; elle abonde en poiſſons excellens, preſque tous inconnus en Europe. Les requins ſont très-communs à l'entrée de cette rivière, plus haut, on y trouve des crocodiles & des hyppopotames. Ces derniers ſont d'une groſſeur énorme, & leurs dents fourniſſent du très-bel ivoire : ils ſont amphibies, leurs jambes ſont très-groſſes & très-courtes, leur pied eſt fourchu ; rarement ils s'écartent de la rivière &, ſitôt qu'ils entendent l'approche d'un homme, ils replongent à l'inſtant.

Le docteur Laidley s'appliqua à rendre agréable à M. Park le ſéjour de Piſania. Ce petit village n'eſt habité que par des blancs, qui jouiſſent de la plus parfaite tranquillité ſous la protection du roi d'*Yany*, dans les états duquel Piſania eſt ſitué. Ce ſont ces blancs qui font la plus grande partie du commerce des eſclaves, de l'or & de l'ivoire.

M. Mungo Park apprit en peu de temps le Mandingue, la langue la plus répandue dans cette partie de l'Afrique. Il s'appliqua auſſi à prendre des renſeignemens ſur les pays qu'il voulait parcourir. A cet effet, il s'adreſſa à

plusieurs Slatées; mais il ne put se fier beaucoup à leurs récits, qui se contredisaient l'un l'autre : son impatience & sa curiosité s'irritaient encore par l'opposition qu'ils témoignaient tous à ce qu'il allât plus loin. Afrique.

Il ne put, quoi qu'il s'en fût quelque temps flatté, échapper à la maladie dont les Européens payent ordinairement le tribut aux brûlans climats d'Afrique : il fut attaqué d'une fièvre violente qui le retint dans sa chambre pendant tout le mois d'août. Sa convalescence fut très-lente; mais jamais les soins de son hôte ne se rallentirent; ce bon docteur contribua, par sa conversation intéressante, à lui faire trouver moins longues les heures de la saison des pluies, où, le jour, on est accablé d'une chaleur étouffante; où, la nuit, on est effrayé par le croassement d'innombrables crapauds, les cris aigus des jalacks, les hurlemens des hyènes & par les coups redoublés du tonnerre qui roule sur les têtes d'une manière effrayante.

Le pays n'est qu'une vaste plaine couverte de bois; la vue en est ennuyeuse & uniforme. Privé des beautés romantiques d'un payſage agréable, il en est dédommagé par la fertilité & l'abondance. Il produit, presque sans cutulre, une quantité assez considérable de grains; le

Afrique.

bétail y trouve de gras paturages & les habitans pêchent beaucoup de poiſſon excellent.

Les grains les plus communs dans ces contrées ſont le maïs & deux ſortes de millet; on y recueille auſſi beaucoup de riz. Les jardins des environs des villes produiſent des oignons, des patates, des ignames, du manioc, des piſtaches, des giraumons, des citrouilles, des paſtèques & d'autres bons légumes. On y voit auſſi quelques petits champs de coton & d'indigo.

Les nègres préparent le grain dont ils ſe nourriſſent, en le pilant dans un mortier juſqu'à ce qu'il ſoit ſéparé de ſon enveloppe : ils le vanent enſuite & le pilent de nouveau juſqu'à ce qu'ils l'aient réduit en farine. La manière la plus ordinaire de la préparer ſur les bords de la Gambie, eſt d'en faire une eſpèce de pouding que les nègres appellent *kouskous*.

Pour faire le kouskous, on humecte d'abord la farine avec de l'eau, puis on la bat dans une grande calebaſſe juſqu'à ce qu'elle ſoit grainеuſe comme du ſagou : alors on la met dans un pot de terre dont le fond eſt percé de beaucoup de petits trous, & ce pot étant placé ſur un autre qui n'eſt point percé, on les ſcelle enſemble avec de la farine délayée, ou même avec de la bouze de vache & on les met ſur le

feu. Le pot de deſſous eſt ordinairement rempli d'eau dans laquelle il y a de la viande, & dont la vapeur pénétrant à travers les trous de celui qui eſt au-deſſus, ramollit & cuit le kouskous. Ce mets eſt très-eſtimé dans ces contrées.

Les animaux domeſtiques y ſont les mêmes qu'en Europe. On y trouve des cochons dont la chair n'eſt pas eſtimée, & de la volaille de toute eſpèce, à l'exception des poules d'Inde. Les pintades & les perdrix rouges y abondent, & les forêts ſont remplies d'une eſpèce de gazelle dont la chair eſt ſingulièrement priſée.

Les animaux ſauvages les plus communs ſont l'hyène, la panthère & l'éléphant. Les Africains n'ont point trouvé le moyen d'apprivoiſer ce dernier. M. Park raconta aux nègres l'uſage que les Indiens en faiſaient, mais ils ſourirent de pitié & s'écrièrent : « Menſonge » d'un homme blanc! »

L'âne eſt la ſeule bête de ſomme dont on ſe ſerve dans la Nigritie. Ne connaiſſant pas l'art d'employer les animaux à l'agriculture, les nègres ne font pas uſage de la charrue. Leur principal inſtrument aratoire eſt *la houe*, qui varie dans chaque canton. Les eſclaves ſeuls travaillent à la terre.

Les pluies ceſsèrent, & M. Park s'occupa de ſon départ. Voyant la répugnance que les

Afrique.

Slatées mettaient à le recevoir dans leurs caravannes, il profita de la belle saison & voyagea sans eux : mais avant de quitter les bords de la Gambie, il laissa ses observations sur les différentes nations de nègres qui habitent les bords de cette rivière fameuse.

CHAPITRE II.

Deſcription des Féloups. — Des Yolofs. — Des Foulahs. — Des Mandingues. — Commerce de ces peuples avec les Européens. — Leur manière de vendre & d'acheter.

LES habitans des bords de la Gambie ſe diviſent en quatre nations principales : les Féloups, les Yolofs ou Jalloffs, les Foulahs, que d'autres voyageurs ont nommés Foulis, & les Mandingues appelés auſſi Mandingos.

La religion mahométane a fait & fait encore de grands progrès parmi ces nations ; cependant les gens du peuple, libres ou eſclaves, conſervent les ſuperſtitions de leurs ancêtres ; auſſi les mahométans les appellent-ils *kafirs*, c'eſt-à-dire *infidèles*.

Les Féloups ſont d'un caractère triſte & ne pardonnent jamais : ils lèguent leur haine à leurs enfans, comme un héritage ſacré. Dans leurs fêtes, ils boivent beaucoup de cette liqueur qu'ils font avec du miel, & leur ivreſſe produit ſouvent des querelles. Si, dans ces querelles, un homme perd la vie, l'aîné de ſes fils prend

Afrique.

ſes ſandales & les porte chaque année le jour de l'anniverſaire de la mort de ſon père, juſqu'à ce qu'il l'ait vengé. Ce penchant féroce eſt contrebalancé par pluſieurs bonnes qualités. Les Féloups ſont reconnaiſſans, gardent la plus tendre affection à leurs bienfaiteurs & rendent tout ce qu'on leur confie avec une fidélité admirable.

Les Yolofs ſont actifs, puiſſans & belliqueux. Leur pays s'étend entre le Sénégal & le territoire des Mandingues, ſur les bords de la Gambie. Ils diffèrent de ces derniers par le langage, les traits & même par la couleur. Leur nez eſt moins épaté, leurs lèvres moins épaiſſes, leur peau eſt très-noire, & les blancs qui font le commerce d'eſclaves les regardent comme les plus beaux nègres de cette partie du continent.

Les Yolofs ſont diviſés en pluſieurs états indépendans, mais ſouvent en guerre entr'eux. Leur mœurs, leurs ſuperſtitions & leur gouvernement ont beaucoup de rapport avec ceux des Mandingues qu'ils ſurpaſſent dans l'art de fabriquer la toile de coton. Ils filent auſſi la laine avec plus de fineſſe, la tiſſent en étoffe plus large & la teignent beaucoup mieux.

Les Foulahs des bords de la Gambie, qu'on nomme auſſi *Pholeys*, ont la peau d'un noir

peu foncé, les chevaux ſoyeux & les traits agréables. Ils aiment la vie paſtorale & agricole, & ſe répandent dans les royaumes voiſins pour y être bergers & laboureurs. Ils paient un tribut au ſouverain du pays où ils cultivent des terres.

Les Mandingues ſont les plus nombreux habitans des cantons qu'a parcourus M. Park: leur langue eſt parlée, ou du moins entendue dans toute cette partie du continent.

On croit que ces peuples portent le nom de Mandingues, parce que leurs pères ſont ſortis du *Manding*, qui eſt au centre de l'Afrique. Mais, loin d'imiter le gouvernement républicain de leur ancienne patrie, ils n'ont formé dans le voiſinage de la Gambie que des états monarchiques. Cependant le pouvoir de leurs rois n'eſt pas illimité : dans les affaires importantes, ils ſont obligés de convoquer une aſſemblée des plus ſages vieillards, de ſe diriger par leurs conſeils : ils ne peuvent, ſans leur aſſentiment, déclarer la guerre ou conclure la paix.

Il y a dans toutes les grandes villes un *Alkaïd*, dont la place eſt héréditaire. Il maintient l'ordre, perçoit les droits impoſés aux voyageurs & préſide à l'adminiſtration de la juſtice.

La juridiction eſt compoſée de vieillards de condition libre : leur aſſemblée s'appelle un

Afrique.

palaver. Ses ſéances ſe tiennent en plein air, avec la plus grande ſolennité. Là, les affaires ſont examinées avec franchiſe, les témoins publiquement entendus & les déciſions des juges preſque toujours reçues avec l'approbation générale. Les nègres, n'ayant point de langue écrite, jugent les affaires d'après leurs anciennes coutumes; mais depuis que l'iſlamiſme a fait des progrés parmi eux, pluſieurs inſtitutions civiles du prophète ſe ſont introduites avec les préceptes religieux, &, lorſque le koran n'eſt pas aſſez clair, ils ont recours à un commentaire intitulé *al ſcharra* qui contient une expoſition complète & méthodique des lois civiles & criminelles de l'iſlamiſme.

» Je ne m'attendais guère, dit M. Mungo » Park, à trouver dans leurs palavers des » gens qui exercent la profeſſion d'avocats & » qui comparaiſſent & plaident, ſoit pour » l'accuſateur, ſoit pour l'accuſé, de la même » manière que dans les tribunaux d'Europe. » Ces avocats nègres ſont mahométans; ils » affectent d'avoir fait une étude particulière » des lois du prophète & ſi j'en peux juger » par leurs plaidoyers que j'allais ſouvent en» tendre, ils égalent les plus habiles plaideurs » de l'Europe dans l'art de la chicane.

» Tandis que j'étais à Piſania, continue

» M. Park, il y eut un procès qui fournit aux » juriſconſultes mahométans l'occaſion de dé- » ployer tout leur ſavoir & leur dextérité : » voici le fait. Un âne appartenant à un nègre » Serawoulli, habitant d'un des cantons qui » qui avoiſinent le Sénégal, était entré dans » le champ de blé d'un mandingue & y avait » fait de grands dégats. Le mandingue voyant » l'âne dans ſon champ, le ſaiſit, tira ſon » couteau & l'égorgea. Auſſitôt le Serawoulli » fit convoquer un palaver & demanda à être » indemniſé de la perte de ſon âne, qu'il por- » tait à un très-haut prix. Le mandingue » avouait qu'il avait tué l'âne ; mais il pré- » tendait être affranchi de toute indemnité, » parce que le dommage commis dans ſon » blé, égalait au moins le prix qu'on deman- » dait pour l'animal. L'objet de la queſtion » était de prouver ce fait ; les ſavans avo- » cats parvinrent ſi bien à embrouiller l'affaire » qu'après trois jours de plaidoirie, les juges » ſe ſéparèrent ſans avoir rien décidé ; il » fallut donc tenir un ſecond palaver.

Les Mandingues ſont, en général, doux, ſociables & bienveillans. Ils ſont, pour la plupart, d'une taille au deſſus de la médiocre, bien faits, robuſtes & capables de grands travaux. Les femmes ſont bonnes, vives & jolies.

Afrique.

Les deux ſexes ont des vêtemens de toile de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes. Les hommes ont des caleçons qui deſcendent juſqu'à mi-jambe & une tunique flottante aſſez ſemblable à un ſurplis ; ils portent des ſandales & un bonnet de coton. L'habillement des femmes conſiſte en deux pièces de toile de ſix pieds de long & de trois pieds de large l'une ceinte autour de leurs reins, & tombant juſqu'à la cheville du pied, fait l'effet d'une jupe ; l'autre enveloppe négligemment leur ſein & leurs épaules. Cette deſcription des vêtemens nègres convient à tous ceux des habitans de cette partie de l'Afrique : la mode ne varie que dans la coiffure des femmes.

Sur les bords de la Gambie, les femmes ont une coiffure appellée *jalla*. C'eſt une étroite bande de coton qui, à partir du front, leur fait pluſieurs fois le tour de la tête. A *Bondou*, elles portent pluſieurs grains de verroterie blanche avec une petite plaque d'or ſur le milieu du front. Dans le *Kaſſon*, les dames parent leur tête de petits coquillages blancs qu'elles arrangent d'une manière très-agréable. Dans le *Kaarta* & le *Ludamar*, elles ſe ſervent d'un couſſinet pour lever leurs cheveux très-haut, comme le faiſaient autrefois les anglaiſes, & ce couſſinet eſt orné de morceaux d'une eſpèce

de corail qu'on pêche dans la mer rouge & que les pélerins qui reviennent de la Mecque vendent fort cher. Afrique.

Les habitations des Mandingues reſſemblent à toutes celles des autres nations de cette partie du continent. Ce ſont des chaumières petites & commodes. Un mur de terre de quatre pieds de haut ſur lequel eſt une couverture conique faite de bambous & de chaume ſert pour la demeure du roi comme pour celle du plus humble eſclave. Les meubles ſont auſſi ſimples: leurs lits ſont faits d'une claie de roſeaux placée ſur des pieux de deux pieds de haut & couverts d'une natte ou d'une peau de bœuf. Une jarre, quelques vaſes d'argile pour faire leur manger, quelques gamelles, quelques calebaſſes, un ou deux tabourets compoſent le reſte de leur ameublement.

Les Mandingues de condition libre ont pluſieurs femmes; elles ont chacune leur chaumière particulière. Toutes ces chaumières appartenant à la même famille ſont entourées d'un treillis de bambou fait avec beaucoup d'art, & forment ce qu'on appelle un *ſirk* ou *ſourk*. Pluſieurs de ces enclos ſéparés par un petit paſſage, compoſent une ville.

Il y a dans chaque ville une eſpèce de grand théâtre appelé *Bentang* qui ſert de maiſon de

Afrique.

ville. Il eſt fait de roſeaux entrelacés & placé ſous un grand arbre qui le met à l'abri du ſoleil. C'eſt-là qu'on traite les affaires publiques & qu'on juge les procès ; c'eſt-là que les oiſifs & les pareſſeux vont fumer leur pipe & apprendre les nouvelles.

Les mahométans ont en pluſieurs endroits des *miſſourats* ou *moſquées* où ils vont faire les prières preſcrites par le koran.

Tout ce qu'on vient de dire ſur les Mandingues n'eſt applicable qu'à ceux qui ſont libres & qui forment au plus le quart des habitans de ces contrées : les trois autres quarts, nés eſclaves, n'ont aucune eſpérance de ceſſer de l'être. Ils ſont chargés de tous les travaux ſerviles. Cependant le Mandingue libre ne peut ôter la vie à ſon eſclave, ni même le vendre à un étranger, ſans qu'un palaver ait jugé publiquement que cet eſclave mérite d'être puni. Les ſeuls eſclaves nés dans le pays ont le droit d'invoquer les lois pour ne pas en ſortir : les priſonniers de guerre, les malheureux condamnés à l'eſclavage pour avoir commis quelque crime ou pour dettes, tous les infortunés qu'on tire de l'intérieur de l'Afrique & qu'on vient vendre ſur la côte, ne peuvent jamais réclamer contre les injuſtices de leurs maîtres, qui les traitent & en diſpoſent à leur fantaiſie.

Quelquefois

Quelquefois un maître généreux admet au nombre de ſes domeſtiques les eſclaves qu'il avait achetés pour revendre, alors les enfans de ces eſclaves jouiſſent de tous les priviléges de ceux qui ſont nés dans le pays. Afrique.

Le commerce des Européens dans la Gambie eſt très-conſidérable. Il eſt, en général, fait par les Anglais, les Français, les Danois & les Américains. Les marchandiſes qu'on y importe conſiſtent en armes à feu, munitions, ferremens, liqueurs ſpiritueuſes, tabacs, bonnets de coton, une petite quantité de draps larges, quelques quincailleries, quelques marchandiſes des Indes, de la verroterie, de l'ambre & quelques autres bagatelles. On reçoit en échange des eſclaves, de la poudre d'or, de l'ivoire, de la cire & des cuirs. Les eſclaves ſont le principal article, & cependant les Européens n'en tirent pas, au total, plus de mille par an. La plupart de ces infortunés viennent de l'intérieur de l'Afrique, conduits par des caravannes qui ſe rendent ſur les côtes à des époques fixes & qui emportent en échange du ſel, choſe rare & précieuſe dans leurs contrées. Le prix de ces eſclaves varie en raiſon de la quantité d'acheteurs qui ſont à la côte; mais communément un homme de 16 à 25 ans, d'une bonne conſtitution, ſe vend de 18 à 20 livres ſterling.

Afrique. Les *Slatées* qui amènent ces eſclaves, vendent auſſi aux Négres de la côte du Fer natif, des gommes odorantes, de l'encens & du *ſchétoulou*, ou beurre d'arbre ou beurre végétal, qui eſt trés-recherché & dont ils ſe fait une très-grande conſommation.

Pour remédier à l'inconvénient du défaut de monnaie, les Nègres de l'intérieur ſe ſervent de petits coquillages appelés *Korys*. Ceux de la côte ont une méthode particulière.

Lorſqu'ils commencèrent à traiter avec les Européens, ce dont ils faiſaient le plus de cas était le fer qui leur ſervait à fabriquer des inſtrumens de guerre & aratoires. Le fer devint la meſure de la valeur des autres objets. Ainſi une barre de fer valait une certaine quantité de marchandiſes; de là le terme mercantile, une barre de marchandiſe; par exemple, vingt feuilles de tabac furent conſidérées comme une barre de tabac. Une barre de marchandiſe quelconque fut eſtimée le même prix qu'une barre de toute autre marchandiſe. Aujourd'hui, pour plus de préciſion, les blancs évaluent une barre, de marchandiſe telle qu'elle ſoit à deux ſchelings ſterling.

Afribue.

CHAPITRE III.

Départ de Pisania. --- Histoire racontée par un nègre Mandingue. — Arrivée à Madina, capitale du royaume de Wouilli. — Entrevues avec le roi. — Saphis ou Amuleues. — Arrivée à Kolar. — Office du Mombo-Jombo. — Arrivée à Koujar. — Combat de la luue. — Danse. — Traversée du désert. — Arrivée à Tallika dans le royaume de Bondou.

MONSIEUR Mungo Park quitta le 2 décembre l'estimable docteur Laidley ; il prit avec lui un domestique nègre nommé Johnson qui, parlant facilement l'anglais & le mandingue, lui servit d'interprête. Le docteur lui donna en outre un jeune nègre nommé Demba, nègre intelligent & qui parlait le mandingue & le serawoulli ; enfin un nègre forgeron qui s'en retournait dans le *Kasson* sa patrie, fut son troisième compagnon de voyage. M. Park montait un cheval petit, mais vif ; ses deux domestiques étaient pourvus d'un âne chacun. Le bagage était léger ; il consistait en provision de bouche pour deux jours, en un petit

Afrique.

assortiment de grains de verre, d'ambre & de tabac pour acheter des provisions, en un peu de linge, un parasol, un petit quart de cercle, une bousſole, un thermomètre, deux fusils & deux paires de pistolets.

Après avoir traversé la crique de *Walli*, les voyageurs s'arrêtèrent chez un riche Slaté qui leur donna un bon souper. En attendant l'heure du repas, un Mandingue leur conta des histoires assez gaies en général. Celle qui suit pourra en donner une idée.

« Il y a plusieurs années que les habitans de *Doumasansa*, ville des rives de la Gambie étaient inquiétés par un lion qui, chaque nuit, leur enlevait quelque tête de bétail. Les dommages qu'il leur causait étaient si fréquens & si considérables que plusieurs de ces nègres résolurent d'aller ensemble l'attaquer. Ils le découcouvrirent bientôt ; ayant fait feu sur lui, ils furent assez heureux pour le blesser de manière que quand il voulut s'élancer sur eux, il tomba sur l'herbe & ne put se relever.

» Cependant l'animal montrait encore tant de rage & de vigueur que personne n'osait s'en approcher : alors les nègres tinrent conseil entre eux sur le meilleur moyen de le prendre en vie, pour le transporter sur la côte & le vendre aux Européens. Un vieillard proposa de dé-

pouiller de ſon chaume la couverture d'une maiſon & de tranſporter les chevrons bien liés dans toutes leurs parties, pour en couvrir le lion. Si, en approchant de l'animal, ajouta le vieillard, il fait mine de s'élancer, nous n'aurons qu'à laiſſer tomber la couverture ſur nous, & lui tirer des coups de fuſils à travers les chevrons. Afrique.

» Ce projet fut adopté, les chaſſeurs s'avancèrent courageuſement vers le champ de bataille, tenant chacun un fuſil d'une main, tandis que l'épaule du côté oppoſé ſoutenait une partie de la couverture; mais le lion avait recouvré ſes forces; la férocité qu'il montrait empêcha les chaſſeurs d'aller plus loin & leur fit trouver prudent de pourvoir à leur ſûreté, en faiſant tomber la couverture ſur eux. Malheureuſement le lion s'élança, à l'inſtant même, avec tant d'agilité, qu'il ſe trouva renfermé avec les chaſſeurs dans la même cage. Il y dévora ces malheureux tout à ſon aiſe, & il eſt aujourd'hui dangereux de rappeler cette hiſtoire aux habitans de Doumaſanſa.

M. Park continua ſa route, arriva bientôt à *Koutaconda*, dernière ville du royaume de Walli où il fut contraint de payer un droit de paſſage au roi de ce pays. A ſon entrée dans le royaume de *Woulli*, il éprouva la même contrainte; il paya encore & arriva le 5 dé-

Afrique.

cembre à *Médina* capitale des états du roi de Woulli.

Ce royaume eſt borné à l'occident, par celui de Walli; au midi, par la Gambie; au nord-oueſt, par une petite rivière qui lui donne ſon nom; au nord-eſt, par le pays de Bondou; & à l'eſt, par le déſert de Simbani. Il offre de toutes parts des petites montagnes couvertes de bois; les villes ſont dans les vallées. Elles ſont environnées de terrains cultivés dont le produit ſuffit à la nourriture des habitans: la terre y eſt très-fertile, ſi l'on en excepte la crête des montagnes. Les productions de ce royaume ſont le tabac, le coton & les légumes qu'on cultive dans les vallées; les collines ſont réſervées pour les grains.

Les habitans du pays ſont Mandingues, les uns mahométans, les autres payens. Ceux-ci ſont les plus nombreux: le gouvernement eſt entre leurs mains. Quelquefois on conſulte les plus reſpectables des mahométans, mais ſans leur laiſſer aucune part à l'adminiſtration qui dépend du *Manſa* & des grands de l'État. Le premier de ces officiers eſt héritier préſomptif de la couronne & porte le titre de *Farbanna*; après lui viennent les alkaïds.

Le peuple ſe diviſe en hommes libres & eſclaves. Parmi les premiers les Slatés ſont très-

conſidérés, mais les vieillards de toutes les claſſes ſont traités avec reſpect.

A la mort du roi, ſi ſon fils eſt en majorité, il lui ſuccède. Si le roi mort n'a pas laiſſé de fils, ou que ce fils ſoit mineur, les grands de l'État déférent la couronne au plus proche parent du monarque, qui devient alors véritablement roi. Les revenus de l'État conſiſtent dans les contributions qu'on lève au beſoin ſur le peuple, & dans les droits qu'on perçoit ſur tout ce qui traverſe le pays.

Médina, capitale du royaume, contient huit cents à mille maiſons: elle eſt fortifiée, comme les autres villes d'Afrique, par une haute muraille de terre revêtue de pieux pointus & d'arbuſtes épineux. L'entretien de cette muraille eſt négligé, & la paliſſade ſouffre beaucoup du brigandage des femmes du voiſinage qui en arrachent les pieux pour alimenter leur feu.

« Je logeai, dit M. Park, chez un des parens du roi. Mon hôte me prévint que je ne devais pas prendre la main du roi, parce que ce prince n'accorde pas cette liberté aux étrangers. Ce roi ſe nommait *Jalta*; je le trouvai devant ſa porte aſſis ſur une natte. Après l'avoir ſalué reſpectueuſement, je l'informai du ſujet de ma viſite. Il me répondit avec obligeance qu'il me permettait le paſſage par ſes États & qu'il prierait

Afrique.

le ciel pour ma sûreté. Il m'offrit enſuite un guide pour me conduire en sûreté juſqu'à la frontière de ſon royaume & me pria de le venir revoir le lendemain. Je le quittai; bientôt il m'envoya une grande quantité de proviſions en retour d'un léger préſent que je lui avais fait.

» Le lendemain je me rendis de bonne heure auprès du roi. Il m'accueillit avec bonté & me conſeilla de renoncer à mon projet. Il me mit ſous les yeux, le ſort du major Houghton aſſaſſiné dans ces contrees. Je le remerciai de tant de bienveillance & lui dis que j'étais réſolu à ſuivre mon entrepriſe. Il n'inſiſta plus & dans l'après dîné il m'envoya le guide qu'il m'avait promis, j'allai auſſitôt prendre congé de lui & je me mis en route avec mes compagnons.

» Après trois heures de marche, nous arrivâmes à *Konjour*. J'y achetai un mouton que les ſerawoullis de ma ſuite tuèrent avec toutes les cérémonies preſcrites par leur religion.

» Les cornes furent un objet de diſpute entre un ſerawoulli & Johnſon, je terminai le différend en leur en donnant une à chacun. Elles étaient du nombre de celles qu'on eſtime beaucoup, attendu qu'on en forme aiſément des eſpèces d'étuis dans leſquels on renferme des charmes ou amulettes que les nègres nomment *Saphis* & qu'ils portent conſtamment ſur eux

Afrique.

Ces ſaphis ſont des verſets de l'alcoran que des prêtres mahométans écrivent ſur de petits morceaux de papier & qu'ils vendent aux nègres, qui leur ſuppoſent une vertu extraordinaire. Cette ſuperſtition s'étend même aux nègres payens.

» Nous arrivâmes le 8 à *Kolor* ville conſidérable. En y entrant, je remarquai qu'on avait appendu à un arbre une eſpèce d'habit de maſque fait d'écorce d'arbre & qu'on me dit appartenir au *Mombo-Jombo*. Cet épouventail ſe trouve dans toutes les villes mandingues. C'eſt par lui que les nègres payens font reſpecter l'autorité maritale parmi leurs femmes. Cet étrange magiſtrat n'eſt autre que le mari lui-même, ou quelqu'un inſtruit par lui qui ſe déguiſe le ſoir, ſous l'habit dont je viens de parler, & armé d'une baguette, ſigne de ſon autorité, annonce ſon arrivée par des cris épouvantables dans les bois voiſins. A la nuit il entre dans la ville, ſe rend au Bentang où tous les habitans s'aſſemblent auſſitôt au grand déplaiſir des femmes tremblantes d'être l'objet de cette apparition. La cérémonie commence par des chanſons & des danſes. A minuit, le Mombo déſigne la coupable, qui eſt à l'inſtant ſaiſie, dépouillée de ſes vêtemens & frappée de la baguette du Mombo, au milieu des applaudiſſe-

Afrique.

mens des ſpectateurs. Cette farce indécente finit au point du jour. »

Sans s'arrêter à *Tambaconda* & à *Konniakary*, M. Park arriva le 11 à *Koujar*, ville frontière du royaume de Woulli, du côté du Bondou, où le guide que le roi Jatta lui avait donné le quitta, après en avoir reçu un peu d'ambre pour préſent.

La plupart des habitans de Koujar avaient été ſur les bords de la Gambie & y avaient vu des européens; cependant ils regardaient M. Park avec curioſité & reſpect. Ils l'invitèrent à ſe rendre au Bentang pour y voir un combat à la lutte, amuſement fréquent chez les Mandingues. Les lutteurs joignent la force à l'agilité: ils n'ont pour vêtement qu'une paire de caleçons courts & leurs corps eſt oingt d'huile & de beurre. Ceux que vit M. Park luttèrent longtemps avec adreſſe, enfin la force triompha. Il faut remarquer que les combattans ſont animés par la muſique d'un tambour qui règle aſſez bien leurs mouvemens.

La danſe ſuccéda à la lutte; les danſeurs étaient nombreux. Ils avaient de petits grelots aux bras & aux jambes; le tambour réglait leurs pas. Celui qui battait cet inſtrument ſe ſervait d'une baguette crochue qu'il tenait dans ſa main droite & de temps en temps il amortiſſait

le ſon avec l'autre main, afin de varier la muſique. Le tambour ſert auſſi à maintenir l'ordre dans les aſſemblées : on lui fait, à cet effet, imiter le ſon de certaines phraſes mandingues. Par exemple, avant de commencer la lutte, on le frappe de manière que l'aſſemblée croit entendre ces mots ; *ali-bæ-ſi* (aſſeyez-vous tous), & à l'inſtant tous les ſpectateurs s'aſſeyent. Pendant l'aſſemblée on ſervit à M. Park une liqueur faite avec de la drêche & du millet, aſſez ſemblable à la meilleure bière forte.

Le 12 décembre notre voyageur ſe mit en route avec ſes compagnons. Ils entrèrent dans le déſert qui ſépare le royaume de Woulli de celui de Bondou. A peine eurent-ils fait un mille, que les nègres s'arrêtèrent pour préparer un ſaphi qui dans la traverſée garantit la caravane des accidens facheux. Cette cérémonie conſiſte à marmotter quelques paroles & à cracher ſur une pierre qu'on jette ſur le chemin. Les nègres ont beaucoup de confiance dans ces ſaphis. Après la conjuration, ils marchèrent juſqu'à midi & firent halte ſous un arbre auquel chaque voyageur attache un lambeau d'étoffe. M. Park ſe ſoumit à la coutume.

La caravane arriva le 13 à *Tallika* ville du royaume de Bondou. Le voyageur obſerve que

Afrique. dans tout le royaume de Woulli, il fut toujours bien accueilli par les habitans & qu'ordinairement il était dédommagé des fatigues du jour par une nuit agréable paſſée chez des hôtes prévenans & attentionnés.

CHAPITRE IV.

Obſervations ſur les habitans de Tallika.—M. Park part pour Fatteconda.—Incident de route. — Manière dont les Nègres font marcher les ânes rétifs. — Vue de la rivière Falemé. — Péche dans cette rivière. — Arrivée à Fatteconda. — Entrevue avec Almami, roi de Bondou. — Deſcription de la demeure du roi. — Seconde entrevue avec le roi. — Viſite que M. Park fait aux femmes d'Almami. — Voyage pendant la nuit. — Arrivée à Joag. — Remarques ſur le pays de Bondou & ſur la nation des Foulahs.

TALLIKA eſt habitée en grande partie par des Foulahs mahométans, qui s'enrichiſſent preſque tous, en fourniſſant des proviſions aux caravanes ou en vendant l'ivoire que leur procure la chaſſe des éléphans.

Un officier du roi réſide à *Tallika* pour veiller à l'arrivée des caravanes & en donner avis à ſon maître. Ces caravanes ſont taxées ſuivant le nombre d'ânes qu'elles conduiſent. M. Park logea chez l'officier du roi & le dé-

Afrique.

termina à l'accompagner à *Fatteconda* où le roi de Bondou tient ſa cour.

Le 14 décembre nos voyageurs quittèrent Tallika. A peine en furent-ils éloignés de deux milles, que deux nègres de la caravane ſe prirent de diſpute & ſe dirent les choſes les plus inſultantes ; on obſervera que les Africains pardonnent plus facilement les coups qu'on leur donne que les injures qui portent ſur ceux dont ils tiennent le jour. — » Frappez-moi, mais ne maudiſſez pas ma mère. — » eſt une phraſe très-uſitée parmi les eſclaves. La diſpute ſe ſerait terminée d'une manière ſérieuſe, ſi M. Park n'eut interpoſé ſon autorité. Ils arrivèrent le ſoir à *Ganado* où ils paſſèrent une partie de la nuit à écouter un chanteur ambulant qui leur fit des contes très-plaiſans & leur joua des airs fort agréables en ſoufflant ſur la corde d'un arc & en la frappant en même temps.

Le 15 ils traverſèrent le *Nériko*, bras de la Gambie & couchèrent à *Karkarani*, ville mahométane qui a une moſquée. M. Park y vit pluſieurs manuſcrits arabes, entre autres l'aſchara.

A *Douggi* pluſieurs Foulahs & d'autres nègres ſe joignirent à M. Park & ſa caravane prit un air impoſant. Vers les onze heures du matin un

âne s'arrêta tout à coup & refuſa de marcher. Alors les nègres coupèrent une branche d'arbre fourchue, mirent la fourche dans la bouche de l'âne pour lui ſervir de frein, attachèrent les deux petits bouts par deſſus ſa tête & laiſſèrent pendre le gros, afin qu'il put toucher à terre toutes les fois que l'âne baiſſerait la tête : ainſi arrangé, l'animal marcha tranquillement & gravement : bientôt même il tint la tête haute, afin que le manche de la fourche ne heurtât pas les pierres & les racines qui étaient dans le chemin. Les compagnons de voyage de M. Park l'aſſurèrent que les Slatées n'employaient pas d'autre moyen & qu'il réuſſiſſait toujours. Afrique.

La caravane s'arrêta le 19 dans un village dont les habitans ſont vêtus d'une gaze très-fine faite en France, & qu'ils appellent *bikoui*. Ce vêtement léger qui laiſſe apercevoir toutes les formes du corps, plaît beaucoup aux dames de ce pays ; mais rien dans leur manière ne correſpond à cette parure : elles ſont groſſières & importunes. Une foule d'entr'elles obſéda M. Park & lui demanda de l'ambre, des grains de collier avec des inſtances ſi vives qu'il ne put y réſiſter : lorſqu'il remonta à cheval pour s'échapper, il fut encore pourſuivi par ces femmes à plus d'un demi mille.

Afrique.

Le ſoir, la caravane arriva à *Soubrodouka* & s'arrêta le lendemain dans un grand village ſur les bords du Falemé. Les habitans étaient occupés à la pêche ; ils prennent les gros poiſſons dans de longs paniers faits avec des roſeaux fendus, & placés dans le fort des courans artificiels dont la violence empêche les poiſſons d'en ſortir une fois qu'ils s'y ſont précipités. Quant aux petits poiſſons, ils les pêchent avec des éperviers très-fins. Les nègres ont différentes manières de préparer ces petits poiſſons : ſouvent ils les pillent dans un mortier de bois, puis ils les entaſſent en forme de pain de ſucre & les font ſécher au ſoleil. Ils vendent fort cher le poiſſon ainſi préparé ſur la rive ſeptentrionale du Sénégal : pour le manger, on le fait diſſoudre dans de l'eau bouillante & on le mêle avec le kouskous.

Les bords du Falemé étaient couverts de beaux de champs de millet, que les gens du pays appellent *manio* : c'eſt celui que nos botaniſtes appellent *holeus cernuus*.

M. Park, en revenant de la promenade, apprit d'un vieux Schérif maure, que le major Houghton avait péri dans le pays des Maures. Il lui donna quelques feuilles de papier pour écrire des ſaphis. Le nègre forgeron l'imita :

l'imita : tous deux reçurent la bénédiction du schérif.

Afrique.

Le 20 les voyageurs arrivèrent à *Nayemou*, où ils furent bien accueillis par le chef de cette ville.

Le 21 ils entrèrent dans *Fatteconda*, capitale du royaume de Bondou. Peu après leur arrivée ils furent invités à aller loger chez un riche Slatée. Les villes d'Afrique n'ayant pas d'auberge, les étrangers se rendent en arrivant au Bentang, où quelqu'habitant va bientôt leur offrir l'hospitalité.

« Une heure après notre arrivée, dit M. Park, un homme vint me trouver pour me conduire devant le roi ; je pris mon interprète avec moi & je le suivis. Le roi était assis sous un arbre dans la campagne & donnait audience ; nous nous approchâmes, il me fit asseoir sur la même natte que lui ; je lui dis quel était l'objet de mon voyage, & il parut surpris en apprenant que je ne voulais acheter ni or ni esclaves. Il m'invita ensuite à venir le voir dans la soirée, parce qu'il voulait me faire présent de quelques provisions.

» Je savais qu'*Almami*, c'est le nom de ce roi, s'était conduit avec beaucoup de malveillance envers le major Houghton, & pour

Afrique.

me le rendre favorable, je lui portai une poire à poudre, du tabac, un peu d'ambre & mon parasol. Me doutant qu'il ferait visiter mon bagage, je cachai quelques objets précieux dans le toit de la maison, & je me revêtis d'un habit bleu tout neuf que je désirais conserver.

» Les maisons occupées par le Roi & sa famille sont entourées d'une très-haute muraille de terre, ce qui en fait une espèce de citadelle. Cette enceinte est divisée en plusieurs cours ; à la première entrée, on trouve un homme en faction avec un fusil sur l'épaule ; & pour pénétrer jusqu'au roi, il faut passer par un chemin tortueux & par différentes portes, à chacune desquelles il y a des sentinelles.

» A l'entrée de la cour où est l'appartement du roi, mon guide & mon interprète ôtèrent leurs sandales. Je répérai à Almami tout ce que je lui avais dit le matin ; mais l'idée de voyager par curiosité lui resta toujours étrangère. J'avais ouvert mon porte-manteau, il parut alors convaincu de ma sincérité : il fut très-content de mes présens, il ne pouvait sur-tout, de même que ses officiers, se lasser d'admirer le parasol que je lui avais offert.

» J'allais prendre congé de lui, mais il commença un long discours à la louange des blancs, dont il vanta les richesses & la générosité. Il fit ensuite l'éloge de mon habit bleu & termina sa péroraison en me le demandant. Pour me dédommager, il m'assura qu'il le porterait dans toutes les grandes occasions, & qu'il instruirait tous les étrangers de la libéralité de l'homme blanc. Afrique.

» Comment résister à un prince Africain qui demande ce qu'il saurait trop bien enlever s'il éprouvait un refus? J'ôtai donc mon habit & le mis aux pieds de ce prince, qui me fit donner beaucoup de provisions, & qui m'invita à revenir chez lui le lendemain matin. J'y allai; le monarque était sur son lit, il me dit qu'il était malade, & qu'il désirait d'être saigné : j'eus à peine lié son bras & ouvert une lancette, qu'il manqua de courage & différa l'opération jusqu'à l'après-midi : il me remercia de mon zèle à le servir, & me pria d'aller rendre visite à ses femmes qui avaient grande envie de me voir.

» Je fus à peine entré dans leur cour que je me vis environné de tout le sérail. Les unes me demandaient des médecines, les autres de l'ambre; toutes voulaient être saignées. Elles étaient dix à douze, la plu-

Afrique.

part jeunes & jolies : elles portaient sur la tête des ornemens d'or & des grains d'ambre. Elles me plaisantèrent avec beaucoup de gaîté, riant de la blancheur de ma peau & de la longueur de mon nez : pour moi, je vantai la beauté africaine, la brillante noirceur de leur teint, & l'agréable applatissement de leur nez ; elles me prévinrent qu'on faisait peu de cas de la flatterie dans le royaume de Bondou ; cependant elles me témoignèrent leur reconnaissance de ma visite ou de mes éloges, par le don d'une jarre de miel & de quelques poissons.

» Almami voulut me revoir avant le coucher du soleil. Je lui portai, en me rendant chez lui, quelques grains d'ambre & quelques feuilles de papier. Il me donna en retour cinq drachmes, & m'annonça qu'il avait donné des ordres pour que mes bagages fussent exempts de la visite qu'on en eût faite, suivant l'usage établi.

» Nous partîmes le 23 de *Fatteconda*. Arrivés à la frontière du royaume de Bondou, nous nous décidâmes à ne marcher que la nuit. Deux guides nous conduisirent dans les bois, & nous nous mîmes en route dès que les gens du village que nous avions à traverser furent endormis.

» La tranquillité de l'air, la vaſte ſolitude de la forêt, un très-beau clair de lune & le hurlement des bêtes féroces, rendaient la ſcène très-impoſante. Chacun de nous était attentif à ce qui ſe paſſait autour de lui : mes compagnons de voyage me donnaient des preuves de leur perſpicacité en me montrant les loups & les hyènes qui ſe gliſſaient comme des ombres de buiſſons en buiſſons. »

Afrique.

La caravanne arriva le jour ſuivant à *Joag*, dans le royaume de *Kajaga*. Comme il diffère de celui de Bondou, M. Park avant de quitter ce dernier pays, entre dans quelques détails ſur la diviſion & ſur les mœurs de ſes habitans.

Le royaume de Bondou eſt borné à l'eſt, par le pays de Bambouk; au ſud-eſt & au ſud, par le royaume de Tenda & le déſert de Simbaai; au ſud-oueſt, par la contrée de Woulli; à l'oueſt, par le royaume de Fouta-torra; & au nord, par celui de Kajaaga, ſitué entre la Gambie & le Sénégal; il eſt très-fréquenté par les Slatés qui le traverſent en conduiſant leurs caravanes de l'intérieur de l'Afrique, ſur la côte, & par les marchands qui y viennent acheter du ſel.

Les Mandingues & les Serawoullis, établis dans ce pays, ont ces deux branches de com-

Afrique.

merce preſqu'entièrement en leurs mains. Les mêmes marchands vont auſſi chercher du ſel dans le royaume de *Gedumah* & les autres pays Maures ; ils y portent en échange du grain & des toiles de côton bleu. Ils vont enſuite dans le *Dentila* & les contrées voiſines, échanger ce ſel contre du fer, du beurre végétal & de la poudre d'or. Ils vendent auſſi pluſieurs gommes odorantes, qui jettées ſur les cendres chaudes répandent une odeur très-agréable.

Les droits impoſés aux voyageurs ſont très-conſidérables. Dans preſque toutes les villes, on paye une barre de marchandiſes d'Europe pour un âne chargé ; & à Fatteconda, on paye une pièce de taffetas ou un fuſil & ſix bouteilles de poudre. Ce tribut rend le roi de Bondou redoutable à tous ſes voiſins.

Les Foulahs ſont après les Mandingues la nation la plus conſidérable de ce pays. Ils ſont naturellement doux & faciles : le mahométiſme a fait de grands progrès parmi eux, par l'établiſſement de petites écoles où les enfans apprennent à lire le koran. M. Park remarqua dans ces écoles l'extrême docilité & l'air reſpectueux des élèves.

Nous avons déjà obſervé que ces peuples ſont paſteurs & agriculteurs. Ils ſont très-opu-

lens dans le royaume de Bondou & leurs ſoins rendent le bétail extrêmement doux & familier; ils traient leurs vaches ſoir & matin; le lait en eſt délicieux, mais peu abondant; ils ne l'emploient que quand il eſt aigre; ils en tirent une crême très-épaiſſe, dont ils font le beurre en le battant avec force dans une calebaſſe; ils le font enſuite fondre & le conſervent pour s'en nourrir. L'art de faire le fromage leur eſt inconnu : ils font auſſi un commerce d'excellens chevaux, qui ſont un mélange des races africaine & arabe. Afrique.

CHAPITRE V.

Obſervations ſur le royaume de Kajaaga. — Des Serawoullis. — Leur langage, leurs mœurs. — Deſcription de Joag. — M. Park eſt maltraité & volé par ordre de Baſcheri, roi du Kajaaga. — Beau trait d'une eſclave. — Demba-Ségo, neveu du roi de Kaſſon, fait une viſite à M. Park, & lui offre de le conduire dans les états de ſon oncle. — Cette offre eſt acceptée. — Départ de M. Park avec ſon protecteur. — Ils traverſent le Sénégal.

Les Français donnent le nom de *Galam* au royaume de *Kajaaga*, mais ce dernier eſt le ſeul qu'emploient les habitans du pays. Le Kajaaga eſt borné au ſud-eſt & au ſud, par le pays de Bambouk ; à l'oueſt par celui de Bondou & de Fouta-Torra, & au nord par le Sénégal.

« Je crois, dit M. Park, que, dans ce royaume, l'air eſt plus pur & le climat plus ſain que dans les contrées qui ſe rapprochent de la côte. Ce pays offre un mélange agréable de collines & de vallées, coupées par

les eaux tortueuſes du Sénégal, qui déſcendent des montagnes de l'intérieur de l'Afrique. »

Les Serawoullis que les Français nomment Séracolets, ſont les habitans du Kajaaga. Ils ſont d'un noir de jais; leur gouvernement eſt monarchique; ils aiment le commerce & ſont renommés pour la loyauté avec laquelle ils le font. Ils vont vendre au loin le ſel & les toiles de coton, & ils font ſur ces objets un gain conſidérable. Quand un Serawoulli eſt de retour d'un voyage, ſes amis s'aſſemblent pour le féliciter, & il montre ſa libéralité par quelques préſens qu'il leur fait. S'il n'a pas réuſſi dans ſon entrepriſe, ſa maiſon eſt bientôt déſerte, on le regarde comme un homme ſans intelligence.

La langue des Serawoullis diffère de celle des Mandingues. En général elle eſt entendue dans les royaumes de Kaſſon, de Kaarta, de Ludamar & au nord du royaume de Bambara : ces peuples étant les principaux commerçans de ces pays divers.

» A notre arrivée à *Joag*, je logeai chez le gouverneur de la ville, auquel on donne dans ce pays le titre de *Douti*. Cette ville, qui contient environ deux mille habitans, eſt entourée d'une haute muraille dans laquelle on a

Afrique. pratiqué des meurtrières ; chaque maiſon eſt auſſi défendue par un enclos.

» Le ſoir, je fus invité à des jeux publics, qu'on célèbre toujours à l'arrivée d'un étranger. Le peuple faiſait un grand cercle autour des danſeurs & quatre tambours battaient avec beaucoup d'enſemble & de juſteſſe. La danſe conſiſtait moins en pas difficiles & en attitudes gracieuſes qu'en geſtes expreſſifs & variés.

» Au milieu de la nuit, je fus réveillé par dix cavaliers armés que le roi du pays envoyait à ma recherche. L'un d'eux me dit en Mandingue, que j'étais entré dans la ville du roi ſans payer les droits, & ſans lui faire de préſent; que ſuivant l'uſage du pays, mes gens, mes animaux, mes bagages, devaient être confiſqués. Il m'apprit auſſi qu'il avait ordre de me conduire à *Maana*, (1) lieu de la réſidence du roi.

» Mon hôte, que je conſultai, me conſeilla d'éviter, à quelque prix que ce fut, de me rendre devant le roi, qui, me diſait-il, s'approprirait, ſans ſcrupule, tout ce qui lui convien-

(1) Maana eſt à peu de diſtance des ruines du fort Saint-Joſeph, où les Français avaient autrefois une factorerie.

drait dans mes effets. Je capitulai donc avec les nègres qui venaient me chercher ; je leur préſentai les cinq drachmes d'or du roi de Bondou, qu'ils prirent ſans balancer, & je ne pus m'oppoſer à ce qu'ils viſitaſſent mes bagages : ils emportèrent au moins la moitié de mes effets. Afrique.

» Cet événement nous accabla. Jonhſon ſe moquait de l'idée de pourſuivre notre route ſans argent. Le forgeron n'oſait parler, de peur d'être reconnu pour un ſujet du roi de Kaſſon contre lequel celui de Kajaaga faiſait des préparatifs de guerre.

» Notre ſituation était affligeante. Il nous était impoſſible de nous procurer des vivres. Je n'oſais montrer ni de la verroterie ni de l'ambre ; le roi, s'il en eût été informé, m'eût probablement ôté le peu d'effets qui me reſtaient.

» Vers le ſoir, j'étais aſſis dans le Bentang, lorſqu'une vieille femme eſclave, paſſant avec un panier ſur la tête, me demanda ſi j'avais dîné : Jonhſon lui dit que les nègres envoyés par le roi m'avaient dérobé tout mon argent. Elle parut extrêmement touchée & tira de ſon panier quelques poignées de piſtaches qu'elle me donna en s'éloignant avec promptitude pour éviter mes remercîmens.

Afrique.

» A peine elle m'avait quitté, qu'on m'annonça la viſite de *Demba Sego* neveu de *Demba Sego Jalla*, roi de Kaſſon. Il avait été envoyé en ambaſſade auprès de *Batcheri*, roi de Kajaaga, pour tenter une pacification qui n'avait pu s'opérer, & il retournait dans ſon pays. Ayant appris qu'il y avait à Joag un homme blanc, il voulut me voir. Je ne lui cachai point ma triſte ſituation. A l'inſtant il m'offrit ſa protection, me dit qu'il me ſervirait de guide juſque dans le Kaſſon, & qu'il ſe rendait garant de ma ſûreté ſi je voulais partir le lendemain matin. J'acceptai cette offre avec reconnaiſſance & nous arrivâmes le 28 ſur les bords du Sénégal, où ce fleuve ſépare le royaume de Kajaaga de celui de Kaſſon, ſur le territoire duquel nous débarquâmes après un paſſage périlleux pour les hommes & difficile pour les chevaux. »

CHAPITRE VI.

Arrivée à Tiéſie. — Couduite de Demba-Sego. — Entrevue avec Tiggity-Sego, frère du roi. — Détenſion à Tiéſie. — Deſcription de cette ville & ſes habitans. — Rapacité de Tiggity-Sego. — M. Park part pour Kouniakary, capitale du royaume. — Son arrivée à Jumbo, lieu de naiſſance du Forgeron. — Son arrivée à Kouniakary. — Audience favorable qu'il obtient du roi. — Séjour à Kouniakary. — Départ pour Kemmou, capitale du Kaarta. — Réception que le roi de Kaarta fait à M. Park. — Conſeil qu'il lui donne. — Départ de M. Park pour le royaume Maure du Ludamar. — Honneurs que le roi de Kaarta lui fait rendre.

« DÈS que nous fûmes ſur le territoire de *Kaſſon*, *Demba-Sego* me dit qu'il attendait de moi quelque riche préſent pour m'avoir mis hors de danger. Il ſavait qu'on m'avait volé à Joag, & ſa demande me ſurprit. Il eût été imprudent de me plaindre ; je lui donnai, ſans objections, ſept barres d'ambre & un peu de tabac.

Afrique.

» Après une longue journée de marche dans un pays où je vis pluſieurs rochers de granit blanc, nous arrivâmes à Tiéſie & nous logeâmes chez Demba-Sego, qui me préſenta le lendemain à ſon père *Tiggity-Sego*. Ce prince m'examina beaucoup & me dit enſuite qu'il n'avait jamais vu qu'un blanc : au portrait qu'il m'en fit, je reconnus le major Houghton. Je lui fis connaître les motifs de mon voyage, mais il ne me crut pas. Il me dit de me rendre à *Kouniakari*, réſidence du Roi ſon frère.

» Le lendemain, 31 décembre, Demba-Sego eut ordre d'aller appaiſer une querelle ſurvenue entre les Maures & les habitans de Tiéſie. Il m'emprunta mon cheval, & je m'empreſſai de lui être agréable. Pendant ſon abſence, je viſitai la ville, je cauſai avec ſes habitans qui m'accueillaient avec bienveillance.

» Tiéſie eſt une grande ville ſans murs, qui n'a d'autre défenſe contre l'ennemi qu'une eſpèce de citadelle. Les habitans ſont riches en grains, en bétail & peu difficiles ſur leurs alimens. Grands & petits, maîtres & eſclaves, tous mangent les rats, les taupes, les écureuils, les ſerpens, les ſauterelles. Je reconnus un jour un morceau de la peau d'un ſerpent dont

un de mes gens avait mangé dans une fête où il avait été invité.

» Trois jours après le départ de ſon fils, Tiggity-Sego tint un palaver pour juger un Buſchréen prévenu d'avoir ſéduit la femme de ſon ami. La cauſe fut plaidée avec fineſſe & intelligence. Le Buſchréen fut condamné à être réduit en captivité & à être vendu comme eſclave, ou à fournir deux eſclaves pour ſon rachat, ſi le kafir y conſentait. Celui-ci ſe déſiſta de ſes droits & ſe contenta de demander que le coupable fut fouetté devant la porte de Tiggity-Sego, ce qui fut exécuté. Les ſpectateurs, malgré les cris du patient, applaudirent à cette juſte punition, qui fut (cette particularité eſt remarquable) de quarante coups moins un, ſelon la loi de Moyſe.

» Le 4 janvier 1796, j'allai voir arriver un convoi de vivres, achetés pour l'approviſionnement de Tiéſie, qui, comme ville frontière, devait probablement être expoſée aux incurſions des Maures du *Gédumah*. Il était compoſé de 400 hommes marchant en bon ordre & portant ſur la tête de grandes callebaſſes remplies de grains & de piſtaches. Des archers les précédaient, huit chanteurs étaient à leur ſuite. A l'approche de la ville, ces chanteurs entonnèrent des couplets, dont toute la troupe

Afrique.

répétait le refrain en frappant ſur de gros tambours. Les proviſions furent déſpoſées chez Tiggity-Sego & la nuit ſe paſſa en réjouiſſances.

Une ambaſſade de dix perſonnes, envoyée par le roi de *Fouta-Torra*, arriva le 5 janvier à Tiéſie. Ces envoyés déclarèrent au peuple aſſemblé que s'il n'embraſſait pas la religion mahométane, leur roi romprait la neutralité & ſe joindrait au roi de Kajaaga. Cette condition était humiliante, mais un prince puiſſant l'exigeait, elle fut acceptée.

Demba-Sego revint le 8 avec mon cheval. Je fis auſſitôt connaître mon deſſein de partir le lendemain; mais avant mon départ, il fallut encore faire un préſent à Tiggity; quoique j'euſſe offert ſept barres d'ambre & ſept barres de tabac, Demba trouvant le préſent indigne de ſon père, fit ouvrir mes paquets & prit tout ce qu'il lui plut. J'avais été volé à Joag de la moitié de ma petite fortune, à Tieſie, où l'on ſe vantait de m'avoir accueilli avec généroſité, on ne me laiſſa que la moitié de ce que n'avaient pas pris les premiers voleurs!

Le 10, nous quittâmes Tiéſie de grand matin. Nous traverſâmes le lendemain le *Krieko*, un des bras du Sénégal. A deux mille delà, nous paſsâmes ſans nous arrêter à *Madina*, aſſez

assez grande ville, & dans l'après-dînée nous découvrîmes *Jambo*, patrie du forgeron. Son frère, instruit de son retour, arriva bientôt à sa rencontre avec un chanteur. Il amenait un cheval au forgeron, afin que son entrée dans sa ville natale fut plus pompeuse, & il nous pria de mettre une double charge de poudre dans nos fusils. Afrique.

» Le chanteur marchait le premier suivi des deux frères; en peu d'instans, nous fûmes joints par une foule de gens qui témoignaient par leurs chants & leurs gambades la joie qu'ils avaient de revoir un compatriote. En entrant à Jambo, le chanteur improvisa une chanson sur le retour du forgeron; il vanta son courage & invita ses amis à lui offrir un repas abondant.

» A la porte de la demeure du forgeron, nous mîmes pied à terre & nous fîmes une décharge de nos fusils. Ce nègre reçut ses parens avec beaucoup de sensibilité. Au milieu de tous ces transports, on amena la mère du forgeron. Elle était aveugle, très-vieille & marchait appuyée sur un bâton; tout le monde lui fit place : elle étendit la main sur son fils, le félicita de son retour & lui toucha, avec soin, les mains, le visage & les bras : elle était ivre de la joie la plus pure & la plus douce.

» Retiré dans un coin de la chaumière, je

Afrique.

contemplais avec raviſſement cette ſcène touchante. Perſonne ne me remarquait; le forgeron captivait toute l'attention. Il fut engagé par ſon père à raconter ſes aventures; tout le monde garda le ſilence. Il fit rapidement le tableau de ce qui lui était arrivé en ſe rendant ſur les bords de la Gambie, de ſes occupations à Piſania & des dangers du retour. C'eſt dans cette dernière partie de ſon récit qu'il parla de moi & qu'il peignit, par les expreſſions les plus fortes, ma bienveillance pour lui. Il me montra alors à l'aſſemblée, & s'écria : « *Affille ibi ſiringo* : » — Voyez-le là aſſis.

» Tous les yeux ſe tournèrent à l'inſtant ſur moi. Chacun était ſurpris de ne m'avoir pas aperçu plutôt; quelques femmes & quelques enfans parurent inquiets de ſe voir ſi près d'un blanc : le forgeron les raſſura. Je paſſai le reſte du jour & le lendemain avec ces bonnes gens, & je m'occupai enſuite de mon départ. Le forgeron voulut m'accompagner à *Kouniakari*, où j'arrivai le 14. Je me détournai quelque peu pour paſſer à *Soulo*, village où demeurait un Slatée, nommé *Salim-Daucari*, qui faiſait le commerce de la Gambie & jouiſſait d'une grande réputation. Le docteur Laidley lui avait confié des marchandiſes pour la valeur de cinq eſclaves & m'avait donné un ordre pour

en toucher le montant. Ce Slatée m'accueillit avec beaucoup d'honnêteté & m'accompagna à Kouniakari où le roi m'attendait impatiemment; mais, quelque diligence que nous euſſions faite, nous ne pûmes le voir le même jour, étant arrivés après le coucher du ſoleil. Afrique.

» A travers une foule de curieux, je me rendis le lendemain à l'audience du roi de Kaſſon : je le trouvai aſſis ſur une natte dans une grande chaumière. Il avait environ ſoixante ans. Ses ſuccès à la guerre & la douceur de ſon gouvernement le faiſaient chérir de tous ſes ſujets. Il ne parut pas très-perſuadé ſur les motifs de mon voyage que Salim-Daucari lui expliqua; mais cependant il me promit tous les ſecours qui dépendraient de lui & me mit ſous les yeux le tableau des dangers auxquels je m'expoſais. Il m'apprit qu'il avait vu le major Hougthon & qu'il lui avait fait préſent d'un chéval blanc; il ajouta que ce voyageur avait traverſé le royaume de Kaarta & perdu la vie dans le pays des Maures; mais il ignorait comment.

» Je fis au roi un préſent qui fut bien reçu, quoique de peu de valeur; il m'envoya en retour un taureau blanc que mes compagnons virent avec le plus grand plaiſir : ſa couleur était une marque de faveur particulière.

Afrique.

» Les obſtacles qui s'oppoſaient à mes projets étaient grands. La guerre était ſur le point de ſe déclarer entre les rois de Kaſſon & de Kajaaga; mais le royaume de Kaarta que je devais traverſer allait être compris dans cette guerre & il éprouvait, en outre, des hoſtilités de la part des habitans du Bambara.

» Le roi m'apprit lui-même ces circonſtances & me conſeilla de reſter quelque tems dans les environs de Kouniakari, juſqu'à ce qu'il eût reçu des avis certains du Bambara. Je retournai à Soulo où Salim-Daucari me remit en poudre d'or les trois cinquièmes de la ſomme qu'il devait au docteur Laidley.

» *Samba-Sego*, ſecond fils du roi, apprit bientôt que Salim-Daucari m'avait fait un paiement qu'il crut beaucoup plus conſidérable. Le 23 janvier, il vint me voir & me demanda avec inſtance combien j'avais reçu, déclarant que la moitié de la ſomme, quelle qu'elle fût, appartenait au roi, & me faiſant entendre qu'il eſpérait en outre un beau préſent pour lui & un autre pour ſa ſuite. Il fallut me ſoumettre; Salim-Daucari intercéda pour moi, & j'en fus quitte pour ſeize barres de marchandiſes, un peu de poudre & de balles, à condition même qu'on ne me demanderait plus rien dans tout le Kaſſon.

» Dans la matinée du 26, j'allai me promener ſur le ſommet d'une montagne au ſud de Soulo, où je jouis d'une vue enchantereſſe. Le nombre des villes, des villages & les champs cultivés qui les entouraient, offraient une perſpective d'une beauté ſupérieure à tout ce que j'avais vu juſqu'alors en Afrique. On ſe fera une idée du nombre des habitans de ce pays, en conſidérant que le roi de Kaſſon peut raſſembler une armée de 40,000 combattans. Afrique.

» En parcourant la montagne, je vis des creux profonds & des cavernes qui ſervent de refuge aux loups & aux hyènes, qui viennent ſouvent, pendant la nuit, attaquer les troupeaux des habitans de Soulo, & qui emportent toujours quelque tête de bétail.

» Les meſſagers arrivèrent du Kaarta & rapportèrent que la guerre n'était pas encore commencée entre le Bambara & le Kaarta, que je pourrais traverſer ce dernier royaume avant que l'armée du Bambara l'envahît.

» Le 3 février, deux guides à cheval vinrent me chercher à Soulo, pour me conduire juſqu'aux frontières du Kaarta. Je pris congé de Salim-Daucari, & je me ſéparai du bon forgeron.

» Nous voyageâmes le long des bords du Krieko qui étaient bien cultivés & paſſant par

Afrique.

Soumou, nous arrivâmes à *Kimo*, réſidence de *Madi-Konko* gouverneur de la province de *Sorroma*, dans le pays de Kaſſon. Là, mes guides me quittèrent pour rejoindre l'armée qui marchait contre le Kajaaga & ce ne fut qu'avec beaucoup peine que j'obtins un nouveau guide de Madi-Konko. Le 7 février, je quittai Kimo, conduit par le fils même du gouverneur. Nous ſuivîmes encore les bords du Krieko. Cette jolie rivière commence ſon cours un peu à l'eſt de ce lieu, eſt très-bruyante & très-rapide juſqu'au bas de la montagne de Tappa, puis ſerpente tranquillement à travers la belle plaine de Kouniakari &, groſſie des eaux d'une autre rivière qui vient du nord, ſe réunit au Sénégal, dans les environs de la caſcade de Félaw.

» Le 8 février, nous vîmes *Seimpo* & pluſieurs autres villages; nous nous arrêtâmes, vers le ſoir, à *Lackarago*, petit village ſitué ſur une chaine de montagnes qui ſépare le Kaſſon & le Kaarta. A l'eſt de ce village nous grimpâmes ſur une montagne, d'où nous découvrîmes au ſud-eſt pluſieurs montagnes très-élevées que mon guide me dit être celles du Foúdalou. Nous en deſcendîmes par un chemin difficile & raboteux, puis nous ſuivîmes un ravin profond & ſombre parce que les arbres qui étaient au deſſus, formaient un épais berceau

» Nous fûmes bientôt à l'extrémité de ce chemin romantique. A midi nous fîmes halte auprès d'une korée, c'eſt-à-dire d'un endroit où l'on trouve de l'eau; avec quelques grains de verroterie, nous achetâmes de quoi faire un bon repas : nous arrivâmes le ſoir à *Fieſurah.*

» Notre hôte nous rançonna & ne ſe décida à nous ſervir de guide & à nous protéger juſqu'à *Kemmou*, capitale du Kaarta, que moyennant une couverture de laine qui lui plaiſait ſingulièrement. C'était un négre très-ſuperſtitieux. Nous étions arrivés dans une partie du bois très-ſombre & très-ſolitaire, tout à coup il s'arrêta & ſiffla trois fois avec force, en ſe ſervant d'un morceau de bambou qu'il portait au cou. Je fus éffrayé, mais il m'aſſura que ſon ſeul but était de connaître l'iſſue du voyage. Il mit alors pied à terre, poſa ſa lance en travers du chemin, dit pluſieurs courtes prières & termina par trois autres coups de ſifflet. Après avoir écouté quelque temps, il nous aſſura que nous pouvions avancer ſans redouter aucun péril.

» Nous quittâmes *Karankalla* le 12 & nous arrivâmes de bonne heure à *Kemmou*. Cette ville eſt ſituée au milieu d'une plaine vaſte & découverte. J'allai loger vis-à-vis la demeure royale; je chargeai le fils de Madi-Konko & mon hôte d'aller informer le roi de mon ar-

Afrique.

rivée. Ils revinrent bientôt avec un meſſager, pour me dire que ce prince déſirait me voir dans la ſoirée. Le meſſager avait l'ordre de me préparer un logement & de veiller à ce que la foule des curieux qui m'environnait ne me fit aucune inſulte. Je fus à peine entré dans mon logement que cette foule m'y ſuivit, & la curioſité fut ſi grande pour me voir, que la chambre fut vidée & remplie treize fois de ſuite.

» Un peu avant le coucher du ſoleil le roi me fit mander. Je ſuivis ſon meſſager. En entrant dans la cour où ce prince était aſſis, je fus étonné du grand nombre de perſonnes qu'il avait autour de lui & de l'ordre qui régnait parmi elles. Tout le monde était aſſis, les hommes à droite, les femmes & les enfans à gauche. On avait laiſſé un paſſage pour moi.

» Le roi, dont le nom était *Daisy-Kourabarri*, n'avait aucun vêtement qui le diſtinguât de ſes ſujets. Un banc de terre de deux pieds de haut & couvert d'une peau de léopard était ſon trône. Je m'aſſis à terre en face de lui, je lui fis part des cauſes de mon voyage & réclamai ſa protection. Il parut ſatisfait; mais il m'annonça qu'il ne pouvait, en ce moment, m'être d'un grand ſecours; que toute communication était interrompue entre le Kaarta & le Bambara, que *Manſong*, roi de Bambara

était déjà entré dans le *Fouladou* pour venir l'attaquer & que je ne devais pas eſpérer pouvoir pénétrer dans ſon royaume, parce que je ſerais regardé comme un eſpion; que ſi ſes états étaient en paix j'aurais pu y demeurer juſqu'à ce que j'euſſe trouvé une occaſion favorable pour pourſuivre mon voyage, qu'enfin, dans l'état actuel des choſes, il ne ſouhaitait pas que j'y reſtaſſe de peur qu'il m'arriva quelque malheur & que mes compatriotes ne puſſent dire qu'il avait fait périr un homme blanc. Il me conſeilla de retourner dans le Kaſſon & d'y demeurer juſqu'à la fin de la guerre, qu'alors il ſerait charmé de me voir, & que s'il était mort, ſon fils prendrait ſoin de me faire conduire. Afrique.

» Le conſeil était ſage ſans doute, mais je ne le ſuivis pas. Je craignais de reſter pendant la ſaiſon des pluies dans l'intérieur de l'Afrique, & je me déterminai à aller plus loin. Alors le roi me propoſa de me rendre dans le *Ludamar*, habité par les Maures, d'où, en faiſant un détour, je pourrais pénétrer dans le Bambara, & il m'offrit un guide pour me conduire juſqu'à *Jarra*, ville frontière du Ludamar. J'adoptai ce parti; la converſation continuait, mais un nègre montant un beau cheval maure entra dans la cour & annonça qu'il

Afrique. avait des choſes importantes à communiquer au monarque. Le roi mit ſes ſandales; à ce ſignal les étrangers ſortirent. Je laiſſai mon domeſtique dans les environs pour apprendre quelques nouvelles. Une heure après, il vint m'apprendre que l'armée du Bambara s'avançait vers le Kaarta.

» Daiſy m'envoya un mouton qui ſervit pour notre ſouper; tandis qu'on le préparait, la prière fut annoncée, non par la voix d'un prêtre comme c'eſt l'uſage, mais par le bruit du tambour & le ſon de grandes dents d'éléphans, percées comme des cornes de bœuf ſauvage. Le ſon de cet inſtrument eſt mélodieux, il approche beaucoup de la voix humaine. L'armée du Kaarta étant alors à Kemmou, les moſquées étaient très-fréquentées, car la moitié des guerriers ſuivent la loi de Mahomet.

J'envoyai le 15 mes piſtolets d'arçon & leurs fourreaux en préſent au roi & je me hâtai de partir pour *Jarra*, impatient de quitter un pays qui devait être bientôt le théâtre de la guerre. Trois des fils de Daiſy & deux cents hommes de cavalerie m'accompagnèrent par bienveillance juſqu'à quelque diſtance de Kemmou. »

CHAPITRE VII.

Route de Kemmou à Funingkedi.—Observations sur le Rhamus Lotus.—Jeune homme massacré par les Maures.—Passage à Simbing.—Détails sur l'assassinat du major Houghton.—Arrivée à Jarra.—Causes de la guerre entre les royaumes de Bambara & du Kaarta.—De celle du Kaarta & du Kasson.

» Nous arrivâmes, dit M. Park, le 13 février à *Marina*, village où nous couchâmes. Des voleurs entrèrent pendant la nuit dans la chaumière où était mon bagage, ouvrirent un de mes paquets & me prirent beaucoup de verroterie; une partie de mes habits, de l'ambre & de la poudre d'or; j'en fis inutilement mes plaintes aux deux princes qui étaient encore avec moi.

» En partant de *Marina* nous rencontrâmes deux négres qui s'occupaient à cueillir des *Tomberongs* dont ils avaient déjà rempli deux corbeilles.

» Les tomberongs sont de petites bayes jaunes & farineuses, d'un goût délicieux. C'est

Afrique.

le fruit de la plante que Linné appelle *Rhamus lotus*. Ils ſont très-priſés des gens du pays qui en font une ſorte de pain; à cet effet, ils les expoſent quelques jours au ſoleil, puis ils les pilent légèrement dans un mortier de bois, juſqu'à ce que la partie farineuſe ſoit ſéparée du noyeau. Ils délayent cette farine avec un peu d'eau, en font des gateaux qu'ils mettent cuire au ſoleil; par l'odeur & la couleur, ces gateaux reſſemblent au meilleur pain d'épices; ils mettent enſuite les noyaux dans un grand vaſe d'eau pour en extraire le peu de farine qui reſte; cette eau farineuſe eſt d'un goût agréable & avec un peu de millet pilé elle forme une eſpèce de gruau que les nègres appellent *fondi*, & qui ſert de déjeûner dans le Ludamar, pendant les mois de février & de mars. Le fruit du lotus ſe recueille en étendant un drap ſous l'arbuſte, & en frappant les branches avec une gaule.

» Le lotus croît dans toutes les parties de l'Afrique que j'ai parcourues; on le trouve ſur-tout dans les terrains ſablonneux du Kaarta, du Ludamar & au nord du Bambara; c'eſt l'arbuſte le plus commun dans ces contrées. Il fournit aux Négres un aliment qui reſſemble au pain & une boiſſon douce qu'ils aiment beaucoup. Il y a apparence que c'eſt de ce pain

qu'une armée de Libiens s'eſt nourrie, comme le rapporte Pline. Afrique.

» Le 15 février nous arrivâmes à *Funingkedi* ville très-conſidérable, où nous fumes très-bien accueillis par un Slatée qui faiſoit le commerce de la Gambie. Il nous apprit que beaucoup de gens de Funingkedi partiraient le lendemain pour Jarra, & nous prîmes la réſolution de les attendre.

» Au milieu de la nuit, je fus réveillé par de grands cris. On m'apprit que les Maures venaient pour voler du bétail; je montai ſur le toit d'une chaumière, d'où je vis cinq Maures à cheval qui pouſſaient vers la ville un grand troupeau dont ils choiſirent les ſeize plus beaux bœufs qu'ils emmenèrent tranquillement.

» Peu après on ramena un des gardiens des troupeaux, il avait reçu un coup de fuſil d'un des Maures. Sa mère déſolée marchait devant lui en louant ſes bonnes qualités. « *Eé maſſo fonio abada* ». Jamais il n'a menti s'écriait-elle, & tous les ſpectateurs déploraient ſon ſort.

» J'examinai le bleſſé, il avait la jambe percée d'une balle & deux os caſſés au deſſous du genou. Je reconnus la néceſſité de l'amputation, mais cette propoſition fit horreur aux Nègres, & le bleſſé fut confié aux ſoins de quelques buſchréens qui lui firent marmotter

Afrique

quelques phraſes arabes pour lui aſſurer ſon entrée en paradis; ce pauvre jeune homme mourut le même ſoir.

» Pour éviter les brigands Maures nous partîmes dans la nuit du 17, & nous paſſâmes le lendemain près de *Simbing*, ville frontière du Ludamar. C'eſt dans cette ville que le major Houghton fût abandonné par ſes nègres domeſtiques qui ne voulurent pas le ſuivre dans le pays des Maures. C'eſt de là qu'il écrivit avec un crayon la dernière lettre que le docteur Laidley reçut de lui. Arrivé ſeul à Jarra, il ſe lia avec quelques marchands Maures qui allaient à *Tiſchéet*, ville ſituée près des marais ſalans du grand déſert, à dix journées de marche au nord de Jarra. Après deux jours, les Maures le dépouillèrent & s'enfuirent. Le malheureux major ſe voyant ainſi trahi, retourna à *Jarra*, il y avait quelque jours qu'il n'avait point pris de nourriture & les Maures refuſant de lui en donner, il ſuccomba à ſon infortune : on ignore s'il périt de faim ou s'il fut maſſacré. Son corps fut traîné dans les bois; on me montra de loin le lieu où on le laiſſa ſans ſépulture.

» Nous trouvâmes au nord de *Simbing* un ruiſſeau ſur les bords du quel il y avait un grand nombre de chevaux ſauvages qui, à

notre approche s'éloignèrent au galop. Les Nègres leur font la chaſſe & aiment beaucoup leur chair. Afrique.

» Nous arrivâmes à midi à *Jarra*. Avant de parler de cette ville, je vais dire un mot ſur la guerre qui m'engagea à ſuivre cette route & qui devint la cauſe de toutes mes infortunes.

» Un parti maure pilla dans un village du Bambara quelques chameaux vendus à des habitans du Kaarta. Ceux-ci les réclamèrent en vain : telle fut l'origine de la guerre. *Manſong*, roi du *Bambara*, jaloux de la proſpérité de *Daiſy*, ſaiſit ce prétexte pour armer contre le *Kaarta*. Il envoya d'abord un meſſager à ce dernier, pour le prévenir que dans la ſaiſon du ſec, il ſe rendrait à Kemmou, à la tête de neuf mille hommes ; qu'en conſéquence il eût à ordonner à ſes eſclaves de nettoyer les maiſons & de tout préparer pour le bien recevoir. Le meſſager préſenta enſuite des ſandales de fer à Daiſy, & lui dit que, juſqu'à ce qu'il eût fui aſſez pour uſer ces ſandales, il ne ſerait pas en ſureté contre les flèches du roi de Bambara.

» *Daiſy* répondit avec fermeté à ce meſſage inſolent. Il aſſembla ſes grands pour délibérer ſur les moyens de faire tête à l'orage,

Afrique.

excita l'enthouſiaſme de ſes ſujets, permit aux puſillanimes de ſe retirer dans les royaumes voiſins & de revenir quand ils voudraient, pourvu qu'ils obſervaſſent une exacte neutralité.

» La proclamation de Daiſy fut généralement applaudie. Pluſieurs tribus, profitant de la permiſſion, ſe retirèrent dans le Ludamar & le Kaſſon, ce qui diminua conſidérablement l'armée de Kaarta: elle ne s'élevait pas à plus de quatre mille hommes, mais ils étaient tous remplis de bravoure & de fermeté. Bientôt Menſong s'avança vers Kemmou avec toute ſon armée. Daiſy ſe retira d'abord à *Joco*, puis il alla s'enfermer dans la forte place de *Gedingouma* qui était bien approviſionnée. Elle eſt bâtie dans un étroit défilé, formé par deux hautes montagnes, & n'a que deux portes. Daiſy en défendait une, ſes fils défendaient l'autre. L'armée du Bambara s'en approcha & fit inutilement pluſieurs tentatives pour l'emporter d'aſſaut.

» Manſong voulut alors la réduire par famine, il la bloqua pendant deux mois. Harcelé par les fréquentes ſorties des aſſiégés, il fit demander à *Ali*, roi *du Ludamar*, deux cents cavaliers pour l'aider à s'emparer de la place. Mais le maure refuſa ce ſecours promis depuis le commencement

commencement de la guerre. Indigné d'un tel procédé, Manſong marcha droit à *Freningkédy* avec une partie de ſon armée, pour ſurprendre le camp d'Aly, mais les Maures, avertis à temps, ſe retirèrent vers le nord. Ayant échoué dans ſon entrepriſe, Manſong retourna dans ſa capitale. Afrique.

» Pendant ce temps le roi de Kaſſon mourut & ſes deux fils ſe diſputèrent le trône qui reſta au plus jeune, *Samba-ſego* : l'aîné ſe refugia à *Gédingouma* où les gens de *Samba-ſego* vinrent le redemander. *Daiſy* refuſa de le rendre, en déclarant qu'il ne ſoutiendrait pas ſes prétentions.

» *Samba-ſego* fut irrité de ces refus & ſe joignit à quelque révoltés du Kaarta. Il enleva d'abord quelques habitans qui enſemençaient les terres & raſſemblaient les troupeaux. *Daiſy* ſe vengea bientôt. Il entra dans le Kaſſon & fit maſſacrer pluſieurs de ſes ſujets rebelles qui étaient dans des villages voiſins de *Kouniakari*, & n'épargna pas les habitans en état de porter les armes. Après cette expédition il marcha contre les *Jowers* & les *Kacarous*, autres ſujets rebelles, qui s'enfuirent devant lui. Ainſi finirent ces guerres, & tel était l'état de ces pays peu de temps après que j'y fus arrivé.

Afrique.

CHAPITRE VIII.

Deſcription de Jarra.—Des Maures qui l'habitent. — M. Park obtient la liberté de traverſer le royaume de Ludamar. — Il ſe rend à Dééna. — Il eſt maltraité par les Maures. — Arrivée à Sampaka.-Il eſt arrêté à Samie, par ordre d'Ali, conduit à Benowm, où on le retient priſonnier. — Il reçoit la viſite de quelques dames Maures. — Ses ſouffrances dans le camp des Maures.—Obſervations ſur les villes de Houſſa & de Tombuctou.—Il ſuit Ali qui tranſporte ſon camp au nord. — Il eſt préſenté à la reine Fatima. — Ali part pour Jarra. — M. Park le ſuit.—Ali retient le nègre Demba.—Il retourne à ſon camp, & laiſſe M. Park à Jarra. — Irruption de Daiſy, roi de Kaarta. — M. Park s'éloigne de Jarra avec les habitans. — Il eſt arrêté à Quéria & s'échappe. — Arrêté de nouveau par les Maures il parvient encore à ſe ſauver.

» LA ville de *Jarra* eſt très-grande. Ses maiſons ſont bâties en pierre & l'argile y remplace le mortier. Elle eſt ſituée dans le royaume de Ludamar, habitée en partie par des nègres qui ſortent des états du midi & préfèrent

payer un tribut considérable aux Maures pour obtenir une incertaine protection, que de rester chez eux, exposés à leurs rapines & à leurs agressions. Afrique.

» Les *Maures* du Ludamar ressemblent aux mulâtres des Antilles & sont distingués des Maures barbaresques dont le grand désert les sépare. Voici ce qu'on sait sur leur origine.

Vers le milieu du septième siècle, lorsque les Arabes n'avaient pas encore conquis l'Afrique, tous les habitans de cette partie du monde, soit qu'ils descendissent des Numides, des Phéniciens, des Carthaginois, des Romains, des Goths ou des Vendales étaient compris sous la dénomination générale de Maures.

Lorsque les Kalifes étendaient l'empire de l'Islamisme, presque toutes ces nations embrassèrent cette religion. Cependant quelques tribus numides, se dérobant à la fureur des Arabes, traversèrent ces déserts immenses. Une de ces tribus, celle de *Zanhaga* découvrit & conquit les nations qui habitent le long du *Niger*. Il est à remarquer que *Léon l'Africain* dont on suit ici la relation, entend par le nom de Niger, le *Sénégal* que les Mandingues appelent *Bafing* (le fleuve noir.)

Les pays soumis à la domination de ces Maures s'étendent de l'oueſt à l'est, depuis

Afrique.

l'embouchure du Sénégal, jusqu'à l'Abissinie. C'est un peuple perfide & rusé qui trompe & vole à chaque instant les nègres naïfs & crédules.

» Je logeai en arrivant à Jaffa, chez *Daman-Jumma*, Slaté qui faisait le commerce de la Gambie. Depuis cinq ans, ce nègre avait acheté du docteur Laidley des marchandises à crédit, & le docteur m'avait donné un ordre pour en recevoir le montant jusqu'à la valeur de six esclaves. *Daman-Jumma* reconnut la dette & me promit de me donner tout l'argent qu'il pourrait se procurer.

Les difficultés que j'avais déjà éprouvées, l'état incertain du pays effrayèrent mes domestiques au point qu'ils me déclarèrent qu'ils aimaient mieux renoncer à toutes récompenses que de faire un pas de plus vers l'est. Déterminé à suivre mon projet, j'envoyai un présent de cinq vêtemens de coton à *Ali* roi du *Ludamar*, pour lui demander la permission de traverser ses états. Après quatorze jours d'attente, un des esclaves de ce prince vint à Jarra me dire qu'il était chargé de me conduire en sûreté jusqu'à *Gomba* & prétendit que je lui devais aussi un vêtement de toile de coton pour sa peine.

Demba, mon fidèle domestique, voulut m'accompagner, & je remis à Johnson un duplicata

de mes papiers pour les porter promptement à Pisania. Je laissai chez *Daman* quelques hardes & ce qui ne m'était pas absolument nécessaire, afin que les Maures fussent moins tentés de me piller. Afrique.

Je partis dans l'après midi avec l'esclave d'Asi ; celui de Daman & mon domestique ; passant par *Troumgoumba*, *Quira* & *Conipe*, nous arrivâmes à *Dééna*, grande ville, bâtie comme *Jarra*. Les habitans s'assemblèrent autour de la chaumière où je logeais & me traitèrent avec insolence. Ils firent tout ce qu'ils purent pour me fâcher & être ainsi autorisés à prendre mon bagage. Les insultes ne leur réussissant pas, ils dirent que j'étais un chrétien & que, par conséquent, les enfans de Mahomet avaient droit de se saisir de tout ce que j'avais: aussitôt ils ouvrirent mon bagage & s'emparèrent de tout ce qui leur convint. Cette fois mes gens résolurent de rebrousser chemin & je partis seul, le 3 mars, à deux heures du matin. Les hurlemens des bêtes féroces m'engagèrent à voyager avec précaution. J'avais à peine fait un demi-mille que je vis accourir Demba & l'esclave de Daman, leur retour me fit le plus grand plaisir.

Nous nous mîmes en route le 4 mars & nous fûmes rendus à *Sampaka* dans la soirée. Nous

Afrique.

vîmes en route beaucoup de ſauterelles. Ces inſectes dévorent tous les végétaux qu'ils rencontrent & dépouillent en peu d'inſtans les arbres de leurs feuilles. Elles ſuivent dans leur vol la direction du vent qui, dans la ſaiſon du ſec, ſouffle toujours du nord eſt. Tous les lieux où elles paſſent ſont dévaſtés.

Sampaka eſt une grand ville, que le roi de Bambara céda aux Maures avec toutes celles qui ſont entre elle & *Gomba* pour obtenir la paix. Je logeai chez un nègre qui faiſait de la poudre à feu. Je vis chez lui du ſalpêtre fort blanc; on le tire en grande partie des étangs, remplis dans le temps des pluies & où le bétail évite les grandes chaleurs dans la ſaiſon du ſec. Quand l'eau eſt évaporée, on voit ſur le limon une croûte blanchâtre que les gens du pays ramaſſent & purifient. Les Maures leurs fourniſſent du ſoufre qui vient des ports de la méditerrannée. Les nègres font la poudre en pilant enſemble dans un mortier de bois les différentes matières qui la compoſent; les grains en ſont inégaux, & le bruit de l'explosion eſt loin d'être auſſi fort que celui de la poudre d'Europe.

» Près d'un village nommé *Dalli*, nous vîmes deux grands troupeaux de chameaux qui paiſſaient. Les Maures les font paître en leur

relevant une jambe de devant qu'ils attachent pour les empêcher de s'éloigner. Afrique.

» Auſſitôt qu'on ſut à *Dalli* qu'un homme blanc arrivait, on quitta les jeux pour venir me voir. Précédés de leur muſique, les habitans s'avancèrent deux à deux & avec beaucoup d'ordre. Les muſiciens jouaient d'une eſpèce de flutte à bec : parmi leurs airs, j'en entendis de très-doux & de très-mélancoliques. On danſa & on chanta juſqu'à minuit, & la foule qui m'environna fut très-grande pendant tout ce temps.

» De Dalli nous nous rendîmes à *Samée*. Le Douty, fier d'héberger un homme blanc, nous accueillit avec bienveillance & me fit conſentir à reſter chez lui toute la journée du lendemain 7 mars.

» Je me croyais déjà échappé à tous les dangers, déjà mon imagination me tranſportait ſur les bords du Niger & me préſentait des ſcènes raviſſantes & variées au ſein de l'Afrique ; vaine & trop courte illuſion ! Une troupe de ſoldats d'Ali entre dans ma chaumière, m'arrache à ce rêve enchanteur & me mène brutalement au camp de *Benoum* ; le fidèle *Demba* reſte ſeul avec moi. Les Maures qui s'aperçoivent de mon étonnement & de ma terreur, me raſſurent & m'annoncent qu'ils ne

Afrique.

ſont venus me chercher que pour complaire à *Fatima* qui déſirait beaucoup voir un chrétien & que probablement Ali, après avoir ſatisfait la curioſité de ſon épouſe, me ferait quelque préſent conſidérable & me donnerait un guide qui me conduirait dans le Bambara.

La réſiſtance était inutile & je quittai mon hôte. Un ſentier tortueux nous mena à *Dangali* où nous paſſâmes la nuit. Nous arrivâmes le 10 à *Samamingkous*. Le ſoir, parut la nouvelle lune qui annonçait le commencement du carême. Auſſitôt on alluma de grands feux dans toute la ville & on fit cuire beaucoup plus d'alimens que de coutume.

» Le lendemain les Maures furent prêts de bonne heure &, quoiqu'ils m'euſſent aſſurés qu'ils ne boiraient ni ne mangeraient avant le coucher du ſoleil, ils eurent plus d'une fois recours au ſouffrou (1) que j'avais rempli d'eau pour mon uſage.

J'allai en arrivant à *Dééna*, préſenter mon reſpect à un fils d'Ali. Il était dans une chaumière très-baſſe avec cinq ou ſix compagnons. Tous étaient occupés à ſe laver les pieds & les mains, & à ſe gargariſer la bouche avec de l'eau. A peine

(1) Eſpèce d'outre.

étais-je assis que ce prince me présenta un fusil à deux coups en m'ordonnant d'en teindre la culasse en bleu & de racommoder une des platines. J'eus beaucoup de peine à lui faire entendre que ces choses m'étaient étrangères ; alors il me demanda de suite des couteaux & des ciseaux. Demba qui me servait d'interprète, répondit que je n'en avais point. A l'instant le fils d'Ali saisissant une carabine, la banda & appuyant le bout sur l'oreille du négre, il lui aurait infailliblement fait sauter le crâne, si on ne lui eût arraché l'arme des mains & si on n'eût fait évader le malheureux Denba. Afrique.

» Le 12, vers les cinq heures, nous découvrîmes *Benowm*, résidence d'Ali. Des tentes malpropres, au milieu desquelles étaient de grands troupeaux, tel est l'aspect qu'offrait ce camp. Nous ne pûmes obtenir qu'un peu d'eau en y arrivant. Les Maures, hommes, femmes, enfans accoururent sur mon passage ; je pouvais à peine faire un mouvement. Je parvins enfin à la tente du roi.

» Assis sur un coussin de maroquin noir, Ali rognait quelques poils de sa moustache, tandis qu'une esclave tenait un miroir devant lui. C'était un vieillard de la race des Arabes. Il portait une longue barbe blanche & avait l'air sombre & soucieux. Il me considéra long-temps

mépris pour un chrétien, & ce voiſinage était fort déſagréable pour moi. Expoſé à la curioſité & aux inſultes des Maures, il eſt impoſſible de décrire ce que j'eus à ſouffrir. Soupçonné d'être un eſpion, étranger, ſans protections & chrétien; que de titres à l'animoſité de ces barbares! quoique j'oppoſaſſe la patience & la réſignation la plus grande à leurs mauvais traitemens, ma poſition n'en fut pas moins cruelle. Afrique.

» Johnſon, arrêté à Jarra, fut amené le 18 mars à *Benowm*, il apportait le paquet de hardes que j'avais laiſſées chez *Daman*. J'appris avec le plus grand plaiſir qu'il avait remis mes papiers en mains ſûres. *Ali* s'empara de tous mes effets; je ne pus garder que la chemiſe que j'avais ſur le corps & une bouſſole que j'avais heureuſement enterrée dans le ſable : c'était avec mes vêtemens tout ce qui me reſtait.

» Les Maures qui voulaient m'occuper, me donnèrent l'emploi de barbier ; mais ma maladreſſe me fit bientôt ôter cette charge.

» Une bouſſole que les envoyés d'Ali m'avaient priſe, fut bientôt l'objet de leur ſuperſtitieuſe curioſité. Le roi voulut ſavoir pourquoi l'aiguille ſe tournait toujours du côté du grand déſert; je ne trouvai d'autre moyen de

Afrique.

sortir de l'embarras où me jettait cette question, que de dire que ma mère demeurait bien au-delà des déserts de Sahara, que tant qu'elle vivrait, le petit morceau de fer se tournerait toujours de ce côté-là & me servirait de guide pour me rendre vers elle; mais que si elle mourait, le petit morceau de fer se tournerait vers sa tombe. A ces mots l'étonnement d'Ali redoubla, & après avoir retourné la bousſole en tous sens, il me la rendit avec précaution, croyant qu'elle renfermait quelque chose de magique.

» Le 20 mars, un enfant d'Ali âgé d'environ neuf ans, vint m'apprendre qu'on avait tenu conseil sur moi. Cet enfant me dit avec beaucoup d'intérêt, que son oncle avait conseillé au roi son père, de me faire arracher les yeux, parce qu'ils ressemblaient à ceux d'un chat, que tous les Buchréens avaient approuvés ce conseil, mais que son père ne voulait pas faire exécuter cette sentence jusqu'à ce que j'eusse paru devant la reine *Fatima*, qui était en ce moment dans le nord.

» J'appris en frémissant cette résolution barbare; je demandai à Ali la permission de retourner à Jarra; il me refusa, en me disant que la reine ne m'avait pas vu & qu'il fallait que je restasse à *Benowm* jusqu'à son arri-

vée, qu'alors je ſerais maître de partir & que mon cheval me ſerait rendu. Afrique.

» Je tombai dans une ſombre mélancolie & fus attaqué d'une fièvre violente. Je commençais à goûter quelque repos, lorſque pluſieurs Maures entrèrent dans ma cabane, me plaiſantèrent ſur ma ſouffrance & l'augmentèrent par mille vexations. Craignant de ſortir des bornes de la prudence, j'allai me coucher ſous quelques arbres voiſins du camp; mais un des fils d'Ali accourut & me força à le ſuivre. Un de ſes compagnons tira un piſtolet de l'arçon de ſa ſelle & m'ajuſta. Deux fois le feu ne prit qu'à l'amorce, je crus à ſon air d'indifférence que le piſtolet n'était pas chargé; mais enfin l'arme ayant fait feu, il en ſortit un morceau d'acier qui alla frapper contre une pierre. Ali en me voyant témoigna la plus grande colère & donna l'ordre de me brûler la cervelle, lorſqu'on me trouverait hors de l'enceinte du camp.

» Un horizon épais & brumeux du côté de l'eſt annonça un vent de ſable, qui commença le lendemain & ſouffla pendant deux jours. Le ciel était obſcurci par la quantité de ſable qu'il portait; l'air courait de l'eſt à l'oueſt comme un vaſte fleuve. Le ſable tombait dans les alimens cuits en plein air, & s'attachait à la

Afrique. peau, qui dans cette ſaiſon eſt toujours moîte. Les Maures s'en préſervaient en ſe tournant du côté oppoſé à la direction du vent & en mettant un linge ſur leur viſage.

» Vers ce temps-là toutes les femmes du camp teignirent leurs pieds & le bout de leur doigt d'une forte couleur de ſafran. J'en ignorai toujours le motif. Leur importunité était ſouvent extrême. Le 25 mars il en vint une troupe dans ma cabane, pour vérifier ſi la circonciſion était ſuivie par les Nazaréens comme par les Mahométans. Tournant la choſe en plaiſanterie, j'obſervai à ces dames, que je ne pouvais pas donner une démonſtration occulaire devant un auſſi grand nombre de jolies femmes, mais que ſi une ſeule voulait reſter, je ſatisferais ſa curioſité. Ces dames entendirent la plaiſanterie & s'en allèrent en riant. Celle que j'avais déſignée, contente de mon hommage, m'envoya de la farine & du lait pour mon ſouper.

» Le 28 mars, Ali me fit avertir que je monterais à cheval avec lui; il vint effectivement dans l'après dînée me chercher. Je le ſuivis; il me mena dans les tentes de quatre différentes dames; dans chacune on me ſervit du lait & de l'eau. Les dames me firent mille queſtions, examinèrent avec attention mes

cheveux & ma peau, & affectèrent de me regarder comme un être d'une eſpèce inférieure à la leur. Aſtique.

» Un mois entier s'était écoulé depuis que je languiſſais dans le camp des Maures. On m'apportait vers minuit une gamelle de kouſkous avec du ſel & de l'eau : c'était tout ce qu'on nous donnait à Demba, Johnſon & moi pour appaiſer notre faim le jour ſuivant, car c'était alors le temps du Ramadan, & les Maures jugeaient à propos que nous obſervaſſions la loi comme eux.

» Je me fis cependant à ce régime &, pour abréger les longues heures, j'eſſayai d'apprendre à écrire l'Arabe ; je demandais à tous ceux qui venaient me voir de m'inſtruire ; l'orgueil de montrer leurs connaiſſances faiſait toujours bien accueillir ma demande.

» Le 14 avril, Ali ſe détermina à aller au-devant de Fatima. On tua un jeune bœuf dont on emporta la viande coupée par tranche & ſéchée au ſoleil ; cette viande & deux ſacs de kouskous furent toutes les proviſions du voyage. Le ſurlendemain Ali partit ſans bruit, ne prit avec lui qu'un petit nombre de ſes gens & annonça qu'il ſerait de retour dans neuf ou dix jours.

» Un Schérif, venant de *Walet* avec du ſel

Afrique.

& d'autres marchandiſes, arriva le 18 au camp; on le logea dans ma cabane; il était inſtruit, connaiſſait la langue arabe & celle du Bambara & voyageait ainſi en ſureté dans pluſieurs royaumes. Habitant de Walet, il avait été à *Houſſa* & à *Tombuctou*. Voici ce qu'il m'apprit de ces trois villes.

» *Houſſa* eſt la plus grande ville que j'aie jamais vue: *Walet* eſt plus grand que *Tombuctou*; mais éloigné du Niger, il y vient fort peu d'étrangers. Son principal commerce eſt en ſel. De Benowm à Walet, il y a dix jours de marche, pendant leſquels on ne trouve aucune ville remarquable, & on eſt obligé de ſe nourrir du lait qu'on achète des Arabes. On traverſe pendant deux jours un pays ſablonneux où l'on ne trouve point d'eau; il faut enſuite onze jours pour aller de *Walet* à *Tombuctou*. L'eau eſt moins rare ſur cette route, & l'on y voyage ordinairement ſur des bœufs. On voit à *Tombuctou* des Juifs qui parlent Arabe & ſe ſervent des mêmes prières que les Maures.

» Ce Schérif m'indiqua la poſition de *Tombuctou*, à l'eſt-quart-de-ſud, & ne varia que très-peu dans les différentes indications que je lui demandai.

» Je vis arriver auſſi un autre ſchérif de *Maroc*, nommé *Sidi-Mahomet-Moura-Abdalla*,

dalla, avec cinq bœufs chargés de sel. Il savait un peu l'Anglais, & il m'apprit qu'il venait de la *Santa-Crux*, & qu'il fallait cinquante jours pour faire le chemin de *Maroc* à *Benowm*. Afrique.

» Ces deux Schérifs & quelques étrangers qui vinrent au camp d'Ali, me firent trouver le temps de ma détention moins ennuyeux; mais d'autres désagrémens m'étaient réservés; on retrancha sur ma nourriture, souvent on restait deux jours sans me l'apporter : qu'on juge ma situation & celle de mes deux nègres.

» On apprit le 29 avril que l'armée du Bambara s'avançait & l'alarme se répandit dans le pays ; un fils d'Ali arriva au camp, fit emmener le bétail, abattre les tentes & donna l'ordre du départ pour le lendemain. Le 30, tout le camp partit ; on marcha droit au nord & je fus envoyé avec deux tentes à *Farani*, où j'arrivai le soir.

» Craignant qu'on ne fit du premier mai un jour de jeûne, comme de celui du départ, j'entrai dans *Farani* où le Douty me donna tout ce qu'il avait à manger, en me recommandant de venir tous les jours tant que je serais dans son voisinage. Les Maures méprisent les habitans de *Farani* & les traitent avec la plus brutale insolence.

Afrique.

» Le 3 mai, nous étions rendus au nouveau camp d'Ali. Plus vaſte que celui que nous quittions, ce camp était placé au milieu d'une grande forêt, à environ deux milles de diſtance d'une ville nègre nommée *Boubeker*. Je fus en arrivant à la tente d'*Ali*, pour préſenter mon reſpect à la reine *Fatima*. Le roi parut ſatisfait de me voir, & dit à ſon épouſe que j'étais ce chrétien dont on lui avait parlé. *Fatima* était de la caſte des Arabes, elle avait de longs cheveux noirs & une exceſſive corpulence. Contente de mes réponſes, elle m'offrit une jatte de lait; ce préſent me parut d'un bon augure.

» La chaleur était extrême; toute la nature en était accablée: hommes, animaux, tout ſe reſſentait de la diſette de l'eau; j'en ſouffrais plus que perſonne, quoi que Fatima m'en donnât une ou deux fois par jour & qu'elle m'eut permis d'avoir une outre à moi; mais les cruels Maures ne permettaient pas à mon nègre fidèle de la remplir, & tel était l'effroi de Demba, qu'il aurait préféré mourir de ſoif que de s'expoſer à la brutalité des Maures. Une nuit je fus obligé, tant était grande la ſoif qui me dévorait, de prendre ma part de l'eau d'une petite auge dans laquelle trois vaches s'abreuvaient; je bus avec grand

plaisir, jusqu'à ce que l'eau fut presqu'épuisée. Afrique.

» C'est ainsi que se passa le mois de mai. Ali me traitait toujours en esclave & *Fatima* qui me témoignait quelqu'intérêt n'avait rien dit encore de ma délivrance. Tout annonçait la saison des pluies ; je sentais que mon sort allait se décider, je résolus d'attendre sans monter d'impatience : des événemens imprévus hâtèrent ce moment si désiré.

» Des transfuges du *Kaarta* proposèrent à *Ali* de leur fournir deux cents cavaliers Maures, pour chasser *Daisy* de *Gédingoumar* : dans le dessein de leur extorquer de l'argent, *Ali* fit partir un de ses fils pour *Jarra*. La circonstance me parut importante &, grace à *Fatima*, j'obtins la permission d'accompagner *Ali* à *Jarra* ; je pris alors congé de la reine qui m'avait fait rendre mes effets avec beaucoup de bienveillance ; & le 26 mai je quittai de bonne heure le camp d'*Ali*, accompagné de *Johnson*, de *Demba* & de plusieurs cavaliers.

» Le 28 au matin, un messager d'Ali vint m'annoncer que désormais mon nègre *Demba* appartenait au roi. Je fis en vain les représentations les plus vives & les plus fortes, *Ali* fut inexorable & ordonna de conduire *Demba* à *Boubeker*. Notre séparation nous arracha des

Afrique.

larmes amères : avec ce fidèle ami, je perdais tout ce qui pouvait adoucir l'horreur de ma situation. J'appris à *Daman-Jumma*, chez lequel j'avais déjà logé à Jarra & chez qui je revins, tout ce qui m'était arrivé chez les Maures ; je le priai d'uſer de tout ſon crédit pour racheter *Demba* ; il ſe charga avec empreſſement de cette négociation. Ali refuſa long-temps de le céder, cependant il conſentit à la fin à le vendre à *Daman*, à condition que celui-ci le garderait chez lui. *Daman* accepta le marché & promit de payer l'eſclave dès qu'on le lui enverrait.

» Ali qui ne s'était armé en faveur des rebelles du Kaarta que pour en tirer de l'argent, leur demanda, avant de rien entreprendre & en leur faiſant beaucoup de proteſtations d'amitié, de lui donner à titre d'avance quatre cents têtes de bétail, deux cents vêtemens de toile de coton bleue & une quantité conſidérable de grains, de colliers & d'autres ornemens. Les rebelles furent embarraſſés, mais ils prièrent *Ali* de prendre des habitans de *Jarra* la moitié du bétail qu'il exigeait. Ali y conſentit & cette convention fut exécutée ſur-le-champ.

» Le 2 juin, *Ali* me fit avertir qu'il me permettait de reſter à *Jarra* juſqu'à ſon retour. Le 9, tous les Maures en ſortirent. Le 12,

on apprit par un homme bleſſé, trouvé dans les bois, les ſuccès de *Daiſy* dans le Kaſſon & ſes deſſeins contre les rebelles de ſes états. Ceux-ci réclamèrent auſſitôt les ſecours d'*Ali*, qui leur fit dire qu'il avait beſoin d'employer ailleurs ſa cavalerie. Afrique.

» Abandonnés à leurs propres forces, les rebelles entrèrent en campagne, au nombre de huit cents hommes; mais ils trouvèrent bientôt Daiſy à la tête d'une armée nombreuſe, ils battirent en retraite & prirent bientôt la fuite devant lui. Le déſordre était à ſon comble dans Jarra &, malgré l'amitié que le roi du Kaarta m'avait témoignée, je ne jugeai pas à propos de l'attendre. Je montai donc à cheval & je ſuivis les habitans qui fuyaient.

» Demba m'avait été enlevé par Ali, Jonhſon refuſait de me ſuivre plus loin, je reſtais ſeul pour continuer mon entrepriſe. J'en prévoyais toutes les difficultés & cependant rien ne put me détourner de mon projet.

J'étais arrivé à *Kadeeja* & à *Queira* avec les habitans fugitifs, j'attendais l'arrivée de quelques Mandingues qui allaient dans le Bambara pour faire route avec eux, lorſque, le premier juillet, le premier eſclave d'*Ali* arriva avec quatre Maures à *Queira* & deſcendit chez le Douty. Johnſon ſut bientôt qu'ils venaient

Afrique.

pour me ramener à *Boubeker*. Instruit de leurs desseins, je résolus de partir sur-le-champ. Pendant la nuit je préparai mon bagage : deux chemises, deux paires de culottes longues, deux mouchoirs de poche, une veste, un gillet, un chapeau & un manteau le composaient. Il ne me restait plus rien pour acheter des vivres.

» Johnson résista à toutes les instances que je lui fis pour m'accompagner. Il retournait sur les bords de la Gambie, je lui confiai des papiers & le chargeai de donner de mes nouvelles à mes amis de Pisania & de leur dire qu'il m'avait vu bien portant sur les frontières du Bambara.

» Passant légèrement par-dessus les nègres qui dormaient à ma porte, je montai à cheval, pris congé de *Johnson* & de *Daman* & m'éloignai avec précaution. Des gardeurs de troupeaux qui faisaient boire leur bétail à une korée me poursuivirent pendant plus d'un demi-mille en me jetant des pierres. J'étais à peine hors de leur portée, que j'entendis de nouveaux cris derrière moi. Je me retournai & je vis trois Maures qui venaient à moi au grand galop, en brandissant leurs fusils à deux coups. Je m'arrêtai & revins à leur rencontre. Après m'avoir traité avec férocité, l'un d'eux m'ordonna d'ouvrir mon paquet. J'obéis. Après

avoir examiné mon bagage, ils ne trouvèrent que mon manteau qui méritât d'être pris. Il m'était extrêmement utile, je les priai longtemps de me le laiſſer; mais un d'eux me l'arracha & s'en fut au galop; les deux autres le ſuivirent. Afrique.

» Je tournai alors mes pas vers l'eſt, & m'enfonçai dans les bois pour n'être pas pourſuivi. Bientôt je me trouvai dans un chemin frayé. »

Avant de préſenter au lecteur la ſuite des voyages de M. Park, nous plaçons ſous ſes yeux, dans le chapitre ſuivant, les obſervations de ce voyageur ſur les mœurs, les uſages, les habitans, les cérémonies religieuſes de ces Maures, dont ce chapitre a fait aſſez connaître le caractère féroce & barbare.

CHAPITRE IX.

Caractère & mœurs des Maures. — Occupations des femmes. — Religion. — Education. — Beauté des femmes. — Vêtemens. — Occupations des femmes. — Eſclaves nègreſſes. — Maladies. — Juriſprudence. — Impôts. — Forces du Ludamar. — Chevaux des Maures. — Funérailles. — Mariage. — Préſent que fait la nouvelle épouſe. — La Banna ſalée. — Géographie du Ludamar. — Animaux du Ludamar. — Quelques traits caractériſtiques. — Vie errante des maures.

Les Maures du milieu de l'Afrique ſont diviſés en pluſieurs tribus indépendantes. Les plus redoutables ſont celles de *Traſart* & d'*Il-Braken*, ſur la rive ſeptentrionale du Sénégal. Les tribus de *Gédingouma*, de *Jafnou* & de *Ludamar* ſont moins conſidérables, mais elles ſont puiſſantes & belliqueuſes. Chaque tribu eſt gouvernée par un chef, ou roi, qui jouit d'une autorité abſolue.

Les Maures ſont paſteurs. En temps de paix, ils ne s'occupent guère que de leurs troupeaux. Ils paſſent alternativement de la voracité à l'ab-

ſtinence. Les jeûnes fréquens preſcrits par la religion, les voyages pénibles qu'ils font à travers le déſert leur donnent la force de ſupporter la ſoif & la faim; mais quand l'occaſion s'en préſente, ils mangent plus dans un ſeul repas que trois européens. Ils négligent l'agriculture & échangent du ſel gemme qu'ils tirent du grand déſert contre du grain, des toiles de coton & autres objets qu'ils reçoivent des nègres.

Leur pays eſt ſtérile & ne produit que peu d'objets propres à être manufacturés. Cependant ils fabriquent eux-mêmes une étoffe très-forte dont ils couvrent leurs tentes & qui provient du poil des chèvres, filé par les femmes Maures. Ces femmes préparent auſſi les cuirs dont on fait les ſelles, les brides, les valiſes & autres objets.

Les Maures font avec du fer natif des piques, des couteaux & même des marmites; mais ils achètent des européens leurs ſabres, leurs armes à feu & leurs munitions, qu'ils payent avec des nègres qu'ils enlèvent dans les royaumes voiſins.

Les Maures ſont mahométans rigides. Ils ont la bigoterie, la ſuperſtition & l'intolérance de leur ſecte. A Benowm, á défaut de moſquée, les prières ſe font dans une enceinte de

Afrique.

nattes. Celui qui y préſide eſt à-la-fois prêtre & maître d'école. Ses écoliers s'aſſemblent tous les ſoirs devant ſa tente, où, à la clarté d'un grand feu, on leur apprend quelques ſentences du koran & les principes de leur religion. Leur alphabet diffère peu de celui qu'on trouve dans la grammaire de Richardſon. Leurs prêtres feignent de connaître la littérature étrangère. Celui de *Benowm* me montra pluſieurs caractères barbares qu'il prétendait être l'alphabet romain & d'autres qu'il donnait pour du perſan. Sa bibliothèque conſiſtait en neuf volumes in-4°., où l'on trouvait, preſque à chaque page, le nom de Mahomet tracé en caractère rouge.

Le papier étant rare & cher, les écoliers écrivent ce qu'on leur apprend ſur des planchettes qu'ils portent toujours pendues derrière le dos. Dès qu'un écolier ſait lire & écrire quelques paſſages du koran, il eſt ſuffiſamment inſtruit & il ſort de la claſſe des enfans; alors il mépriſe les nègres illettrés & ne perd pas une occaſion de montrer ſa ſupériorité ſur ceux qui n'ont pas tant de ſcience que lui.

L'éducation des filles Maures eſt très-négligée. Les femmes ſe ſoucient peu des qualités morales, les hommes ne regardent pas le manque de ces qualités comme un défaut. Les femmes qu'ils regardent comme d'une eſpèce

inférieure, ne ſont, ſelon eux, créées que pour les plaiſirs & les caprices d'un maître. Le goût de la volupté eſt leur première qualité & la plus aveugle ſoumiſſion, leur premier devoir. Afrique.

Chez les Maures, corpulence & beauté ſont ſynonymes. La femme à qui il faut un chameau pour la porter, eſt une beauté parfaite; celle que deux eſclaves peuvent ſoutenir, ne peut avoir que des prétentions modérées. Les femmes prennent beaucoup de peines pour devenir maſſives & flatter le goût des Maures. Les mères font, à cet effet, manger tous les matins à leurs filles une énorme quantité de kouskous & boire une grande jatte de lait de chameau. Souvent les coups ſont employés pour les y contraindre. Cet uſage n'occaſionne ni maladies, ni indigeſtions & produit bientôt l'embonpoint ſi déſiré qui eſt aux yeux des Maures la perfection même.

Les Maures achètent des nègres tous leurs vêtemens, ce qui force les femmes à s'habiller avec économie. En général, elles ne portent qu'une pagne qui leur ceint le corps, deſcend preſque juſqu'à terre & fait à-peu-près l'effet d'une jupe. Au haut de cette pagne, on coud deux pièces carrées, l'une devant, l'autre derrière, & on les attache enſemble ſur l'épaule. La coiffure des femmes eſt compoſée d'un

Afrique.

bandeau de toile de coton, dont une partie plus large que le reſte leur couvre le viſage quand elles vont au ſoleil. Elles ne ſortent jamais que voilées de la tête aux pieds.

Le degré de fortune de leurs maris, varie les occupations des femmes maures. La reine & quelques autres ſont comme les grandes dames d'Europe, elles cauſent avec ceux qui viennent les voir, font quelques prières & applaudiſſent à leurs charmes devant un miroir. Celles d'une claſſe inférieure s'occupent des ſoins du ménage, ſont vaines, parleuſes, & font ſentir à leurs eſclaves les effets de leur mauvaiſe humeur.

Le ſort de ces nègreſſes eſclaves eſt déplorable; contraintes d'aller chercher de l'eau dans des grandes outres qu'on appelle *guirbas*, il faut qu'elles charient aſſez d'eau pour leurs maîtres & leur chevaux, puis elles pilent le maïs & préparent le manger. Dans les intervalles, elles balayent la tente, battent le beurre, & font tout ce qu'il y a de plus pénible. Elles ſont mal nourries & cruellement châtiées pour la moindre faute.

L'habillement des Maures du Ludamar ne diffère guère de celui des nègres dont il a été parlé dans le chap. II, ſi l'on n'en excepte le turban qui, chez eux, eſt toujours de toile

blanche. Les Maures qui ont une longue barbe en ſont orgueilleux, parce qu'elle prouve leur origine arabe. Les autres ont en général les cheveux courts, touffus & extrêmement noirs. Afrique.

Les maladies les plus communes chez les Maures, ſont la fièvre intermittente & la dyſenterie. On les abandonne ordinairement au ſeul ſecours de la nature. Quelquefois la petite vérole fait chez les Maures de grands ravages & paſſe de chez eux chez les nègres du midi. Ces derniers peuples pratiquent l'inoculation.

Leur juriſprudence criminelle eſt prompte & déciſive; mais les peines capitales ne ſont guère infligées qu'aux nègres. La ſeule fantaiſie du roi tient lieu de loi & de jugement.

La garde de leurs troupeaux eſt un des ſoins les plus importans des Maures. Cependant la plupart d'entre eux reſtent ſouvent à ne rien faire, paſſant le jour à parler de leurs chevaux, ou à former des projets de rapine contre les nègres. Les oiſifs ſe rendent dans la tente du roi; ils y cauſent avec beaucoup de liberté les uns des autres, mais ils n'ont qu'une opinion ſur leur chef. Ils le louent ſouvent dans des chanſons ſi remplies d'adulation, qu'un deſpote maure peut ſeul entendre ſans rougir.

Le roi eſt toujours vêtu des étoffes les plus précieuſes. Ses vêtemens ſont tantôt de toile de

Afrique. coton bleue de *Tombuctou*, tantôt de mouſſeline achetée à *Maroc*. Sa tente eſt plus grande que les autres; mais il oublie fréquemment ſa grandeur & devient l'égal de ſes plus petits ſujets.

Différens impôts fourniſſent aux dépenſes du gouvernement. Les nègres établis dans le Ludamar payent une taxe en grains, en toile ou en poudre d'or. Toutes les Korées ſont ſujettes à une taxe qui ſe paie en bétail. Toutes les marchandiſes qui paſſent dans le royaume doivent des droits qui ſont toujours prélevés en nature. Mais les plus grands revenus du roi ſont le pillage & l'extorſion. Les nègres qui habitent le Ludamar tremblent de paraître riches; le prince a dans toutes les villes des eſpions qui lui rendent compte de la fortune de ſes ſujets, qu'il trouve toujours moyen de niveler.

Les forces du Ludamar ſont ſa cavalerie qui eſt bien montée & qui paraît très-adroite à la guerre d'eſcarmouche & de ſurpriſe. Chaque cavalier ſe fournit ſon cheval & ſes armes qui ſont, un grand ſabre, un fuſil à deux coups, un ſachet de cuir rouge pour mettre les balles & une poire à poudre qu'il porte en bandoulière; il n'a d'autre paye & d'autre récompenſe que le pillage. On ne peut fixer le nombre des Maures du Ludamar, mais l'ar-

mée sous le gouvernement d'Ali, était de deux mille cavaliers. Afrique.

Les chevaux Maures sont très-beaux & tellement estimés que les princes nègres donnent de douze à quatorze esclaves pour en avoir un.

Les Maures sont de très-bons cavaliers, ils montent à cheval sans crainte : ils ont des selles dont les arçons de devant & de derrière sont si hauts qu'ils y sont bien en sureté, le sable dont leur pays est couvert les préserve de toute fracture ou lézion, si par hasard, ils tombent de cheval. Comme les Maures au nord du désert, ils mettent leur orgueil à faire galoper un cheval ventre à terre & à l'arrêter tout-à-coup en tirant la bride de manière à déhancher l'animal, ce qui arrive souvent.

Dès qu'un malade meurt, ses parents font entendre des cris d'usage en ces sortes d'occasions; les femmes vont joindre à ce concert leurs voix glapissantes. Les Maures enterrent leurs morts secrètement, à l'entrée de la nuit & non loin de leur tente. Ils plantent sur la tombe un arbuste particulier & ils ne souffrent pas qu'un étranger en arrache une feuille, ou même y touche, tant est grande leur vénération pour les morts.

Un grand tambour appelé *tabela* annonce

Afrique.

chez ces peuples la célébration d'un mariage. Plusieurs personnes se rassemblent dans la tente où les époux vont s'unir, mais on n'y trouve pas cette gaité qui accompagne toujours les mariages nègres; il n'y a ni chant, ni danse, ni autre amusement. Une femme bat le tambour & les autres personnes de son sexe poussent toutes à la fois, à intervalles égaux, un cri aigu, & remuent en même temps leur langue d'un côté de la bouche à l'autre avec une volubilité extraordinaire. M. Parck qui nous donne ces notions lassé de ce spectable ne vit pas le reste de la cérémonie & n'en parle pas, il ajoute seulement qu'il commençait à s'endormir dans sa cabane, lorsqu'une vieille femme entra, tenant une gamelle dans sa main & lui disant qu'elle lui apportait un présent de la part de la nouvelle mariée; avant qu'il fut revenu de sa surprise, la femme lui jetta sur le visage ce que contenait la gamelle. C'était la même espèce d'eau lustrale dont les prêtres hottentots arrosent les nouveaux mariés. La vieille assura à M. Park que les jeunes maures non mariés recevaient toujours avec reconnoissance une faveur aussi distinguée; il s'essuya & chargea la vieille de ses remercîmens. Après que l'épouse a fait ce don, le tambour continue à battre & les femmes répètent leur cri pendant toute

toute la nuit. Vers les neuf heures du matin la nouvelle mariée ſort en cérémonie de la tente de ſa mère, accompagnée d'un grand nombre de femmes portant la tente dont ſon mari lui a fait préſent ; les unes portent les poteaux, les autres les cordes & toutes pouſſent le même cri que la veille : arrivées dans le lieu deſtiné à la réſidence des nouveaux époux, elles y plantent la tente. Le nouveau marié ſuit de près le cortège de femmes ; il a avec lui un grand nombre d'hommes conduiſant quatre taureaux qu'on attache aux piquets de la tente, puis on en tue un cinquième qu'on diſtribue aux ſpectateurs & la cérémonie eſt terminée

Afrique.

La manière dont on célèbre la banna ſalée parmi les Maures, mérite bien le nom de fête. Tous les eſclaves ſont proprement habillés. Les maîtres de maiſons font à l'envi diſtribuer des proviſions à leurs voiſins qui ſont moins riches qu'eux. La faim diſparaît, hommes, femmes, enfans, libres ou eſclaves ont à manger juſqu'à la ſatiété.

Le Ludamar eſt borné au nord par le grand déſert de Sahara. Cette mer de ſable qui occupe un ſi grand eſpace dans le nord de l'Afrique eſt preſqu'entièrement inhabitée. Dans quelques endroits, une légère apparence de

Afrique.

végétation excite quelques miſérables Arabes à y conduire leurs troupeaux ; quelques peuplades maures ont fixé leur réſidence dans d'autres endroits où l'on trouve un peu plus d'eau & de pâturages. Là, elles vivent pauvres, mais indépendantes, ſans redouter la domination des deſpotes de la Barbarie. Le reſte du déſert, abſolument dépourvu d'eau, ne voit d'autres être humains que quelques marchands dont les caravanes forment de temps en temps la pénible & dangereuſe entrepriſe de le traverſer. Dans quelques parties de cette vaſte ſolitude, le ſable eſt couvert d'arbuſtes rabougris qui marquent les haltes des caravannes & fourniſſent un peu de pâture aux chameaux ; mais dans d'autres endroits, le voyageur ne voit autour de lui que les cieux & une immenſe étendue de ſable. L'œil cherche en vain où ſe repoſer, & l'ame eſt ſans ceſſe remplie de la cruelle appréhenſion de périr de ſoif.

La gazelle & l'autruche ſont les ſeuls animaux qui habitent ces contrés ; la légéreté de leur courſe fait qu'elles ſe tranſportent facilement dans les endroits éloignés où il y a de l'eau ; ſur les confins du déſert, où elle eſt plus facile à trouver, on voit des lions, des panthères, des ſangliers & des éléphans.

Le ſeul animal domeſtique qui réſiſte à la

fatigue du paſſage du déſert eſt le chameau ; la conformation de ſon eſtomac lui fournit en ſuffiſance de l'eau pour dix à douze jours. On a vu pluſieurs fois dans cet abrégé ſa deſcription & l'utilité dont il eſt, ce qui nous engage à ne pas en reparler. Afrique.

Les Maures ont quelque choſe de déſagréable dans la figure. On croit voir ſur leur viſage la perfidie & la cruauté; leur regard eſt tellement égaré qu'on les prendrait pour des fous. Leurs trahiſons & leur méchanceté ſont prouvées par les vols & les brigandages qu'ils commettent dans les villages nègres, ſans que les habitans paiſibles de ces villages en tirent vengeance. Le courage entreprenant des Maures, la connaiſſance qu'ils ont du pays, la viteſſe de leurs chevaux les rendent des ennemis très-dangereux : les petits royaumes nègres près du déſert ſont dans des tranſes continuelles tandis que les tribus maures vivent tranquilles, grâce à la terreur que leur nom inſpire.

Le Maure change de place à chaque ſaiſon. Dans le mois de février, quand le ſoleil dévore toutes les plantes, il ſe rapproche du pays des Nègres, il y demeure juſqu'à la ſaiſon des pluies qui commence en juillet. Alors il retourne au nord après avoir échangé du ſel contre des grains & d'autres objets de néceſ-

Afrique.

sité. Cette vie errante habitue les Maures à la fatigue & aux privations, mais elle reſsère entr'eux les liens de l'amitié & leur donne pour les étrangers une averſion inſurmontable. Se croyant bien au deſſus des Nègres, parce qu'ils ont la connaiſſance des lettres, ils ſont vains, orgueilleux, féroces & intolérans, enfin ils uniſſent la ſuperſtition du nègre à la perfidie & à la cruauté de l'Arabe. Tous ont en horle nom chrétien & ne penſent pas qu'il y ait du mal à maſſacrer un européen. Ce que M. Park éprouva pendant qu'il fut entre leurs mains & la mort du major Houghton prouvent cette dernière aſſertion.

On trouvera dans la ſuite quelques détails également applicables aux Maures & aux Nègres qui habitent le midi de leur pays, nous les donnerons en faiſant connaître ces Nègres.

CHAPITRE X.

Joie qu'éprouve M. Park en échappant aux Maures. — Sa situation dans le déſert. — Une vieille femme lui donne à manger. — Il eſt bien accueilli par des Foulahs. — Il arrive à Wawra, ville nègre tributaire du Roi de Bambara. — Il ſe rend à Vaſſibou. — Il eſt joint par des Kaartans fugitifs, qui l'accompagnent juſque dans le Bambara. — Il voit le Niger. — Quelques détails ſur Ségo, capitale du Bambara. — Le Roi Manſong refuſe de voir M. Park & lui envoie un préſent. — Généreuſe hoſpitalité d'une négreſſe. — Le ſhéa ou arbre à beurre. — Conduite des Maures de Sanſading. — M. Park continue ſa marche & éprouve pluſieurs incidents. — Il arrive à Modibou, part pour Kea & laiſſe ſon cheval en chemin. — Il s'embarque à Kéa, arrive à Mourzan, traverſe le Niger & va à Silla. — Il ſe détermine à s'arrêter. — Détails ſur le cours intérieur du fleuve & ſur les états voiſins du côté de l'eſt.

COMMENT peindre la joie de M. Park, lorſqu'il ſe vit échappé à tous les dangers dont il était menacé chez les Maures. Je reſpirais

Afrique.

dit-il plus facilement, j'étais beaucoup plus dispos, le désert même me paraissait agréable. Cependant ma situation était encore déplorable, j'étais sans moyen pour me procurer des vivres & je craignais de ne pas trouver d'eau. Je souffris pendant toute la journée une soif ardente, ma bouche était sèche & enflammée. J'essayai de mâcher des feuilles d'arbustes, mais je ne fus pas soulagé. Un peu avant le coucher du soleil, j'éprouvai un tournoiement de tête & une extrême foiblesse ; je tombai sur le sable & je me crus prêt à expirer. Le soleil disparaissait de l'horizon, lorsque je repris un peu de courage ; je marchai aussi long-temps que je pus, en poussant mon cheval devant moi. Bientôt j'aperçus quelques éclairs. Oh! qui peindra ma joie à cette vue. Ces éclairs annonçaient la pluie. Ils augmentèrent rapidement, le vent agitait violemment les buissons, j'ouvrais la bouche pour recevoir les gouttes rafraichissantes que j'attendais lorsque je fus couvert d'un nuage de sable que le vent poussait avec tant de force que je fus obligé de m'abriter sous des arbres pour n'en être pas suffoqué. Ce nuage de sable couvrit l'air pendant une grande heure ; après qu'il fut passé je me remis en route quoique j'eusse beaucoup de peine à marcher, enfin vers les

dix heures du ſoir de nouveaux éclairs très-vifs furent ſuivis de quelques groſſes gouttes de pluie & le ſable ceſſa de voler. Bientôt la pluie tomba en abondance, j'étendis tout mon linge pour la recueillir & étancher ma ſoif en le ſuçant. Afrique.

La nuit était très-obſcure, j'avançais difficilement, quand j'aperçus pluſieurs lumières. Je craignais d'être tombé dans un parti Maure, & marchant avec beaucoup de précaution vers elles, j'entendis les mugiſſement des bœufs, ce qui me fit connaître qu'il y avait là des puits ou mares dont les Maures étaient probablement les maîtres. Cette idée me fit m'éloigner au plus vite quoique j'euſſe encore ſoif, je marchai vers l'eſt-ſud-eſt &, un peu avant onze heures, je trouvai des champs cultivés où pluſieurs nègres plantaient du maïs. Ils m'apprirent que le village voiſin, s'appellait *Schrilla*, qu'il appartenait à *Ali* & qu'il était habité par des nègres Foulahs.

Au nom d'*Ali*, j'héſitai à entrer dans ce village, cependant la laſſitude de mon cheval & ma faim me décidèrent; j'allai droit chez le Douty qui ne voulut pas me recevoir & qui me refuſa même une poignée de maïs pour moi & mon cheval. Je m'éloignai & ſortis du village : en dehors des murs, je vis quelques huttes diſperſées vers leſquelles je me dirigeai.

Afrique.

Une vieille femme filait du coton à la porte d'une de ces huttes, je lui fis ſigne que j'avais faim, à l'inſtant elle me fit entrer chez elle & me donna du Kouſkous pour moi & du maïs pour mon cheval. Je fis préſent d'un de mes mouchoirs à cette pauvre femme. Il me fallut bientôt échapper à de nouveaux dangers, les gens du village s'aſſemblaient & voulaient me mener à Ali, je frémis à ce nom & ſerrant le maïs que la vieille m'avait donné, je me remis en route, marchant d'abord au nord pour qu'on ne ſoupçonna pas que je m'étais enfui de chez les Maures. Traverſant enſuite les bois & dirigeant ma marche vers le ſud, j'arrivai le 4 juillet dans un lieu habité par des Foulahs. Un paſteur me fit un bon accueil; je payai ſes ſoins généreux & un peu de maïs, avec quelques boutons de cuivre; en le quittant, j'entrai dans un chemin qui allait droit au royaume de Bambara. Le lendemain 5, j'étais à dix heures dans la ville nègre de *Wawra* qui appartient au *Kaarta*, mais qui était alors tributaire de *Manſong*, roi de *Bambara*.

Cette petite ville eſt entourée de murs élevés & habitée par des Mandingues & des Foulahs; ſes habitans s'occupent de la culture du grain qu'ils échangent avec les Maures contre le ſel. *Flanchareç*, Douty de cette ville,

me reçut très-bien. Je dormais tranquillement sur une peau de bœuf, quand la curioſité des habitans me réveilla; le Douty, qui avait été à la Gambie, leur aſſura que j'étais un blanc, que j'allais à *Ségo* capitale du Bambara & qu'à coup sûr, j'étais très-pauvre. Pluſieurs femmes, apprenant que j'allais à Ségo, me prièrent de demander au roi Manſong ce qu'étaient devenus leurs enfans. Toutes me donnèrent des preuves de leur tendreſſe & de leur ſollicitude maternelle. Afrique.

Le 6 juillet, je gagnai *Dingyce*. Un vieux foulah m'invita à entrer dans ſa hutte. Le Douty m'envoya quelques alimens pour moi & du grain pour mon cheval. Le lendemain, au moment de mon départ, mon hôte me demanda de mes cheveux qui étaient m'a-t-il dit, un ſaphis qui donnait à celui qui le portait toute l'inſtruction des blancs. Je me prêtai volontiers à ſes deſirs.

Vers midi, je parvins à *Vaſſibou*, petite ville où je m'arrêtai pour attendre que l'occaſion me procurât un guide pour *Satilé*. Je reſtai quatre jours chez le Douty &, pendant ce temps je ſuivis les habitans dans leurs champs pour les voir travailler. La culture s'y pratique en grand, & les nègres diſent avec orgueil qu'ils n'ont jamais connu la faim. Hommes & femmes

Afrique.

labourent le ſol avec une bêche pointue ſupérieure à celle des bords de la Gambie. La crainte des Maures fait qu'ils portent toujours leurs armes avec eux.

Le ſoir du 11, huit Kaartans fugitifs arrivèrent à *Vaſſibou* : fuyant la tyrannie des Maures, ils allaient vivre ſous les lois de *Manſong* : ils m'offrirent de me conduire à *Satilé*, j'acceptai.

Le 12, nous partîmes à la pointe du jour & nous marchâmes avec une viteſſe extraordinaire juſqu'au ſoleil couchant. En approchant de *Satilé*, nous fûmes pris par les habitans pour un parti Maure. L'alarme ſe répandit dans toute la ville, dont nous trouvâmes les portes fermées ; après de longs pourparlers, le Douty nous permit de coucher dans ſon baloun & nous donna même à chacun une peau de bœuf pour nous ſervir de lit.

Le 13, nous arrivâmes à un village ruiné par la guerre, ſix mois auparavant. Pour empêcher qu'on y bâtit aucune ville, on avait brulé le Bentang, comblé les puits & détruit tout ce qui pouvait rendre ce ſéjour commode & agréable.

Vers midi mon cheval était ſi fatigué que je ne pus ſuivre mes compagnons de voyage. Je les priai donc de continuer leur route, mais

ils s'y refuſèrent. Les lions, me dirent-ils, ſont nombreux dans ces contrées, mais quoiqu'ils n'attaquent pas ſouvent une troupe, ils auraient bientôt trouvé un homme ſeul. Il fut convenu qu'un cavalier reſterait avec moi pour faire aller mon cheval devant moi tandis que les autres ſe rendraient à *Gallou* pour y chercher des logemens & y préparer de l'herbe pour les chevaux. Avec le ſecours de ce bon nègre je conduiſis lentement mon cheval juſqu'à *Gallou*, ville conſidérable dans une belle & riche vallée qu'entourent des rochers élevés. Afrique.

Le Douty fit préſent d'une belle brebis blanche à mes compagnons & je me procurai du grain pour mon cheval.

Le lendemain nous arrivâmes à *Mourja*, ville grande & fameuſe par ſon commerce de ſel : Les Maures l'apportent en grande quantité. La plupart des naturels ſont mahométans & il n'eſt pas permis aux Kafirs de boire du *Neodollo*, ſorte de bière, excepté dans de certaines maiſons. Cette boiſſon rend la gaîté aux nègres & quelque fois les ennivre. Le maïs y étant abondant, les habitans ſont généreux pour les étrangers. Nous reçûmes de différentes perſonnes autant de grains & de lait qu'il nous en eût fallu pour trois fois plus de monde. Nous y paſſâmes deux jours & notre

Afrique.

séjour ne diminua pas la libéralité de nos hôtes.

Le 16, nous partîmes pour *Sanſading* & ſuivîmes un chemin pittoreſque entre deux collines : nous arrivâmes le ſoir à *Datlibou* d'où nous nous mîmes en marche le lendemain pour nous rendre à *Fanimbou*. Le Douty de ce village, ayant appris qu'il y avait parmi nous un homme blanc, m'envoya ſur le champ trois vieux mouſquets à reparer & il fut fort ſurpris quand je lui eus dit que je ne le pouvais pas.

Le 18, nous allâmes à *Geotoiro*. Mes compagnons ſe diſputaient avec le cadi qui ne voulait pas leur permettre d'acheter quelques proviſions, mais ils le trouvèrent inflexible : ce ne fut que vers minuit, qu'on nous apporta des vivres qui nous rendirent la nuit plus agréable.

Le lendemain nous nous propoſâmes d'aller juſqu'à *Doulinkeabou*. Mes compagnons de voyage, beaucoup mieux montés que moi, me laiſſèrent bientôt derrière eux. Je marchais pieds nuds conduiſant mon cheval devant moi. Je rencontrai une caravane de ſoixante-dix eſclaves, qui venaient de *Ségo*. ils étaient attachés par le cou avec des lanières de cuir treſſées comme des cordes. Sept eſclaves te-

naient à la même corde, entre chaque groupe de ſept, marchait un homme avec un mouſquet. Pluſieurs de ces eſclaves étaient en mauvais état & on comptait parmi eux beaucoup de femmes. Le domeſtique de *Sidi-Mahomed* que je vis à la ſuite de ces eſclaves m'apprit qu'ils allaient à *Maroc* par le *Ludamar* & le grand déſert. Dans l'après midi, je rencontrai une vingtaine de Maures à cheval & bien armés, c'étaient les propriétaires des eſclaves. Ils m'apprirent que *Sidi* n'était pas à *Sego*, mais qu'il était allé à *Kancaba* chercher de la poudre d'or. Afrique.

Mes compagnons de voyage étaient partis lorſque j'arrivai à *Doulinkeabou*; mon cheval était ſi fatigué que je ne pus les ſuivre. Le Douty m'accorda de l'eau pour boire, mais ſon hoſpitalité ſe borna là. Le lendemain, je lui demandai envain quelques vivres, ce ne fut qu'après ſon départ, que ſa femme m'envoya un peu de farine que je délayai dans de l'eau & que je bus pour mon déjeuner. Je continuai ma route & j'arrivai vers midi près d'une Korée où des Foulahs me donnèrent du lait. J'y trouvai deux nègres qui allaient à *Sego* & je m'applaudis de cette heureuſe rencontre. Dans un petit village où nous nous arrêtâmes, nous fûmes invités à une eſpèce de

Afrique.

repas public où régnait une ſorte de cérémonie. On y ſervit avec profuſion du *Sinkatou* (mets compoſé de lait aigre & de farine,) & de la bière faite avec du grain du pays. Les femmes étaient admiſes dans cette ſociété, ce que je n'avais jamais vu en Afrique. Tout ſe faiſait ſans gêne, chacun buvait à ſon gré. Les convives faiſaient l'un à l'autre un ſigne de tête quand ils voulaient boire & diſaient ordinairement en prenant la calebaſſe, *Berka* (Je vous remercie). Tous, hommes & femmes me parurent un peu ivres, mais la fête ſe termina ſans querelle.

Dans les villages où nous paſsâmes en ſortant de ce lieu, les Bambaras me prirent pour un Maure & me plaiſantèrent beaucoup. Le ſoir pour un bouton, je me procurai quelques alimens pour moi & mon cheval. J'appris alors que le lendemain, je verrais le Niger que les nègres appellent le *Joliba* ou la *grande eau*. Dans cette contrée, les lions ſont ſi communs que l'on ferme les portes des villes au coucher du ſoleil.

L'idée de voir le Niger, le bourdonnement des Mouſtiques, m'empêchèrent de fermer l'œil pendant la nuit. Je fus obligé d'attendre le grand jour pour faire ouvrir les portes; en approchant de Ségo, je rejoignis les Kaar-

tans fugitifs & ils convinrent de me préſenter au roi. Nous marchions au travers d'un terrain marécageux, je cherchais à découvrir le fleuve, lorſque l'un des nègres s'écria : *geo offilli* (voyez l'eau), & j'aperçus en regardant devant moi le majeſtueux Niger, large comme la Tamiſe à *Weſtminſter*, qui coulait lentement *vers l'Orient*. Je courus au rivage &, après avoir bu des eaux du fleuve, je remerciai le ciel de ce qu'il avait couronné mes efforts d'un ſuccès ſi complet. Afrique.

Le cours du Niger ne me cauſa aucune ſurpriſe, mes doutes à ce ſujet avaient été preſque détruits par les différens rapports des nègres que j'avais queſtionnés & je ſavais déjà que le major Houghton avait auſſi recueilli des informations pareilles.

Ségo capitale du *Bambara*, ſe compoſe de quatre villes, deux ſur la rive ſeptentrionale, s'appellent *Ségo-Koro*, & *Ségo-Bou ;* les deux ſur la rive méridionale, s'appellent *Ségo-ſoukorro*, & *Ségo-ſee-korro*. Toutes ſont entourées de grands murs de terre ; les maiſons ſont conſtruites en argile ; elles ſont carrées & leurs toits ſont plats ; quelques-unes ont deux étages ; pluſieurs ſont blanchies. Outre ces bâtimens, on trouve dans tous les quartiers des moſoquées bâties par les Maures. Les rues

Afrique.

ſont étroites, les voitures à roues inconnues. Sa population s'élève environ à trente mille habitans; le roi de Bambara réſide conſtament à *Ségo-ſee-korro* & il emploie un grand nombre d'eſclaves à tranſporter les habitans d'un côté à l'autre de la rivière. Le ſalaire qu'ils reçoivent fournit un revenu conſidérable; les canots dont on fait uſage pour ces paſſages, ſont d'une forme ſingulière; ils ſont faits avec les troncs de deux arbres joints bout à bout: de ſorte que la jointure eſt préciſément au milieu; ils n'ont ni pont, ni mâts, mais beaucoup de capacité. J'en ai vu qui traverſaient la rivière chargés de quatre chevaux & de pluſieurs perſonnes.

En arrivant au paſſage, la foule me regardait en ſilence; j'y vis avec inquiétude pluſieurs Maures; je m'aſſis ſur le rivage pour attendre mon tour & je contemplai cette grande ville, ces nombreux canots, cette population active, les terres bien cultivées qui s'étendaient au loin & annonçaient l'opulence & la civiliſation.

J'attendis plus de deux heures. Le roi *Manſong* fut averti que je venais pour le voir, il me fit dire auſſitôt que je ne ſerais pas admis en ſa préſence, ſans qu'il fut ce qui m'amenait en ſon pays, qu'il me défendait de

de passer la rivière. Le messager qui m'apporta cet ordre, me conseilla d'aller chercher dans un village qu'il me montra, un logement pour la nuit, en me disant que le lendemain, il m'apporterait de nouvelles instructions. Je fus au village où personne ne voulut me recevoir; je restai toute la journée sans manger, assis sous un arbre : le vent s'était élevé & annonçait une forte pluie. Vers le soir, j'étais décidé à grimper sur l'arbre pour y passer la nuit à l'abri des bêtes féroces; déjà j'avais lâché mon cheval, afin qu'il put paître en liberté, quand une femme, qui revenait des champs, s'arrêta pour me regarder. Elle s'informe de ma position, je la lui expose en peu de mots : alors avec un air de grande compassion, elle prend ma selle & ma bride, & me fait signe de la suivre; elle me conduit dans sa hutte, allume une lampe, étend une natte sur le sol & me dit que j'y pouvais passer la nuit; mais elle s'aperçoit que j'ai faim & sort aussitôt pour me procurer à manger. Bientôt elle revient avec un fort beau poisson qu'elle fait griller à moitié sur quelques charbons & qu'elle me donne ensuite pour souper : puis me montrant ma natte, ma digne bienfaitrice m'invite à m'y reposer sans crainte. Les femmes de sa maison n'a-

Afrique.

Afrique.

vaient ceſſé de me contempler; elle les rappella alors au travail, qui conſiſtait à filer du coton. Pour charmer l'ennui de ce travail, elles eurent recours à des chanſons & en improviſèrent même une ſur moi. Une femme ſeule chantait d'abord, les autres reprenaient en chœur. L'air en était doux & plaintif, les paroles repondaient à celles-ci. — « Les vents rugiſſaient & la pluie tombait. — Le pauvre homme blanc, faible & fatigué, vint & s'aſſit ſous notre arbre. — Il n'a point de mère pour lui apporter du lait, point de femme pour moudre ſon grain. — Chœur. — Ayons pitié de l'homme blanc, il n'a point de mère. &c. &c. » Ces détails minutieux pour le lecteur, donneront peut-être une idée de la poſition cruelle où je me trouvais. Ému d'une bonté ſi touchante, ſi ineſpérée, je ne pus fermer les yeux. Le matin je donnai à ma généreuſe hôteſſe deux des quatre boutons de cuivre qui reſtaient à ma veſte, c'était le ſeul don que j'euſſe à lui offrir.

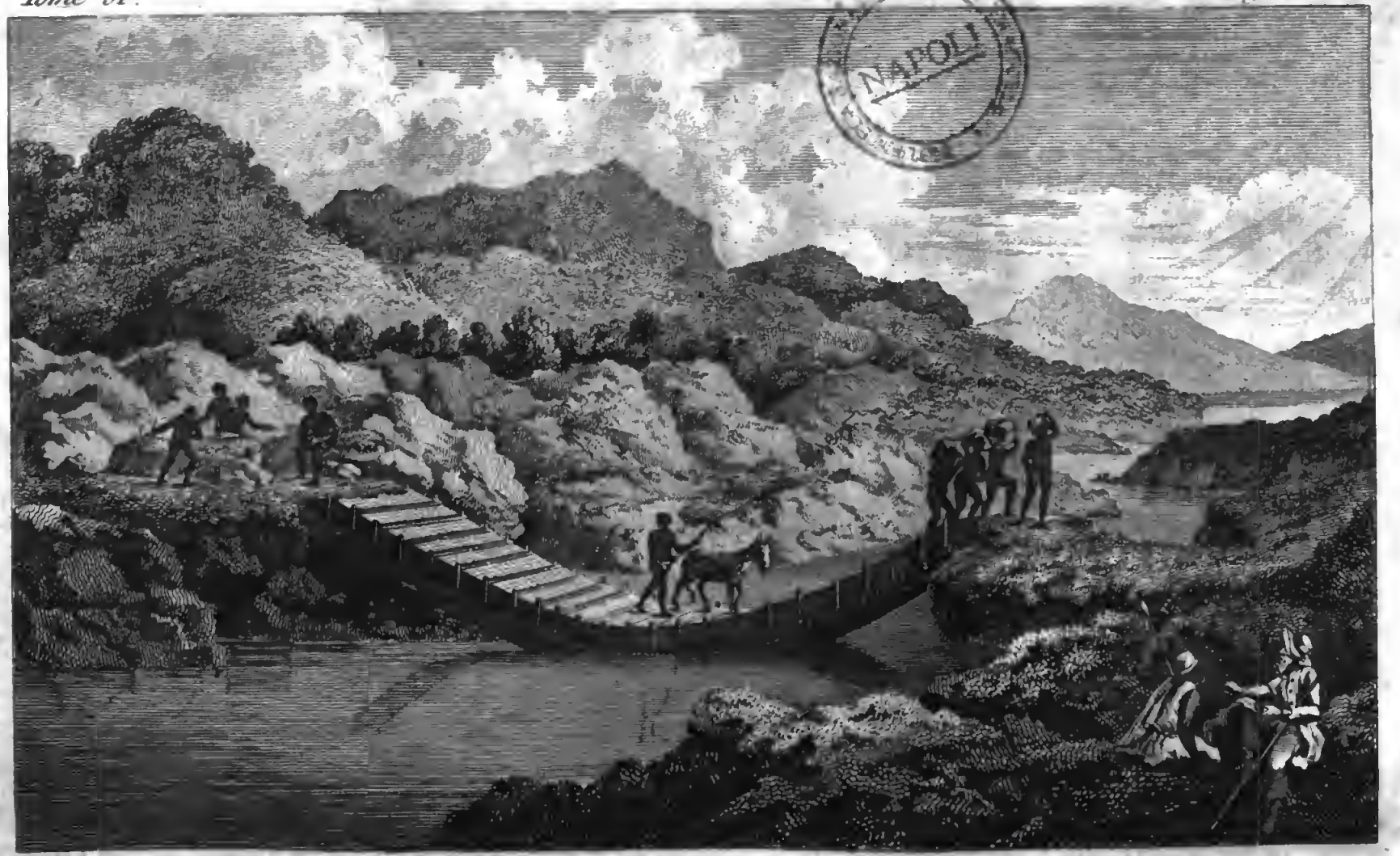
Le 22 juillet, le roi me fit demander ſi j'avais apporté quelques préſens; Je lui fis dire que les Maures m'avaient tout volé. Le lendemain un meſſager m'apporta un ſac conte-

nant cinq mille kauris. (1) C'était un don du roi qui m'invitait en même temps à m'éloigner de *Ségo*. Le meſſager ajouta qu'il avait ordre de me conduire juſqu'à *Sanſanding*, ſi mon intention était d'aller à *Jenné*. Je ne pus deviner les motifs de cette conduite. Afrique.

Mon guide était franc & communicatif; en me conduiſant dans un village à l'eſt de *Ségo*, où nous fûmes bien reçus, il m'apprit que ſi *Jenné* était réellement le lieu de ma deſtination, j'avais formé une entrepriſe très-dangereuſe. « Jenné, me dit-il, fait, il eſt vrai, par-« tie des états du roi de Bambara; mais dans » le fait, c'eſt une ville Maure; la plupart » des habitans ſont *Buſchréens* & le gouver-» neur même, quoique nommé par Manſong, » eſt de cette ſecte. » — Je voyais le danger de retomber entre les mains des Maures & j'appris que le péril augmenterait à meſure que j'irais plus avant, toutes les villes étant ſous leur influence, ſur-tout Tombuctou, objet principal de mes recherches, où ce peuple barbare ne permet à aucun chrétien de demeurer: cependant je partis du village le 24, &, accompagné de mon guide, je paſſai vers huit heures par une grande ville appellée *Kabba*,

(1) 250 Kauris équivalent à 24 sols de france.

Afrique. ſituée au milieu d'un beau pays, très-bien cultivé, & reſſemblant plutôt à l'intérieur de l'Angleterre, qu'à celui de l'Afrique. Les habitans étaient par-tout occupés à recueillir le fruit du *Shéa*, avec lequel on fait le beurre végétal dont il a été parlé dans le commencement de cet ouvrage. Cet arbre qui ſe place dans l'ordre naturel des *Sapotæ*, a quelque reſſemblance avec l'arbre *madhuca*, que Charles Hamilton décrit dans les recherches aſiatiques. Il croît abondamment dans toute la partie méridionale du Bambara; on ne le plante pas, mais on le trouve naturellement dans les bois. Lorſqu'on défriche les forêts pour la culture, on coupe tous les arbres excepté les shéas; le fruit de cet arbre, avec le noyau duquel, ſéché au ſoleil & bouilli dans l'eau, on prépare le beurre végétal, reſſemble un peu à l'olive d'Eſpagne. Le noyeau eſt enveloppé d'une pulpe douce, que recouvre une mince écorce verte. Le beurre qui en provient ſe conſerve toute l'année ſans ſel, eſt plus blanc, plus ferme & plus agréable au goût que le meilleur beurre de lait de vache. On fait encore ſécher ce fruit dans un four, ſous lequel on allume un feu de bois clair. Après trois jours le fruit eſt en état d'être pillé & bouilli; le beurre préparé de cette manière,



VUE D'UN PONT SUR LE BA-FING *ou* RIVIERE NOIRE.

Schea *ou Arbre à Beurre?*

eſt préféré à celui qui provient du fruit ſéché au ſoleil. La récolte & la préparation du shéa, ſont un des premiers objets de l'induſtrie africaine.

Paſſant par pluſieurs villages habités par des pêcheurs, nous arrivâmes à *Sanſanding*, très-grande ville qui contient dix-huit à vingt mille habitans; elle eſt très-fréquentée par les Maures, qui y apportent du ſel, de la verroterie & du corail qu'ils échangent contre de la poudre d'or & de la toile de coton, qu'ils revendent à un grand bénéfice à *Beerou* & dans les pays Maures.

En arrivant à la demeure de *Counti-mamadi*, douty de la ville, je fus entouré par pluſieurs perſonnes qui parlaient différens dialectes inintelligibles pour moi. Mon guide m'apprit que ces ſpectateurs prétendaient m'avoir vu, les uns dans un lieu, les autres dans un autre; les Maures s'étant bientôt aſſemblés en grand nombre, forcèrent les nègres à ſe tenir à l'écart : ils me queſtionnèrent ſur ma religion & trouvant que je ne ſavais pas bien l'arabe, ils firent venir deux juifs pour cauſer avec moi. Ces Juifs ſont habillés comme les Arabes & pratiquent à l'extérieur la religion de Mahomet. Les nègres les reſpectent peu & les Maures les mépriſent : ceux-ci

Afrique.

voulurent que je me conformaſſe à leur religion; mon hôte intervint en ma faveur, déclara que j'étais l'étranger du roi & qu'il ne conſentirait pas à me laiſſer maltraiter. Les clameurs s'appaiſèrent, mais on me força de monter ſur un ſiége élevé près de la porte de la moſquée, afin que chacun put me voir. Je reſtai là juſqu'au coucher du ſoleil; alors on me conduiſit à ma demeure; le douty en ferma la porte, mais cette précaution fut inutile, les Maures grimpèrent par-deſſus le mur de terre, & vinrent en foule dans ma cour pour me voir faire mes dévotions du ſoir & manger des œufs. Il furent étonnés de ce que je ne les mangeais pas crus; mon hôte ayant ſu que je prendrais volontiers ma part de tous les mets qu'on voudrait bien m'envoyer, fit tuer un mouton, dont on prépara une partie pour mon ſouper. Vers minuit, quand tout le monde fut retiré, cet honnête vieillard vint me prier de lui écrire un ſaphi, je le ſatisfis avec plaiſir.

Le 25, de bonne heure, je fus hors des murs de *Sanſanding*, j'atteingnis le ſoir *Sibili*, petite ville, d'où je gagnai *Nyara*, grande ville un peu éloignée du fleuve. J'y paſſai la journée du 27, chez le douty, qui a une maiſon fort commode, à deux étages & couverte

d'un toit plat. Il me montra de la poudre à tirer de ſa compoſition & un petit linge brun qui venait, dit-il, d'un pays très-éloigné appellé *Kong*. Afrique.

J'arrivai le 28 à *Nyamée*, ville principalement habitée par les Foulahs du royaume de *Maſſina ;* le douty refuſa de me voir ; mais il me fit conduire par ſon fils à *Modibou*, ville fort peu éloignée.

Nous avancions avec beaucoup de précautions, mon guide examinait ſoigneuſement tous les buiſſons ; je lui en demandai la raiſon : il m'apprit que les lions étaient fort communs dans cette partie du pays & que ſouvent ils attaquaient les voyageurs. Tandis qu'il parlait, mon cheval treſſaillit & j'aperçus à peu de diſtance un grand animal de l'eſpèce des caméléopards. Son cou & ſes jambes de devant étaient très-longs ; ſa tête était garnie de deux cornes courtes & noires tournées en arrière. Sa queue deſcendait juſqu'au jarret & avait à ſon extrémité une touffe de crins. L'animal était d'un gris de ſouris ; il s'éloigna en trotant peſament & en regardant ſi nous le pourſuivions. Peu après, nous vîmes un grand lion rouge qui avait la tête couchée entre les deux pattes de devant. J'ôtai machinalement mes pieds des étriers, afin qu'en cas d'attaque,

Afrique.

mon cheval devint plutôt que moi ſa victime; mais il nous laiſſa paſſer tranquillement: le ſoir nous entrâmes dans *Modibou*, village délicieuſement ſitué ſur les bords du Niger, d'où l'on domine ſur la rivière dans un eſpace de pluſieurs milles à l'eſt & à l'oueſt. De petites îles vertes, paiſibles demeures des quelques induſtrieux Foulahs, parſèment ce fleuve & décorent ſon lit beaucoup plus majeſtueux qu'à *Ségo:* on prend, en cet endroit, beaucoup de poiſſons dans de grands filets de coton, que les naturels font eux-même; les crocodiles ſont communs dans ce lieu, mais ils ſont moins incommodes pour le voyageur, que les nombreux eſſaims de mouſtiques qui s'élèvent des ruiſſeaux & des marais. Mes habits étaient en lambeaux; qu'on juge de ce que j'eus à ſouffrir de leurs attaques. Le lendemain je partis pour *Kea*, à ſept milles de *Modibou;* mon cheval tomba & ne put ſe relever. Je lui ôtai ſa ſelle & ſa bride & placai devant lui toute l'herbe que je pus ramaſſer: j'eus en le regardant la triſte perſuaſion que moi-même, avant peu je ſuccomberais ainſi, mourant de faim & de fatigue. Je m'éloignai & ſuivant mon conducteur, j'arrivai à *Kea* eſt un petit village habité par des pêcheurs. Le douty, vieillard moroſe, me reçut fort froi-

dement & ne voulut pas me donner l'hoſpitalité. Heureuſement un canot de pêcheurs de *Silla* paſſa, deſcendant la rivière; à la prière du douty il ſe chargea de moi. Le nègre qui m'avait accompagné depuis *Modibou*, me quitta alors, en me promettant de prendre ſoin de mon cheval, s'il était encore envie. Afrique.

Vers quatre heures nous arrivâmes à *Mourzan*, ville de pêcheurs, ſur la rive ſeptentrionale. De là on me conduiſit à *Silla*, grande ville où je reſtai juſqu'à la nuit aſſis ſous un arbre. Une foule nombreuſe m'entourait, mais le langage de ces gens différait de celui des autres parties du Bambara; j'appris que plus j'avancerais vers l'eſt, plus j'aurais de difficulté à entendre le langage des habitans que les Nègres appellent *Jenné-Kummo*, & les Maures *Kalam-Soudan*.

Le Douty me permit, après beaucoup de prières d'entrer dans ſon ballon pour éviter la pluie. Cet endroit était humide, pendant la nuit j'eus un accès de fièvre; abattu par la maladie, épuiſé de fatigue & de faim, à moitié nu, & ne poſſédant pas un ſeul objet de quelque valeur, pour me procurer des habits, des aliments & un aſile, je réfléchis ſérieuſement ſur ma poſition. J'étais convaincu que des obſtacles nombreux s'éléveraient devant moi

Afrique.

ſi j'allais plus loin. Les pluies étaient déjà commencées, les marais étaient inondés ; ce qui me reſtait de kauris ne ſuffiſait pas pour louer un canot & j'avais peu d'eſpoir de ſubſiſter de la charité d'autrui, dans un pays influencé par les Maures ; je craignais d'expoſer inutilement ma vie en allant plus loin ſans la protection de quelqu'homme puiſſant, protection que je ne pouvais me procurer faute de moyens. Si je périſſais, mes découvertes étaient enſevelies avec moi. Une perte inévitable m'attendait du côte de l'eſt, il ne me reſtait que le parti de retourner à la Gambie en faiſant, à pied, pluſieurs centaines de milles dans des pays inconnus ; je m'y arrêtai, forcé par la néceſſité.

Avant de quitter *Silla*, je pris quelques renſeignemens ſur le cours ultérieur du Niger, ſur la ſituation & l'étendue des royaumes qui l'avoiſinent & j'en tirai les détails ſuivans que j'ai lieu de croire authentiques.

A deux journées de marche à l'eſt de *Silla* eſt *Jenné*, ſitué ſur une petite île du fleuve & qui contient plus d'habitans qu'aucune autre ville du Bambara. A deux autres journées, la rivière s'étend & forme un lac conſidérable appelé *Dibbie* (lac obſcur). Tout ce que j'ai pu ſavoir de ce lac, c'eſt qu'en le traverſant de l'oueſt à l'eſt, les canots perdent la

terre de vue pendant un jour entier. L'eau ſort de ce lac en pluſieurs courans, qui forment bientôt deux grands bras de rivière dont l'un coule au nord-eſt, l'autre à l'eſt : ces bras ſe réuniſſent à *Kabra*, qui eſt à une journée de marche au ſud de *Tombuctou* & qui forme le port de cette ville. L'eſpace qu'enferment les deux courans s'appelle *Jimballa*, il eſt habité par des Nègres. La diſtance de *Jenné* à *Tombuctou* eſt de douze jours de marche.

Afrique.

A onze journées au deſſus de *Kabra*, le fleuve paſſe au ſud de *Houſſa* qui en eſt à deux journées de marche ; quant au cours du fleuve au-delà de ce point & à ſon embouchure définitive, tous les naturels n'en ont aucune connaiſſance allant rarement plus loin que *Tombuctou* & *Houſſa*. Il eſt cependant probable que le Niger fournit une communication sûre & facile à des nations très-éloignées les unes des autres. Pluſieurs perſonnes que j'ai conſultées ſe ſont accordées à dire que les marchands nègres qui viennent de l'eſt de *Houſſa* & de *Tombuctou* parlent une langue différente de celle du Bambara & des pays qui leurs ſont connus ; mais ces marchands mêmes ignorent où ſe terminent le Niger, car ceux qui parlent arabe expriment ſa prodigieuſe longueur en diſant qu'il va au bout du monde. Les noms de

Afrique.

pluſieurs royaumes à l'eſt de Houſſa ſont familiers aux Bambaras ; je vis des carquois & des flèches d'un travail très-curieux qui venaient du royaume de *Kaſſina*.

Sur la rive ſeptentrionale du Niger, à quelque diſtance de *Silla* eſt le royaume de *Maſſina* habité par des Foulahs ; ils y ſont comme ailleurs, paſteurs & tributaires du roi de Bambara.

Au nord de *Maſſina* eſt le royaume de *Tombuctou*. La capitale de ce royaume eſt un des principaux marchés du grand commerce que les Maures font avec les Nègres. L'eſpoir des richeſſes, le zèle de ces peuples pour la religion ont peuplé cette grande ville de Maures & de convertis mahométans. Le roi lui-même & les principaux officiers de l'état ſont maures ; ils ſont très-ſévères & très-intolérans dans leurs principes. Un vieillard négre, m'apprit qu'ayant été à *Tombuctou*, il prit ſon logement dans une eſpèce d'auberge publique, dont l'hôte, l'ayant conduit dans ſa cabane, étendit par terre une natte ; il poſa deſſus une corde & dit au nègre, « ſi vous êtes muſulman, vous êtes mon » ami, aſſeyez-vous ; mais ſi vous êtes un » kafir, vous êtes mon eſclave & avec cette » corde je vous conduirai au marché ». Le roi

régnant à Tombuctu en 1796, s'appelait *Abou Abrahima*, il paſſait pour poſſéder de grandes richeſſes. Ses femmes, ſes concubines étaient vêtues de ſoies & les premiers officiers de l'état vivaient avec beaucoup de ſplendeur. Les dépenſes du gouvernement ſont défrayées par une taxe ſur les marchandiſes que l'on perçoit aux portes de la ville. Afrique.

Houſſa, capitale d'un royaume de ce nom, eſt à l'eſt de *Tombuctou*; c'eſt auſſi un grand marché maure. Pluſieurs marchands qui y ont été, m'ont dit qu'elle était plus grande & plus peuplée que *Tombuctou*. La police, le commerce & le gouvernement ſont les mêmes dans les deux états; les nègres ſont à Houſſa plus nombreux que les Maures & ont quelque part au gouvernement.

Je n'ai pu me procurer beaucoup de renſeignemens ſur le royaume de *Jimbala*. Le ſol en eſt très-fertile, & le pays tellement entrecoupé de ruiſſeaux & de marais, que les Maures n'ont pas, juſqu'à préſent, pu le ſoumettre. Les habitans ſont nègres, quelques-uns ſont fort opulens; la capitale eſt un pays de repos pour les marchands qui vont de *Tombuctou* vers l'oueſt.

Au ſud de *Jimbala*, eſt le royaume nègre de *Gotto*, qu'on dit très-étendu, il était jadis

Afrique.

diviſé en petits états qui ſe gouvernaient par leurs propres chefs ; mais leurs querelles inteſtines engagèrent les rois voiſins à s'emparer de leur territoire. Enfin un chef habile, nommé *Mouſſée*, les réunit en armes contre le Bambara ; choiſi pour capitaine général, il expédia ſur le champ une flotte de canots chargés de vivres, qui partant des bords du lac Dibbie remonta le Niger juſque vers *Jenné*, puis, avec la totalité de ſon armée, il entra dans le Bambara & arriva devant *Jenné*, avant que les habitans fuſſent inſtruits de ſon approche. Sa flotte le joignit le même jour & débarqua les vivres ; *Mouſſée* fit paſſer ſur la flotte une partie de ſon armée & dans la nuit *Jenné* fut priſe d'aſſaut. Cet événement épouvanta le roi de *Bambara* qui demanda la paix & ne l'obtint qu'en s'engageant à donner tous les ans à Mouſſée un nombre déterminé d'eſclaves, à rendre tout ce qui avait été pris aux habitans du *Gotto*. Le vainqueur rentra triomphant dans ſon pays & en fut déclaré le roi. La capitale de ce royaume prit le nom du pays.

A l'oueſt de *Gotto* eſt le royaume de *Baedon* conquis par le roi de Bambara, vers 1788, & tributaire de ce prince depuis ce temps. A l'oueſt de celui-ci eſt *Maniana*, dont les habitans ſont féroces & cruels ; jamais ils ne font

quartier dans les combats, on dit même qu'ils font des feſtins barbares & dégoûtans de chair humaine. J'ai dû ajouter quelquefois à tous ces rapports, car tous ceux que j'ai interrogés ſur les pays dont je viens de parler ſe ſont accordés, dans tous les points, ſur les renſeignemens que je leur demandais.

Afrique.

CHAPITRE XI.

M. Park revient vers l'oueſt. --- Il arrive à Modibou & y retrouve ſon cheval. --- Il éprouve de grandes difficultés dans ſa marche. --- Apprenant que le roi de Bambara a envoyé des gens pour l'arrêter, il évite Ségo --- Exemple de cruauté dans les guerres des Africains. --- Réception inhoſpitalière à Tuffara. --- Funérailles d'un enfant eſclave à Souha. --- Arrivée à Koulikorro. --- Accueil que lui valent les Saphis qu'il écrit. --- Arrivée à Baunnakou & à Kouma. --- Il eſt pillé par des Bandits. --- Il arrive à Sibidoulou. --- Réception que lui fait le Manſa qui s'engage à lui faire retrouver ſes effet. --- Il ſe rend à Wonda. --- Il recouvre ſes habits & ſon cheval, & offre ce dernier au Manſa. --- Il parvient à Kamulia. --- Quelques détails ſur cette ville. --- Accueil amical qu'il reçoit de Karfa-Taura, Slatée, qui lui propoſe de l'attendre pour aller à la Gambie. --- Maladie de M. Park. --- Il ſe décide à reſter & à attendre Karfa.

LE douty de Silla inſtruit de l'intention où j'étais de retourner ſur mes pas, m'apprit que, vû la crue des ruiſſeaux, il m'était impoſſible de

de prendre un autre chemin que celui de la rive ſeptentrionale, il ajouta même que bientôt cette route ceſſerait d'être praticable à cauſe du débordement du fleuve; mais comme il m'approuvait, il engagea quelques pêcheurs à me tranſporter à *Mouzzan*. Je partis donc le 30 juillet & traverſant *Mouzzan* j'arrivai dans l'après midi à *Kea*. Le douty conſentit à me laiſſer coucher dans la même hutte que ſon eſclave qui, me voyant malade, me prêta une grande toile pour me couvrir pendant la nuit. Afribue.

Le lendemain le frère du douty allait à *Madibou*, je le ſuivis: il ſe chargea de ma ſelle que je voulais offrir au roi de Bambara.

A un mille à l'oueſt de Kea, nous aperçûmes un grand nombre de jarres de terre diſpoſées en pile les unes ſur les autres; elles étaient très-propres, ſans vernis & venaient probablement de *Downie* ville à l'oueſt de *Tombuctou*. Comme nous en approchions, mon compagnon de voyage arracha une poignée d'herbe qu'il jetta deſſus en me faiſant ſigne de l'imiter, ce que je fis; il me dit qu'il y avait environ deux ans qu'on avait trouvé ces jarres ſans que perſonne les eût réclamées, que c'était pour les défendre de la pluie, & par reſpect pour l'inviſible propriétaire, qu'on y jettait cette herbe en paſſant.

Afrique.

Nous vîmes bientôt les traces encore fraîches d'un lion, alors mon compagnon voulut que je paſſaſſe le premier, je m'en défendis, il s'obſtina, me menaça, jetta la ſelle par terre & s'en alla; j'en ôtai les ſangles & les étriers & je jettai cette ſelle dans la rivière; alors le nègre ſauta dans l'eau & la retirant, il s'enfuit en l'emportant. Je continuai ma route, mais craignant le lion je fis un grand détour pour l'éviter; à quatre heures j'entrai à *Modibou*, j'y retrouvai une ſelle que mon guide avait rapportée, dans la crainte que je n'inſtruiſe le roi de ce vol.

Tandis que je cauſais avec le douty j'entendis hennir un cheval, c'était le mien que le douty avait recueilli, il me le rendit & exigea que je l'emmenaſſe.

Le premier août, je partis de *Modibou* & j'arrivai à *Nyamée*, où je reſtai trois jours; le 5, je me remis en route; mais le chemin était tellement inondé que je fus ſouvent en danger de le perdre. Le ſoir j'étais à *Nyra*, où le douty m'accueillit fort bien; j'y reſtai le 6 & en repartis le 7; mais telle était la crue de l'eau que j'en avais ſouvent juſqu'à la poitrine. Le 8, j'offris 200 kauris pour avoir un guide, mais il ne s'en préſenta point. Ce ne fut que le 9 qu'un maure & ſa femme qui allaient à Ségo pour

y porter du ſel, me promirent de me conduire avec eux, mais ne connoiſſant pas le chemin eux-mêmes ils ne me furent d'aucune utilité. Afrique.

Le Douty de *Sibity*, à qui je demandai un guide pour me conduire à *Sanſanding*, me refuſa. On m'indiqua une vieille hutte, où je paſſai une mauvaiſe nuit. Les murs de ces huttes étant amollis par les pluies, ſont ſouvent trop faibles pour en ſupporter le poids : le lendemain j'en pus compter quatorze ainſi tombées depuis le commencement de la ſaiſon pluvieuſe.

Le 11, je partis pour *Sanſanding*. *Counti-Mamadi* qui m'avait ſi bien traité à mon paſſage, me ſalua à peine : on diſait que j'étais dans le Bambara en qualité d'eſpion. Mon hôte me fit ſavoir qu'on avait reçu de *Ségo* des nouvelles très-défavorables ſur mon compte : pendant la nuit il vint m'avertir lui-même que *Manſong* avait dépêché à Jenné un canot, à l'effet de me ramener. Il m'engagea à partir avant le jour & à éviter *Diggani* & toute autre ville voiſine de Ségo.

Le 12, je gagnai *Kabba*. A mon arrivée, je vis le peuple aſſemblé à la porte de la ville. Comme j'avançais, un nègre accourut au-devant de moi, me conduiſit autour des murs de la ville & me montrant l'occident, me dit de

Afrique.

m'éloigner ou qu'il m'arriverait pis : vainement je lui repréſentai les dangers de paſſer la nuit dans les bois. « Éloignez-vous » fut ſa ſeule réponſe. Cet empreſſement à me faire partir, me fit ſoupçonner que ces bons nègres me faiſaient échapper à quelques émiſſaires envoyés par le roi. Je m'éloignai & je parvins dans un village diſtant de la route ; le Douty me permit de paſſer la nuit près d'un four où l'on faiſait ſécher le fruit du Shéa.

J'appris dans un petit village à un demi-mille de *Ségo*, que je n'avais point de temps à perdre pour ſortir en ſûreté du Bambara. Après pluſieurs irréſolutions ſur le chemin que je prendrais, je me déterminai à remonter le Niger, afin de ſavoir juſqu'où il était navigable dans cette direction. Je me mis donc en marche & au coucher du ſoleil j'étais à *Soubou*, où je me procurai un logement pour 200 kauris.

Le 14, je continuai à remonter le Niger, dans un pays populeux & bien cultivé. Je paſſai à *Kamalia*, ville murée, ſans m'y arrêter. Je traverſai encore *Samée*, où ſe tient un grand marché de bétail, de toile & de grain. Je paſſai au travers des marchands ſans être beaucoup remarqué & j'allai coucher dans un petit village.

Le 15, je traverſai une grande ville, ap-

pelée *Sai*, qui excita ma curioſité. Elle eſt ceinte de deux foſſés très-profonds, éloignés d'environ cent toiſes de ſes murs. Sur le haut des tranchées ſont pluſieurs tours carrées; le tout offre l'aſpect d'une fortification régulière. Voici ce que j'appris : Quand le père du roi actuel de Bambara déſolait *Maniana*, le douty de *Sai* eut deux fils tués les armes à la main en combattant pour le roi; il avait un troiſième fils vivant; le roi ayant demandé un nouveau renfort, & ſur-tout ce fils, le douty le refuſa; ce qui irrita tellement le roi, qu'à ſon retour de *Maniana*, il mit le ſiége devant *Sai*, dont le douty était défendu par les habitans, & il entoura cette ville des tranchées que j'ai vues. La famine s'y fit ſentir au bout de deux mois de ſiége & les aſſiégeans jouiſſaient de l'abondance. Mais le roi s'apercevant que ces infortunés aimaient mieux mourir de faim que de ſe rendre, eut recours à la trahiſon; il leur promit que s'ils ouvraient leurs portes, perſonne ne ſerait tué ni injurié, à l'exception du douty. Le vieillard ſe ſacrifia pour ſes concitoyens; il ſe rendit au camp du roi où il fut mis à mort. Son fils fut maſſacré en eſſayant de s'échapper. Les autres habitans furent faits priſonniers & vendus comme eſclaves. Afrique.

Vers midi, je vins à *Kaimou*; j'offris en vain

Afrique.

cinquante kauris pour une petite quantité de grain. Cependant, comme j'étais prêt à partir, un habitant me prenant pour un ſchérif maure, m'en apporta un peu en préſent, en me priant ſeulement de lui donner ma bénédiction, qu'il reçut avec mille remercîmens.

A *Song*, les habitans refusèrent de me loger. Le 13, je paſſai à *Jubbé*, ville conſidérable qui a une moſquée. Là, le pays commence à s'élever en collines. En traverſant un marais près de *Gangou*, mon cheval tomba dans un trou, & penſa ſe noyer avant de pouvoir dégager ſon pied de l'argile tenace qui en garniſſait le fond. Je m'arrêtai à midi auprès d'*Yamina*, dans un petit village où j'achetai un peu de grain, & où je fis ſécher mes habits & mes papiers.

La ville d'*Yamina* préſente de loin un fort bel aſpect. Elle couvre preſque la même étendue de terrain que *Sanſanding* : mais ayant été pillée par *Daiſy*, elle n'a pas repris ſa ſplendeur. La moitié de la ville n'eſt qu'un monceau de ruines : cependant, c'eſt encore un lieu conſidérable & fréquenté par les Maures.

Je m'arrêtai le ſoir à *Farra*, où j'eus ſans peine un logement pour la nuit. Le 17, je paſſai à *Balaba*, & au travers des ruines de trois villes détruites par Daiſy, qui fit eſclaves tous leurs habitans. L'aſpect du pays qui com-

mençait à devenir montueux, n'avait rien d'encourageant. J'arrivai le soir à *Kanika* où le douty me reçut avec bonté. Afrique.

Le lendemain, m'étant mis en route, je parvins à une rivière appelée *Frina*. J'allais la traverser à la nage, quand un nègre me cria d'arrêter; si je ne voulais pas être dévoré par les crocodiles. Il m'aida à la passer & le soir j'entrai dans *Taffara*, ville murée. J'y reconnus avec plaisir que la langue s'améliorait & se rapprochait du pur mandingue. Aucun habitant de cette ville ne voulut me recevoir; l'étranger qui m'avait aidé à passer la rivière m'invita à partager son souper; & je dormis dans le coin d'une cour sur des herbes humides.

Le 20, je passai par *Jabba* : je m'arrêtai quelques minutes à *Somino*, où j'obtins quelque peu d'un aliment grossier que les naturels du pays préparent avec des cosses de maïs & qu'ils appellent *Bou*. A *Souha*, village un peu éloigné de *Somino*, je ne pus, ni par prière, ni pour des kauris, obtenir quelques alimens du douty. Pendant que j'examinais la figure de cet homme inhospitalier, un esclave creusa, par son ordre, un trou dans la terre &, allant au village, en rapporta bientôt le corps d'un enfant de neuf à dix ans, absolument nud. Le nègre le portait par un bras & par une jambe,

Afrique.

avec une indifférence barbare. Pendant qu'il le couvrait de terre, le douty répétait ſouvent : *Naphula attiniata* (argent perdu) : l'enfant avait été un de ſes eſclaves.

J'entrai au coucher du ſoleil dans *Koulikorro*, ville conſidérable & grand marché de ſel. J'y logeai chez un Bambara, jadis eſclave d'un Maure, mais mis en liberté depuis. Il avait toutes les ſuperſtitions de ſon enfance ; il me demanda un ſaphi, que je luis écrivis auſſitôt. Cette nouvelle ſe répandit avec rapidité. Le douty en voulut ; ſon fils m'apporta un peu de farine & de lait pour en obtenir un & en fut ſi content qu'il me promit du lait pour le lendemain. Je paſſai une nuit tranquille, ce qui ne m'était pas arrivé depuis long-temps.

Le 21, après avoir traverſé les villages de *Kayou* & *Toulumbou*, j'arrivai à *Marrabou*, ville célèbre par ſon commerce de ſel. Un Kaartan de la tribu de *Jower* me reçut très-bien. Il avait fait une grande fortune par le commerce des eſclaves & on l'appelait communément *jattée* (l'hôte), à cauſe de l'accueil qu'il faiſait aux étrangers. Ceux qui avaient de l'argent étaient toujours bien traités ; ceux qui n'en avaient point, ſe contentaient de ce qu'il leur offrait. Je fus logé avec ſept pauvres gens

de *Kancaba*, & notre hôte nous envoya quelques vivres.

Le 22 août, j'arrivai à un ruiſſeau profond que je paſſai à la nage; c'était le troiſième que je paſſais de cette manière, & mes papiers n'en ſouffraient pas, parce que je les avais mis en sûreté dans la coiffe de mon chapeau. Vers le ſoir, je trouvai un petit ſentier qui me conduiſit à *Froukabou*, où je couchai.

Le lendemain, à cinq heures du ſoir, j'étais à *Bammakou*, ville du moyen ordre, dont les habitans ſont très-riches. Les Maures qui apportent leur ſel par le Kaarta ou le Bambara, s'arrêtent dans cet endroit; les nègres achètent ſouvent ce ſel en gros pour le vendre en détail. Je logeai chez un ſerawoulli. Un Maure qui avait été à *Rio-Grandé*, vint me voir; il parlait avec éloge des chrétiens; le ſoir, il m'envoya du riz bouilli & du lait. Là, j'appris que pour arriver à la Gambie, il y avait deux chemins; l'un impraticable, me diſait-on, parce qu'il fallait traverſer le Joliba, & qu'on ne trouverait point de canot qui pût contenir mon cheval; l'autre, par les montagnes, difficile & rocailleux, mais par lequel je pourrais traverſer le pays de Manding, avec de la patience & des précautions. Je m'adreſſai ſur-le-champ au douty pour avoir un guide: il m'apprit qu'un

Afrique.

Tilli-kea, c'eſt à-dire, un chanteur, devait partir pour *Sibidoulou*, & qu'il me montrerait la route des montagnes. Ce chanteur m'égara & me quitta : je cherchai long-temps le chemin, enfin j'en trouvai un, que des paſteurs m'aſſurèrent être le bon. J'arrivai le ſoir à un petit village, appelé *Kouma ;* il appartient tout entier à un marchand manding : les champs voiſins lui rendent beaucoup de grains ; ſon bétail paît en liberté dans la vallée & le hauteurs hériſées de rochers, le mettent à l'abri des fureurs de la guerre. Dans ſa retraite, il voit peu d'étrangers ; mais il accueille avec bonté le voyageur fatigué. Je fus bientôt environné de villageois honnêtes, qui me firent mille queſtions ſur mon pays & qui m'apportèrent, en remercîment de mes réponſes, du lait, du grain pour moi & de l'herbe pour mon cheval. Ils allumèrent du feu dans la hutte qui m'était deſtinée & furent très-empreſſés à me bien traiter.

Le lendemain, deux bergers qui allaient du côté de *Sibidoulou*, me montrèrent mon chemin. Ils étaient à environ un quart de mille en avant quand j'entendis un cri qui ſemblait provenir d'une perſonne à qui il était arrivé un grand malheur. Je remontai à cheval, j'appelai à haute voix, & j'aperçus un des bergers cou-

ché ſur les grandes herbes, près du chemin. Lorſque j'en approchai, il me dit tout bas de m'arrêter, qu'une troupe d'hommes armés avait enlevé ſon compagnon & lui avait tiré à lui-même deux flèches. Regardant autour de moi, je vis à peu de diſtance un homme aſſis ſur une ſouche, & je diſtinguai auſſi les têtes de ſix ou ſept autres qui étaient aſſis dans l'herbe. J'allai à eux, les prenant pour des chaſſeurs d'éléphans. Ils m'ordonnèrent d'abord de paſſer mon chemin; mais ils me rappelèrent bientôt. Ils me dirent que le roi des Foulahs voulait me voir & qu'il fallait les ſuivre à *Foudalou*. Arrivés dans un endroit obſcur du bois, ils me dépouillèrent & ne me laiſsèrent que la plus mauvaiſe de mes deux chemiſes & une grande culotte; en s'éloignant, l'un d'eux me jeta mon chapeau, dans la coiffe duquel étaient toutes mes notes. Afrique.

Quand ils m'eurent quitté, je réfléchis ſur mon ſort & j'étais convaincu qu'il fallait périr. Je repris cependant courage; je me levai & marchai en avant, perſuadé que quelque ſecours n'était pas éloigné. Bientôt je rejoignis les deux bergers de *Kouma*, avec leſquels j'arrivai à *Sibidoulou*, ville frontière du royaume de *Manding*.

La ville de *Sibidoulou* eſt ſituée dans une

Afrique.

vallée fertile, qu'entourent des collines de roches; elle eſt d'un accès difficile pour les chevaux : dans les guerres entre les Foulahs, les Mandingues & les Bambaras, elle n'a été pillée qu'une fois. A mon arrivée le peuple m'entoura & me ſuivit chez le manſa, mot qui ſignifie roi : cependant il me parut que le gouvernement de Manding était une eſpèce d'oligarchie ; chaque ville ayant ſon manſa particulier & le principal pouvoir de l'état étant dans l'aſſemblée de tous ces chefs. Je racontai au manſa le vol qu'on m'avait fait de mon cheval & de mes habits, & mon récit fut confirmé par les deux bergers. A peine j'eus fini, qu'ôtant ſa pipe de ſa bouche, il agita avec indignation la manche de ſon vêtement. « aſſeyez-vous, me dit-il, tout vous ſera ren» du, je l'ai juré : puis s'adreſſant à un ſer» viteur, donnez dit-il à l'homme blanc, de » l'eau à boire. Au point du jour vous irez » ſur les montagnes & vous informerez le » douty de *Bammakou*, qu'un pauvre blanc, » l'étranger du roi de Bambara, a été volé par » les gens du roi de Fouladou. »

Je remerciai le manſa de ſa bonté & j'acceptai l'invitation qu'il me fit de reſter avec lui juſqu'au retour du meſſager. Il me fit conduire dans une hutte & m'envoya des ali-

mens ; mais la foule qui s'aſſemblait pour me voir, qui prenait pitié de moi & maudiſſait les Foulahs, m'empêcha de dormir avant minuit. La diſette ſe faiſant ſentir dans ce pays, je ne voulus pas abuſer de la généroſité du manſa ; je lui demandai la permiſſion de partir. Il m'engagea à aller juſqu'à *Wonda*, où il me promit que j'aurais des nouvelles de mes effets. Afrique.

Wonda, où j'arrivai le 30, eſt une petite ville, près d'une haute montagne, & où l'on trouve une moſquée. Le manſa qui était Mahométan, rempliſſait les deux fonctions de premier magiſtrat & de maître d'école pour les enfans. Il tenait ſon école dans un hangar ouvert, où je pris ma demeure. Depuis long-temps je reſſentais des accès de fièvre, qui redoublèrent pendant mon ſéjour à Wonda. Mon hôte s'en aperçut & s'en inquiéta, car il eut été obligé, dans l'état de maladie où j'étais, de me garder juſqu'à ce que je me guériſſe ou mouruſſe.

Le 6 ſeptembre, deux perſonnes de *Sibidoulou* me ramenèrent mon cheval & mes habits : mais je trouvai ma bouſſole de poche briſée, c'était pour moi une perte irréparable. La maigreur de mon cheval & les chemins difficiles que j'avais à parcourir, m'engagèrent

Afrique.

à le laiſſer entre les mains du manſa, comme un gage de ma reconnaiſſance ; je le priait d'envoyer à celui de Sibidoulou ma bride & ma ſelle, ſeul préſent que je puſſe lui offrir pour ſes ſoins généreux.

Le 8 ſeptembre, au moment de mon départ, le manſa me donna en témoignage de ſouvenir, ſa lance & un ſac de cuir pour contenir mes habits. Je convertis mes bottes en ſandales & je marchai facilement.

Le 9 je gagnai *Némacou*, où je ne pus trouver d'alimens, tant la diſette était grande. Le 10, un nègre nommé *Modi-Lémina-Taura*, ſe doutant de mes beſoins, m'apporta quelques vivres & me promit de me conduire le lendemain dans ſa maiſon à *Kenyeto* ; nous y arrivâmes le 11 au ſoir. Mon hôte s'aperçevant que je m'étais bleſſé, m'invita à reſter chez lui & eut pour moi les ſoins les plus obligeans. Le 14 je partis & pris le chemin de *Jeryang*, beau canton, bien cultivé, dont le manſa eſt regardé comme le plus puiſſant de tous ceux du *Manding*.

Le 15, je gagnai *Doſita*, où je paſſai la journée du 16 à cauſe de la pluie. Le 17, je partis pour *Manſia*, ville conſidérable où l'on ramaſſe de la poudre d'or. Malgré mon extrême faibleſſe, j'y arrivai dans l'après-midi ; le manſa

était peu hoſpitalier, cependant il me fit donner un peu de grain, mais il me fit demander quelque choſe en retour. Je l'aſſurai que je n'avais rien qui méritât d'être offert ; il ne me crut pas & eſſaya deux fois pendant la nuit de pénétrer dans ma hutte pour s'en aſſurer. Mais ayant ſoupçonné ſon deſſein, j'avais pris des meſures pour le repouſſer. Afrique.

Le 16, vers deux heures, j'étais rendu à *Kamalia*, petite ville où les habitans ramaſſent une grande quantité d'or. Les Buſchréens y vivent ſéparés des Kafirs ; leurs huttes ſont éparſes autour de la ville ; leur moſquée eſt une pièce de terre carrée, unie & entourée de troncs d'arbres ; elle a une petite ſaillie du côté de l'orient, où le prêtre ſe tient quand il appelle le peuple à la prière : on trouve beaucoup de ces moſquées chez les nègres convertis.

A mon arrivée à *Kamalia*, je fus conduit chez un Buſchréen, nommé *Karfa-Taura*, frère de celui qui m'avait reçu ſi hoſpitalièrement à *Kinyeto*. Il raſſemblait une troupe d'eſclaves pour les aller vendre aux Européens ſur la Gambie. Je le trouvai entouré de pluſieurs Slatées qui ſe propoſaient d'accompagner ſa troupe ; il leur liſait un livre arabe & me demanda en ſouriant, ſi je le comprenais ; ſur

Afrique.

ma réponſe négative, il envoya un Slatée chercher le petit livre curieux qui avait été apporté des pays occidentaux : c'était notre livre de prières ordinaires. Karfa parut très-aiſe d'apprendre que je pouvais le lire ; car les Slatées qui étaient préſens me prenaient grace à ma miſère & à mon teint jauni par la maladie, pour un Arabe déguiſé. Karfa, me voyant lire facilement, n'eut plus aucune défiance & me promit tous les ſecours qui dépendraient de lui. Il m'apprit qu'il était impoſſible de traverſer de pluſieurs mois le déſert de Jallonka, à cauſe des rivières rapides qui partagent le chemin. Il ſe propoſait lui-même de partir pour la Gambie, auſſitôt que les rivières ſeraient guéables & les herbes brûlées ; il me conſeilla de reſter avec lui & de l'accompagner dans ce voyage. Il ajouta pluſieurs raiſons pour m'engager à l'attendre, me promit des vivres en abondance & me dit qu'à mon arrivée à la Gambie, je lui donnerais ce qu'il me plairait pour ſalaire ; nous fûmes bientôt d'accord ſur ce ſalaire, auſſitôt Karfa me fit préparer une hutte où il ordonna qu'on me fournit abondamment d'eau & de bois ; il m'envoyait de la farine deux fois par jour : cependant la fièvre me minait : mon hôte eut pour moi, pendant toute ma maladie, les ſoins les plus

plus tendres ; je ne recouvrai ma ſanté qu'à la fin des pluies ; l'odeur des champs couverts de blé & l'aſpect des campagnes, hâtèrent ma convaleſcence. Afrique.

Les Slatées qui demeuraient à *Kamalia* & un autre qui arrivait de *Ségo*, jaloux des bontés que *Karfa* avait pour moi, firent ſur mon compte mille récits calomnieux & ridicules ; mais l'amitié de mon généreux hôte ne s'en altéra pas. Un jour un eſclave que le Slatée de *Ségo* avait amené, me demanda quelques alimens, je lui dis que j'étais étranger & que je n'avais rien à donner. « Je vous ai » donné à manger lorſque vous aviez faim, re- » prit-il, avez-vous oublié l'homme qui vous » apporta du lait à *Karankalla ?* mais, ajouta-t- » il avec un ſoupir, je n'avais pas alors les fers » aux pieds. » Je le reconnus & demandai à *Karfa* quelques piſtaches pour lui donner en retour de ce qu'il avait fait pour moi. Il avait été fait priſonnier à la bataille de *Joka* & envoyé à *Ségo*, où il avait été acheté par ſon maître actuel.

Au commencement de décembre, Karfa ſongea à completter le nombre de ſes eſclaves ; le 19, il partit avec trois Slatées, pour le marché de *Kancaba* : c'eſt dans cette ville que le roi du Bambara envoie ſes eſclaves par petites trou-

pes. *Karfa*, pendant ſon abſcence, me laiſſa aux ſoins du Buſchréen, qui eut pour moi les mêmes ſoins que mon généreux hôte.

Afrique.

Livré à moi-même j'étendis les obſervations que j'avais déjà faites ſur le climat & les productions du ſol; j'étudiai les habitans; je me procurai des lumières ſur les trois grandes branches du commerce de l'Afrique. L'or, l'ivoire & les eſclaves, telles furent mes occupations pendant le reſte de mon ſéjour à Kamalia.

CHAPITRE XI.

Du climat. --- Du ſol. --- Productions végétales. --- Population. --- Caractère des Mandingues. --- Leurs mœurs & leurs uſages. --- Leurs opinions religieuſes. --- Leurs maladies. --- Leurs remèdes. --- Leurs cérémonies funéraires. --- Amuſemens, occupations, alimens, arts, &c. --- La ſervitude, manière dont ſe font les eſclaves. --- Différence entre eux. --- Droits & autorité des maîtres ſur ces eſclaves.

LE chemin que M. Park avait fait, tant en allant qu'en revenant, ſe trouvant compris entre les 12e & 15e degrés de latitude : l'on croira aiſément qu'il y trouva le climat extrêmement chaud. La chaleur n'était cependant nulle part auſſi intenſe que dans le camp de *Benowm*. Vers le milieu de juin on éprouve ſouvent des ouragans accompagnés de tonnerre & de pluie ; c'eſt le prélude de la ſaiſon pluvieuſe, qui dure juſqu'en novembre : pendant ce temps, la pluie eſt très-forte & le vent ſouffle du ſud-eſt ; à la fin de la ſaiſon, le vent paſſe au nord-eſt & y reſte. Dès qu'il s'y

Afrique. fixe, il produit dans l'aſpect du pays un changement ſurprenant ; l'herbe ſe ſèche & meurt ; les rivières abaiſſent rapidemment & pluſieurs arbres perdent leurs feuilles.

Vers cette époque on ſent le *harmattan*, vent ſec & brûlant du nord-eſt. En paſſant par-deſſus le grand déſert de Sahara, il acquiert une puiſſante attraction pour l'humidité & brûle tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage. Il eſt cependant très-ſalutaire ; il rend la ſanté à ceux qui ont ſouffert de l'humidité conſtante qui règne pendant la ſaiſon des pluies.

Lorſque les herbes ſont aſſez ſéches, les habitans y mettent le feu : cet uſage n'a pas lieu dans le Ludamar. La combuſtion des herbes offre un aſpect effrayant ; elle eſt bientôt ſuivie d'une verdure fraîche & nouvelle, le pays en devient plus agréable & plus ſain.

On trouve en Afrique la plupart des racines comeſtibles de l'Amérique : cependant M. Park n'y a vu, ni la canne à ſucre, ni le caffier, ni le cacao. Les habitans ne les connaiſſent pas ; l'ananas & mille autres fruits y ſont auſſi inconnus ; à l'embouchure de la Gambie, on trouve quelques orangers & quelques bannaniers, mais on ne ſait ſi ces arbres ſont indigènes.

Le ſol couvert de bois originaires appartient à l'État; un particulier qui peut cultiver plus de terrain qu'il n'en poſsède, en obtient, à condition de le perdre, ſi dans un temps limité il n'eſt pas mis en culture. Si la condition eſt remplie, la terre appartient au poſſeſſeur & paſſe à ſes héritiers. Afrique.

La population n'eſt pas très-grande: pluſieurs diſtricts ſont totalement dépourvus d'habitans; les frontières de pluſieurs royaumes ſont déſertes; les bords du Sénégal, de la Gambie & des autres rivières près de la côte, ſont défavorables à la population.

Les Mandingues, en particulier, ſont doux, gais, curieux, crédules, ſimples & aimant la flatterie. Leur défaut le plus marquant eſt le penchant au vol, que pourtant ils regardent comme un crime, puiſqu'ils ne s'en rendent pas coupables les uns envers les autres. Ce penchant vicieux eſt compenſé par leur généroſité & leur charité déſintéreſſées; les femmes ſur-tout poſſèdent éminemment ces deux qualités. M. Park les a toujours trouvées bonnes & compatiſſantes.

La tendreſſe maternelle ne connaît dans ce climat, ni la contrainte, ni les diſtractions de la vie civiliſée; le plus tendre retour de la part des enfans, en eſt la récompenſe; le plus grand

Afrique.

affront qu'on puiſſe faire à un nègre eſt de parler avec mépris de celle qui lui a donné le jour. Cette affection filiale n'a rien d'étonnant, la polygamie affoiblit l'amour paternel en le partageant, & concentre la tendreſſe de la mère en un ſeul point : auſſi la ſollicitude maternelle s'étend non-ſeulement ſur les facultés phyſiques, mais encore ſur les morales, & les premières leçons qu'une mère donne à ſon enfant ſont le reſpect pour la vérité. On en a vu un exemple dans le cours de cet ouvrage. Une mère dont le fils fut tué par des Maures à *Funingkedi*, n'avait de conſolation dans ſa douleur extrême, que le plaiſir de dire que ſon fils n'avait jamais fait un menſonge ; c'était un éloge pour le mort, une leçon pour les vivans.

Les nègreſſes allaitent leurs enfans juſqu'à ce qu'ils marchent ſeuls, ſouvent elles les nourriſſent pendant trois ans. Dès que l'enfant peut marcher, on lui laiſſe une grande liberté. Les filles en grandiſſant, apprenent à filer le coton, à battre le blé & à s'acquitter des autres travaux domeſtiques. Les garçons travaillent aux champs ; les deux ſexes en atteignant l'âge de puberté, ſubiſſent la circonciſion. Les Kafirs regardent cette opération moins comme une cérémonie religieuſe que comme un uſage utile & commode. Le lecteur a vu dans le

ſecond volume de cet abrégé les détails de cette cérémonie : nous nous diſpenſerons de les tranſcrire, puiſque le temps n'y a apporté aucun changement. Afrique.

Les mariages parmi les nègres ſont bientôt conclus ; Dès qu'un homme a trouvé une jeune fille à ſon gré, il la demande au père qui la lui donne ordinairement pour le prix de deux eſclaves. Il fait enſuite ſa déclaration à la fille ; mais on ne regarde pas le conſentement de celle-ci comme néceſſaire ; ſi les parents ſont d'accord & qu'ils ayent mangé quelques noix de *Kolla*, que le prétendu offre comme arrhes du marché, la jeune perſonne épouſe celui qu'ils ont choiſi ou reſte fille, car l'amant aurait droit de la réclamer comme eſclave, ſi les parens la donnaient à un autre. Le jour des nôces, on tue un bouc, un taureau & on prépare beaucoup de mets. A la nuit la mariée eſt conduite dans une hutte, où les matrones l'aident à arranger la robe nuptiale qui eſt toujours de coton blanc, & faite de manière à cacher la perſonne de la tête aux pieds. Alors elle s'aſſied au milieu de la chambre & les vieilles placées autour d'elle, lui donnent des leçons de conduite pour l'avenir ; des jeunes filles qui amuſent la compagnie par des chanſons & des danſes très-gaies, interrompent ſouvent la mo-

Afrique. rale des vieilles femmes. Pendant ce temps, le mari s'occupe au dehors des convives, il leur diſtribue de petits préſents & veille à ce que chacun prenne part à la gaieté commune. Après le repas on chante & on danſe toute la nuit; à minuit les matrones conduiſent la mariée dans ſa hutte & l'époux diſparaît à un ſigne convenu. Vers le matin, les femmes viennent examiner la couche nuptiale, cette cérémonie eſt indiſpenſablement néceſſaire & le mariage ſerait nul ſi elle avoit été omiſe.

Nous renvoyons encore le lecteur au 2 volume de cet abrégé pour connaître la dépendance des femmes, leurs conditions, & les jugemens portés entre les époux.

Les enfans des Mandingues ne portent pas toujours les noms de leurs parens. Quelques-uns de ces noms expriment les bonnes ou mauvaiſes qualités, d'autre des reproches; outre leur nom propre, ils ont encore un ſurnom qui déſigne la tribu à laquelle ils appartiennent. Quelques-unes de ces tribus ſont nombreuſes & très-puiſſantes; chaque négre s'enorgueillit de l'antiquité de la ſienne.

Sept ou huit jours après qu'il eſt né, on nomme un enfant; on commence par lui raſer la tête, on prépare pour les convives un mets nommé *déga* fait de maïs pilé & de lait

aigre ; ſi les parens ſont riches, on y ajoute une brebis ou une chèvre. Cette fête s'appelle *Ding-koun-lie* (la tonſure de la tête de l'enfant). Afrique.

Les négrès ſe ſaluent toujours en ſe rencontrant. *Abbé haereuo*, *è ning ſemi*, *anavuari*, ſont leurs ſaluts les plus ordinaires & ſignifient *êtes-vous bien?* ou quelque choſe d'approchant ; ils ont auſſi des ſalutations pour les différentes heures du jour. La réponſe générale eſt de prononcer d'abord le mot *marhaba* (mon ami), & de répéter le ſalut de la perſonne elle-même ou ſon ſurnom.

Ils calculent le temps par les *ſaiſons pluvieuſes*, l'année par les *lunes*, les jours par les *ſoleils*. Ils diviſent le jour en matin, milieu du jour & ſoir. Le retour du ſoleil eſt au deſſus de leur portée, les changemens de forme de la lune ont attiré leur attention. Ils font une prière à chaque nouvelle lune ; c'eſt le ſeul culte que les payens rendent à l'être ſuprême ; c'eſt une imprudence de commencer un voyage pendant le dernier quartier de la lune ; une éclipſe quelconque eſt attribuée à la ſorcellerie ; l'aſtronomie eſt regardée chez eux comme une choſe inutile.

Leurs idées ſur la géographie ne ſont pas plus étendue ; ſelon eux le monde eſt une plaine indéfiniment étendue ; la mer eſt une grande

Afrique.

rivière ſalée qui les ſepare du *Tobaudodou* (la terre des blancs) & d'un autre pays habité par des cannibales d'une taille giganteſque nommés *Koumi*, auquel ils donnent le nom de *Jong - Sangdou* (terre où on vend les eſclaves). Leur pays eſt le meilleur, ils ſont les peuples les plus heureux & nous plaignent beaucoup.

Malgré leur ſuperſtition, quelques opinions religieuſes des nègres méritent attention; la croyance d'un dieu, celle d'un état futur de peines & de récompenſes ſont générales chez eux. Cependant, ſi l'on en excepte les temps de nouvelle lune, les naturels payens n'offrent aucune prière à Dieu; ils le regardent comme un être ſi au deſſus de nous, qu'ils ne croyent pas que nos importunités peuvent changer quelque choſe à ſes décrets; ils croyent à des eſprits ſubordonnés à qui le Tout-Puiſſant a confié les affaires de ce monde & dont on peut ſe concilier la bienveillance par des cérémonies magiques. Au reſte, ils parlent rarement de leur religion & en parlent toujours avec reſpect.

Rarement les Mandingues deviennent vieux, très-peu vont au-delà de cinquante ou ſoixante ans; ils diſtinguent chacune des années de leur vie par un événement particulier; ainſi ils diſent l'année de la guerre du Kaarta, l'année de la guerre du Farbana, etc: il ſerait poſſible que

l'an 1796 fut nommé par pluſieurs cantons l'année du paſſage de l'homme blanc.

Les maladies ſont peu communes parmi les nègres ; leurs alimens ſimples, une vie active les en préſervent. Les fièvres & le flux de ventre ſont leurs indiſpoſitions les plus communes ; pour y remédier, ils emploient les ſaphis & des cérémonies ſuperſtitieuſes, qui n'ont d'autres vertus que de donner du courage au malade ; un traitement plus ſyſtématique eſt celui-ci : au premier accès de fièvre on place le malade dans une eſpèce de bain de vapeurs que l'on fait, en étendant ſur des cendres chaudes des branches de *nauclea orientali* ſur leſquelles ont couche le malade enveloppé dans un grand drap de coton ; on arroſe les branches de gouttes d'eau qui parviennent entre les interſtices des cendres chaudes & couvrent bientôt le malade d'un nuage de vapeurs ; ce procédé occaſionne une tranſpiration abondante & ſoulage le malade.

L'écorce de différens arbres réduite en poudre & mêlée dans les alimens eſt leur remède contre la dyſenterie, rarement il leur réuſſit.

Les autres maladies des nègres ſont le tétanos, l'éléphantiaſis & une lèpre du plus mauvais genre qui ſe manifeſte par des tâches ſcorbutiques & qui ſe fixent aux pieds & aux mains.

Afrique. La peau ſe sèche, les extrémités des doigts s'enflent & s'ulcèrent; le pus qui en ſort eſt âcre & fœtide, les ongles tombent, les os des doigts ſe carient & ſe ſéparent des jointures. Le mal croît quelquefois au point que le malade perd tous ſes doigts des mains & des pieds; quelquefois auſſi tous les membres tombent, détruits par cette cruelle maladie que les nègres appellent *ballajou* (incurable).

Le ver de guinée eſt très-commun en pluſieurs endroits. Les nègres l'attribuent aux mauvaiſes eaux, ainſi que le gonflement des glandes du cou & le goëtre, très-commun dans quelques parties du Bambara. On trouve auſſi dans l'intérieur quelques exemples de gonorrhée ſimple.

Les nègres ſont meilleurs chirurgiens que médecins; ils ſont heureux dans le traitement des fractures & des diſlocations; leurs écliſſes & leurs bandages ſont ſimples & faciles à ôter. On couche le malade ſur une natte douce & on baigne ſouvent le membre fracturé avec de l'eau fraîche; ils ouvrent tous les abcès par le feu, les panſemens ſe font avec des feuilles liſſes, du beurre de shéa ou de la bouze de vache. Près de la côte où ils ſe procurent des lancettes, ils pratiquent quelquefois la ſaignée. Dans les inflammations locales

ils font usage d'une ventouse singulière, l'opérateur fait des incisions à la partie affectée & y applique une corne de bœuf à l'exrémité de laquelle il y a petit trou; il prend ensuite dans sa bouche un morceau de cire, puis, appliquant ses lèvres au trou, il pompe l'air de la corne &, par un mouvement de sa langue, il ferme le trou avec la cire. Ce procédé produit en général un écoulement abondant. Afrique.

A la mort d'un personnage important les parens & amis se réunissent & font entendre des cris lugubres. On tue un bœuf pour ceux qui assistent aux funérailles; la cérémonie a lieu le jour même de la mort. Les nègres n'ont pas de lieu de sépulture déterminé, souvent ils creusent la fosse dans la hutte même du défunt; le corps est vêtu d'une toile de coton blanc & enveloppé d'une natte. A la nuit, les parens le portent au tombeau; lorsque la fosse est hors de la ville on la couvre de branches épineuses pour en écarter les loups; jamais on ne couvre le tombeau d'une pierre qui servirait de monument ou de décoration.

Ici vient naturellement le tableau des amusemens domestiques, des occupations, des alimens & des arts des nègres: on a vu dans le second volume de cet abrégé, des détails sur leurs instrumens de musique, sur leurs dan-

Afrique.

ſes, leurs guiriots ou chanteurs, leurs arts ou métiers; nous nous contenterons d'y renvoyer le lecteur, & nous ne parlerons que de leurs alimens; ils varient ſuivant les divers diſtricts. Les nègres libres déjeûnent à la pointe du jour, avec de la bouillie de farine & d'eau à laquelle on mêle un peu de fruit de tamarin, pour lui donner un goût acide. Vers deux heures on mange une eſpèce de pouding, fait avec un peu de beurre de shéa. Le ſouper eſt le principal repas; il ſe fait vers minuit : il conſiſte en kouskous mêlé de viande ou de beurre de shéa. Le breuvage eſt de la bière et de l'hydromel; ils boivent ſouvent avec excès : les nouveaux convertis ne boivent que de l'eau. Les naturels de toutes les claſſes prennent du tabac & en fument; leurs pipes ſont de bois, & ſe terminent par un bowl de terre aſſez curieux. Dans l'intérieur, le luxe eſt le ſel; les enfans en ſucent des morceaux gommés, &, dans ces contrées, dire qu'un homme mange du ſel avec ſes alimens, c'eſt dire, qu'il eſt très-riche.

Les eſclaves ſont en Afrique, relativement aux hommes libres, dans la proportion de trois contre un. On a vu dans le commencement de ce livre, chap II, quel était leur traitement, nous y ajouterons les obſervations ſuivantes qui ſont eſſentielles. Plus ils ſont

éloignés de leur pays, plus leur valeur augmente, parce qu'ils s'échappent quelquefois lorſqu'ils en ſont près. Quant dans une guerre, un homme libre eſt fait priſonnier, ſes amis peuvent le racheter, en donnant deux eſclaves à ſa place ; un eſclave pris n'a point cette eſpérance : ce ſont ces derniers que les Slatées achètent de préférence, dans l'intérieur, parce qu'ils ſont moins diſpoſés à s'enfuir que les autres. Les guerres produiſent beaucoup d'eſclaves & proviennent ſouvent de provocations très-frivoles, telles que la guerre entre le Kajaaga & le Kaarta, occaſionnée par le refus de rendre un eſclave, & celle du Bambara & du Kaarta, occaſionnée par la perte de quelques têtes de bétail. Afrique.

Il y a en Afrique deux ſortes de guerre, l'une qu'on appelle *Killi* (appeller dehors) eſt toujours ouverte & déclarée, & ſe décide ordinairement dans une ſeule campagne. Les vainqueurs enchaînent & emmènent leurs priſonniers & emportent leur butin. A leur départ, les fugitifs reviennent & reconſtruiſent avec activité leurs maiſons dévaſtées pour ſe repoſer encore ſous le *Tabba* (1) de leur

(1) Arbre de l'eſpèce des *Sterculia* & dont les branches ſont horizontales.

Afrique.

village. L'autre ſorte de guerre s'appelle *Tegria* (pillage ou vol). Elle a pour cauſe des querelles héréditaires que les habitans d'un pays ou d'un diſtrict nourriſſent les uns contre les autres. C'eſt après la moiſſon & quand les denrées ſont communes qu'elles ont lieu avec plus de fureur. Le ſecret préſide à ces expéditions & l'audace les fait réuſſir.

Lorſque, par ces moyens, un nègre eſt tombé entre les mains d'un ennemi, il reſte eſclave du vainqueur qui le garde près de lui & plus ſouvent le fait vendre dans quelque contrée éloignée. Rarement un Africain rend la liberté à celui qu'il a fait eſclave.

La famine eſt une autre cauſe de ſervitude. Pendant une grande diſette qui dura trois ans dans le pays voiſin de la Gambie, pluſieurs nègres vinrent à Piſania ſe livrer aux blancs comme eſclaves pour ne pas mourir de faim. Il arrive ſouvent que les parens vendent leurs enfans pour acheter des vivres.

L'inſolvabilité eſt une troiſième cauſe de ſervitude. Un marchand malheureux qui a fait une fauſſe ſpéculation eſt à la diſpoſition des créanciers qui le vendent pour ſe payer de ſon produit.

L'eſclavage eſt encore la peine de celui qui a commis des crimes contre les lois du pays.

Les

Les crimes de cette eſpèce, ſont l'inſolvabilité, l'adultère, le meurtre & la ſorcelerie; mais ces crimes ne ſont pas communs. En cas de meurtre, le plus proche parent du mort a la faculté de tuer le coupable ou de le vendre comme eſclave. En cas d'adultère, l'offenſé a le droit de vendre le coupable ou de lui faire payer une rançon. La ſorcelerie eſt en d'autres mots l'empoiſonnement. Ce crime & ſa punition ſont très-rares. Afrique.

Un nègre libre devenu eſclave, réduit ſes enfans au même ſort, ſi la mère eſt de condition eſclave. Quelquefois cependant leur maître leur rend la liberté pour un ſervice important qu'ils en ont reçu. Mais c'eſt ſur-tout en s'échappant que ces eſclaves recouvrent la liberté. Une fois qu'ils y ſont réſolus, il eſt rare qu'ils n'y parviennent pas. Tels ſont les principaux traits du ſyſtême d'eſclavage dominant en Afrique, & dont la nature & l'étendue prouvent l'antiquité.

Digitized by Google

Afrique.

CHAPITRE XII.

De la poudre d'or. --- Manière de l'amaſſer. --- Procédé employé pour la laver. --- Sa valeur en Afrique. --- De l'ivoire. --- Surpriſe que cauſe aux Nègres le prix que les Européens y attachent. --- Dents éparſes qu'on trouve dans les bois. --- Chaſſe à l'éléphant. --- Réflexions ſur le peu de progrès de la culture.

Il nous reſte à parler de l'or & de l'ivoire, les deux marchandiſes les plus précieuſes & les plus importantes productions de l'Afrique, de la manière dont les nègres ſe les procurent; nous y ajouterons quelques réflexions ſur les progrès de la culture : M. Mungo Park nous ſervira toujours de guide.

Ce n'eſt que dans les pays montueux qu'on trouve l'or, a-t-on dit. Cette obſervation n'eſt pas exacte. On en trouve dans toutes les parties du Manding qui n'a que quelques collines; il abonde dans le *Jallonkadou* qui eſt loin d'être un pays montueux, ſur-tout aux environs de *Bouri*. Il eſt à remarquer que dans ce dernier lieu, à quatre journées de marche au ſud oueſt de Kamalia,

on trouve en même temps & preſque au même prix du ſel gemme que les nègres apportent du déſert, & du ſel marin que les nègres vont chercher à Rio Grandi & qu'ils échangent contre de l'or. Afrique.

L'or du Manding eſt tout en petits grains, preſque purs, dont la groſſeur varie depuis celle d'une tête d'épingle juſqu'à celle d'un pois. Ils ſont diſperſés dans un grand volume de ſable ou d'argile. Les Mandingues l'appellent alors *Sanou munko*. (Poudre d'or.) Il paraît que ces grains ont été entraînés par les eaux deſcendant en torrens des montagnes voiſines.

Lorſque la moiſſon eſt finie & que les eaux ſont baſſes, le manſa indique un jour pour commencer le *Sanou kou* (lavage de l'or). Les femmes ſe tiennent prêtes pour ce jour marqué. Une pelle ou bêche pour creuſer le ſable, deux ou trois calebaſſes pour le laver, quelques tuyaux de plume pour contenir la poudre d'or, voilà les uſtenſiles employés à ce travail. Le matin on tue un bœuf pour le repas du premier jour & on fait des prières & des opérations magiques pour s'aſſurer le ſuccès.

Le lavage eſt le procédé le plus facile pour obtenir la poudre d'or. Pendant que quelques perſonnes cherchent dans les ſables, d'autres

Afrique.

remontent le torrent jusqu'aux endroits plus rapides, où l'eau n'a laissé que des petits cailloux; cette recherche est la plus pénible, souvent les femmes ont la peau des doigts usée à ce travail, mais aussi elles trouvent par fois des morceaux d'or appellés *Sanou birro* (pierres d'or), qui les payent de leurs peines. La méthode la plus sûre pour le lavage, se pratique dans le fort de la saison sèche. On creuse un puits profond au pied de quelque montagne qu'on sait d'avance contenir de l'or & on retire la terre dans de grandes calebasses à mesure que les ouvriers bêchent. On trouve différentes couches d'argille & de terre, on lève de chacune une ou deux calebasses jusqu'à ce qu'on soit arrivé à une couche qui contienne de l'or, ou jusqu'à ce que les rochers ou les eaux empêchent d'aller plus avant. Les couches de beau sable rougeâtre avec de petites taches noires, sont celles où on trouve le plus d'or.

La manière de séparer l'or d'avec le sable est très-simple; cette opération se fait toujours par des femmes. Elles mettent dans une grande calebasse avec une quantité suffisante d'eau, une portion de sable ou d'argile, puis elles secouent la calebasse de manière à mêler ensemble l'eau & la terre, & à donner au tout

un mouvement de rotation ; elles commencent doucement & augmentent de viteſſe, juſqu'à ce qu'à chaque révolution du mélange, il ſorte un peu d'eau & de ſable par deſſus les bords de la calebaſſe. Après que l'opération a duré quelque temps, elles laiſſent tomber le ſable au fond & en verſent l'eau ; elles ôtent encore le plus gros ſable, remettent de l'eau, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que l'eau ſorte preſque pur. Prenant enſuite une ſeconde calebaſſe, elles verſent le ſable de l'une dans l'autre, en laiſſant dans la première la partie qui ſe trouve le plus près du fond, puis y mêlant un peu d'eau, elles la remuent dans la calebaſſe en l'examinant avec ſoin. Elles ſont contentes ſi le contenu de deux calebaſſes fournit trois ou quatre grains d'or. On garde cette poudre dans des tuyaux de plume qu'on bouche avec du coton. Afrique.

Ces détails prouvent que les montagnes du pays contiennent une grande quantité de ce métal, & que ſi on remontait à la ſource des ruiſſeaux & des torrens qui en charient ces parcelles, on trouverait l'or en plus groſſes parties ; cette recherche conduirait ſans-doute à la découverte de quelque mine.

Une partie de cet or eſt converti en ornemens pour les femmes ; ces bijoux ne ſont

Afrique.

précieux que par leurs poids, mais ils ſont ſans élégance & ſans grace. Une femme, en grande toilette, porte ordinairement ſur elle en bijoux d'or la valeur de 50 à 60 livres ſterling.

Les Slatés conſument auſſi beaucoup d'or pour leurs voyages, mais les Maures, en échange de leur ſel & de leurs marchandiſes, en enlèvent la plus grande portion. Leur ſel eſt à Kamalia & dans l'intérieur d'un très-grand prix. Une brique d'environ deux pieds & demi de long ſur quatorze pouces de large ſe vend deux liv. ſterling. La valeur des marchandiſes européennes varie beaucoup dans le Manding, ſuivant que la côte en fournit plus ou moins. Les retours de ces articles ſe font toujours en eſclaves.

Les nègres pèſent l'or dans de petites balances qu'ils portent toujours ſur eux. Ils ne mettent aucune différence entre l'or travaillé & l'or en poudre.

L'empreſſement avec lequel les Européens recherchent les dents d'éléphans étonne beaucoup les nègres. Ils ne comprennent pas l'uſage que nous en faiſons & penſent, quoi qu'on puiſſe leur dire, que nous leur en cachons le véritable emploi, afin qu'ils n'augmentent pas le prix.

Les éléphans ſont nombreux dans l'intérieur de l'Afrique & différent de ceux d'Aſie; ils ſont moins dociles & ne ſe peuvent apprivoiſer. Afrique.

L'ivoire que l'on vend ſur les rivières de la Gambie & du Sénégal provient en grande partie de l'intérieur de l'Afrique. Sitôt que les habitans d'un village ont apperçu l'empreinte des pieds d'un éléphant, ils prennent leurs armes, animés par l'eſpoir de manger ſa chair, de faire des ſandales de ſa peau & de vendre ſes dents aux Européens. Dans le Bambara, le Kaarta & le Jallonkadou où les éléphans ſont très-nombreux, le défaut de poudre à canon fait que les habitans ont moins de moyens de leur faire la chaſſe.

Les voyageurs trouvent ſouvent des dents d'éléphant dans les bois, ils les cherchent même très-attentivement.

On a vu dans le vingt-huitième volume de cet abregé, la manière dont les Africains de l'eſt font la guerre aux éléphans, & des détails & obſervations curieuſes ſur cet animal; nous y renvoyons le lecteur, puiſque nous ne pourions que lui répéter ce qu'il a déjà lu.

On connaît maintenant la nature & l'étendue des rapport commerciaux qui ſubſiſtent entre les nègres & les européens. les eſclaves, l'or,

Afrique.

l'ivoire, la cire & le miel, les cuirs, les gommes & les bois de teinture compoſent les objets d'exportation. Les grains, le tabac, l'indigo, le coton en laine pouraient être exportés auſſi; mais les nègres ne récoltent que pour leur conſommation intérieure les objets qui demandent de la culture & du travail: on ne peut rien attendre de plus. Cependant il n'y a nul doute que les productions des Indes orientales & occidentales ne puiſſent être naturaliſées dans ces climats; mais il faudrait diriger l'induſtrie de ce peuple & éclairer ſon eſprit. Cette entrepriſe préliminaire ne ſerait pas la moins néceſſaire ni la moins difficile.

CHAPITRE XIII.

Manuſcrits arabes dont les Nègres mahométans ſe ſervent. — Education des enfans Nègres. — Retour de Karfa. — Rhamadan. — Inquiétudes de M. Park ſur ſon départ. — Départ de la caravane. — Son aſpect au moment du départ. — Elle traverſe le déſert de Jallonka. — Fin d'une eſclave. — Quelques détails ſur les Jallonkas. — Pont ſingulier. — Arrivée à Malacotta. — Anecdote du roi des Jallofs. — Incidens ſur la route. — Procès pour un mariage. — La caravane arrive ſur la Gambie. — Elle s'arrête à Jindey. — M. Park & Karfa vont à Piſania. — Diverſes particularités qui précèdent le départ de M. Park. — Il arrête ſon paſſage ſur un vaiſſeau américain. — Il arrive en Angleterre.

Le Buſchréen auquel Karfa m'avait confié, (c'eſt M. Park qui parle) était doux, paiſible, affable & ſtrictement attaché à la religion de Mahomet. *Fankouma*, c'eſt ſon nom, n'était point intolérant. Il liſait & inſtruiſait la jeuneſſe. Les garçons prenaient leurs leçons le

Afrique.

soir & le matin avant le jour, à la lueur d'un grand feu; pendant le jour ils travaillaient.

Outre le coran & deux volumes de commentaires sur ce livre, le Buschréen possédait plusieurs manuscrits qu'il avait acheté des Maures. Je découvris que les nègres possédaient une version du pentateuque de Moyse qu'ils appellent *Taureta la mousa*. Cet ouvrage est estimé & se vend le prix d'un esclave de choix. Ils ont aussi une version des pseaumes de David, *Zabora Dawidi*, & enfin le livre d'Isaïe, qu'ils appellent *Lingeeli la Isa*. Au moyen de ces livres, quelques nègres convertis ont acquis quelques connaissances des événemens de l'ancien testament.

Lorsque je montrai la grammaire arabe de Richardson à quelques Slatées de la Gambie, ils furent étonnés de ce que les Européens entendaient & écrivaient cette langue sacrée: l'un d'eux m'offrit un âne & six barres de marchandises pour avoir ce livre.

Dès qu'un jeune écolier a subi ses trois examens, on avertit ses parens qu'il a achevé son éducation & qu'il est à propos qu'ils rachètent leur fils. Ils donnent en échange au maître d'école un esclave ou sa valeur; si les parens n'ont pas le moyen de retirer leur enfant, il reste esclave domestique du maître d'é-

cole, jusqu'à ce que, par son industrie, il puisse se racheter lui-même.

Karfa revint à Kamalia avec treize esclaves d'élite, tous pris par l'armée du Bambara, dans les royaumes de Wassela & de Kaarta, envoyés de Ségo à Kancuba pour y être vendus. Il amenait aussi une jeune fille qu'il avait épousée à *Kancuba* comme sa quatrième femme & aux parens de laquelle il avait donné trois esclaves. Elle fut bien accueillie par les autres femmes qui avaient fait nettoyer & blanchir une hutte pour la recevoir.

Mes habits étaient si usés que j'osais à peine me montrer. Karfa me fit donner une grande culotte & un vêtement du pays.

Les esclaves que Karfa avait amenés me firent plusieurs questions. Ils voulurent savoir si on les mangeait après leur avoir fait passer la grande eau, & doutèrent de ma véracité quand je leur dis qu'on les employait à cultiver la terre.

La manière dont on s'assure des esclaves consiste à mettre dans la même paire de fers, la jambe droite de l'un & la gauche de l'autre. Ils ne peuvent marcher que fort lentement & en supportant leurs fers avec une corde. Ils sont attachés quatre à quatre avec de fortes lanières tressées. Dans la nuit, on leur met une nouvelle

Afrique.

paire de fers & quelquefois on leur passe au cou une légère chaîne du même métal.

Ceux qui donnent des marques de mécontentement sont assujettis d'une autre manière. On fait entrer la jambe de l'esclave dans une entaille évasée, faite dans un épais billot de bois d'environ trois pieds de long & on l'y attache par une forte vertevelle de fer dont une branche passe de chaque côté de la cheville.

Cependant à d'autres égards, le traitement des esclaves à Kamalia ne fut pas cruel; on les soignait, on les excitait à des jeux de hazard & à chanter des airs qui puffent les réjouir. Quelques-uns supportaient leur malheur avec courage, les autres étaient très-abattus. Malgré les précautions qu'on prenait pour les garder, un d'eux parvint à s'échapper, tous ses compagnons l'auraient sans doute imité s'il eut voulu les aider à rompre leurs chaînes.

Tout était prêt pour le départ, mais on le remit après le rhamadan, qui fut observé avec une grande sévérité par les Buschréens. Je me conformai à leurs usages, je jeûnai pendant trois jours, ce qui m'attira leur bienveillance. La conduite des nègres, leur douceur, leur humilité pendant ce temps, contraste parfaitement avec l'intolérance barbare & la bigoterie que les Maures montrent à cette époque.

Afrique.

Le 19 avril fut enfin fixé pour le départ des Slatées. Cette réſolution me tira d'inquiétude; car, malgré la bienveillance de Karfa, j'étais loin de trouver ma ſituation agréable. J'étais un objet d'inimitié pour tous ceux qui étaient à Kamalia, & j'étais las d'un état continuel d'alarmes & de craintes.

Enfin le jour du départ arriva. La caravane conſiſtait en trente-cinq eſclaves appartenant à Karfa & à quatre autres Slatées. Les hommes libres étaient au nombre de quatorze; pluſieurs avaient avec eux une ou deux femmes & quelques eſclaves domeſtiques: de plus, le maître d'école qui retournait à *Woradou*, emmenait avec lui huit de ſes écoliers, ce qui porta le nombre des hommes libres & des eſclaves domeſtiques à trente-huit.

Parmi les hommes libres étaient ſix chanteurs, pour nous diſtraire de nos fatigues & nous procurer un bon accueil de la part des étrangers. A notre départ, les habitans nous ſuivirent pendant un demi-mille; parvenus ſur le haut d'une montagne, toutes les perſonnes de la caravane reçurent ordre de s'aſſeoir d'un côté, les yeux tournés vers l'oueſt; les gens de la ville furent priés de s'aſſeoir de l'autre, le viſage tourné vers *Kamalia*. Alors le maître d'école & deux principaux Slatées, placés entre

Afrique.

les deux grouppes, prononcèrent d'un ton solennel une longue prière; puis, marchant autour de la caravane, en faisant des marques sur terre avec la pointe de leurs lances, ils marmotèrent quelques paroles par manière de charme. Après cette cérémonie, toutes les personnes de la caravane se levèrent brusquement &, sans prendre congé de leurs amis, ils se mirent en marche.

Nous nous arrêtâmes deux heures à *Marabou*, village muré, pour laisser reposer les esclaves: nous entrâmes à Bala vers les quatre heures de l'après-midi. A cette époque, les habitans se nourrissaient de poisson qu'on trouve en abondance dans les ruisseaux voisins. Le lendemain nous nous rendîmes à *Worumbang*, village sur la frontière du *Manding* & du *Jallonkadou*. Nous y achetâmes une grande quantité de provisions pour traverser les déserts du *Jallonkadou*; le 21, nous entrâmes dans les bois, prenant notre route par *Kinytakouro*.

Après avoir pris quelque nourriture, nous allâmes jusqu'au *Kokoro*, bras du Sénégal. On fit halte pendant dix minutes. Les bords de cette rivière sont très-hauts, les herbes & les branches faisaient voir que l'eau s'était élevée à cet endroit, dans la saison pluvieuse, à plus de vingt pieds au-dessus de ce que nous la

voyions. Ce n'était alors qu'un ruiſſeau propre à faire tourner un moulin. Les crocodiles qui y abondent & les dangers de le paſſer à gué dans la ſaiſon pluvieuſe, lui ont fait donner le nom de *Kokoro* (dangereux). Afrique.

Vers le coucher du ſoleil, nous étions en vue de *Kinytakouro*, ville conſidérable au milieu d'une plaine fertile. Avant d'y entrer, nous fîmes halte pour attendre les perſonnes reſtées en arrière. Une femme & une fille appartenant à un Slatée de Bala, ne pouvaient ſuivre la troupe, elles furent rudement fouettées & on les traîna juſque vers trois heures de l'après-midi, que l'une & l'autre furent affectées de vomiſſemens. On découvrit par-là qu'elles avaient mangé de l'argile. C'eſt un uſage aſſez familier aux nègres; mais on ne ſait ſi c'eſt un dérangement d'appétit ou un moyen de s'empoiſonner. Le Slatée à qui appartenaient ces femmes, abandonna l'idée de leur faire traverſer les bois dans cet état & retourna avec elles à Bala.

Nous entrâmes dans l'ordre ſuivant à *Kinytakouro*. En avant, cinq à ſix chanteurs appartenant à la caravane, ſuivis des autres perſonnes de condition libre; enſuite les eſclaves, attachés à la manière ordinaire, quatre tenant à la même corde, un homme avec une lance

Afrique. entre chaque grouppe; ſuivaient les eſclaves domeſtiques, enfin les femmes libres, épouſes des Slatées & autres. A cent toiſes de la porte les chanteurs commencèrent une chanſon dans laquelle ils vantaient l'hoſpitalité des habitans de la ville pour les étrangers & leur amitié pour les Mandingues. Nous allâmes droit au Bentang où le peuple ſe réunit pour écouter notre hiſtoire, que deux chanteurs racontèrent. Après leur récit, le chef de la ville leur fit un petit préſent & tous les gens de la troupe, eſclaves ou libres, furent invités par l'un ou l'autre & pourvus pour la nuit de logement & de ſubſiſtances.

Nous partîmes de cette ville le 22 avril, pour nous rendre dans un petit village à vingt-deux milles de là, dans l'oueſt. Les habitans s'occupaient alors à conſtruire des petites huttes temporaires dans les rochers pour s'oppoſer aux hoſtilités des Foulahs du Fouladou. La ſituation qu'ils avaient choiſie était preſque imprenable; il n'y avait de praticable qu'un ſentier par lequel il ne pouvait paſſer qu'une ſeule perſonne à la fois; ils avaient amaſſé au haut de ce ſentier des quartiers de rochers pour rouler ſur les Foulahs, ſi ceux-ci tentaient l'aſſaut.

Le 23, nous entrâmes dans le déſert de *Jallonka*, & nous paſsâmes ſur les ruines de deux

deux petites villes brûlées par les Foulahs. A deux heures, nous étions ſur les bords du *Wonda*, rivière plus large que le *Kokoro*. Les bancs prodigieux de poiſſons qu'on y trouve en rendent le courant vaſeux. Après avoir traverſé la rivière, toute la caravane marcha ſerrée & avec viteſſe, par un pays boiſé, mais beau, coupé de montagnes & de vallées & peuplé de perdrix, de poules de Guinée & de cerfs. Afrique.

Le ſoir, nous étions parvenus ſur les bords du *Co-meiſſang*, joli ruiſſeau, dans lequel je me baignai pendant que la troupe ſe repoſait. A environ trois mille de là, nous fîmes halte dans un bois épais & nous allumâmes nos feux pour la nuit. Le rugiſſement des bêtes féroces & les importunités des petites fourmis brunes troublèrent ſouvent notre ſommeil.

Le 24, nous partîmes à la pointe du jour, après avoir bu un peu de *moéning* (eſpèce de gruau). Une femme eſclave qui avait refuſé de prendre de la nourriture le matin, reſta en arrière & ſe plaignit de douleurs vives dans les jambes; on lui ôta ſa charge, & elle eut ordre de marcher à la tête de la troupe. Vers onze heures, nous nous repoſions au bord d'un ruiſſeau; quelques perſonnes découvrirent une ruche d'abeilles dans un arbre creux & allaient

Afrique.

en prendre le miel, lorſque le plus grand eſſaim que j'euſſe jamais vu en ſortit & nous fit fuir de tous côtés. La pauvre eſclave, qui s'appelait *Nealée*, ne s'était pas levée de place, & avait été piquée d'une manière effroyable. On mit le feu aux herbes, pour aller rechercher ſans danger les paquets qu'en ſe ſauvant, on avait laiſſés çà & là.

Nealée refuſa d'aller plus loin; les prières, les menaces furent inutiles: alors on eut recours au fouet. Après en avoir ſupporté quelques coups, elle ſe leva bruſquemment & marcha vigoureuſement pendant cinq heures de ſuite; mais alors elle tomba ſur l'herbe. Le fouet reſtant ſans effet, Karſa la fit placer ſur l'âne qui portait nos proviſions; l'âne était fort rétif, la pauvre femme ne put ſe ſoutenir. Ne voulant pas l'abandonner, les Slatées firent avec des bambous une eſpèce de litière ſur laquelle ils l'aſſujettirent. Deux eſclaves la portaient, & deux autres les ſuivaient pour les relayer au beſoin. Nous nous arrêtâmes pour paſſer la nuit au bord d'un ruiſſeau, au pied d'une haute montagne, nommée *Gangaran-kouro*. Les eſclaves fatigués faiſaient craquer leurs doigts en ſigne de déſeſpoir. Auſſitôt on les mit tous aux fers; le lendemain ils avaient repris courage.

Le 25, Néalée ne pouvant marcher ni ſe tenir debout, fut attachée ſur le dos de l'âne, qui ne voulut pas marcher avec cette charge. Un cri général s'éleva alors contre la malheureuſe eſclave. *Kang-Tegi*, *Kang-Tegi* (coupez-lui la gorge), répéta pluſieurs fois toute la troupe: je m'éloignai pour n'être pas témoin de ce maſſacre. Bientôt un eſclave domeſtique, de Karfa portant au bout de ſon arc les habits de Néalée, me rejoignit & me dit : *Nealée affilita* (Néalée eſt perdue). Il m'apprit que Karfa n'avait pas voulu conſentir à ce qu'on lui coupa la gorge, qu'on l'avait laiſſée ſur le chemin, où les bêtes féroces la dévoreraient bientôt. Afrique.

Après avoir traverſé la rivière *Furkoumah*, auſſi large que le *Wonda*, nous marchâmes fort vite. A midi, nous vîmes une grande troupe d'éléphans, qui nous laiſſa paſſer tranquillement ; nous nous arrêtâmes le ſoir près d'un petit ruiſſeau où nous paſsâmes la nuit.

Le 26, nous montâmes une colline pierreuſe, appelée *Boki Kouro*, & arrivâmes à une belle rivière nommée *Boki*, que nous paſsâmes à gué. A un mille à l'oueſt, nous prîmes une route qui conduit au nord-eſt, vers le *Gadou*. Ayant vu ſur le ſable des traces de chevaux, on conclut que les brigands avaient paſſé par

Afrique.

là, & pour les éviter à leur retour, nous marchâmes ſans ordre à travers les herbes & les brouſſailles. Nous paſsâmes la nuit près d'un puits nommé *Cullongqui* (puits de ſable blanc).

Le 27, paſſant à travers de grands bois de bambous ſecs, & après avoir fait un léger repas ſur les bords du *Nunkolo*, nous parvînmes à *Souſeta* village *Jalonka*, ſur le *Kullo*. Ce diſtrict comprend tout le pays le long des bords de la rivière Noire, principale branche du Sénégal. C'étaient les premières habitations humaines que nous voyions depuis cinq jours. Après beaucoup de prières, on nous donna des huttes pour coucher; mais on nous refuſa toute eſpèce de proviſions à cauſe d'une grande diſette qui avait régné dans le pays & pendant laquelle les habitans n'avaient vécu que de la poudre jaune qu'on trouve dans les coſſes du *Nitta* (eſpèce de mimoſa que les nègres nomment ainſi), & de graines de bambous qui, bien pilées & préparées, ont un goût aſſez ſemblable à celui du riz. Nous apprêtâmes alors pour notre ſouper une grande quantité de notre kouskous & pluſieurs habitans furent invités à notre repas : ils reconnurent cette attention en enlevant un écolier du maître d'école & en le dépouillant entièrement.

Afrique.

Le lendemain, nous arrivâmes à *Manna*; les habitans recueillaient les fruits des *Nittas*, arbres très-communs dans ce canton. Les coſſes ſont longues, étroites & contiennent quelques ſemences noires enveloppées dans la poudre fine & farineuſe dont j'ai parlé. Lorſqu'on mange cette poudre ſeule elle eſt viſqueuſe; mais avec du lait ou de l'eau elle forme un aliment agréable & nourriſſant.

La langue des habitans de *Manna* eſt celle qu'on parle dans le vaſte & montueux pays qu'on nomme *Jallonkadou*. Elle a quelques rapports avec le Mandingue; mais les peuples les regardent comme différentes.

Les *Jallonkas* n'ont point de ſouverain commun; ils ſont gouvernés par de petits chefs indépendans les uns des autres, & rarement unis entre eux, même en temps de guerre.

Le chef de *Manna* nous accompagna juſqu'au bord du *Baſing* (rivière Noire), que nous paſsâmes ſur un pont de bambous d'une conſtruction ſingulière. La rivière, en cet endroit, eſt unie, profonde & a peu de courant. Deux grands arbres, attachés par leurs cîmes, ſont aſſez longs pour gagner d'un bord à l'autre, les racines poſant ſur les rochers & les cîmes flottant ſur l'eau : on place quelques arbres dans cette direction, on les couvre de bambous

Afrique.

secs, de manière à former un pont flottant avec un abord en pente à chaque bout, à l'endroit où les arbres touchent aux rochers. Dans la saison pluvieuse ce pont est emporté par le débordement de la rivière, & tous les ans il est rebâti par les habitans de *Manna*, qui perçoivent pour cela, un petit péage de chaque passager.

Nous fûmes dans l'après-midi que deux cents Jallonkas s'étaient rassemblés près de la petite ville *Melo*, pour piller la caravane, ce qui nous fit changer de direction & marcher jusqu'à minuit. Avant d'entrer dans *Koba*, on s'aperçut qu'il manquait un homme libre & trois esclaves. On détacha six hommes pour faire des recherches, mais elles furent infructueuses; & ce ne fut que le lendemain vers onze heures, que nous retrouvâmes dans *Koba*, où nous nous étions arrêtés, l'homme libre & les esclaves qui avaient quitté la troupe: l'obscurité de la nuit les avait séparés de nous. Nous restâmes à *Koba* jusqu'au 30, & *Karfa* ayant loué une escorte nous nous rendîmes à *Tinkingtang*: de là marchant par un pays inégal & pierreux, nous arrivâmes au soir à *Lingicotta*, petit village dans le district de Woradou. Ce ne fut qu'à notre arrivée que nous mangeâmes la dernière poignée de farine de nos provisions.

Le 2 mai, les eſclaves étant très-fatigués, nous fîmes halte à neuf milles, à l'oueſt, dans un village où, par ſon crédit, le maître d'école nous procura quelques proviſions. De là il envoya un meſſager à Malacotta pour apprendre ſon arrivée dans le pays à ſes amis, il les pria en même temps de préparer beaucoup de vivres pour régaler la caravane pendant deux ou trois jours. Afrique.

Le 3, nous partîmes pour Malacotta, & nous attendîmes dans un village à mi-chemin, le retour du meſſager qui arriva vers deux heures. Le frère aîné du maître d'école le ſuivait; l'entrevue de ces deux frères qui ne s'étaient pas vus depuis neuf ans, fut tendre & touchante; ils reſtèrent quelques temps ſans pouvoir parler; enfin le maître d'école reprenant la parole, montra Karfa à ſon frère, en lui diſant: « voilà l'homme qui m'a » ſervi de père dans le Manding, je vous l'au- » rais déſigné plutôt, mais mon cœur était trop » plein. »

Nous fûmes bien reçus à Malacotta : c'eſt une ville non murée. Les huttes, pour la plupart, ſont faites d'écliſſes de cannes, entrelacées à peu près comme un ouvrage de vannerie, & recouvertes de boue. Nous y paſſâmes trois jours, pendant chacun deſquels le maî-

Afrique.

tre d'école nous fit préſent d'un bœuf; les habitans de la ville rivaliſèrent avec lui ; ils ſont actifs & induſtrieux ; ils font du ſavon, en faiſant bouillir dans l'eau des piſtaches une leſſive de cendre de bois. Ils fabriquent auſſi du fer qu'ils portent à Bondou, pour l'échanger contre du ſel : une troupe de ces habitans revenus depuis peu de Bondou, apporta des détails concernant une guerre entre *Almami Abdulkader*, roi de *Fouta-torra*, & *Damel* roi des *Jalloffs*, dont les événemens devinrent le ſujet favori des chants de nos muſiciens & des converſations de tous les pays qui bordent le Sénégal & la Gambie.

Abdulkader, voulant propager ſa religion, avait envoyé à *Damel* une ambaſſade pareille à celle qu'il avait envoyée dans le *Kaſſon*. Deux Buſchréens portant chacun un grand couteau, au bout d'une perche, accompagnaient l'ambaſſadeur : admis en préſence de Damel, l'envoyé expoſa les intentions de ſon maître, & lui dit en lui préſentant les deux couteaux : « avec ce couteau, Abdulkader » ne dédaignera pas de raſer la tête de Damel, » ſi Damel veut embraſſer la foi de Mahomet ; » avec celui-ci, Abdulkader coupera la gorge » de Damel, ſi Damel le refuſe : choiſiſſez. » Damel répondit froidement qu'il ne voulait,

ni avoir la tête raſée, ni la gorge coupée. Alors on ſe prépara à la guerre; à l'approche d'Abdulkader les habitans comblèrent leurs puits, détruiſirent leurs ſubſiſtances & abandonnèrent leurs habitations. Il marcha ainſi trois jours, à travers un pays déſert; ſon armée ſouffrit tellement de la diſette d'eau, que pluſieurs de ſes gens périrent en route. Il changea de marche & gagna un bois, où ſes ſoldats ayant trouvé de l'eau, appaiſèrent leur ſoif, ſe couchèrent ſans précaution & s'endormirent ſous les arbres. Damel les attaqua dans cette poſition, un grand nombre fut tué, un plus grand fut fait priſonnier : parmi ces derniers ſe trouva Abdulkader lui-même. Ce prince extravagant fut conduit devant Damel, dont la conduite en cette occaſion eſt citée avec les plus grands éloges. Il pouvait le faire périr, & les réponſes orgueilleuſes de ſon captif ſemblaient le provoquer à cet acte de vengeance; il ſe contente de le retenir eſclave juſqu'à ce que ſa préſence dans ſon royaume ne fut plus un ſujet d'alarme pour ſes voiſins : cet eſclavage ne dura que trois mois, après leſquels Damel le rendit aux ſollicitations des habitans de Fouta-Torra.

Afrique.

Cette hiſtoire, toute étrange qu'elle eſt, me fut confirmée par des Européens ſur la

Afrique.

Gambie, & par des eſclaves qui furent faits priſonniers avec Abdulkader & qu'on tranſportait aux Indes Occidentales.

Le 7 mai, après avoir traverſé le *Ba-lée*, (rivière du Miel), nous arrivâmes à *Bintingala*, ville murée, où nous reſtâmes deux jours : de là nous allâmes à *Dindikou*, capitale du diſtrict de *Konkadou*, dont les hauteurs produiſent beaucoup d'or. Je rencontrai dans cette ville un nègre dont les cheveux & la peau étaient d'un blanc obſcur : c'était un de ces hommes que dans les îles Eſpagnoles de l'Amérique, on nomme *albinos*, nègres blancs. Leur peau d'une teinte cadavéreuſe eſt déſagréable à la vue ; les naturels regardent cette couleur comme l'effet d'une maladie.

Le 11 mai, nous arrivâmes à *Satadou*, capitale d'un diſtrict auquel cette ville donne ſon nom : elle était autrefois d'une grande étendue ; mais pluſieurs familles l'ont quittée à cauſe des incurſions des Foulahs de Fouta-Jalla, qui venaient ſecrètement par les bois, enlever les gens qu'ils trouvaient dans les champs de grains, & même aux puits près de la ville. Le 10, nous traverſâmes le *Falemé*, le même fleuve que j'avais déjà paſſé à Bondou. On le paſſe aiſément à gué dans cet endroit ; le courant n'a pas deux pieds de profondeur,

l'eau en eſt très-pure & coule ſur un lit de ſable & de gravier. Nous paſſâmes la nuit à *Médina*, petit village appartenant en entier à un marchand Mandingue, qui, par un long commerce avec les Européens, a conſervé quelques-unes de leurs habitudes. On le ſert dans des plats d'étain, & ſes maiſons reſſemblent à celles des Anglais ſur la Gambie. Afrique.

Le 13, une caravane d'eſclaves appartenant à des Serawoullis, convint de faire route avec nous juſqu'à *Baniſerile*, capitale du *Dentila*, à une grande journée de *Médina*. Après une marche fort pénible nous arrivâmes tard à *Baniſerile*. Un de nos Slatées était natif de ce lieu; il en était abſent depuis pluſieurs années; il m'invita à aller avec lui à ſa maiſon. Ses amis le reçurent avec de grandes démonſtrations de joie: auſſitôt qu'il ſe fut aſſis près du ſeuil de ſa porte, ſa future épouſe lui apporta dans une calebaſſe un peu d'eau, le pria de s'en laver les mains, & lorſqu'il eut fini, elle avala cette eau avec la plus vive émotion de plaiſir. Cette action eſt la plus grande preuve qu'une femme puiſſe donner à ſon amant de ſa fidélité & de ſon attachement.

Nous reſtâmes deux jours en cette ville pour y acheter du fer, du beurre de ſhéa, & quelques autres articles propres à vendre à

Afrique.

la Gambie. Le Slatée de cette ville, ayant appris que les eſclaves étaient à bas prix à la côte, reſta chez lui pour y terminer ſon mariage.

Le 16, nous marchâmes par les bois juſqu'à la vue de *Jali-funda*. Décidés à paſſer la nuit à *Kirwani*, grande ville où nous arrivâmes à quatre heures : nous n'en approchâmes pas. *Kirwani* eſt dans une vallée, le pays eſt ſans bois & bien cultivé ; les habitans ſont actifs & induſtrieux ; leur agriculture eſt à un grand point de perfection, car ils ramaſſent pendant la ſaiſon ſèche, le fumier de leur bétail, dont ils font de grands tas pour en fumer leur terres dans la ſaiſon, ce que je n'avais pas encore vu en Afrique. Près de la ville, on voit pluſieurs fourneaux dans leſquels les habitans préparent le fer qu'ils forgent enſuite en petites barres d'environ un pied de long ſur deux pouces de large. Deux de ces barres font une bêche à la manière Mandingue.

Le lendemain de notre arrivée, un Slatée du lieu vint propoſer à Karfa, de lui échanger un eſclave. Le marché fut bientôt conclu, quelque peu de drap & du beurre de shéa, décidèrent Karfa.

Le 20, nous entrâmes dans le déſert de *Tenda*, qui a deux jours de marche ; les bois y ſont épais & le terrain y va en pente, au

ſud-oueſt. Nous y rencontrâmes une caravane de 27 perſonnes revenant de la Gambie, preſque toutes armées de fuſils. Ces nègres avaient de grands baudriers d'écarlate & des chapeaux à l'européenne ; nous apprîmes d'eux qu'il y avait peu de demandes d'eſclaves ſur la côte. A cette nouvelle, les Serawoullis nous quittèrent & prirent le chemin du nord pour ſe rendre à Kajaaga. Nous arrivâmes le ſoir ſur le bord d'un étang nommé *Tabbayée*, où nous nous repoſâmes quelque peu &, marchant enſuite pendant la nuit, les uns près des autres, nous arrivâmes à *Tambaconda*, petite ville murée où nous fûmes bien reçus : nous y paſſâmes quatre jours, à cauſe d'un procès que *Modi-Lémina*, l'un des Slatées de la caravane, y eut au ſujet d'une femme qu'il avait épouſée, dont il avait eu deux enfans & dont il était ſéparé depuis huit ans qu'il avait paſſés dans le Manding, ſans donner aucune de ſes nouvelles. La femme le croyant mort s'était remariée & avait eu deux autres enfans de ſon ſecond époux. *Lémina* réclama ſa femme, l'autre refuſa de la rendre : une aſſemblée de chefs décida que la femme choiſirait entre les deux maris ; *Lemina* était un peu plus âgé que ſon rival, mais il était beaucoup plus riche & il eut l'avantage.

Afrique.

On ne trouve plus de *shéas* dès qu'on a passé *Tambaconda*. Karfa m'en avertit & je pris sur cette arbre toutes les notions qu'on à vues précédemment. Nous passâmes près de *Sibikillin*, & nous couchâmes près d'un ruisseau qui courait vers la Gambie. Le lendemain après une marche fatigante dans un pays entrecoupé de montagnes & peuplé de singes & d'animaux féroces, nous arrivâmes à *Koumbou*, petit village, près duquel sont les ruines d'une grande ville détruite dans une ancienne guerre. Les habitans en sont à tel point inhospitaliers, que nous décidâmes de passer la nuit dans les champs & d'y faire des cabannes pour éviter la pluie que le temps annonçait.

Le 28, nous couchâmes dans une ville Foulah à sept milles dans l'oueſt; le 29, après avoir traversé le *Néola-kobà*, bras considérable de la Gambie, nous parvînmes à une contrée bien peuplée: là, plusieurs villes à la vue les unes des autres prises ensemble, sont nommées *Tenda*; mais chacune d'elles a encore un nom particulier. Nous logeâmes à *Koba-Tenda*, & y passâmes la journée du lendemain pour y prendre des vivres.

Le 30, nous entrâmes dans *Jalla-cotta*, ville considérable que des bandits Foulahs, venant

du Bondou, à travers les bois, infeſtent aſſez ſouvent. Ici, un de nos chanteurs échangea un eſclave contre une jeune fille qui appartenait à un habitant de la ville : jamais je ne vis de douleur plus attendriſſante que celle de cette infortunée quand elle apprit ſon ſort. Afrique.

Traverſant le lendemain une plaine couverte de *ciboas*, nous arrivâmes au bord du *Néviko*, bras de la Gambie, qui dans la ſaiſon pluvieuſe eſt ſouvent funeſte aux voyageurs. Après que nous l'eûmes traverſé, nos chanteurs célébrèrent notre arrivée dans les terres de l'oueſt. Ce pays eſt très-plane, ſon ſol eſt un mélange de ſable & d'argile. Le ſoir il plut beaucoup & nous eûmes recours aux feuilles de ciboa, qui placées ſur la tête, défendent tout le corps de la pluie : nous paſſâmes la nuit ſous un grand tábba, près des ruines d'un village. Le lendemain, après avoir traverſé le *Noulico*, gros ruiſſeau qui coule vers la Gambie, je me revis à ma grande joie ſur les bords de cette rivière, qui dans cet endroit eſt profonde, peu rapide & navigable. Sur la rive méridionale, vis-à-vis le lieu où nous étions, eſt une grande plaine de terre argileuſe, nommée *Toumbi Tourila*, eſpèce de marais dans lequel des voyageurs ſe ſont ſouvent perdus, parce qu'il faut plus d'un jour pour la

Afrique.

traverſer. Un peu avant la nuit nous arrivâmes à *Seeſukunda*, village du Wouli; les eſclaves ayant cueilli des fruits de *Nittas*, les habitans ne voulurent pas permettre qu'ils entraſſent dans leur village avec ces fruits.

Le lendemain, paſſant par pluſieurs villages où l'on ne voulut pas nous recevoir, quoique nous fuſſions très-fatigués, nous atteignîmes *Baraconda*, où nous paſſâmes la journée du 4. Le 5, nous arrivâmes de bonne heure à *Médina*, capitale du Wouli; je demandai des nouvelles du roi qui m'avait ſi bien reçu à mon paſſage, & j'appris avec chagrin qu'il avait été dangereuſement malade; *Karfa* ne voulant pas permettre que la caravane s'arrêta, je lui fis dire, par l'officier prépoſé aux droits que ſes prières pour mon bon voyage n'avaient pas été inutiles : nous arrivâmes le lendemain à *Jindey*, où j'avais quitté dix-huit mois auparavant mon ami, le docteur *Laidley*.

Karfa, d'après mon avis, laiſſa ſes eſclaves à *Jindey* &, ne voulant pas me quitter juſqu'à mon départ d'Afrique, il m'accompagna. Nous partîmes le 9 de bon matin; je quittai avec la plus vive émotion mes malheureux compagnons de voyage que la miſère & la captivité attendaient dans une autre terre.

Nous

Afrique.

Nous arrivâmes le soir à *Tendacunda*, où nous fûmes agréablement reçus chez la *Seniora Camilla*, qui avait veçu plusieurs années à la Factorie Anglaise & qui parlait bien l'anglais; elle m'avait connu avant mon départ, mais mes vêtemens & ma figure étaient si différens de ceux des européens, qu'elle me prit d'abord pour un Maure. Lorsque je me nommai, elle me regarda avec surprise & m'assura que personne sur la Gambie ne s'attendait à me revoir; qu'on avait répandu le bruit que j'avais éprouvé le sort du major Houghton. J'appris avec peine que *Demba* & *Johnson* n'étaient pas revenus. *Karfa* nous écoutait avec attention; tout lui semblait merveilleux, tout attirait ses regards & excitait son admiration, le lit sur-tout: il me demandait l'usage de chaque chose & m'embarrassait quelquefois.

Le 10, M. *Robert Ainseley* ayant appris que j'étais à *Tendacunda*, m'offrit son cheval & m'apprit que le docteur Laidley demeurait maintenant à *Kaye*, situé un peu plus bas sur la rivière & qu'il était allé à *Doumasansa* pour acheter du riz; il m'invita à rester chez lui à Pisania, jusqu'au retour du docteur; j'acceptai & Karfa me suivit. J'y arrivai vers dix heures; le Schouner de M. Ainsley était à l'ancre devant la place: c'était pour Karfa

Afrique.

l'objet le plus ſurprenant. Il eut de la peine à comprendre l'uſage des mâts, des voiles, des agrès; il ne concevait pas qu'on pu faire mouvoir un ſi grand corps par la ſeule force du vent. Toute la compoſition du vaiſſeau était neuve pour lui & excita ſa méditation pendant la plus grande partie du jour.

Le docteur Laidley arriva le 12 vers midi; ſa joie & ſa ſurpriſe furent extrêmes. Je repris auſſitôt l'habillement Anglais & je me raſai. Karfa me vit avec plaiſir vêtu d'une manière nouvelle, mais il regretta ma barbe. Le docteur acquitta mes engagemens pécuniaires; au lieu du prix d'un eſclave de choix convenu avec Karfa pour ſes ſoins, je lui en fis compter deux & j'envoyai, par ce Slatée, un préſent au bon maître d'école. Le docteur s'était chargé de placer les eſclaves de Karfa & ce bon nègre attendri de tant de ſoins me diſant ſouvent avec ſenſibilité: « mon voyage a vraiment été heureux. » Il s'écriait en voyant les produits de notre induſtrie, *fato fing inta feng*. (Les hommes noirs ne ſont rien).

La ſaiſon des pluies approchant, j'engageai Karfa à retourner à *Jindey* trouver ſes gens. Le 14, il me quitta avec beaucoup d'attendriſſement; nous eſpérions nous revoir encore, mais notre attente fut trompée.

Le *Charleſtown*, vaiſſeau américain commandé par M. *Charles Harris*, entra le 15 dans la rivière & échangea ſa cargaiſon conſiſtant en rhum & en tabac contre des eſclaves. J'avais pris le parti de m'embarquer ſur ce vaiſſeau & d'aller en Amérique, d'où je trouverais facilement un paſſage pour l'Angleterre ; je me ſéparai donc du docteur Laidley, à qui j'avais mille obligations, & de mes autres amis : je partis le 17 juin. Nous reſtâmes à Goré juſqu'au commencement d'octobre ; nous arrivâmes enfin au port *Saint-Jean*, à Antigoa, où je trouvai le Paquebot le *Cheſter-field*, qui me ramena à *Falmouth* le 22 décembre ; je me rendis de là, immédiatement à Londres, après avoir été abſent d'Angleterre pendant deux ans & ſept mois. Afrique.

INTRODUCTION

Au voyage de M. BROWNE.

Ce voyage dans l'intérieur de l'Afrique, par la côte orientale, complette preſque la connaiſſance du milieu de ce continent. Tout porte à croire que ſans les difficultés inſurmontables que M. Mungo Park, dans l'oueſt, & M. Browne, dans l'eſt, ont trouvés ſous leurs pas, ces deux intrépides voyageurs ſe fuſſent rencontrés ſur les bords du Niger dont ils auraient reconnu & déterminé le cours : et quelle n'eut pas alors été la joie de ces deux hommes entraînés par les mêmes motifs dans des régions lointaines & ſauvages, en ſe retrouvant ſi loin de leur patrie, riches de leurs découvertes & vainqueurs de tous les dangers qui les environnaient.

Réduit à reſter pendant trois ans dans l'intérieur du Darfour, M. Browne n'abandonna le projet de pénétrer dans l'occident pour rechercher le Niger, ou dans l'Abiſſinie pour y vérifier toutes les découvertes faites par le chevalier Bruce, que quand tous les moyens d'entreprendre ces voyages lui manquèrent. Forcé de revenir en Egypte, il crut n'avoir pas aſſez fait pour ſa gloire ; il parcourut la Syrie, la Natolie & ne revint dans ſa patrie qu'après avoir reconnu ces provinces ſi dignes d'attirer les regards du voyageur, ſi intéreſſantes par leur ſplendeur paſſée & par l'état de dégradation où elles ſont tombées ſous l'empire des Ottomans.

Nous joindrons ici nos éloges à ceux que

l'Europe lettrée a donnés à ce ſavant voyageur, ſur ſa conſtance, ſon courage, la juſteſſe de ſes remarques, la clarté avec laquelle il les expoſe & ſur l'opiniâtreté qu'il a miſe dans ſes recherches. Cette gloire, il ne la doit qu'à lui ſeul; c'eſt en ſervant les arts, les ſciences & le commerce qu'il ſe l'eſt acquiſe.

Il ne nous reſte plus qu'un mot à dire ſur la marche que nous avons ſuivie dans l'abrégé du voyage de M. Browne. Aſſez d'écrivains ont publiés des relations ſur l'Egypte, & dans les volumes précédents on a lu aſſez de détails ſur les mœurs, les coutumes, les vêtements, &c. des peuples de ces contrées pour que nous nous ſoyons abſtenus d'en parler. Nous n'offrons à nos lecteurs que ce qu'un long ſéjour au Caire a mis notre voyageur à même de reconnaître plus particulièrement, &, paſſant rapidement ſur les faits connus, nous arrivons au Darfour, principal objet de notre travail. Là, nous n'avons omis aucun fait, aucun indice, & nous oſons aſſurer que le lecteur y retrouvera l'exacte deſcription que M. Browne en donne, & que nous n'avons que reſſerrée. Nous avons également paſſé rapidement ſur la Syrie, la Natolie & Conſtantinople: les abrégés des voyages de Norden, Niebuhr & Choiseuil-Gouffier ont aſſez fait connaître ces contrées: nous n'avons cité que l'entrée du Pacha de Damas, en cette ville, avec la caravane ſacrée, bien perſuadés que dans un ouvrage tel que celui-ci, le lecteur n'aime à s'inſtruire qu'en s'amuſant, qu'il rejette tout ce qui a déjà été dit & qui n'ajoute pas à ſes connaiſſances ou à ſes plaiſirs.

LIVRE SECOND.

VOYAGE de M. BROWNE en Egypte, dans le Darfour & en Syrie, en 1792 jusqu'en 1798.

CHAPITRE PREMIER.

Alexandrie.—Ses deux ports.—Végétation.—Antiquités.—Population.—Gouvernement.—Commerce.—Manufactures.—Anecdotes.—Voyage à Siwa.—Tentatives pour pénétrer jusqu'au Temple de Jupiter-Ammon.—Route.—Animaux du désert.—Siwa.—Relations.—Mœurs & productions.—L'auteur veut & ne peut pénétrer dans le désert.

PLUSIEURS voyageurs ont écrit sur l'Égypte, & le lecteur a vu dans les volumes précédens un abrégé de leurs relations. Nous ne nous arrêterons, donc dans celui que nous allons offrir du voyage de Browne, qu'à ce qui nous paraîtra nouveau pour le lecteur, ou à ce qui aura été

Afrique.

obſervé par l'auteur ſous un aſpect différent de celui ſous lequel ſes prédéceſſeurs l'ont vu.

J'arrivai, dit Browne, en Égypte le 10 janvier 1792, après un voyage de vingt-ſix jours qui n'eut rien de remarquable & qui fut exempt de dangers.

Alexandrie peut à peine faire reconnaître l'un des principaux monumens de la magnificence de ſon fondateur, l'entrepôt du commerce de l'Orient & le théâtre du luxe d'Antoine & de Cléopâtre : quinze ſiècles ont fait diſparaître ſon opulence.

On ne peut ſe former une idée de l'ancienne étendue de cette ville par les murailles qui l'entourent aujourd'hui & qui furent bâties par les Saraſins. Elles ſont entrenues avec ſoin pour réſiſter à la cavalerie des Mamelouks & aux Arabes Bédouins qui enlèvent ſouvent le bétail des environs (1).

Une colonnade détruite à plus de moitié eſt le ſeul reſte de l'ancienne ville qui ſoit digne de remarque : on la voit près de la porte de Roſette.

---

(1) Le lecteur voudra bien se souvenir en lisant tout ce qui a trait à l'Egypte, que ceci fût écrit avant l'invasion des Français.

Afrique.

Tout porte à croire que cette ville était autrefois plus étendue qu'aujourd'hui. Cependant on ne trouve des maiſons que dans un coin de l'eſpace qui eſt entre les deux ports; le reſte eſt occupé par des jardins où l'on cultive les fruits & les légumes auxquels les gens du pays ſont habitués, & par le lieu où l'on jette les immondices & les décombres. Les ruines qui rempliſſent le ſol dans cet endroit ſont cauſe qu'il ne peut être propre à la culture. On voit de toutes parts des monceaux de décombres qui atteſtent l'ancienne grandeur de cette ville; les ſoins que les habitans prennent de creuſer la terre, & les fortes ondées de pluies font ſouvent découvrir des morceaux de marbres précieux, des fragmens de ſculpture & d'anciennes médailles.

Le nouveau port dont le fond eſt rocheux & où les vaiſſeaux ſont expoſés à certains vents, eſt ſitué à l'eſt & n'a jamais été bon; le défaut d'eau fait que les vaiſſeaux y ſont reſſerrés dans un étroit eſpace. D'après le deſſein que Norden en a tracé & l'atteſtation de pluſieurs vieillards qui diſent avoir vu l'eau juſqu'à l'entrée de l'ancienne douane, on peut croire que la mer ſe retire, & que la nature a beaucoup contribué aux changemens opérés dans ce port.

L'ancrage eſt sûr dans le vieux port où l'on

Afrique.

trouve toujours cinq & ſix braſſes d'eau; mais quoi qu'un peu moins ſpacieux que le nouveau, il eſt réſervé aux ſeuls mahométans.

A l'extrémité orientale de la ville où l'on croit qu'était autrefois le phare, on trouve un fort en ruines, joint au continent par une chauſſée de pierre où l'on a pratiqué pluſieurs arches pour affaiblir l'effet de l'eau. On voit auſſi, du côté du couchant, une muraille non moins dégradée.

Les maiſons d'Alexandrie ſont en maçonnerie, à deux étages & commodes. Quoique les toits ſoient en terraſſes, elles ſont bien garanties des pluies d'automne.

Il n'y a plus que ſept citernes en état de ſervir: elles contiennent aſſez d'eau pour l'uſage des habitans; leur éloignement fait une reſſource à la claſſe indigente du peuple, qui charie l'eau ſur des chameaux & vend quatre ou cinq *paras* (1) la charge d'un de ces animaux.

Les toits des citernes ſont en bois, ce qui fait penſer qu'ils ſont auſſi anciens que les citernes mêmes, car, dans un pays où le bois eſt très-rare & la pierre très-abondante,

(1) Le *para* vaut un sol de France.

on ne peut croire que les habitans actuels les euſſent conſtruits à ſi grands frais. Afrique.

Le ſol naturel d'Alexandrie eſt pierreux & ſablonneux, par conſéquent ſtérile. Cependant on trouve preſque par-tout une couche végétale légère propre à toutes cultures & qui a ſans doute été rapportée. Les jardins produiſent des oranges & des citrons; les dattes, ſans être de la première qualité, ſont bonnes & la culture en eſt lucrative; l'aſpect des dattiers offre un coup-d'œil agréable.

La culture des herbes potagères & des racines réuſſit bien à Alexandrie au moyen de fréquentes irrigations. Les arbres fruitiers indigènes ſont le Nerprun & le Caffier, que les habitans nomment *Kiſchné*. Le premier porte un fruit de la groſſeur d'une ceriſe, avec un noyau, mais qui par ſon parfum & ſa couleur reſſemble plutôt à la pomme.

La colonne de Pompée & l'Obéliſque ſont les monumens antiques qui ont éprouvé le moins de dégradation. On ne peut cependant plus lire ſur la colonne l'inſcription que Pocoke en a autrefois copiée.

On trouve dans la grande moſquée un ſarcophage de marbre ſerpentine, ſemblable à celui qui eſt au Caire & que Niébuhr a décrit. Il eſt chargé d'hiéroglifes & n'a point

Afrique.

reſſenti les effets du temps. Un fermier de la douane voulut, dit-on, autrefois l'enlever pour l'offrir à l'empereur d'Allemagne : il avait, à cet effet, gagné les chefs du pays. Son ſecret fut découvert. Le peuple s'aſſembla en tumulte & il fallut qu'il renonçât à ſon projet. Depuis ce temps, on en permet à peine la vue à un étranger.

Des mahométans de diverſes nations, des chrétiens grecs, des Arméniens & des Juifs compoſent la population d'Alexandrie, qui ne s'élevait à guère moins de vingt mille ames en 1792. Mais la peſte de 1796 en a beaucoup diminué le nombre. La ſituation du couvent des moines grecs eſt délicieuſe & romantique.

Dans l'eſt de la ville, ſur les bords de la mer, on voit les maiſons des conſuls & des négocians européens les unes près des autres. Ils font ſociété entre eux, vivent à la manière européennes & ne ſont jamais troublés que par leurs propres querelles.

Souvent dupes des Francs qui le ſont eux-mêmes des courtiers & autres agens du pays que leur commerce les obligent d'employer, les habitans d'Alexandrie ſe portent rarement à quelque malhonnêteté envers les étrangers, quoi qu'ils ayent la réputation de ne pas les aimer beaucoup.

Google

Un Sardar, tantôt caſchef, tantôt officier inférieur, commande le fort & les troupes de la ville. Les habitans ſont chargés du gouvernement civil. Un Arabe nommé par le Grand-Seigneur remplit les Fonctions de Cadi ou premier magiſtrat; des Scheiks & les Imans des deux moſquées rempliſſent les autres places de la magiſtrature. Afrique.

Les revenus d'Alexandrie ne vont pas au-delà de 4,500 bourſes, ou 225,000 liv. ſter. Du temps de Ptolomée, ils montaient à 12,500 talens, ou deux millions & demi-ſter.

Alexandrie fait un commerce plus conſidérable que Damiette. Tout ce que l'Europe tire d'Égypte & tout ce qu'elle y envoye, paſſe par ſes ports. Les îſles de Candie & de l'Archipel y portent le bois de charpente & de conſtruction pour les vaiſſeaux; Conſtantinople y verſe en grande quantité le cuivre brut & travaillé. Le café, le riz, les cuirs non-tannés, partent de tous les ports de l'Égypte, & ce paſſage continuel de tant de marchandiſes tient les habitans dans la plus grande activité.

De petits bateaux, portant de quinze à cinquante tonneaux, font le cabotage de Roſette à Alexandrie. Les marchandiſes que l'on tranſporte de Roſette au Caire y ſont portées ſur des bateaux d'une autre forme. Le ſafran qu'on

Afrique.

cultive en Egypte, & le ſéné, qui vient principalement par Suez, & qu'on recueille en partie dans la Nubie près de la première cataracte du Nil, ſont les principaux articles que les Européens prennent en retour des marchandiſes qu'ils apportent en Égypte.

Le commerce du drap que l'Europe fourniſſait eſt beaucoup diminué; les Égyptiens y ont ſubſtitué les draps du pays. Livourne fournit encore à Alexandrie quelque peu de corail travaillé, & Veniſe de la verroterie.

Pluſieurs langues ſont très-familières aux habitans d'Alexandrie : mais l'arabe dont ils ſe ſervent eſt mêlé de beaucoup de mots tirés du turc & de pluſieurs autres idiômes.

La perſévérance & l'adreſſe qu'Hirtius a remarqué en eux, ſe fait encore diſtinguer parmi leurs traits caractériſtiques. Le moyen qu'ils emploient pour fendre une ancienne colonne de trois ou quatre pieds de diamètre eſt ingénieux. Ils font une entaillure d'un demi-pouce de profondeur & qui s'étend ſur un douxième de la circonférence, &, mettant à chaque extrémité de l'entaillure un morceau d'acier de la grandeur d'une pièce d'argent de cinq francs, ils enfoncent un coin dans le milieu. Pendant ce temps-là, cinq ou ſix morceaux d'acier ſont placés à égale diſtance autour de la colonne,

& on les y fait entrer à petits coups de marteau : bientôt la colonne eſt partagée régulièrement. Afrique.

On fabrique à Alexandrie des lampes & des phioles de verre vert & de verre blanc. Au lieu d'alkali, on ſe ſert de natrun : on trouve de l'excellent ſable ſur la plage baſſe de la côte.

Le gouvernement & les habitans d'Alexandrie eurent, il y a quelque temps, une querelle au ſujet de la conduite des chrétiens Syriens chargés de la douane. Les habitans d'Alexandrie ne ſont pas dociles & leur ſituation les enhardit contre le gouvernement. Ils regardent les Beys comme des uſurpateurs rebelles à la Porte & s'attachent à profiter de leurs moindres fautes. Les Beys veulent les traiter comme les autres Égyptiens, mais ils les trouvent ſans ceſſe occupés à perpétuer leur autocratie imparfaite qu'ils ont maintenue juſqu'à préſent à force de ſubſterfuges.

Les magaſins publics furent fermés par un Caſchef envoyé par Mourad-bey pour remplir cet ordre. Cet officier, chargé d'arrêter & de mener au Caire le Scheik Mohammed-el-Miſſiri, un des principaux Mullas, diſtingué par ſon eſprit & ſon éloquence, & toujours oppoſé aux volontés des beys, n'était point accompagné de ſoldats; il fut bientôt contraint de ſortir de la ville & les habitans chaſsèrent

Afrique.

en même temps le surintendant de la douane contre qui ils avaient souvent, mais inutilement porté des plaintes au Bey. Après ces démarches hardies, on répara les murs de la ville & on la mit en état de défense; tous les habitans furent divisés en districts & armés ou à leurs frais ou aux dépends du public. Un mois après, un corps de troupe marcha contre Alexandrie pour la faire rentrer dans le devoir: des députés de cette ville annoncèrent aux Caschefs qui le commandaient qu'ils seraient reçus amicalement s'ils venaient sans intentions hostiles, sinon, que tous les habitans s'opposeraient à son entrée. L'un des Caschefs ne se sentant pas en force pour soumettre la ville, déclara qu'il ne voulait que certifier que les habitans étaient toujours attachés au gouvernement & que Mourad-bey avait été trompé sur la cause de leurs préparatifs. Quinze jours après il quitta Alexandrie, n'emportant qu'un présent de peu de valeur, que lui offrirent les marchands européens.

Déterminé à découvrir les vestiges du temple de Jupiter-Ammon, je me procurai un interprète & fis marché avec quelques Arabes, qui chariaient des dattes & d'autres marchandises de Siwa, pour qu'ils portassent mes provisions & mon bagage, & qu'ils me fissent passer

en

en ſûreté parmi les autres Arabes qui font paître leurs troupeaux dans le voiſinage de la mer. Nous partîmes d'Alexandrie le 24 février 1792, & ſuivîmes les côtes de la mer ; nous fîmes le premier jour huit milles (1) & j'aperçus les fondemens d'un grand nombre d'édifices, dont les reſtes étaient ſi dégradés, qu'il n'était pas poſſible de découvrir à quoi ils avaient ſervi & s'ils étaient anciens ou modernes. Nous ſuivîmes les côtes pendant neuf jours, ſans jamais perdre la mer de vue. La côte eſt unie, le ſol plane & ſablonneux : quelques endroits ſont couverts de verdure, &, quoique l'herbe ne conſiſte qu'en différentes eſpèces de kalis, elle ſuffit pour les chameaux. Nous portions avec nous de l'orge & de la paille hachée pour nos chevaux. Afrique.

Dans les longs voyages, les orientaux ſe ſervent d'une eſpèce de beurre clarifié qu'ils appellent *miskli* & qui ſe conſerve long-temps. On l'apporte de la côte occidentale de Barbarie. (2)

(1) Dans tout le cours de cet ouvrage il n'est question que de milles géographiques.

(2) Ne serait-ce pas le beurre végétal dont parle M. Mungo-Park ?

Afrique.

Nous vîmes, preſque par-tout où nous nous arrêtâmes, des gerboiſes, des tortues, des lézards & quelques ſerpens. Une immenſe quantité de limaçons étaient attachés aux herbes épineuſes que nos chameaux paiſſaient ; nous n'aperçûmes guère d'autres oiſeaux que ceux de mer, un petit épervier qu'un voyageur tua, fut le ſeul oiſeau de terre que je vis.

Nous trouvâmes près de quelques ſources des lapins ſauvages, nous remarquâmes auſſi des traces de gazelles & d'autruches. Un vent de nord-oueſt & de nord-oueſt quart de nord, nous incommoda beaucoup ainſi que des ondées de pluie journalières.

Des partis de Bédouins gardaient leurs troupeaux ſur le chemin & dans le voiſinage du lac Maréotis, maintenant à ſec. Pluſieurs nous reçurent avec hoſpitalité & bienveillance & nous régalèrent de lait, de dattes & de pain frais.

Le 4 mars, nous nous dirigeâmes vers le ſud-oueſt, & nous arriveâmes le 9 à Siwa à huit heures du ſoir.

De la mer à Siwa le chemin eſt ſtérile, rempli de ſable, de rochers & de talc.

Karet-am-el-Soghïr où nous paſſâmes le 7 eſt un lieu triſte dont les habitans ſont pauvres : on y trouve de la bonne eau ; le ſcheik-

el-Bellad, pour nous remercier de quelques petit préſens que nous lui avions faits, tua un mouton & nous en fit part. Ce village eſt indépendant ; ſon territoire ne produit que des dattes qui nouriſſent les habitans, leurs chameaux & leurs ânes. Afrique.

A un mille & demi de diſtance, on voit un boſquet de dattiers & un peu d'eau : on trouve dans le reſte de la route quelques parties de terre couverte d'une croûte de ſel.

Siwa répond parfaitement à l'idée qu'on a des Oaſes. Son terrain peu ſpacieux, mais fertile, eſt environné d'un déſert. Avant d'entrer dans la ville, on marche une demie-heure au milieu des dattiers ; nous mîmes pied à terre & nous nous aſſîmes, ſelon l'uſage, ſur le *nieſjed*, (place où l'on s'aſſemble pour prier). Près de cette place était le tombeau d'un marabou. Nous fûmes complimentés ſur notre arrivée par les chefs de la ville, qui nous conduiſirent dans un logement aſſez peu commode, mais le meilleur qu'ils euſſent : on nous apporta bientôt un grand plat de riz & de la viande bouillie ; les Scheiks aſſiſtèrent à notre repas.

Mes compagnons de voyage m'avaient fait paſſer, ſans m'en avertir, pour un Mamelouk ; mais le peuple ayant remarqué que

Afrique.

je ne me joignais pas à lui pour la prière du ſoir, conçut des ſoupçons ; il fallut s'expliquer le lendemain. Les Scheiks furent étonnés de mon projet de voyage dont ils ne concevaient pas les motifs ; cependant, grâce à quelques petits préſens, tous, un ſeul excepté, étaient diſpoſés à ſe concilier avec moi. Ce Scheik rigide était ſur-tout indigné de ce que j'avais pris le coſtume des Muſulmans. Après beaucoup d'altercations, on me laiſſa trois jours pour me repoſer, mais, pendant ce temps, je ne pus ſortir ſans être accablé de pierres & d'injures. Mon ſort s'améliora le quatrième jour, j'obtins la permiſſion de me promener dans la ville pour en examiner les choſes remarquables.

Suivant un ſentier bien ombragé à travers les jardins, j'arrivai à ce qu'on appelle des ruines. Je vis là, un édifice d'une antiquité inconteſtable, petit à la vérité, mais digne de remarques. Il n'y avait qu'une ſeule chambre & les murs étaient conſtruits de groſſes pierres pareilles à celles des pyramides. Cette chambre de trente deux pieds de long ſur quinze de large & dix-huit de haut, était autrefois couverte par ſix grandes pierres qui atteignaient d'une muraille à l'autre. Une grande porte & deux portes parallèles étaient à une

extrémité ; l'autre bout de la chambre était preſque entièrement en ruines : on n'y voyait aucune trace d'appartemens attenans, les murs étaient au dehors couverts de ſculpture. On y voyait trois rangs de figures qui ſemblaient former une proceſſion & dont les intervalles étaient remplis de caractères hyérogliphiques. La voûte était ornée de la même manière ; mais une des pierres était tombée & on n'en pouvait voir la ſuite. Les cinq autres pierres reſtaient entières, on en pouvait diſtinguer la ſculpture ; dans quelques endroits, les couleurs des peintures étaient encore conſervées.

Les environs de cet édifice atteſtent qu'il y en a eu d'autres que le temps a détruits juſqu'au niveau du ſol, & dont les habitans ont enlevé les matériaux qu'il eſt facile de diſtinguer dans les murs de leurs maiſons.

Par les ordres des Scheiks on nous avait préparé un excellent dîner dans un jardin où nous fûmes à l'abri des importuns. Le ſoleil était près du méridien, j'en profitai pour prendre hauteur & je trouvai 29° 12' & une fraction de latitude nord, & 44° 54' de longitude eſt.

On me mena le lendemain dans des appartemens taillés dans le roc ; on n'y trouvait ni ornemens ni inſcriptions ; mais on dut les

Afrique.

creuſer avec beaucoup de peines. Ils ne contiennent rien qui annonce de quel uſage ils ont pu être : cependant on peut préſumer qu'ils ont été faits pour y dépoſer les morts.

Ce monument, ouvrage des premiers Égyptiens, me fit eſpérer d'en trouver de plus conſidérables en avançant davantage, ou du moins d'apprendre par le moyen des Arabes errans, quelque choſe ſur la poſition des ruines du fameux temple de Jupiter-Ammon, ſi, toutes fois, elles exiſtent encore. Il me ſemblait probable que les Arabes qui traverſent le déſert en tous ſens, euſſent quelques notions ſur ces ruines qui ne doivent être qu'à trois ou quatre journées de Siwa.

Les Scheiks que je conſultai ne purent m'indiquer cet objet de mes recherches, mais un d'eux m'apprit, qu'on trouvait en marchant vers l'oueſt un endroit appellé *Araſchié* où l'on voit des ruines ; mais il m'apprit auſſi qu'elles étaient entourées d'eau & que faute de bateau on n'en pouvait approcher. Quoique je fuſſe perſuadé que ce n'était pas l'Oaſe d'Ammon, je réſolus de m'y rendre : le 12 mars, je me mis en route. Au bout de deux jours nous arrivâmes dans le lieu qu'on nous avait indiqué : il eſt peu diſtant de la plaine de *Gégabid*. C'eſt une île au milieu d'un lac d'eau

salée ; on y voit beaucoup de rochers difformes, mais on ne peut croire que ce soient des restes d'architecture ; il est même hors de vraisemblance qu'on y ait jamais construit quelqu'édifice, puisqu'on n'y trouve ni sources ni arbres. Nous marchâmes encore quelque temps vers le sud ; mais nos recherches étant infructueuses, nous entrâmes dans le chemin qui va de Siwa à Alexandrie, & nous arrivâmes dans cette dernière ville, le 2 avril 1792. Afrique.

Sur la route de Siwa à Araschié, je vis un petit édifice d'ordre dorique : on n'y remarquait aucune inscription ; ses proportions annonçaient le beau temps de l'architecture ; il n'était cependant que de pierre calcaire.

La ressemblance des ruines de Siwa avec celles de la haute Égypte, prouve assez que les édifices d'où elles proviennent ont été bâtis par la même race d'hommes. Les figures d'Isis & d'Anubis s'y distinguent également dans les sculptures, & les proportions des colonnes sont les mêmes.

Les habitans de Siwa n'ont aucune tradition vraisemblable sur la nature sablonneuse des rochers qui sont dans le voisinage des ruines & qui diffèrent essentiellement des pierres de ces ruines.

Pour se rendre de Siwa à Berna sur la côte,

Afrique.

il faut quatorze jours, de Siwa au Caire douze jours & autant pour aller de Siwa à Charjé, principal village de l'Elwah.

L'Oaſe de Siwa a environ ſix milles de long & quatre milles & demi de large. Des dattiers, des grenadiers, des figuiers, des oliviers, des bananiers, des abricotiers rempliſſent une grande partie de cet eſpace. Les jardins y ſont bien entretenus & produiſent abondamment. On y cultive du riz rougeâtre qui diffère de celui du Delta, & du blé pour la conſommation des habitans. On y trouve des ſources d'eau douce & d'eau ſalée; mais la plupart des premières ſont chaudes & les étrangers qui boivent de leurs eaux ſont ſouvent attaqués de fièvres très-dangereuſes. Après les pluies, la terre reſte pendant pluſieurs ſemaines couverte de ſel.

Quatre ou cinq Scheiks ſont à la tête du gouvernement; leur dignité eſt élective, celui dont le parti eſt le plus fort l'obtient toujours. Souvent ils ſont oppoſés entr'eux, & le bien public en ſouffre; ils rempliſſent les fonctions de cadi & des juges, mais n'ont pas aſſez de conſidération pour maintenir l'ordre. Le peuple prend les armes pour le moindre prétexte, & les familles ennemies ſe font la guerre, même au milieu des rues.

Souvent un enfant nouvellement né eſt précipité du haut d'une maiſon dans la rue : c'eſt le fruit du libertinage des femmes que rien ne donne occaſion de ſoupçonner. On fait des recherches pour découvrir les auteurs du crime, elles ſont preſque toujours inutiles & bientôt on n'en parle plus. Afrique.

Les habitans de Siwa ont le teint plus foncé que les Egyptiens ; leur dialecte leur eſt particulier. Il font rarement uſage de café & de tabac ; il ſont de la ſecte de Malik. Les gens pauvres ſont vêtus fort ſimplement, ils vont preſque nus. L'habillement des autres reſſemble plus à celui des Arabes du déſert qu'à celui des Egyptiens ou des Maures. Ils portent une chemiſe de toile de coton blanc, qui leur tombe juſqu'à la cheville du pied & qui a de grandes manches ; ils ſe coiffent d'un bonnet rouge tuniſain & n'ont point de turban : leurs ſouliers ſont auſſi rouges. Dans le temps chaud, ils jettent ſur leurs épaules un drap bleu & blanc qu'on nomme *melayé* & auquel ils ſubſtituent une couverture de laine pendant l'hiver.

Les Siwans ont peu de meubles ; quelques vaſes de terre, quelques nattes en font la plus grande partie : on voit quelques uſtenſiles de cuivre chez les riches. Les caravanes de Mourzouk leur vendent quelques eſclaves ; ils

Afrique. tirent du Caire & d'Alexandrie, où ils vont vendre leurs dattes, en partie sèches & en partie battues & semblables à des confitures, les autres objets dont ils ont besoin. Ils mangent peu de viande & de poisson; notre pain leur est inconnu : ils mangent des gâteaux plats, sans levain & à demi-cuits, & des crêpes faites de farine & d'eau & frites dans de l'huile de palme : ils se nourissent principalement de riz, de lait & de dattes ; ils boivent une liqueur qu'ils tirent du dattier & qu'ils appellent *eau de dattier ;* elle peut enivrer quand elle est un peu fermentée. Ils n'ont, pour quadrupèdes domestiques, que des chèvres égyptiennes, des moutons dont la laine ressemble au poil de chèvre, quelques bœufs & quelques chameaux.

Les femmes de Siwa portent des voiles comme celles d'Égypte.

CHAPITRE II.

Route d'Alexandria à Roſette. — Aboukir. — Roſette.—Terané.—Foué.—Deirout & Demenhour. — Gouvernement de Terané. — Carlo-Roſetti. — Commerce du Natron. — Voyage aux Lacs.—Les Lacs.—Du Natron.—Couvents & manuſcrits cophtes.—Départ pour le Caire.

Le premier mai (c'eſt toujours Browne qui parle), je partis à cheval d'Alexandrie pour me rendre à Roſette : pendant deux milles, je marchai au milieu de veſtiges d'anciens édifices qui ne méritent pas d'être remarqués. Sur les bords du canal, on trouve aſſez d'herbe pour nourrir les troupeaux des habitans d'Alexandrie; on y voit auſſi beaucoup de dattiers.

La *Tapoſiris parva* de l'antiquité dont les ruines ſont en partie au bord de la mer & en partie ſous l'eau, était à deux mille d'Aboukir.

Aboukir n'eſt qu'un mauvais village. Près de là, eſt un petit port formé par une langue de terre, au bout de laquelle on a bâti une forteresſe peu redoutable où ſont quelques ſoldats

Afrique.

& un Tcherbachi, qui levent un droit de péage ſur tous ceux qui paſſent l'eau près de la fortereſſe. Il n'entre dans le port d'Aboukir que les vaiſſeaux qui veulent éviter le mauvais temps.

Le chemin d'Alexandrie à Roſette eſt indiqué par de petites colonnes de briques élévées de diſtance en diſtance. Nous mîmes huit jours & demi à le parcourir.

Les environs de Roſette méritent tous les éloges qu'on en a fait. Si l'on n'y trouve pas les ſites romantiques des bords du Rhin & du Danube, on contemple du moins avec plaiſir des champs fertiles qui produiſent preſque tout ce qui eſt agréable ou néceſſaire à la vie. Le riz couvrant la terre de ſa verdure, les boſquets d'orangers exhalant leur parfum, les dattiers à l'ombre épaiſſe, les moſquées & les tombeaux d'une architecture bizarre, mais ſimple; le Nil majeſtueux & fécondant, qui coule à regret vers la mer, ſont des tableaux ſublimes qui affectent délicieuſement l'ame du voyageur.

Les environs de Roſette offrent quelques reſtes d'antiquité. Le château d'Abou-Mandou qui en eſt à deux mille, s'éleve pittoreſquement ſur les bords du Nil.

Roſette eſt d'une forme régulière & oblon-

gue, elle eſt très-peuplée. Ses habitans ſont mieux civiliſés que ceux d'Alexandrie & du Caire. On compte parmi eux quelques Francs & beaucoup de Grecs. C'eſt l'entrepôt du commerce du Caire & d'Alexandrie; ſa manufacture de toile de coton ſuffit à la conſommation du pays. Afrique.

Une barre à l'embouchure du Nil au deſſous de Roſette, rend la navigation de ce fleuve dangereuſe. Le Nil qui, pendant ſes débordemens, forme pluſieurs petits bras, n'a que deux principales embouchures, celle de Roſette & celle de Damiette.

Le diſtrict de Roſette eſt ſous la direction de Mourad-Bey & le gouvernement du Caire, nomme un officier inférieur pour commander dans cette ville.

Pluſieurs ſavans, c'eſt-à-dire, pluſieurs théologiens & caſuiſtes mahométans vivent à Roſette dans une apathie ſtoïque. On les voit ſouvent aſſis dans leurs jardins, sur les bords du fleuve, occupés à fumer & à converſer.

Le 6 mai, je m'embarquai pour Terané. Un vent favorable nous porta juſqu'au canal de Menouf, qui eſt en ligne directe avec le cours du fleuve au deſſus du Delta.

Les villages de cette partie de l'Egypte ſont près les unes des autres, très-peuplés, & les

Afrique.

champs qui les environnent ſont très-bien cultivés. La plaine s'étend à perte de vue de chaque côté du fleuve, mais celle du côté de l'oueſt n'offre que très-peu de terres labourables. Les payſans y ont l'air pauvres, ce qui eſt néceſſaire ſous le gouvernement des Mamelouks.

Leur bétail eſt conſidérable & ils tirent beaucoup de profit du paſſage des étrangers. on trouve, dans quelques-uns de ces villages, des femmes pour la commodité des voyageurs; elles partagent leur gain avec le gouverneur qui les protège, & leur métier ne leur donne aucun air de légereté ou d'indécence.

Un bateau de Menouf nous porta en ſix heures à Terané. De Roſette à Terané je comptai plus de cent villages parmi, leſquels on diſtingue Foué aux préjudice duquel Roſette s'eſt agrandi. Son ſite eſt un des plus agréables qu'offrent les bords du Nil. Deirout, ſur la rive occidentale, eſt une grande ville; Demenhour, plus peuplé que Deirout, eſt ſur le canal qui porte l'eau à Alexandrie.

Terané eſt à l'embouchure la plus occidentale du Nil, à très-peu de diſtance de ſes bords. Les maiſons ſont bâties en briques de terre cuites au ſoleil; quelques-unes le ſont auſſi en pierre.

Mourad-Bey a ſous ſa dépendance la ville &

le diſtrict de Terané. Un de ſes caſcheſs eſt ordinairement chargé du gouvernement & de la perception des revenus. Lors de mon paſſage, *Carlo Roſetti*, marchand vénitien & conſul général de l'empereur d'Allemagne, était chargé de cette perception. Il ſe fit donner le privilège excluſif de recueillir & d'exporter le natron dont les Européens augmentaient beaucoup leurs demandes. Juſques là, cet article n'avait été d'aucun rapport pour les Beys, leurs agens le donnant aux Européens au plus bas prix poſſible. Afrique.

La quantité de natron qu'on tire des lacs, le prix qu'il coûte ſur les lieux & les impôts qu'on y met ſont incertains. Carlo Roſetti fut le premier qui en afferma le commerce; cette ſpéculation lui donna, ſur le diſtrict de Terané, une autorité preſqu'égale à celle des Caſchefs.

La conſommation du natron augmentait à Marſeille, à Veniſe & à Livourne. Les éſſais qu'on en fit à Londres ne furent pas ſans ſuccès. Roſetti chargea ſon neveu de réſider à Terané en qualité de ſon délégué, mais ce jeune homme n'était pas propre à gouverner un peuple accoutumé à n'obéir qu'à la crainte. Quelques ſoldats eſclavons ne ſuffiſaient pas pour protéger les gens employés à recueillir le natron; trois mois après mon départ de Terané,

Afrique.

le neveu de Roſetti mourut & ſa mort fut attribuée au poiſon. Depuis ce temps l'oncle a vendu une grande partie de ſon privilège & n'en retire preſque plus aucun profit.

Les droits du gouvernement ſur cet article ſe ſont élevés dans l'année de la plus grande conſommation à 32,000 patakes qui font 6,000 liv. ſter. La guerre en a beaucoup diminué la conſommation.

Le neveu de Roſetti me fit loger chez lui. Je parcourus le lendemain toute la partie du Delta qui eſt vis-à-vis la ville; j'y trouvai pluſieurs morceaux de colonnes & des ruines qui annonçaient d'anciens édifices, mais je ne vis point d'inſcriptions ni d'objets dignes de recherches.

Je me rendis aux lacs avec des Arabes qui allaient y chercher une charge de natron. Cinq eſclavons me ſervirent d'eſcorte. Nous marchâmes toute la nuit, à ſept heures du matin nous arrivâmes près d'une ſource voiſine du lac & nous nous y repoſâmes quelque temps pour nous rafraîchir. Le chemin de Terané aux lacs eſt plane & beau, quoique le pays ſoit ſtérile. Les édifices les plus voiſins de ces lacs ſont trois couvents habités par quelques religieux Cophtes. Deux ſont à un mille & demi du lac oriental, le troiſième en eſt à ſix mille. On voit encore quelques

quelques veſtiges d'autres bâtimens détruits depuis long-temps. Afribue.

On ne trouve dans cette partie de l'Égypte d'autres animaux que la gazelle & l'autruche qui y paraiſſent très-rarement. Les bords des lacs offrent ſeuls quelques plantes & quelques roſeaux. Le lac oriental eſt d'une forme très-irrégulière, & il eſt difficile d'en déterminer l'étendue. Il y a plus d'eau en hiver qu'en été. Je vis des marques qui m'indiquaient qu'il avait monté quatre pieds plus haut qu'il n'était en ce moment. On dit que vers la fin de l'été ces lacs ſont preſqu'à ſec & qu'alors l'eſpace qui a été couvert par l'eau reſte couvert de ſel. Au ſein du lac jaillit une ſource qui agite beaucoup l'eau. Près de cette ſource le thermomètre marquait 76°. tandis qu'en plein air il était à 87°. Le lac occidental ne diffère preſque pas de l'autre; dans tous les deux, l'eau eſt d'une couleur rougeâtre, & le fond qu'on aperçoit facilement eſt d'une couleur de ſang.

La ſurface de la terre autour des lacs eſt impregnée de natron; elle offre au pied la légère réſiſtance d'un terrain labouré qui a éprouvé une petite gelée. Le ſol eſt d'un ſable ſolide. Après la moindre évaporation, l'eau des lacs laiſſe toujours un ſédiment de ſel. Une

Afrique.

montagne voiſine de ces lacs offre, pour peu qu'on y creuſe la terre, des maſſes de natron plus alkalin & plus brillant, qui reſſemble aſſez à celui de Barbarie & à celui que j'ai remarqué dans le chemin de Soudan.

L'épaiſſeur du natron dans les lacs eſt d'une coudée ; il ſe régénère facilement. Les Arabes diſent que le pays qui le produit, s'étend à vingt jours de marche.

Le natron ſe vend à Terané une piaſtre le *Cantar* ; mais il eſt probablement enchéri par les frais. Les Arabes, malgré le privilège de Roſetti, en exportent furtivement & le vendent par tout où ils peuvent. La quantité que Veniſe en tirait annuellement eſt beaucoup diminuée.

Je viſitai les deux couvens cophtes les plus voiſins des lacs. J'y appris que le baron de Thunis ou Tholus que Catherine II, impératrice de Ruſſie, avait envoyé en Égypte quelques années auparavant pour détacher les Beys de la Porte, était le ſeul européen qui eût paſſé dans ce lieu avant moi. Cet envoyé, moins prudent que courageux, fut arrêté au Caire & mis ſécrètement à mort par l'ordre des Beys qui ne voulurent pas le livrer à la Porte qui le leur demandait.

Les religieux de ces couvents ont toute la ſimplicité des premiers âges. Rarement ils

mangent de la viande, plus rarement encore ils touchent au vin & au café. Ils ſont ignorans, mais étrangers au vice. Ils cultivent un petit jardin qui leur fournit les végétaux les plus uſuels, ils élèvent quelques volailles & ont leurs puits particuliers. La charité des chrétiens de leur ſecte leur fournit le reſte des choſes néceſſaires à la vie ; leurs beſoins comme leur dépenſe, ne s'étendent pas loin. On entre chez eux par une trappe appuyée en dedans par deux meules de pierre. Leurs couvens quoique bâtis depuis pluſieurs ſiècles, ſont encore en très-bon état. Afrique.

On me montra dans un des couvents, pluſieurs livres, les uns en langue cophte, les autres en arabe & même en ſyriaque. J'y vis un dictionnaire arabe & cophte, l'ancien & le nouveau teſtament, & les œuvres de Saint Grégoire de Naziance en arabe. Le ſupérieur me dit qu'ils avaient plus de huit cents volumes, mais il refuſa de m'en céder aucun, même de m'en faire voir d'autres. Les moines des ces couvents ne parlent que l'arabe vulgaire.

Je retournai après trois jours paſſés dans le voiſinage des lacs, à Terané. J'en partis pour le Caire où j'arrivai le 26 mai 1792.

Arique.

CHAPITRE III.

Le Caire.—Gouvernement de l'Egypte en 1792. —Pacha & Beys.—Mamelouks.— Leurs talens militaires.—Puiſſance & revenus des Beys.— Kalige.—Nil.—Moſquées.—Bains & Ockals. Maiſons.—Mœurs & uſages.— Différentes claſſes du peuple. — Cophtes.—Commerce.— Manufactures.—Monnaie.—Forteresſe. — Citernes.— Mis Attiké.—Ancienne Moſquée.— Ancienne Babylone. — Foſtat. — Boulak. — Gizé.—Tombeau de Schafey.—Bateaux pour ſe promener.—Gens qui charment les ſerpens. Magie.—Danſeuſes.—Cafés.—Tableau hiſtorique de ce qui s'eſt paſſé en Egypte avant la conquête des Français.—Beys actuels.

ONZE mois de ſéjour au Caire, m'ont mis à même de parler d'une manière plus exacte que tous ceux qui m'ont précédé, de cette ville célèbre.

La réputation d'une ville ſurnommée *la grande* & qui eſt la ſeconde de l'Orient, la capitale de l'Afrique & le théâtre d'événemens étonnans, ſa nombreuſe population compoſée de nations diverſes qui gardent leurs idiômes, leurs mœurs & leurs coſtumes, tout excite

l'admiration & la curioſité de l'étranger qui entre au Caire.

Le Caire eſt à l'eſt du Nil, un peu loin de ſes bords; mais le faubourg de Miſr-el-Attiké & celui de Boulak ſe prolongent juſqu'à ce fleuve. On voit au ſud-eſt & à l'eſt la chaine de montagnes qui ſuit le cours du Nil, juſque dans la Haute-Égypte; au nord du Caire, la plaine s'étend juſqu'au Delta, auquel elle reſſemble par ſes productions & par le ſol. Au-deſſous de la montagne eſt le fort, regardé comme redoutable avant l'invention de l'artillerie.

Cette ville, que les gens du pays appellent *Miſr*, ſans pareille, *Miſr*, mère du monde, n'a que des rues étroites, néceſſaires pour garantir les habitans de la chaleur d'un ſoleil vertical : on étend ſouvent une toile légère d'un rang de maiſon à l'autre, & cette perſpective offre auſſi ſon agrément.

Selim II, ſultan des Turcs, qui conquit l'Égypte, alors gouvernée, & depuis plus de 300 ans, par l'ariſtocratie militaire des Mamelouks, reſpecta ſes anciens préjugés. C'eſt d'après l'uſage qu'il établit, que le pacha ne fait que partager le pouvoir des Beys, & que ſon autorité dépend de leur volonté unanime. Les intérêts oppoſés de ces Beys occaſionnent ſouvent des guerres ſanglantes entre eux; mais ils oublient

Afrique.

leurs querelles & s'uniſſent tous contre un ennemi commun.

Sélim était trop sûr de ſon pouvoir pour craindre que ſes ordres fuſſent méconnus, & l'autorité du pacha fut d'abord très-étendue; mais elle s'anéantit ſucceſſivement par les intrigues des Beys. Préſident perpétuel du divan, ſa juridiction était plutôt civile que militaire. Long-temps cette aſſemblée ſe tint au château; à préſent elle a lieu dans le palais d'un des principaux Beys; cependant, lorſqu'on reçoit un firman de Conſtantinople, les Beys ſe rendent au château pour entendre les ordres de la Porte. Après la lecture, ils diſent : « *Eſmana oua taana* » (nous avons entendu & nous obeirons); dès qu'ils ſont dehors, ils s'écrient unanimement : « *Eſmana oua auſma* » (nous avons entendu & nous déſobéirons).

Salah Aga, eſclave de Mourad-bey, ſe rendit en 1791, par ordre du gouvernement d'Égypte, à Conſtantinople, pour y négocier la paix avec la Porte. Il offrit au Grand-Seigneur des chevaux, de riches étoffes & quelques autres objets. Il fut bien accueilli & nommé *vaquil el ſultan* (agent du ſultan) au Caire. On voulait par-là l'engager à diviſer les beys; mais ceux-ci ſentant le danger de leurs diviſions s'étaient réunis par intérêt, dès-lors ils ceſ-

sèrent d'envoyer le tribut à Conſtantinople.

Afrique.

Les Mamelouks ſont pour la plupart des eſclaves Circaſſiens, Géorgiens & Mingreliens; les autres ſont des priſonniers Autrichiens ou Ruſſes, qui préfèrent cet état à leur religion. Ce ſont les agens des Beys qui les recrutent à Conſtantinople; on admet quelquefois dans leur corps des eſclaves nègres qui viennent de l'intérieur de l'Afrique. On leur apprend tous les exercices qui donnent de la force & de l'agilité; on leur fait cultiver les lettres dès qu'ils montrent quelques diſpoſitions pour l'étude. Quelques-uns écrivent fort bien l'arabe, mais la plupart ne ſavent pas lire & Mouradbey eſt de ce nombre.

Toujours un ſimple Mamelouk eſt revêtu de l'habit militaire & armé d'une paire de piſtolets, d'un ſabre & d'un poignard; il eſt coiffé d'un bonnet vert, autour duquel eſt roulé un turban; le reſte de l'habillement reſſemble à celui de tous les autres mahométans & ſa couleur dépend de la fantaiſie de celui qui le porte: ils ont pourtant de longues culottes de drap de Veniſe cramoiſi, auxquelles ſont attachées leurs pantouffles rouges. A cheval, outre les armes dont j'ai parlé, ils ont une paire de piſtolets d'arçon & le *dubbous* (hache de bataille). Pour le combat, ils portent un caſque

Afrique.

ſur leur tête & une cotte de maille ſous leur robe. Ces cottes de mailles coûtent quelquefois juſqu'à cinq cents piaſtres : elles viennent de la Perſe & de Conſtantinople. Leurs chevaux ſont des plus belles races arabes & achetés quelquefois de 150 à 200 liv. ſter.

Les Mamelouks n'ont point de paye ; ils ſont nourris par les beys, les caſchefs ou les autres officiers auxquels ils appartiennent. Tout officier qui achète un eſclave en fait de droit un Mamelouk.

L'eſclave admis au nombre des Mamelouks reçoit de ſon maître un cheval, des armes & l'habillement complet : cet article ſe renouvelle tous les ans dans le mois du rhamadan. La généroſité de leurs maîtres, les récompenſes qu'ils obtiennent, les extorſions qu'ils ſe permettent fourniſſent aux Mamelouks de quoi ſatisfaire leur avarice où leur débauche. Ceux que la faveur des Beys élèvent aux places de chaſnadars ou tréſoriers, acquièrent ſouvent de grandes richeſſes.

Plus étourdis qu'inſolens, les Mamelouks aiment l'oſtentation ; rarement ils ſe marient avant d'avoir obtenu un emploi : ils ſont contens de leur ſort & on en a vu pluſieurs refuſer de le changer. Les Arabes regardent ceux qui ſont nés de parens chrétiens comme de mauvais mahométans.

Rarement les Mamelouks ont des enfans, quoi qu'en général ils ſoient robuſtes & bien faits. On préſume que, les fils même d'un Bey n'ayant ni titre ni conſidération, les femmes ſe font avorter. De dix-huit Beys dont l'hiſtoire m'eſt très-connue, deux ſeuls ont eu des enfans vivans.

Intrépides, hardis, ſupportant gaiement toutes les fatigues, montant à cheval & maniant le ſabre avec habileté, ils ſont bien ſupérieurs à tous les ſoldats de l'orient; mais inférieurs aux troupes européennes pour les manœuvres régulières & les évolutions rapides.(1)

Un Mamelouk que la faveur ou ſon mérite ſeconde, devient caſchef & avec le temps bey: mais il doit ſur-tout ſon élévation à ſon attachement au parti d'un chef puiſſant.

Vingt-quatre Beys, parmi leſquels on compte le Yeux-Tchery-Aga & quelques autres officiers ſe partagent le gouvernement de l'Égypte entière. Le ſucceſſeur de celui qui meurt eſt choiſi par celui qui a le plus d'autorité; mais il devrait l'être par les ving-trois Beys reſtans.

Pluſieurs Beys reçoivent de la Porte des di-

(1) L'invaſion de l'Egypte par les Français, en eſt une preuve couvaincante.

Afrique.

gnités auxquelles ſont attachés des revenus indéterminés : telles ſont celles de *Scheik-el-ballad*, ou gouverneur de la ville ; *Deſtendar*, ou grand tréſorier ; *Emir-el-hadgi*, ou conducteur de la caravane ſacrée.

Les gouverneurs particuliers d'un diſtrict & les autres officiers ſont nommés par le Bey auquel le diſtrict appartient ; ce ſont ordinairement les eſclaves mêmes du Bey qui occupent ces places ; ils rendent compte à leurs maîtres de leurs recettes. Pour être opulent, un Bey doit avoir ſix cents à mille bourſes de revenus par an ; ceux de Mourad-bey s'élevaient au double. Les Beys les moins riches ont environ trois cents bourſes, ou 15,000 liv. ſter. de revenus.

Un *Mulla*, nommé tous les ans à Conſtantinople, exerce au Caire la principale autorité judiciaire ; il juge principalement les cas douteux & difficiles. Il y a en outre un cadi dans chaque diſtrict ; le nombre de ces diſtricts eſt, au Caire, de plus de deux cents.

Les Imans, ou prêtres des quatres ſectes, ont la direction reſpective de ceux qui profeſſent ces ſectes. Le *Scheik-el-Bikkeri* eſt très-reſpecté par ſa place & exerce une autorité ſpéciale ſur les autres ſchérifs.

Les émolumens du cadi ſont du dixième de

la valeur des objets conteſtés ; leurs jugemens ſont ſouvent le fruit de la ſubornation.

Chaque Bey juge les affaires importantes dans ſon gouvernement ; ils ſont attentifs à reſpecter mutuellement leurs droits. Leur gouvernement a l'avantage de la grande publicité ; mais les gouvernans ſont toujours acceſſibles à l'influence ſi puiſſante de l'or.

Rapportons une affaire dont j'ai été témoin. Deux Maronites, ſucceſſivement fermiers des douanes, s'étaient beaucoup enrichis. Dans une querelle, l'un d'eux ſe permit une réflexion choquante pour l'autre qui ſe rendit auſſitôt chez le Bey & lui dit : « Cette cité n'eſt pas aſſez vaſte pour moi & un tel. Il faut que tu faſſes mourir l'un de nous deux ; donne la mort à mon ennemi, voici dix mille ſequins pour toi. » Le marché fut accepté & exécuté à l'inſtant.

Les caſchefs perçoivent les revenus & jugent les petits procès dans leur arrondiſſement ; mais on peut appeler de leur jugement au tribunal du Bey. Les cophtes font la répartition & la perception des impôts. Ce travail exige des connaiſſances locales au-deſſus de l'intelligence des Beys & de leurs lieutenans.

Chaque profeſſion, chaque métier a, au Caire, ſon ſcheik particulier, dont l'autorité

Afrique. eſt très-grande ſur les perſonnes de ſa communauté. Chaque rue eſt auſſi fermée par une porte, qui peut retarder les efforts d'une troupe mutinée : ces deux motifs contribuent à maintenir le bon ordre.

Le plus ancien tribut dû par les ſujets au gouvernement, eſt le *zecchat*, ou le dixième de toutes les productions de la terre. Mahomet, qui établit cet impôt, le deſtina aux pauvres & défendit aux perſonnes de ſa famille d'en profiter; mais en même temps il leur alloua la cinquième partie du butin qu'on ferait à la guerre. Ce tribut ſe perçoit encore de la même manière; mais il a perdu ſa deſtination première. On donne auſſi le nom de *zecchat*, à l'impôt mis ſur les marchandiſes qu'on fait entrer dans le pays, & qui a depuis peu remplacé preſque entièrement le précédent.

Le *charrage* eſt le ſecond impôt. C'eſt le *gizie*, ou la capitation, auquel ſont impoſés les *Dhummiés*, c'eſt-à-dire, les chrétiens & les juifs : les vrais mahométans ne ſont pas ſoumis à la capitation.

L'Égypte étant une des premières acquiſitions territoriales des mahométans, les impôts ne s'y levèrent pas d'abord avec ſévérité. Les abus commis ſous le califat égyptien, en l'appauvriſant & en la dépeuplant, ont nui aux

inſtitutions les plus douces & les plus raiſonnables : ces abus ſont parvenus graduellement à leur comble, & s'ils s'étendent davantage, l'exiſtence des cultivateurs eſt compromiſe. Afrique.

Une taxe de deux patakes (1) par foddân (2), eſt le principal impôt territorial qu'on lève en Égypte. Fut-il l'effet d'un accord entre les vainqueurs arabes & les gens du pays? exiſtait-il ſous un gouvernement antérieur? c'eſt ce qu'on ignore : mais le ſultan Sélim le maintint. Comme on ne cultive maintenant que les deux tiers des terres de l'Égypte, cet impôt ne produit que 8,600 bourſes, ou 420,000 liv. ſterling, au lieu de 12,900 bourſes qu'il pourrait produire. Mais les Beys, peu contens de ce revenu légitime, exigent ſouvent cinq ou ſix patakes de plus par foddân, ce qui porte cet impôt à 1,250,000 liv. ſter. Auſſi pluſieurs diſtricts ſont-ils en retard de pluſieurs années pour cette taxe.

Les droits de douane qu'on perçoit à Alexandrie, Damiette, Suez & Coſſeïr, & le tribut exigé des caravanes qui font le commerce d'Afrique, à leur paſſage à Charjé, à Aſſiout &

(1) Le Patake, pièce de monnaie Hongraiſe, vaut 1 liv. 10 s. de France.

(2) Le Foddan équivaut à-peu-près à un acre.

Afrique.

même à leur commerce au Caire, ſont une autre branche d'impôts. Il eſt difficile d'avoir des données certaines ſur ſon produit, qui varie tous les ans.

Le grand nombre de villages entièrement habité par des cophtes, qui ſont en pleine rebellion, les eccléſiaſtiques & les gens de leur ſecte attachés aux Beys & qui ſont francs de toute impoſition, font que le *gizié* ne rapporte pas ce qu'on pourrait l'eſtimer.

Quelques impôts arbitraires des droits de péage ſur le Nil & en quelques autres endroits, des confiſcations & ſur-tout le pillage, forment le reſte des revenus des Beys. Les négocians français, au commencement de cette guerre, furent vexés à un tel point, qu'ils quittèrent le Caire & ſe retirèrent à Alexandrie.

Les Arabes errans ne payent aucun tribut. Quelquefois ils ſont repouſſés & pillés en s'approchant des villes ; mais les Beys ont coutume de les ménager & de vivre en bonne intelligence avec eux.

Le ſel provenant des ſalines du bord de la mer, paye un léger droit à Aſſiout & au Caire. Les bains, les femmes publiques, les *choummari* (maiſon où on vend de l'eau-de-vie), payent auſſi quelques droits.

Le *miri*, ou revenu public, ſe compoſe des

impôts dont on vient de parler. Les Beys devraient envoyer annuellement 1,200 bourſes à Conſtantinople ; mais jamais ils ne manquent de raiſons pour les retenir. Afrique.

Quoiqu'on alloue au pacha mille mahboubs, ou 3,000 piaſtres pour ſa dépenſe journalière, l'état qu'il eſt obligé de tenir, fait que ſon pachalik n'eſt pas très-lucratif.

Le tréſorier de la monnaie remet tous les jours cinq cents demi-mahboubs à Mourad-bey & à ſa femme, & ce n'eſt-là qu'une faible partie de leurs dépenſes.

Les impôts auxquels elles ſont aſſujetties font préſumer que les terres ſont d'une grande valeur en Egypte. Je ne puis en déterminer le coût, non plus que celui du travail du cultivateur qui eſt payé ſur le produit. Je crois cependant pouvoir évaluer celui-ci à un ſeptième de piaſtre par jour.

Les ſucceſſeurs de Mahomet n'ont pas ſuivi ſes préceptes ſur l'hérédité. Dans pluſieurs contrées le gouvernement s'arroge la propriété des terres : autrefois il y avait encore quelques exceptions à cet uſage, elles ſont détruites aujourd'hui ; tous les droits ſont confondus par la violence. La plus grande partie des terres d'Egypte appartient donc au gouvernement & aux prêtres attachés aux moſ-

Afrique.

quées : ils les ont obtenues, ou de la munificence des princes & de quelques riches particuliers, ou des meſures que quelques individus ont priſes pour l'avantage de leur poſtérité. On déſigne du nom *wakf*, la portion des prêtres : ce mot ſignifié une choſe ſur laquelle le droit du propriétaire eſt immuable, mais dont le profit eſt deſtiné à quelqu'établiſſement charitable.

La cauſe qui fait léguer aux moſquées les propriétés territoriales eſt dans le droit d'héritage, que le gouvernement prétend avoir & dans les amandes ruineuſes qu'il exige. Par ce moyen elles font partie du *wakf*, & le gouvernement n'a plus de prétentions à former ſur elles : mais le légataire s'arrange de manière que ſes héritiers & leurs ſucceſſeurs en perçoivent la rente, dont on n'alloue aux moſquées qu'une trés-petite partie. On voit donc que les procureurs des moſquées & le gouvernement, donnent à ferme une plus grande partie des terres de l'Egypte, ce qui rend le cultivateur peu fortuné, parce que les charges qu'on lui impoſe ſont toujours très-onéreuſes.

Les contrats entre les propriétaires & les fermiers ſont ordinairement à vie ; le fermier & ſa famille n'emploient d'autres bras que lors

lors des débordemens du Nil, pour arroſer les terres. Jamais un payſan n'afferme plus de terre qu'il n'en peut cultiver avec ſa famille, & toujours il eſt maître de la quitter & de changer d'habitation: mais tel eſt l'attachement de ces malheureux pour la terre qu'ils labourent, qu'on en a vu pluſieurs, s'impoſer les plus dures privations, pour pouvoir acquitter le propriétaire de leur champ & reſter dans leur coin de terre. Afrique.

La nourriture & quelques vêtemens forment le payement des domeſtiques des grands, mais ils s'en dédommagent par leurs extorſions.

Revenons au Caire: cette ville s'étend du nord au ſud; il n'y a plus que quelques fragmens de ſes anciennes murailles. Le *khalige*, ou canal qui la traverſe, commence à Miſr-el-attiké. Long-temps il préſente l'aſpect d'une voierie où l'on jette toute ſorte d'immondice: on le nettoie à la crue du Nil, alors il eſt couvert de bateaux.

La croiſſance périodique du Nil eſt encore la même que dans les premiers ſiécles, c'eſt-à-dire de 16 coudées ou 24 pieds anglais. Il croît, depuis le 21 juin juſqu'au commencement de ſeptembre, de quatre pouces par jour, paſſé ce temps, il décroît graduellement juſqu'au ſolſtice d'hiver: on ſait que

Afrique. cette croiſſance annuelle contribue à la fertilité de l'Égypte.

La plus grande largeur du Nil n'eſt pas de deux mille pieds ; ſon courant peut être eſtimé à trois milles par heure ; ſes eaux ſont toujours troubles & vaſeuſes : elles ſont ſales dans les temps des débordemens. Ce fleuve eſt très-poiſſonneux ; j'y ai principalement remarqué le *boulti*, le *kelb-el-bahr*, le *farhôn*, le *charmant*, poiſſon rond, d'environ huit pouces de longueur, & qu'on dit empoiſonner ceux qui en mangent ; le *taban-el-bahr*, ou l'anguille, & le *nefash*, eſpèce de ſaumon ſouvent très-gros. On ne ſait pas ſi l'*oxynchus*, ce poiſſon ſi fameux dans les antiquités d'Égypte, exiſte encore : d'Anville dit que c'eſt le *keſcher* d'aujourd'hui. Le plus délicat de ces poiſſons eſt le boulti, qui reſſemble à la truite, mais qui eſt plus gros : ſi on en excepte la truite aucun autre poiſſon du Nil ne reſſemble à celui d'Europe.

Du Caire à Syenné, que les habitans appellent Aſſouan, on ne trouve de plantes ſauvages que dans quelques endroits rocheux. Dans l'étendue de ce chemin qui eſt de trois cent ſoixante milles, les bords du Nil forment des gradins couverts de plantes potagères, ſur-tout de *baméas*. Le *baméa* croît à la hau-

teur de trois pieds, ſes feuilles reſſemblent à celle du groſeillier, il porte des coſſes pointues dont l'odeur & le goût ſont très-agréables. Afrique.

L'uſage des radeaux faits de grandes jarres blanches s'eſt conſervé ſur le Nil : on en voit auſſi qui ſont formés de calebaſſe, ſur leſquels une ſeule perſonne traverſe gravement le fleuve. Quelquefois les plongeurs cachent leur tête dans ces calebaſſes, pour s'approcher des oiſeaux aquatiques & les prendre ainſi par les jambes.

L'oie de Turquie, dont la chair eſt très-ſalubre ſe diſtingue parmi les oiſeaux qui fréquentent le Nil.

Le crocodile & l'hyppopotâme ſont trop connus pour que j'en parle ; les hyppopotâmes abondent en Nubie ; les crocodiles ſont moins nombreux qu'autrefois en Égypte & on n'en trouve plus qu'au deſſus d'Aſſiout : on ſait combien ils ſont dangereux.

Parmi les trois cents moſquées qu'on compte au Caire, quatre ou cinq ſont beaucoup plus magnifiques que les autres : on diſtribue journellement de la ſoupe & d'autres alimens à pluſieurs milliers de pauvres dans celle de *Jama-el-az-her*. Cette moſquée dont les biens ſont immenſes, eſt la plus belle du Caire ; les colonnes qui ſoutiennent la voûte ſont de marbre, & le pavé eſt couvert de tapis de Perſe. Un

Afrique.

Scheik du premier ordre y préſide & entretient, outre les pauvres, un grand nombre d'hommes ſavans en théologie Muſulmane & en langue Arabe. La collection des manuſcrits eſt conſidérable; mais les leçons qu'on y donne ſont loin de la ſcience véritable.

La moſquée *d'el-haſſancin*, érigée par Mahomet-bey-aboudhahab, bâtie des matériaux les plus précieux, & celle de *Sultan-el-Ghouri*, ſont les plus fréquentées.

On a ſouvent décrit & deſſiné l'édifice bâti par les Saraſins dans l'île de Rouda & qui contient le *mokkias* ou nilomètre, nous ne nous y arrêterons pas.

On trouve au Caire de grands & magnifiques réſervoirs, où l'on diſtribue de l'eau à ceux qui en veulent; les bains ſont auſſi abondamment fournis d'eau: on en a lu la deſcription dans l'abrégé du voyage de Bruce.

Les *okals*, ou magaſins du Caire ſont ſolides, ſpacieux, commodes & propres: on y fait les ventes en gros. Les marchés de *Khan-khalil*, d'*Hamſawi*, & quelques autres ſont deſtinés au détail; & chaque genre de commerce y a ſon quartier particulier.

Preſque toutes les maiſons ſont bâties en pierre, à deux ou trois étages, avec des toits en terraſſes. Les rez-de-chauſſée n'ont point

de fenêtres : celles des premiers & ſeconds étages ſont fermées par des jalouſies ; les maiſons des perſonnes riches ſont les ſeuls qui ayent des vitres. Afrique.

Birket-el-fil, étang où le canal verſe ſes eaux eſt entouré des maiſons des grands. Celles des Beys ont de grandes cours quarées ; une ou deux ailes ſont occupées par les Mamelouks, le reſte par le harem ; le Bey ſe tient pendant l'été dans un appartement qui communique au toit & où l'air ſe renouvelle continuellement. On n'a beſoin de feu au Caire que pour la cuiſine ; pendant l'hiver, un vêtement un peu plus chaud ſuffit.

Des meubles élégans & précieux ornent les appartemens des femmes ; la ſimplicité & la propreté diſtinguent ceux des hommes : les maiſons ſont commodes & ſolides, mais irrégulières.

Les Mamelouks font trois repas, le premier avant le lever du ſoleil, le ſecond à dix heures du matin, le troiſième à cinq heures après midi. Un grand pileau, entouré de pluſieurs plats de viande de boucherie, de poiſſon & de volaille compoſe leur repas ; ils ne boivent que de l'eau en mangeant, mais ſitôt qu'ils ont ceſſé de manger, ils prennent le café. Les grands ſe font ſervir du ſorbet ; le vin qu'ils boivent eſt tiré de l'Europe.

Afrique.

On fait en Égypte, avec du maïs, du millet, de l'orge & même du riz, une liqueur fermentée qui reſſemble aſſez à notre bière légère, elle eſt d'un goût agréable mais ne ſe conſerve pas. On donne le nom d'*araki* à celle que les chrétiens tirent des dattes & des raiſins de Corinthe.

On met dans des jarres frottées d'une pâte d'amandes amères, l'eau qu'on porte dans les maiſons : ce moyen la rend trés-claire en moins de deux heures.

Les Egyptiennes qui ſortent dans les rues ne ſe découvrent jamais que les yeux, & le bout des doigts : elles ſont en général petites mais bien faites ; celles d'un haut rang ſont aſſez blondes, ce qui eſt, avec l'embonpoint, le caractère de la beauté dans ces climats. On les marie à quatorze ou quinze ans, à vingt leurs charmes ſont déjà paſſés ; les femmes cophtes ont ordinairement un corps bien formé, de grands yeux noirs & une phyſionomie intéreſſante.

Des Arabes fiers de s'appeller *Ibn arab*, fils d'Arabes, des chrétiens-cophtes nombreux au Caire & dans la Haute-Egypte, & des Mamelouks compoſent en partie la population du Caire. Seize mille eſclaves blancs y ont été amenés dans les onze années qui ont précédé

mon voyage ; la peſte & d'autres cauſes avaient en 1792, reduit le nombre des Mamelouks à moins de huit mille, ce qui en rendit les demandes très-multipliées. Des Grecs, des Syriens, des Arméniens, des Maugrebins de Barbarie, remarquables par leur frugalité & leur activité, quelques Mahométans de l'Arabie propre & des contrées plus orientales, quelques Turcs amenés par leur commerce & des Juifs ſont les autres habitans du Caire. Outre les nègres eſclaves qu'on voit dans toutes les maiſons, on trouve encore des noirs de Nubie qui font l'office de portiers & qui vendent des vivres & du *bouza*. (Eſpèce d'hydromel). Afrique.

On compte au Caire trois cent mille habitans, & deux millions & demi dans toute l'Egypte. Il faut obſerver que la manière d'évaluer la population de cette contrée diffère de celle dont on ſe ſert en Europe. Sous une tyrannie dévoratrice, on recherche avec ardeur une douce obſcurité, ce qui fait que les Egyptiens ont rarement une demeure ſtable.

Les Cophtes ſont ceux qui intéreſſent le plus la curioſité; ils ont des traits particuliers qui les diſtinguent ; ils ont les cheveux très-noirs, ſouvent crépus, le nez aquilin & rarement les lèvres épaiſſes. Il y a beaucoup de

Afrique.

rapport entre leurs figures & celles des anciennes ſculptures Italiennes ; leur teint eſt d'un brun ſale : on ne parle plus leur ancienne langue, cependant on en a conſervé quelques mots tels que celui de *Boyûni* nom d'un mois.

Les prières ſe font en Arabe dans les monaſtères cophtes, quoique l'épître & l'évangile s'y liſent en cophte : il faut une permiſſion particulière du patriarche, pour copier les manuſcrits cophtes qu'on trouve dans quelques couvens.

Intelligens & ruſés, les Cophtes font la plupart le métier de courtiers & d'écrivains : jamais ils ne font paraître leurs richeſſes, parce que leur obſcurité eſt leur ſûreté ; naturellement mélancoliques, ils ont du zèle & de l'activité pour le travail : ils aiment beaucoup *l'araki*, ſont libres dans leurs amours & très-attachés à leur religion.

Les vêtemens dont on charge les enfans des Européens qui naiſſent en Egypte ſont, à n'en pas douter, la principale cauſe qui fait qu'ils ne vivent pas plus de deux ou trois ans. Ceux des Egyptiens au contraire, ſont au grand air preſque nuds, & leur tempérament eſt ſain & vigoureux.

La découverte d'un paſſage aux Indes par le

cap de Bonne-Eſpérance, en occaſionnant une révolution dans le commerce, réduiſit celui du Caire alors très-conſidérable, aux articles ſuivans. Afrique.

Le café, les parfums, les pierres précieuſes & des drogues médecinales viennent de l'Yemen au Caire; les ſchals de Cachemire, les mouſſelines, les étoffes de coton & les épiceries de Surate y arrivent auſſi. Les caravanes du Darfour, du Sennaar & du Fezzan y conduiſent des eſclaves, & y portent de la poudre d'or, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des plumes d'autruche, des gommes & des drogues médecinales : Jidda & la Mecque y envoyent auſſi quelques eſclaves Abiſſins.

Une caravane de Maroc qui emploie cinq mille chameaux pour porter ſes marchandiſes, ſe rend auſſi au Caire à des époques incertaines. Une partie va à la Mecque, l'autre l'attend & s'occupe de ſon trafic. Les Arabes errans du déſert lui fourniſſent les chameaux dont elle a beſoin.

Les Egyptiens & les Arabes qui naviguent ſur la mer Rouge, n'ont aucun principe de marine. La conſtruction de leur navire eſt mauvaiſe : ils ont une quille aiguë, tandis qu'ils ne devraient tirer que peu d'eau, à cauſe des

Afrique.

bas fonds & des rochers ; & on les remplit toujours de trop de paſſagers & de marchandiſes, auſſi leurs voyages ſont-ils toujours dangereux. Tout le talent de leurs navigateurs conſiſte à éviter les rochers cachés ſous l'eau le long de la côte ; & malgré leur adreſſe, le nombre des navires qu'on conſtruit peut à peine remplacer ceux que l'on perd.

On a vu dans le premier chapitre ce que l'Égypte reçoit des Européens : Tunis & Tripoli lui fourniſſent de l'huile, des bonnets rouges & de la belle flanelle, dont les Bédouins & quelques autres Arabes ſe ſervent pour leurs vêtemens. Elle tire de la Syrie du coton, de la ſoie écrue & manufacturée, du ſavon, du tabac & de la verroterie. Conſtantinople lui fournit des eſclaves blancs des deux ſexes & toutes ſortes d'ouvrages en fer, en airain & en cuivre.

On a vu auſſi quels étaient les objets que l'Égypte fournit aux Européens. On verra aux chapitres qui traiteront du Darfour, du Sennaar & du Fezzan ce qu'ils en reçoivent. Je me contenterai ici de dire qu'elle fournit à *l'Hédjas* ou Arabie petrée, tous les grains qui s'y conſomment, mais qu'elle paye en argent preſque tout ce qu'elle tire de l'Inde & de Jidda. Elle envoie à Conſtantinople des eſclaves noirs, principalement des eunuques, beaucoup de café &

quelques marchandiſes des Indes. Elle vend immenſément de riz & de froment dans les bonnes années. Elle ne produit point d'avoine & les chevaux du pays ſont nourris d'orge. La Syrie, en échange de ſes productions, reçoit de l'Égypte du riz, des cuirs non tannés, du lin & du froment. Afrique.

Les manufactures du Caire ſont peu nombreuſes. Les demandes d'argent que le gouvernement a faites, ont beaucoup nui aux ſucreries qui en fourniſſaient aſſez pour Conſtantinople. Le ſucre d'Égypte eſt moins fort que celui des Antiles, cependant il eſt très-blanc & d'un grain ſerré.

Le ſel ammoniac du Caire eſt très-bon. Des lampes de verre, du ſalpêtre, de la poudre à canon, des cuirs jaunes & rouges s'y fabriquent auſſi. La manufacture de toile établie au Caire n'emploie que le plus beau lin d'Égypte.

On a lu dans cet abrégé, la manière de faire éclore les œufs ſans incubation. Nous y renvoyons nos lecteurs.

On ne bat monnoie qu'au Caire. On y frappe en or des mahboubs & des demi-mahboubs. (1) En cuivre argenté, des pièces d'un ſol que

(1) Le mahboub vaut 6 francs.

Afrique.

les Turcs appellent *Paras*, les Arabes *diwani*, *foudda* ou *maidi*, & les Européens *aſpers* ou *médines*: d'un côté de ces pièces on lit le nom du ſultan regnant, & de l'autre *miſr*, avec la date. La monnoie eſt dans le château bâti par le célèbre *Youſouf-Abou-Mobdafar-Ibn-Aïoub* dont le titre d'honneur était Salah-ed-din & qui vivait dans le ſixième ſiècle du mahométiſme. Les habitans du Caire qui confondent tout en hiſtoire & en Chronologie, prétendent que ce château à été conſtruit & habité par Joſeph fils de Jacob. Cette opinion eſt ſans fondement. Ce château irrégulier mais ſpacieux renferme les caſernes des Janiſſaires & des Aſſabes; ce dernier corps n'exiſte plus. Les appartemens que le pacha y occupe ſont incommode & petits: on y admire un puits très-profond creuſé dans le roc.

Les reſtes du palais de Salah-ed-din, ſont remarquables. D'un appartement très-long qui ſubſiſte encore on voit toutes la ville, le fleuve & la campagne. Pluſieurs colonnes encore debout ſemblent braver le temps & ſes ravages: c'eſt dans ce château qu'on fabrique l'étoffe brodée que la Porte envoie tous les ans à la Mecque pour la Kaba. On en a vu l'uſage dans l'abrégé du voyage de Niebuhr.

La ſituation de *Miſr-el-attiké* au midi du

Caire eſt très-agréable. On y voit une moſquée que Mourad bey a rendue, il y a quelque temps, à ſon ancienne ſplendeur. Elle eſt très-grande, on y trouve encore trente-deux colonnes qui n'ont point été déplacées, les autres ont été renverſées & replacées ſans ordre. Un compartiment octogone qui ſe trouve dans le milieu, qui eſt ſoutenu par huit colonnes d'ordre corinthien dont le fût de marbre blanc & bleu a environ dix pieds de longs, eſt ce qu'on y trouve de plus parfait. La chambre qui ſe trouve dans ce compartiment, n'a jamais été ouverte. On compte autour plus de cent colonnes dont pluſieurs en marbre noir. Afrique.

Le ciment dont on s'eſt ſervi dans la conſtruction de cet édifice, eſt ſi dur qu'on voit aiſément que la manière de le préparer n'était point étrangère aux Sarraſins. Il y a pluſieurs ceintres d'une forme éliptique où on lit quelques inſcriptions.

On a trouvé dernièrement dans un caveau de cette moſquée un coffre de bois de ſycomore contenant pluſieurs livres arabes dont quelques uns en caractères *Cufics* ou Éthiopiens. Il y en a en velin, d'une très-grande beauté. Leur nombre ſuffit pour remplir une malle. Mourad-Bey qui croyait qu'il y avait un tréſor caché dans cette moſquée, la fit rebâtir, & c'eſt en

Afrique.

creuſant les fondemens d'un mur, qu'on trouva le caveau & les livres.

On voit, vers l'oueſt du couvent de S. Georges, les ruines d'une ville qu'on prétend avoir été bâtie par les Perſes qui lui avaient donné le nom de leur capitale. Ce n'eſt plus qu'un monceau de décombres.

Boulak, ville grande & irrégulière, s'eſt formé inſenſiblement autour du lieu où on s'embarque. Le grand Ali-Bey y a bâti un magaſin vaſte & commode pour les marchandiſes qui viennent d'Alexandrie. Les jardins qui ſéparent Boulak du Caire ſont fertiles en fruits & légumes. Boulak eſt le port de la Baſſe-Égypte comme Miſr-el-Attiké eſt celui la haute.

Vis-à-vis Boulak, au milieu du fleuve, on voit une petite île où eſt une maiſon de plaiſance de Mourad-Bey; ſur la rive oppoſée eſt Embabil, village où l'on fait du beurre excellent.

Jiza, ville conſidérable qu'Iſmaël-Bey avait fait fortifier, eſt au ſud vis-à-vis Miſr-el-Attiké. Mourad-Bey y a fait achever un palais commencé par Iſmaël, & en a fait ſon habitation ordinaire. Il y a auſſi établi une fonderie de canons qu'un rénégat Zanthiote dirige.

Les murailles de Jiza ſont étendues & n'ont qu'une porte vers la campagne. Elles ont dix

pieds de haut, trois d'épais & ſont fortifiées de ſix demi-lunes, mais elles ne pouraient faire une grande réſiſtance. Afrique.

Le palais du Bey eſt au ſud, tout près du Nil. Le luxe n'a rien épargné de ce qui peut flatter les jouiſſances d'un prince d'Orient.

Mourad-Bey avait depuis quelque temps une marine militaire. Il avait fait conſtruire trois ou quatre vaiſſeaux dont le plus grand portait vingt-quatre canons. L'équipage nombreux, compoſé de Grecs de l'Archipel ſe nommait *Nicola Reis*, c'eſt-à-dire le capitaine Nicolas.

L'île que Diodore de Sicile a nommé *Venus-aurea* eſt au midi de Jiza. On l'appelle *Geziet-el-Dahab*.

Les jardins & les maiſons au nord-eſt du Caire appartiennent aux principaux perſonnages de la ville. On trouve du même côté la plaine ou les Mamelouks font leurs exercices. Le terrain à l'eſt eſt rempli de tombeaux; les montagnes dépourvues de verdure ſont de ſable blanc & de pierre calcaire.

Hors des murs près du château, eſt le tombeau de l'Iſman Schaffei. Les femmes qui viſitent les tombeaux le vendredi courent en foule à la moſquée qui le renferme.

Pendant les crues du Nil, les gens riches ſe ſervent de petits bateaux légers & élégans qui

Afrique.

ont huit rames. Ceux des femmes ſont pontés & fermés, ceux des hommes ſont ouverts & quelquefois garnis de jalouſies.

Bab-el-Naſr & *Bab-el-Fiotuch* ſont les principales portes du Caire. Elles préſentent toute la magnificence des Sarraſins.

Les charlatans & les faiſeurs de tours ſe rendent ſur la place de *Romili*. On y voit des gens qui paroiſſent avoir un pouvoir extraordinaire ſur les ſerpens, qui ſont, au Caire, de la race des vipères & très-venimeux. On attribue auſſi une grande influence au nom d'*Iſmullah*. Il y a deux manières de l'employer; l'une légitime & l'autre criminelle, & ceux qui les emploient ajoutent beaucoup de foi à leur efficacité.

Trois ou quatre endroits des montagnes voiſines du Caire ont, diſent les Arabes, une influence magique. L'un s'appelle *El maraga*, la terre y tremble; le ſecond *Bir-el-Kouffar* le puits des infidelles; un autre *Caſſant-el-Molouk*; le quatrième *Ain-el-Siré*; dans ce dernier on trouve une ſource d'eau ſalée à laquelle on attribue des vertus médicales.

Les Ghawaſiés ou danſeuſes forment une claſſe particulière; il en a été parlé dans l'abrégé du voyage de Bruce.

Pendant le rhamadan on vit au Caire de la manière ſuivante.

On

On rompt le jeûne par quelques rafraîchiſſemens; la prière commence enſuite & dure long-temps. Après la prière on fait le principal repas : le Bey donne enſuite audience à ceux qui viennent lui parler d'affaires. Les amuſemens ſuivent cette audience: le gerid & quelques autres amuſements ſe pratiquent le jour; on commence la lutte à la nuit; les Égyptiens ſont très-adroits à cet exercice. Les chanteurs ſuccèdent à ces jeux; leurs accents mélancoliques font éprouver des ſenſations délicieuſes. Les conteurs les remplacent & amuſent par leurs hiſtoires aſſez ſemblables aux mille & une nuits. Les beaux eſprits bouffons viennent après & font des comparaiſons inattendues, plaiſantes & qui font beaucoup rire les Égyptiens. Les chanteuſes leur ſuccèdent; elles s'accompagnent d'un inſtrument aſſez ſemblable à la guitare. Quelques-unes ont une très-grande réputation & ſont ſouvent bien récompenſées. Les cas où les femmes du *harem* chantent, ſont très-rares, elles reſtent alors cachées par un rideau ou par des jalouſies. Les danſes terminent le ſpectacle & les danſeuſes réſervent tout leur talent pour le déployer en préſence des princes. On voit auſſi quelques *Pehlawans* ou danſeurs de corde qui ſont aſſez adroits.

Afrique.

Les Beys jouent très-bien & très-vite aux

Afrique.

echecs & aux dames polonaiſes. Ce ſont les ſeules jeux permis au Caire.

Les cafés ſont preſque toujours remplis de fumeurs & de cauſeurs. Ils ſont petits & on n'y trouve que du café & du feu pour allumer les pipes. Ceux de Damas que j'ai vus depuis, ſont plus grands & bâtis ſur des canaux d'eau courante, cependant les meubles y ſont de la plus grande ſimplicité; un de ces cafés de Damas peut contenir juſqu'à mille perſonnes; il eſt ouvert de tous côtés & entouré d'arbres & d'eau.

Le nombre des petits impôts en Égypte, s'élève juſqu'à trois cent ſoixante. Il y en a un ſur les marchandiſes qui vont de Jiza au Caire. Un panier d'œufs qui vaut deux paras paye un demi-para de droits.

Les événemens qui précédèrent le gouvernement d'Iſmael-bey ſont aſſez connus. Haſſan-bey lui ſuccéda dans la place de Scheik-el-Belad. Mais il en fut bientôt chaſſé par Mourad Bey, qui reſta à la tête du gouvernement juſqu'à ce que Gazi Aſſane capitan pacha l'eut forcé de s'enfuir dans la Haute Égypte. Au départ du capitan pacha, les Beys revinrent au Caire. Alors Mourad-Bey fut obligé de partager le gouvernement avec Ibrahim, ancien eſclave du grand Ali-Bey. Depuis, ils ont régi

l'Égypte, Ibrahim en qualité de *Scheik-el-Belad* & Mourad en celle de *Defter-dâr*. Jaloux l'un de l'autre, ils cherchent mutuellement à ſe nuire, cependant ils augmentent enſemble le nombre de leurs Mamelouks & ſe procurent le plus d'argent qu'ils peuvent. Les Beys de la Haute-Égypte que la Porte favoriſe, les regardent comme des uſurpateurs. L'un d'eux eſt allé il y a peu de temps à Acre pour mette Djezzar dans leur parti; mais ce chef puiſſant n'a donné à ce Bey que de fauſſes eſpérances. Afrique.

La peſte fit périr beaucoup de Mamelouks en 1791. L'inſurrection d'Alexandrie eſt le dernier événement mémorable. Voyez le chap. 1.

Le 30 août 1762, Ibrahim a marié ſa fille à un Bey très-puiſſant, qui porte le même nom que lui, ſans être ſon parent. Ce mariage fut célébré avec la plus grande pompe; les trois jours qui précédèrent celui de cette union, furent paſſés dans les fêtes. On fit pluſieurs préſens de ſchals & de caffetans & on diſtribua de l'argent. Après la conſommation, du mariage on montra aux parens & ſur-tout à la mère de l'épouſe les linges enſanglantés qui atteſtaient la virginité de la jeune mariée: des matrones lui avaient appris auparavant à recevoir les careſſes de ſon époux, & ces femmes s'étaient tenues dans la chambre voiſine juſqu'après la

Afrique.

cérémonie, afin de prêter leurs ſecours en cas de beſoin. Il eſt rare que les époux ne trouvent pas en Orient les jeunes filles vierges, tant on les marie jeunes.

Dans les momens de réjouiſſances, les Beys trouvent encore le moyen de ſatisfaire leur rapacité. Ibrahim-Bey ayant appris qu'une troupe de chanteuſes avait, au mariage de ſa fille, gagné beaucoup d'argent dans la place de Birket-el-fil fit venir celle qui la dirigeait. » Combien de demi ſequins avez vous gagné » hier, lui dit-il? — Dix mille, répondit-elle » bonnement. Eh bien comptez-m'en huit » mille, reprit le Bey, & je vous donnerai un » mandat ſur Ibrahim Jeuhari mon ſecrétaire » — L'argent fut compté & la femme chaſſée du palais ſans obtenir le mandat promis.

Un mot ſur les principaux Beys.

Ibrahim eſt un homme de ſoixante ans, grand, mince & ayant un nez aquilain, il eſt très-avare, mais ſes alliances lui ont formé un parti conſidérable. Il a mille Mamelouks, mais il eſt peu entreprenant.

Mourad a mené une vie active & tumultueuſe. Eſclave de Mehemet-Abou-Dhahab il fit priſonier le fameux Ali-Bey dont la mort ſuivit de près la défaite. Plein d'énergie, il eſt prodigue: la Porte le déteſte. Agé d'environ

quarante-cinq ans, il eſt robuſte mais d'une taille Médiocre. Dix-ſept cents mamelouks lui obéiſſent, & ſes partiſans ſont aguéris & redoutables. Il a épouſé la fille d'Ali-Bey, la veuve de ſon maître. Afrique.

Mohamed-Elfi eſt le troiſième Bey en puiſſance. C'eſt un ancien eſclave de Mourad, âgé d'environ trente-cinq ans. Il eſt ſoupçonneux & impétueux. Il a huit cents Mamelouks. Son pouvoir va toujours croiſſant.

Ibrahim *el-Vali*, titre qui annonce qu'il a le ſecond rang dans l'autorité militaire de la ville eſt du même âge que Mohamed-Elfi. Epoux de la fille du vieux Ibrahim, il lui eſt très-attaché. Il commande à ſix ou ſept cents Mamelouks; ſon caractère eſt ferme & tranquille.

Aioub Bey *el-Zogheir* c'eſt-à-dire le jeune, eſt un des principaux Beys & le plus adroit de tous: on le conſulte dans toutes les occaſions importantes. Il a environ trente-ſix ans, a peu de Mamelouks & rarement on l'accuſe d'exactions.

Les Beys conſidèrent beaucoup Fatmé, fille d'Ali-Bey & épouſe de Mourad qui a pour elle le plus grand reſpect. Tous les Beys qui quittent le Caire lui font une viſite, & leur fait toujours une exhortation qui finit par ces mots. — » Ne pillez point le peuple, mon » père avait coutume de l'épargner. »

Afrique.

CHAPITRE IV.

Voyage ſur le Nil.—Aſſiout. — Cours du Nil. — Iſles & villages. — Cavernes. — Kaw. — Achemin.— Cavernes peintes.—Girgé.—Dendera.--Ancien temple.--Kous.--Haute Egypte. —El Wah el Ghourbi. --- L'Oaſis parva. — Thèbes.—Antiquités. — Ina. — Beys fugitifs. —Ruines.—Aſſouan ou Syené. — Retour à Ghenné.

Je partis le 10 ſeptembre 1792 pour l'Abiſſinie, ſans m'être procuré tous les avantages ſur leſquels je comptais, & ſans ſavoir beaucoup d'arabes, quoi que j'euſſe paſſé une grande partie de mon ſéjour au Caire, à l'étude de cette langue très-difficile. Je pris pour interprête un grec qui, outre ſa langue, parlait le turc, l'arabe & l'italien. J'avais auſſi un mahométan du Caire, propre à toute eſpèce de ſervice. Après huit jours d'une navigation très-agréable, je débarquai près d'Aſſiout. Je me logeai dans un okal de cette ville où je fus très-commodément : ma chambre était propre, sûre & tranquille.

Aſſiout eſt aujourd'hui plus conſidérable que Girgé. Cette ville eſt très-heureuſement ſituée & les eaux du Nil l'entourent, quand ce fleuve

eſt à une certaine hauteur. Elle communique au fleuve par une chauſſée qui va juſqu'à l'endroit où arrivent les bateaux; deux ponts joignent la chauſſée, la ville & la montagne. Afrique.

Bey-Soliman, par la ſageſſe de ſon gouvernement, a rendu la population de cette ville très-conſidérable; il l'a embellie par des plantations. Des auteurs arabes appelaient autrefois Aſſiout *Haut-eſ-Sultan* (poiſſon ou étang du roi). On ignore d'où vient ce nom.

Je ne décrirai pas les montagnes & les cavernes qu'on y trouve & qu'on croit avoir été la ſépulture des anciens Égyptiens: aſſez d'autres voyageurs en ont parlé. (Voyez l'*Abrégé du voyage de Bruce.*)

J'ajouterai pourtant à ce qu'ont dit, ſur les cavernes, les voyageurs qui m'ont précédé, qu'on y voit pluſieurs fragmens d'urnes, d'ibis, de chats, de chiens & d'autres animaux, qui y ont été dépoſés, ſoit parce qu'on les regardaient comme ſacrés, ſoit parce qu'on voulait qu'ils accompagnaſſent leurs maîtres dans une autre vie. Dans l'une des cavernes, en face de l'entrée, il y a trois chambres creuſées dans le roc, dont l'une a 60 pieds ſur 30; l'autre 60 ſur 36; la troiſième, 26 ſur 25. Plus haut, dans les montagnes, les cavernes ſont plus ſpacieuſe encore.

Afrique. Dans d'autres parties de la montagne, on voit auſſi des cavités inégales qui ont été des ſépultures & des retraites contre la chaleur des étés.

Scheik-Abadé & Aſchmounein offrent quelques antiquités. On voit dans le premier deux colonnes d'ordre corinthien, ſuperbement ornées & placées vis à-vis l'une de l'autre; on lit ſur chacune d'elles des inſcriptions grecques, que le temps commence à effacer.

La difficulté de trouver un bateau pour remonter le Nil, me força de reſter quinze jours à Aſſiout; je n'en partis que le 4 octobre, & j'arrivai le même jour à Méhala, village bâti il y a vingt ans par Oſman-bey. Les quatre rues de ce village ſont à angles droits, les unes avec les autres, bien allignées & beaucoup plus larges que celles des autres villages. Les habitans de la Haute-Égypte bâtiſſent à peu de frais; l'argile & les briques cuites au ſoleil ſont leurs principaux matériaux & ne leur coûtent que le temps qu'il faut pour ramaſſer l'un & fabriquer l'autre; le chaume qui leur ſert de toit, & le dattier qui leur ſert de bois de charpente ſont ſous leurs mains. Cependant les maiſons des villes ſont conſtruites avec plus d'art; on en voit même qui ſont magnifiques.

On ne peut déterminer la poſition de pluſieurs îles conſidérables du Nil, parce que les

débordemens du fleuve les font trop fréquemment changer de place.

On compte ſur la rive occidentale du Nil, environ cent ſoixante villes ou villages entre le Caire & Syené, & ſur la rive occidentale, deux cent vingt-huit. Les villes les plus conſidérables de la Haute-Égypte ſont : *Achmina*, *Ghenné*, *Kous*, *Syené*, à l'eſt du Nil ; à l'oueſt, *Beneſoef*, *Minié*, *Mélawi*, *Montfalout*, *Aſſiout*, *Tachta*, *Girgé*, *Bardis*, *Bagjoura*, *Nakadé*, *Erment*, *Iſna*.

Le lin qu'on cultive dans les environs d'Aſſiout eſt très-beau ; on le tranſporte avec le froment dans la Baſſe-Egypte, & le ſaïd reçoit en retour du ſel & d'autres marchandiſes. La Mecque fournit, par Coſſeïr, des marchandiſes des indes. On n'y voit que rarement des draps larges, de l'étain & d'autres articles que l'Égypte reçoit d'Europe.

Aſſiout eſt le lieu où les caravanes du Soudan ou centre de l'Afrique, ſe repoſent toujours quelques temps; ce paſſage contribue beaucoup à rendre cette ville floriſſante. On la regarde comme la capitale du centre de l'Egypte, & ſa population, qui excède celle de toutes les villes au midi du Caire, peut être eſtimée à vingcinq mille ames. Le Bey du Saïd y fait ſa réſidence pendant ſix mois, les autres ſix mois il

Afrique

les paſſe à Girgé. Le cadi, quelques officiers civils & cinq caſchefs qui y demeurent conſtamment & que Soliman-Bey y a placés, tiennent les rênes de l'adminiſtration. Les chrétiens n'y ſont pas nombreux, cependant il y a un évêque cophte.

Une femme qui manque à la chaſteté, eſt ſoudain punie de mort; un père, un frère, un mari ſerait fui par ſes compatriotes & regardé comme étranger, s'il n'infligeait pas ce terrible châtiment à ſa fille, ſa ſœur ou ſon épouſe coupable.

Les lentilles ſont un grand objet de conſommation dans la Haute-Egypte; la manière de les préparer les rend excellentes; le riz eſt un objet de luxe.

Les oignons, moins gros, mais plus doux que ceux d'Eſpagne, ſe détériorent quand on les tranſplante; on en mange beaucoup cuits avec de la viande.

Affalout, qui eſt à quatre heures de navigation au ſud d'Aſſiout, eſt grand & très-peuplé. Entre cette ville & Aſſiout, on voit Ben-Ali, ville aſſez conſidérable. Ces trois villes & Girgé ſont les entrepôt du commerce de la Haute-Egypte.

Le 4 octobre, je continuai à remonter le Nil; je paſſai le 6 devant Kaw, ou Gaw-es-

Scherki, l'ancienne Antœopolis. Pluſieurs co- Afrique.
lonnes de grandes pierres, couvertes de figures emblématiques & d'hyéroglyphes, attirent l'attention du voyageur. On ne trouve point de ruines à How, ſur la rive occidentale du Nil. On croit pourtant que l'ancienne Dioſpolis était ſituée en cet endroit.

J'arrivai le 8 à Achmim, ſur la rive occidentale du fleuve. C'était autrefois Chemmis ou Panopolis; ce n'eſt plus aujourd'hui qu'un village agréable : on y voit quelques fragmens de colonnes, &, dans les montagnes voiſines, des cavernes ſemblables à celles d'Aſſiout.

Des ſycomores rempliſſent les environs d'Achmim & en font un lieu très-pittoreſque.

Girgé, où j'arrivai le 11, eſt bien déchu de ſa ſplendeur. On y trouve pluſieurs blocs de granit d'environ ſix pieds de diamètre & de trois pieds d'épaiſſeur, qui reſſemblent à d'anciennes meules de moulin.

Après avoir paſſé Farſchiout, ville très-peuplée, j'abordai, le 17 octobre, à Dendera, l'ancienne Tentyris; j'y vis ſon temple célèbre, reſtes parfaits de l'architecture égyptienne; il eſt de forme oblongue, a deux cents pieds de longs ſur cent cinquante de large; il eſt aujourd'hui preſque enſeveli dans le ſable. Une galerie obſcure règne autour de l'édifice; pluſieurs co-

lonnes ſont encore debout; l'intérieur de la
Afrique. galerie eſt couvert d'hyéroglyphes peints, qui ont conſervé toute leur fraîcheur.

Le même jour j'atteignis Ghenné, l'ancienne Coenopolis. Rien n'eſt plus agréable qu'un voyage de nuit ſur le Nil, dans la Haute-Egypte.

Kepht, ou l'ancienne Cophtis, où j'arrivai le 19, offre dans ſes décombres quelques petites colonnes de granit gris & de grandes pierres couvertes d'hyéroglyphes. On voit près de-là les ruines d'un pont, dont on ne peut cependant déterminer l'étendue.

Le lendemain, je m'arrêtai à Kous, ville bien peuplée, ſur la rive orientale du Nil. Une ancienne porte, ornée de figures & ayant une très-épaiſſe corniche, eſt à quelque diſtance de la ville.

Nakadé a un couvent catholique. Askor, où j'étais parvenu le 22, eſt l'ancienne & fameuſe Thèbes.

On trouve dans la Haute-Egypte, ſur les bords du Nil, à l'eſt, des villages & des champs cultivés, très-raprochés du fleuve; à l'oueſt, les champs ſont moins près. Au-delà des montagnes qui ſe prolongent le long du fleuve, à l'oueſt, eſt un vaſte déſert, que traverſent quelquefois les Arabes Maugrebins. A environ cent

milles du Nil, on trouve çà & là quelques oaſes fertiles. A l'eſt du fleuve, c'eſt-à-dire entre le Nil & la mer Rouge, ſont des chaînes de montagnes de marbre & de porphyre, où l'on ne voit ni ville ni village. Quelques tribus d'Arabes errans vivent dans ces montagnes; mais ils n'y ſont pas au nombre de plus de trois à quatre mille. Les bords de la mer Rouge ſont peu habités, & les Arabes qui y vivent ſont peu redoutables. Afrique.

Si les différentes tribus de Maugrebins pouvaient s'accorder, ces peuples féroces armeraient juſqu'à trente mille hommes; mais leurs partis ſont rarement de plus de quatre à cinq mille combattans.

L'Oaſis parva, qu'on appelle El-Wah-el-Ghourbi, ſert de capitale aux Maugrebins, qui s'étendent de l'Egypte au Fezzan & à Tripoli. Ces Arabes ont pour vêtement une chemiſe de toile de lin ou de coton, par-deſſus laquelle ils roulent une pièce de belle flanelle. Ils ont tous des armes à feu, ne quittent jamais leur fuſil & tirent avec juſteſſe; ils élèvent des chevaux, des chameaux & des moutons: ils ſont courageux & ſobres, ſe contentant, pour ſe nourrir pendant ving-quatre heures, d'un petit gâteau & d'une petite bouteille d'eau.

Je parlerai de l'*Oaſis magna* dans le chapitre

Afrique

du Darfour. Je me contenterai de rectifier ici les cartes qui n'ont pas établi exactement la distance de ce lieu à l'Oasis parva. Les Maugrebins m'apprirent que Charjé, le village le plus septentrionale de l'*Oasis magna*, n'était qu'à deux journées de marche d'El-Wah el-Ghourbi, c'est-à-dire, à environ quarante milles.

Je trouvai en arrivant dans la Thébaïde les habitans un peu calmés; ils sortaient d'un état de rébellion ouverte contre les Mamelouks. Les Troglodites seuls, ou les habitans des montagnes étaient encore agités; ils faisaient souvent feu sur les troupes du Bey, & se retiraient ensuite dans leurs montagnes, où on n'osait les poursuivre.

Rien ne peut exciter davantage l'admiration du spectateur, que les ruines colossales & magnifiques de l'ancienne Thèbes. Eparses sur les deux rives du Nil, elles rappellent la brillante description qu'en fait Homère. « La Thèbes » d'Egypte, dont les vastes palais sont remplis » de richesses. De chacune de ses cents portes, » sortent deux cents guerriers avec leurs chevaux » & leurs chars ». Ces ruines sont sans doute les plus anciennes du monde; elles occupent, le long du Nil, un espace de trois lieues à l'est & à l'ouest du fleuve, & vont jusqu'au montagnes, c'est-à-dire, qu'elles rempliſſent les deux

côtés de la vallée, qui ont enſemble deux lieues & demie de large, ce qui donne à Thèbes une circonférence de vingt-ſept mille pas. Afrique.

Kourna eſt le premier village qu'on rencontre ſur le territoire de Thèbes, en remontant le Nil; il n'a que très-peu de maiſons. *Abouhadjadj* & le petit diſtrict de *Karnuk* ſont un peu plus haut; *Médinet-abou* eſt à l'extrémité des ruines, & plus loin on voit *Arment*, petit village.

Les noms de *Luxor* & *Axſor*, que les voyageurs modernes donnent aux lieux où ils prétendent que ſont les ruines de Thèbes, ne ſont apparemment qu'une corruption d'*El-Kuſſour*, nom que les Arabes donnent aux ruines; car ni l'un ni l'autre ne ſont de la langue arabe. Norden, ſur-tout, eſt inexact dans ſa topographie & incorrect ſur les noms.

Les plus conſidérables de ces ruines ſont à l'eſt du Nil; celles d'un temple, formant un carré long & ayant à chaque extrémité une double colonnade, eſt, à mon avis, la principale: ſes colonnes énormes & ſes murs ſont chargés d'hyéroglyphes. On voit auſſi celles d'un autre temple à Abouhadjadj.

A l'oueſt du Nil, on voit beaucoup de ruines & des avenues marquées par des reſtes de Sphinx: on y diſtingue deux figures coloſſales

Afrique. de pierre calcaire, repréſentant un homme & une femme. On y voit auſſi les reſtes d'un grand temple & des cavernes creuſees dans le roc.

L'édifice qu'on appelle le palais de Memnon, eſt à Kourna, ſur la même rive. Quelques colonnes de cet édifice ont quarante pieds de haut & neuf de diamètre; elles ſont, auſſi-bien que les murs, chargées d'hyéroglyphes.

Le paſſage de *Biban-el-molouk* eſt derrière le palais de Memnon, il conduit aux fameuſes cavernes qui ſont dans les montagnes & que Pockocke à décrites. Voyez l'abrégé de ſon voyage.

Dans le temple de *Médinet abou*, je vis beaucoup de ſang répandu & j'appris qu'un Maugrebin & un Grec qui allaient de Syené au Caire, y avaient été maſſacrés récemment par les habitans de Kourna.

L'eau de la ſource du village de *Beirat* eſt douce; mais ſon goût diffère de celui de l'eau du Nil.

Du haut de la petite chambre revêtue en-dedans de granit & de porphyre, qu'on trouve dans l'enceinte du vaſte temple d'El-kuſſour, on voit vers le ſud une maſſe iſolée, qui a l'apparence des ruines d'une porte: on en voit également à l'oueſt & à l'eſt.

Le

Afrique.

Le 20 octobre, je continuai à remonter le Nil & j'arrivai à Iſna où ſe tenaient les Beys obligés de s'enfuir du Caire. On voit à Iſna un temple pareil à ceux de Thèbes, mais moins grand ; les Beys que je vis à Iſna étaient *Haſſan-el-Giddawi*, *Achmed-el-Uali*, *Oſman-bey-Haſſan*, & un autre dont je ne pus ſavoir le nom ; ils étaient pauvres & triſtes, ils n'avaient pour revenus que ce qu'ils retiraient des environs de Syéné & d'Iſna, pays peu productifs.

Je vis le 28 octobre près d'*Hillial*, les reſtes d'une ancienne ville, des fragmens de deux anciens temples & une ſtatue moins grande que nature, agenouillée & briſée au-deſſus des genoux. La ville avait été entourée de murailles de briques cuites au ſoleil.

Edfou m'offrit une eſpèce de portique & un petit temple adjacent.

Le 30, nous paſſâmes à côté du *Gibel-el-Silſili*, chaîne de montagnes qui ſe prolongeait jadis au-deſſus du Nil : Norden la décrit, ainſi que le temple de *Koum-ombou*, nom qui ſignifie les ruines d'Ombos.

Le lendemain j'entrai dans Aſſouan, l'ancienne Syéné : on y voit peu de monumens antiques. La ville moderne eſt preſque en ruines ; ſon principal revenu eſt un impôt ſur les dattes qu'on envoie d'Ibrin au Caire.

Afrique.

On trouve près de cette ville, les tombeaux des Mamelouks qui s'enfuirent devant Sélim II lorſqu'il conquit l'Egypte : ces tombeaux ſont entièrement dégradés.

Geziret-el-Sag, autrefois l'île Eléphantine, vis-à-vis Aſſouan, poſſède quelques monumens d'architecture. Les Arabes renferment leur bétail dans un de ces monumens ; on y voit une ſtatue de granit tenant un bâton recourbé dans chaque main : beaucoup d'habitans de cette île ont les formes, la figure & les cheveux des nègres.

A trois heures de marche on trouve la première cataracte du Nil ; la chûte n'eſt pas grande, mais le fleuve court avec rapidité & fait peu de bruit. Je ne pus diſtinguer ſi les rochers près de la cataracte étaient de baſalte ; je n'en ai vu aucune carrière, ni en Egypte, ni dans les autres parties de l'Afrique que j'ai viſitées.

Ne pouvant remonter le Nil plus loin, à cauſe de la guerre entre les Mamelouks de Saïd & le Caſchef d'Ibrim, je fus contraint de redeſcendre le fleuve & j'arrivai à Ghenné le 7 novembre 1792.

CHAPITRE V.

Voyoge à Coſſeïr.—Dangers.—Route.—Coſſeïr.—Commerce.—Retour.—Rochers de granit.—Carrière de marbre. — Canal. — Poterie de Ghenné.

LE deſir de voir les beaux marbres qu'on trouve ſur la route de Coſſéïr, me fit entreprendre le voyage de cette ville : mais ne voulant pas y faire un long ſéjour, je ne pris avec moi que les choſes qui m'étaient abſolument néceſſaires. Je ſavais que les habitans de Coſſeïr étaient furieux contre les Anglais, parce qu'en 1786, le capitaine Nitchell qui mouillait dans ſon port, avait fait tirer ſur la ville, à cauſe d'une diſpute ſurvenue entre les habitans & ſon équipage.

Je partis de Ghenné le 8 novembre & j'arrivai le 11 à Coſſeïr ; je ſuivis le chemin le plus long : on me reçut avec un air ſoupçonneux : ce ne fut que par adreſſe que j'échappai aux recherches d'un vieux Schérif qui m'avait preſque deviné. On trouve dans

Afrique.

l'abrégé du voyage de Bruce la deſcription de cette ville, nous y renvoyons nos lecteurs. Le 13, je repartis pour Ghenné, & je ſuivis alors la même route que Bruce. Ces deux routes ſont bordées de grandes & inégales maſſes de granit & de porphyre, qui ſont à la fois magnifiques & effrayantes; mais le ſentier qui paſſe à travers eſt preſque par-tout uni. On allumait autrefois ſur les rochers les plus élevés du feu pour ſervir de ſignal: cet uſage doit être très-ancien.

Le granit rouge, le porphyre rouge & vert, ſont très-communs dans cette partie de l'Egypte. Je vis quelques veines d'albâtre & les traces de vert antique décrites par Bruce: on y trouve auſſi une immenſe quantité de marbres que l'on peut exploiter.

La néceſſité d'avoir un chemin commode pour tranſporter les grands blocs de marbre qui ont ſervi à bâtir les monumens de l'Egypte, a fait avancer aux anciens auteurs qu'on avait creuſé dans cette partie un canal de communication entre le golphe d'Arabie & le Nil. Je n'en ai trouvé aucune trace, & tout me porte à croire qu'il n'a jamais exiſté.

Entre *Bir-ambar* & Ghenné on trouve beaucoup de coloquintes que l'on recueille à peine, tant on les vend à bas prix au Caire.

Afrique.

Les meilleures cruches & les meilleures aiguières ſe fabriquent à Ghenné, avec une argile bleuâtre & très-ferme; elles ſont minces, légères & d'une forme agréable : on y fait auſſi pour filtrer l'eau & la rafraîchir, des jarres très-élégantes.

De Ghenné je revins à Aſſiout où j'arrivai le 21 novembre, j'en partis le 30 pour le Caire.

Quelques temps avant mon retour de Ghenné, il paſſa à Kous deux Grecs qui allaient en Abiſſinie. Un peu d'argent que l'un d'eux avait, devint la cauſe d'une querelle entr'eux, & le caſchef devant qui on porta la cauſe, mit fin à la diſpute en les faiſant périr tous les deux. On apprit au Caire cet acte de barbarie avec des détails qui le faiſaient paraître beaucoup plus atroce; on ajouta même que j'étais l'un des deux hommes maſſacrés; déjà le conſul Anglais demandait juſtice de cet attentat, quand mon retour démentit le faux bruit répandu à mon ſujet : on ne donna aucune ſuite à la mort des Grecs.

CHAPITRE VI.

Arrivée du Pacha au Caire en 1796. --- Mort d'Haſſan-Bey. --- Décadance de la Factorerie françaiſe au Caire.---L'Adminiſtration de la Douane eſt retirée aux Chrétiens Maronites. --- Emeute des Galiougis. --- Mourad Bey, fait boucher le canal de Ménouf. --- Expédition d'Achmet Aga.

BEKIR, pacha à trois queues, qui avait été quelques temps grand viſir, fit ſon entrée au Caire le 13 octobre 1796 ; il était précédé des grands officiers de la ville, de l'aga des janiſſaires & des boſtangis marchant deux à deux, des Beys ſupérieurement montés & d'un corps de Mamelouks : venaient enſuite douze chevaux richement caparaçonnés, une bande de muſiciens, les porte-queues, les autres officiers, tous les domeſtiques de la maiſon, & enfin le pacha lui-même.

Mourad-bey & Ibrahim ſe diſpenſèrent d'aſſiſter à cette cérémonie ; ils ne rendirent leur viſite au pacha qu'après qu'elle fut achevée.

Le pacha, pour aviſer aux moyens d'envoyer

le tribut à Conſtantinople, ce qu'on avait négligé depuis long-temps, manda le *Scheik-el-Belad* & le *Defterdar*. Ibrahim lui fit répondre que depuis long-temps Mourad était chargé de l'adminiſtration des revenus publics, & Mourad lui fit dire que les jeunes Beys partageant entr'eux toute l'autorité, c'était à eux qu'il devait s'adreſſer. Les jeunes Beys mandés à leur tour, répondirent que ſi le pacha voulait de l'argent, il fallait qu'il apprit que toutes leurs richeſſes étaient enterrées à *Karaméidan*, (1) & qu'il n'avait qu'à s'y rendre avec eux pour en obtenir une partie. Afrique.

Les Mamelouks tirent au blanc & lancent le *jerid* dans la place appellée *Mouſtabé* deux fois par ſemaine. Haſſan-bey ſe trouvait un jour préſent à ces exercices, un Mamelouk voulut tirer à ſon tour, mais le coup ne partit pas: il mit ſon fuſil ſur ſon épaule & prit le galop pour faire place à un autre: au moment qu'il paſſait devant Haſſan, l'amorce prit feu & toute la charge traverſa la poitrine du Bey qui tomba mort. Le Mamelouk prit la fuite, mais à tort; il n'eut pas été puni d'un malheur in-

(1) *Kara-Meydan*, place où on exerce les troupes et où les partis différents en viennent souvent aux mains.

Afrique.

volontaire : Mouzouk, fils d'Ibrahim, remplaça Haſſan.

Depuis long-temps les Français ſe plaignaient des mauvais traitemens des Beys ; il ne ſe paſſait pas deux mois, ſans qu'on exigea d'eux des ſommes conſidérables qu'on n'avait pas deſſein de leur rendre ; leur commerce diminuait journellement. En novembre 1796, le conſul français obtint de ſon gouvernement la permiſſion de s'établir à Alexandrie où l'on eſt plus en ſûreté & d'où l'on peut s'échapper facilement, quand il y a des vaiſſeaux européens dans le port ; il ne reſtait donc au Caire, à la fin de 1796, que trois maiſons de commerce françaiſes, & un médecin de la même nation : les autres, au nombre de douze familles, s'étaient réunies à Alexandrie.

Cette même année les droits des douanes, depuis long-temps affermés aux Juifs & depuis vingt ans entre les mains des chrétiens de la Syrie leurs furent, d'après leurs plaintes, retirés & confiés à une nouvelle adminiſtration compoſée de Mahométans, chargés de rendre compte directement aux Beys. Les chrétiens anéantis de ce coup, firent des offres avantageuſes à Mourad, mais ce Bey les renvoya avec mépris & maintint la nouvelle adminiſtration qu'il avait crée.

L'oſtentation des chrétiens de Syrie eſt la principale cauſe des extorſions des Beys.

Un officier des vaiſſeaux de Mourad ayant été renvoyé, les *galiongis* ou matelots, la plupart chrétiens, & déjà très-animés contre les Mamelouks en vinrent aux mains avec eux: cette action coûta la vie à ſoixante & dix perſonnes.

Le bras du Nil qui va à Damiette rompit ſes dignes & les eaux ſe jettèrent dans l'ancien canal de Menouf, des digues que l'ingénieur Achmed fit conſtruire dans le canal, firent bientôt reprendre leur premier cours aux eaux du fleuve.

Le Sultan du Darfour *Abd-el-Rachman*, deſirant ſe faire une grande reputation parmi les princes ſes voiſins, crut que le moyen le plus certain de parvenir à ſon but ſerait d'avoir de l'artillerie, il demanda donc aux Beys un homme qui le mit à même d'en avoir. Achmed-aga qui avait établi la fonderie de Jiza y fut envoyé par Mourad, & ce Bey pourvut à ce que ſon protégé parût avec éclat à la cour du Sultan; il partit avec la caravane qui m'avait ramené; j'ignore quel a été ſon ſort & ſi ſes eſpérances ont été réaliſées, s'il a péri dans le Darfour, où s'il en eſt revenu malheureux.

Volney, Bruce, & les autres voyageurs ont aſſez étudié & comparé les anciens Egyptiens

Afrique.

avec les nouveaux, ont assez parlé de leur couleur, de leurs mœurs, de leur caractère; pour que nous nous dispensions d'en parler encore : nous nous contentons de renvoyer nos lecteurs à l'abrégé du voyage de Bruce.

CHAPITRE VII.

Tamieh. --- Canaux. --- Feïom. --- Roſes. --- Lac Moeris.--Petite Oaſis.--Pyramides d'Hawara, de Daſchour, de Sakara, de Gizé.---Memphis. --- Capitales de l'Egypte. --- Suès. --- Commerce. --- Tur. --- Montagne de granit rouge. ---Mont Sinaï. --- Golphe oriental de la mer rouge. --- Retour au Caire.

LE 28 octobre 1792, je partis du Caire pour *Feïoum*, ville ſituée au Sud-oueſt de la première à environ ſoixante milles. Le ſcheik de *Moknan* me recommanda à un de ſes officiers qui réſidait à *Bédis*, & lui ordonna de m'accompagner juſqu'à Feïoum ; je vis ſur la route de très-beaux dattiers.

Tamieh eſt traverſé par un petit canal où il y a un peu d'eau courante ; la campagne eſt cultivée & contraſte avec le déſert où l'on paſſe avant d'y arriver.

On fait des nattes à Tamieh, mais les Arabes viennent ſouvent piller tout ce qui eſt fabriqué.

A *Senouris*, réſidence d'un ſcheik bédouin

Afrique.

très-hoſpitalier, nous traverſâmes un ſecond canal qui va du Nil au lac Moéris, ainſi que celui de Tamieh.

Le premier janvier 1793, j'arrivai à Feïoum: cette ville eſt bâtie ſur le bord du principal canal qui va du Nil au lac Moéris; elle eſt environnée de champs cultivés & ſur-tout de jardins où l'on recueille cette immenſe quantité de roſes dont on tire l'eau qui a rendu ce lieu célèbre. On propage les roſiers en couchant leurs branches dans la terre, & les rejettons qui en proviennent ſont ceux qui portent les roſes les plus belles.

Cette ville quoique ſur ſon déclin eſt encore bien peuplée; la plupart des habitans ſont mahométans; les maiſons ſont conſtruites en pierres & en briques cuites au ſoleil; la ville eſt gouvernée par un Caſchef; les proviſions y ſont abondantes, l'eau bonne, le poiſſon mauvais.

Les ruines de *Médinet faris*; c'eſt-à-dire, la cité des Perſans, ſont au nord de Feïoum: c'eſt probablement l'ancienne Arſinoé; j'y vis quelques vitrifications qui ſemblaient indiquer le voiſinage d'une verrerie Arabe.

Le 4 janvier, je partis pour le lac Moeris, nommé aujourd'hui *Birket-el-Keroun*: Danville l'a aſſez bien indiqué dans ſa carte. Il a à-peu-

près trente lieues de circuit; ſes bords ſont garnis de rochers, excepté du côté de Feïoum où la plage eſt ſablonneuſe. Pluſieurs pauvres pêcheurs ſe tiennent conſtamment ſur ce lac: l'eau en eſt ſaumache. Afrique.

N'ayant appris qu'à Feïoum que les Maugrebins d'*El-Wah-el-Ghourbi* ne ſouffraient pas qu'on voyageât dans la partie occidentale du lac, ſans qu'on ſe fût mis ſous leur protection, je ne pus viſiter quelques ruines qui, m'avait-on dit, ſont dans cette direction. Il faut, à ce que j'ai appris, quatre jours pour faire le tour du lac, & on ne peut ſe procurer que ce que les Maugrebins veulent bien vendre, à l'extrémité oppoſée à Feïoum.

En marchant au ſud-eſt, nous vîmes à Hawara deux petites pyramides de briques cuites au ſoleil, & un ſecond paſſage à travers les montagnes. La plaine de Feïoum au Nil eſt bien cultivée.

Les habitans d'Illahon, grand village, ſont agriculteurs. Près de cet endroit, on traverſe le *Bahr-Bila-Ma*, canal très-large, & plus loin le *Batken*, creux & profond, qu'on croit être le fameux lac Moeris d'Hérodote & de Diodore de Sicile.

J'allai enſuite viſiter les pyramides de *Daſchour*, de *Sakarra*, d'*Harvara* & de *Médoun*.

Afrique.

Cette dernière eſt très-élégante : l'intérieur n'en eſt pas dégradé. Le nombre de ces pyramides eſt aſſez conſidérable.

Je parcourus enſuite la plaine où était Memphis. Elle eſt ſur la rive gauche du Nil, au ſud du Caire; elle a trois milles de large; on y cultive du bled ; la partie voiſine des montagnes eſt remplie de dattiers. On y trouve encore des ruines; mais on n'y voit plus de ces marbres, ſi communs à Alexandrie.

Thèbes ou Dioſpolis & Memphis ont été les plus anciennes capitales de l'Egypte. Après que Cambyſe eut conquis ce pays, Babylone devint la capitale de la partie qu'occupaient les Perſes. Alexandrie eut ſon tour, juſqu'à ce que le Caire eût été bâti par Jeuhar, général d'Abou-Tammin, en 968.

M. Browne partit du Caire le premier mars 1793 & arriva, après cinq jours d'une marche fatigante, à Suez, qu'il voulait viſiter. Cette ville eſt aſſez connue au lecteur, par l'abrégé des voyages de Niébuhr & Norden, pour que je ne répète pas ce qu'on en a lu. Je paſſerai également ſous ſilence ſon voyage à *Tur* ou *Tour* & au Mont Sinaï, & je reviendrai pour la quatrième fois avec lui au Caire, d'où je le ſuivrai dans le Darfour, où il va enfin avoir la liberté de ſe rendre.

CHAPITRE VIII.

Difficultés pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. --- Caravane du Soudan. --- Départ d'Aſſiout.--El-Wah.--Charjé, Boulak, Beiris. --- Mougues. --- Déſerts de Sceb, de Selimé.--Leghée. --- Source de natron. --- Entrée dans le royaume de Four. --- Détention de l'auteur. ---Perfidie d'un agent. --- Lettre du Sultan. --- El-Faſcher.---Cobbé. ---Mœurs. --- Melek Ibrahim. --- Audience du Sultan Abd-el-Rachman-el-Raſchid. --- Caractère de ce prince. --- Sa cour. --- Le Mélek-Mouſa.---L'auteur exerce la médecine. --- Fête. --- Punition des ennemis de l'auteur. --- Art du Sultan. --- Conduite atroce de l'agent que l'auteur avait amené du Caire. --- Départ du Darfour.

PERSUADÉ que la ſource du Nil décrite par le Chevalier Bruce (c'eſt M. Browne qui parle) n'était point celle du vrai Nil, je voulus en reconnaître la ſource la plus occidentale. Je voulais m'y rendre par *Maſouah ;* mais j'appris que dès qu'on me reconnaîtrait, on ne me laiſſerait pas paſſer dans ce pays ; j'aban-

Afrique.

donnai donc ce projet. Je ſavais que le Sennaar était déſolé par la guerre civile & je ne pus prendre cette route dangereuſe, quelque grande que fût l'envie que j'avais de la parcourir. Le Darfour m'offrait l'eſpérance de trouver un gouvernement régulier je pouvais m'attendre à être favorablement accueilli par le monarque; & quoique ce chemin m'écartât beaucoup de l'Abiſſinie où je voulais pénétrer, je le choiſis, perſuadé qu'il m'offrirait plus d'un moyen pour m'y rendre.

Dans ce deſſein, je partis du Caire pour Aſſiout, où j'arrivai le 29 avril 1793; je m'y procurai des chameaux & des proviſions pour le voyage & je me joignis à la caravane du Soudan, qui ne ſe mit en route que cinquante jours après.

Nous quittâmes Aſſiout le 25 mai &, marchant à petites journées, nous arrivâmes à El-Wah où les Jelabs payent habituellement aux Maugrebins un patake par chameau. On marchait ordinairement ſans ordre; mais on ſe réunit le 31 mai, pour la deſcente du *Gibel-Roumlie*, montagne haute & rocheuſe, ſur le côté occidental de la chaîne qui forme, de ce côté-là, la limite orientale du déſert enfoncé où ſont les Oaſes. Nous fûmes une heure entière à nous rendre au bas de cette montagne,

du

du ſommet de laquelle la vue ſe perd dans une immenſe vallée, où l'on découvre quelques dattiers & quelques ſources où les voyageurs ſe repoſent. Afrique.

Après quatre heures de marche, nous arrivâmes le lendemain à *Ainé Dizé*, premier endroit où l'on trouve de l'eau ; il eſt à l'extrémité de la grande Oaſe. Le thermomètre de Farenheit monta ce jour-là, à l'ombre de la tente, juſqu'à 116 degrés.

Après huit heures de marche, nous arrivâmes à Charjé, lieu dépourvu de verdure, à l'exception de l'eſpace qui entoure la ſource. Nous annonçâmes notre arrivée en faiſant battre le tambour, en pouſſant beaucoup de cris de joie & en tirant quelques coups de piſtolet. Il y avait dans ce village, ainſi que Beiris, un *Gindé*, ou officier d'Ibrahim-Bey-el-Kebir. Ces officiers ſont chargés de tout ce qui a rapport au paſſage des caravanes.

Après ſix heures de marche, nous atteignîmes, le 7 janvier, Boulak, village miſérable où l'on trouve de la bonne eau & des dattes excellentes. Nous n'en partîmes que le ſur-lendemain, pour nous rendre à Beiris, à quatorze heures de là.

Nous paſsâmes à *Moughès*, dernier village méridional de l'Oaſe, le 14, & le 20, nous

Afrique.

entrâmes dans *Scheb*. L'eau eſt rare dans ce village, qui n'eſt guère fréquenté que par les *Arabes Ababdes*, tribu errante & dangereuſe.

Scheb produit beaucoup d'alun. La terre où il croît eſt argileuſe & couverte de pierres rouges.

Le 23, nous fîmes halte à *Sélimé*, petit coin de terre verdoyante, au pied d'une chaîne de rochers peu élevés : on y trouve la meilleure eau de la route. Les Jelabs font beaucoup de contes ſur une maiſon qui eſt dans ce lieu.

Le 25, nous nous remîmes en route & nous arrivâmes le 30 à *Leghéa* : l'eau y a un goût ſaumache. Le *Chabir*, ou chef de la caravane, ignorait le chemin, ce ne fut qu'au bout de trente-ſix heures que nous sûmes enfin lequel il fallait ſuivre. Le 6 juillet, nous atteignîmes *Bir-el Malha*.

On trouve dans ce lieu du natron bien différent de celui de Terané; il eſt très-ſolide & très-blanc, devient chaud quand on le met dans l'eau, & ſe dégage alors de l'air qu'il contient. Les Jelabs le portent en Egypte, où il ſe vend fort cher & où on l'emploie dans la préparation du tabac.

Les *Cubba Beeſchs*, arabes errans qui montent des dromadaires, infeſtent les environs de *Bir-el-Malha* : cependant ils ne nous attaquèrent point.

Le 12 juillet, nous nous remîmes en route & nous marchâmes juſqu'au 20, que nous campâmes à Medwa, où l'on ne trouve point d'eau. Afrique.

Nous arrivâmes le 23 à la première ſource qui ſe trouve ſur le territoire du Darfour : on appelle *Wadi Maſrouk*, le lieu où on la trouve. On y eſt très-incommodé par des fourmis blanches qui détruiſent tout ce qu'elles peuvent atteindre. Nous fûmes obligés de nous refugier à *Sweini*, où je logeai chez *Ali-el-Chatib*, un des principaux marchands du pays. Nous y reſtâmes huit jours, &, le 7 août, nous arrivâmes à Cobbé, l'une des villes les plus fréquentées par les Jelabs.

Sweini eſt la réſidence d'un *Melek*, ou gouverneur pour le ſultan de *Darfour*. Les étrangers ſont obligés de s'y arrêter, juſqu'à ce qu'il plaiſe au ſultan de leur faire connaître ſes volontés.

J'eſpérais obtenir bientôt la permiſſion de continuer ma route, car les gens du pays me regardaient comme l'étranger du roi. J'obſervai au melek que, déſirant me rendre auprès du ſultan, je ne devais pas être retenu ſur des prétextes frivoles. J'offris de payer tous les droits qu'on prétendait avoir à exiger, & je demandai qu'en cas contraire, on me laiſsât

Afrique.

retourner en Egypte. Mes ſollicitations furent ſans effets; de faux bruits répandus ſur mon compte étaient parvenus aux oreilles du ſultan. Le melek diſſimula; j'ignorai les motifs de ma détention, peut-être le melek les ignorait lui-même.

J'attendis patiemment pendant dix jours: alors un ordre du ſultan permit à tous les Jelabs de ſe rendre à leur deſtination, en payant les droits impoſés: mais je reſtai dans un cas différent. Il faut que j'entre ici dans quelques détails, qui ſerviront aux voyageurs qui feraient le même voyage que moi.

On m'avait dit au Caire que tout le commerce du Darfour ſe faiſait par échange; j'ignorais quels étaient les articles qu'il convenait d'y porter, je cherchai donc quelqu'homme probe & honnête que je puſſe charger de cette beſogne. On m'en indiqua un que je crus tel & que j'arrêtai.

Son zèle, ſa déférence, ſes ſoins avant notre départ, m'avaient prévenu en ſa faveur. Lorſque nous fûmes en route, il changea de conduite; il devint inſolent & déſobéiſſant. L'ayant un jour menacé de lui brûler la cervelle & ayant été retenu par les Jelabs, mon homme chercha une occaſion de vengeance, & les préjugés des gens du Soudan la lui fournirent bientôt.

Il ſavait que je ne pouvais faire uſage des lettres de recommandations que j'avais pour différens marchands du Darfour qu'après avoir vu le ſultan. Il mit donc tout en uſage pour empêcher que je lui fuſſe préſenté & que ce prince connût ma ſituation. Afrique.

Un de ſes camarades qui réſidait depuis quelque temps à Sweini, excité par mon agent, avertit le monarque que j'étais un Franc, un infidèle, un homme dangereux. Il engagea ce prince à me tenir éloigné de lui, & enfin à me faire ſurveiller par quelqu'un qui répondît de moi.

Pendant qu'on agiſſait de la ſorte près du ſultan, mon agent me volait du corail, choſe aſſez précieuſe dans le Darfour.

L'émiſſaire revint, muni d'une lettre empreinte du ſceau du ſultan, où on me permettait de me rendre à Cobbé, chez *Ibrahim-el-Wouhaiſchi*, où je demeurerais juſqu'à ce que le ſultan me fit appeler : cet *Ibrahim* était préciſément l'émiſſaire. Je ne me doutais pas encore des manœuvres de mes deux fripons; je m'étonnais pourtant qu'on me mît à l'abri des exactions des officiers du ſultan, pour me confiner chez un ſimple particulier : cependant j'obéis promptement; c'était le ſeul moyen qui me reſtât. La haine que mes ennemis avaient ſuſcitée contre

moi était si grande, que les Fourains, ordinairement hospitaliers, me regardaient à peine.

Afrique.

Cette horrible situation me rendit malade; j'eus la fièvre, la dysenterie, & je ne commençai à me rétablir qu'au bout d'un mois. A peine convalescent, je sollicitai de nouveau la permission de me rendre près du sultan : on accéda à ma demnnde; mais j'arrivais à peine à El-Fascher, que j'eus une rechute terrible. Pour comble de malheur, j'avais épuisé tous les médicamens que j'avais apportés d'Egypte. Cependant les chaleurs de l'été dissipèrent ma maladie & je repris des forces.

Je fus d'abord présenté au melek *Mizellim*, l'un des principaux ministres d'*Abd-el-Rachman*. Il avait été esclave & domestique du palais, & on l'avait privé des marques de la virilité pour l'avoir surpris avec une des femmes du palais. Ignorant & sans éducation, il avait de la gaîté & de la vivacité dans l'esprit, ce qui le rendait agréable à la cour. Il m'accueillit avec rudesse & dédain, & me demanda avec hauteur quels étaient les motifs qui m'attiraient dans le Darfour.

Dans ce moment, on servit pour lui & sa cour de la viande séchée & une gamelle de *polenta*, boisson du pays. Comme je vis aisément qu'ils ne se souciaient pas de m'inviter &

qu'ils étaient embarrassés pour me le dire; je déclarai que je n'avais pas faim & je les priai de commencer; ils ne perdirent pas de temps, & après leur repas ils m'accablèrent de questions sur l'Europe. Quand ils se lassèrent de m'interroger, j'expliquai ainsi au melek l'objet de mon voyage. Afrique.

« Melek, étant venu d'un pays très-éloigné » à Misr (1), les habitans de cette ville m'ont » parlé du vaste empire, de la magnificence, » & sur-tout de la justice & de l'hospitalité du » sultan Abd-el-Rachman, dont le règne puisse » être éternel ! Accoutumé à voyager dans » plusieurs contrées comme un *Derwiche*, pour » recevoir des leçons de sagesse des vieillards, » & chercher dans les plantes qui croissent en » différens climats des remèdes contre les ma- » ladies qui affligent l'humanité, j'ai désiré » voir le royaume de Four. On m'assura que » ma personne & tout ce que j'aurais y seraient » en sûreté & qu'on me permettrait d'aller » par-tout où je voudrais. Cependant, depuis » mon entrée dans ce royaume, j'ai trouvé » que ces assurances étaient fausses; j'ai été » arrêté, maltraité, volé, & toutes mes re- » clamations ont été nulles. Je demande justice.

(1) Le Caire.

Afrique. » Ce que j'ai ſouffert de la part des officiers du
» ſultan eſt paſſé, je n'en parle plus; mais je
» demande qu'on me protège, & je déſire la
» punition de celui qui m'a volé & la reſtitution
» de ce qu'il a à moi.

J'expliquai enſuite mon projet de me rendre dans le Sennaar pour paſſer dans l'Abiſſinie & aller juſqu'à Moka; je demandai auſſi quatre perſonnes de confiance pour me conduire de le Kordofan.

Le melek me répondit que le roi était favorable aux étrangers, qu'il avait déjà donné ordre pour qu'on me remit un ſac de froment & quatre moutons: que dans ce moment, le paſſage par le Kordofan était impoſſible puiſque la guerre y ſignalait ſes fureurs; qu'enfin je n'aurais qu'à nommer mon voleur au roi & que tout me ſerait reſtitué. Je me retirai.

Quatre à cinq jours après, le melek vint me voir avec quelques perſonnes de ſa ſuite. Je lui montrai les préſens que je deſtinais au ſultan ſon maître, mais je refuſai d'ouvrir un coffre qu'il voulait viſiter. *Ali Hamad* mon perfide agent, qui en avait caché la clef, l'ouvrit malgré moi & pluſieurs petits articles diſparurent. On me prit même des piſtolets que je réſervais pour faire des préſens dans le Sennaar & on ne me laiſſa que les choſes dont on

ignorait l'uſage : et quelques jours après on me paya les objets pris, le dixième de leur valeur. Afrique.

Je retournai à Cobbé pour y jouir de la ſolitude & du repos. Là je rétablis ma ſanté & j'étudiai les mœurs des habitans du Darfour. Je m'éloignais des ſociétés où l'on faiſait uſage du *Meriſi* (liqueur fermentée) pour ne pas me trouver dans les querelles qui trop ſouvent réſultent de l'ivreſſe. J'aſſiſtais ſouvent aux entretiens des hommes graves du pays, & leur ſociété écartait de moi les réflexions déſagréables ſur ma ſituation.

Je fus obligé, en 1794, en quittant la maiſon où je logeais à Cobbé, de ſigner au propriétaire une déclaration qui atteſtait que rien ne m'avait été volé pendant mon ſéjour chez lui. A mon retour à El-Faſcher je me mis ſous la protection du Melek *Ibrahim*, le plus âgé de ceux qui avaient de l'autorité. Le melek Miſſellim avait alors été envoyé par le ſultan dans le midi du royaume. Je logeai chez un nommé *Mouſa* qui, quoiqu'un des fils du ſultan *Bokar*, prédéceſſeur d'Abd-el-Rachman, n'occupait qu'un petit emploi. Ce *Mouſa* équitable & déſintéreſſé, toujours calme & plein de dignité, était tolérant ſur la religion, & quoiqu'il obſervât avec la plus grande rigidité les dogmes de l'Iſlamiſme, il ſe montrait auſſi

Afrique.

conſtant obſervateur des droits de l'hoſpitalité.

Ibrahim avait environ ſoixante ans. Il était d'une taille haute, ſa phyſionomie était plus rude qu'expreſſive. Il n'avait ni grace ni aiſance, mais il ne manquait ni d'intelligence ni de ſagacité. Quoique bigot & ſuperſtitieux, ſon jugement était ſain. Il jouiſſait d'une réputation intègre & l'on n'attribuait ſa richeſſe qu'à ſon extrême avarice.

Ibrahim qui n'avait jamais vu d'Européen me reçut favorablement & me témoigna beaucoup de ſurpriſe de ce que j'étais venu dans le Darfour. Je me plaignis à lui des torts & des entraves qu'on m'avait fait ſubir ; il me promit juſtice & protection, mais il oublia bientôt ſa promeſſe.

Je trouvai rarement occaſion de parler au ſultan, quoique je me rendiſſe exactement à ſon lever : j'ai ſu depuis que jamais un étranger n'avait été traité comme moi, ce qui me fit conjecturer que les rapports de mes ennemis avaient prévenu le ſultan contre moi.

Je me liai avec quelques perſonnes de la cour & quelques étrangers qui y ſollicitaient des graces. J'allais de temps en temps au marché où ma perſonne paraiſſait toujours étrange & où la foule ſe raſſemblait toujours autour de moi.

Afrique.

Un incident assez désagréable fixa l'attention sur moi, & me procura enfin un entretien avec le sultan. Pour me dissiper un peu, je badinais de temps en temps avec les esclaves. Un jour que je lisais, une fille d'environ quinze ans vint à ma porte. Voulant lui faire peur, je saisis tout-à-coup la toile qui lui ceignait le corps, & elle resta nue. Le hazard fit que son maître passa à l'instant même & la vit. Ses cris assemblèrent beaucoup de monde, il avait chargé une carabine & voulait me tuer, mais quelques-uns de ses compagnons me voyant armé & prêt à me défendre, firent convenir qu'on me punirait d'une toute autre manière. Alors mon perfide agent voulût s'emparer de l'esclave & offrit de la payer le prix que le propriétaire exigerait. Celui-ci demanda dix têtes d'esclaves, & *Ali-Hamad* se prépara à en réclamer la valeur, il avait même pris des arrangemens pour qu'il ne me restât aucun moyen de me défendre.

J'avais fait apporter de Cobbé à El-Fascher tout ce qui me restait de mes marchandises & de mes effets ; j'avais fait déposer ces objets dans la maison d'*Hossein* & de son associé. Hossein était précisément le propriétaire de la jeune esclave. *Ali-Hamad* fit mettre opposition sur tout ce qui m'appartenait & on m'ap-

Afrique.

prit qn'on ne me rendrait mes effets que quand je lui aurais payé la valeur des dix eſclaves.

Cette affaire fit grand bruit. Les marchands d'Égypte irrités au delà de toute expreſſion, en informèrent auſſitôt le ſultan.

Abd-el-Rachman ayant appris que les francs jouiſſaient d'une grande faveur près des Sengiaks & que, ſi quelqu'un d'entr'eux éprouvait des vexations dans le Darfour, on s'en vengerait aiſément ſur les Jelabs qui iraient au Caire, en faiſant juridiquement ſaiſir leurs marchandiſes, penſa que ſa dignité ſerait compromiſe, ſi, dans ſes états, un étranger avait beſoin de recourir à la force pour ſe venger. Il me fit comparaître avec mes adverſaires, leur fit une verte réprimande & nous renvoya par devant le Melek *Mouſa Woullad Jelſoun* ſous la juridiction duquel ſont tous les marchands étrangers.

Cette conduite du ſultan me ſurprit, car il m'avait reçu très froidement la première & la ſeconde fois que je lui fus préſenté, & il avait quitté avec précipitation l'audience qu'il donnait dès qu'il ſe fut aperçu que je m'étais introduit une troiſième fois dans ſon palais.

Abd-el-Rachman eſt petit & d'une complexion ſeche. Il a l'œil vif & les traits expreſſifs, ſa barbe eſt touffue & ſon teint très-noir. Il eſt

très-agile quoiqu'âgé de près de cinquante-cinq ans. Afrique.

Quelques jours après la ſéance où il me fut favorable, je pénétrai encore dans l'arrière cour & je vis le ſultan debout tenant ſon épée dans ſa main gauche & s'appuyant de la droite ſur un bâton dont le bout ſupérieur était d'argent. Il était coiffé d'une pièce longue de ſoie rouge qui faiſait pluſieurs fois le tour de ſa tête & reſſemblait à celles que les Arabes occidentaux portent pour ceinture.

Ibrahim lui préſenta de ma part une pièce d'étoffe de ſoie & coton fabriquée à Damas. Il la reçut avec bonté & ſe retira promptement. On demande ordinairement au ſultan la permiſſion de quitter El-Faſcher. Je voulus profiter de cette étiquette pour parler au ſultan. Je le trouvai aſſis ſur ſon trône, ſous un dais de bois très-élevé & garni de différentes étoffes de Syrie & des Indes indiſtinctement mêlées: derrière les Meleks, aſſis à quelque diſtance du trône, il y avait un rang de gardes dont les bonnets étaient ornés ſur le devant d'une petite plaque de cuivre & d'une plume d'autruche noire. Leur armure conſiſtait en une lance & un bouclier de peau d'hyppotame qui couvrait leur bras gauche. Quinze eunuques étaient placés derrière le trône. Le nombre des ſollici-

Afrique.

teurs & des ſpectateurs placés en avant du trône s'élevait à plus de quinze cents.

Un louangeur ſe tenait à la gauche du prince & criait continuellement de toute ſa force: » — Voyez le Buffle! le fils d'un Buffle! le » taureau des taureaux! l'éléphan d'une force » extraordinaire! le puiſſant ſultan Abd-el-» Rachman-el-Raſchid! que Dieu prolonge » ta vie ô maitre! que Dieu t'aſſiſte & te rende » victorieux. »

Je ſortis de cette audience comme des autres, ſans avoir pu me faire entendre du ſultan. Je ne le vis jamais porter ſur ſa tête une couronne ainſi qu'il eſt d'uſage parmi les autres monarques africains. Tous ceux devant qui il paſſait s'agenouillaient & ſe proſternaient devant lui, les meleks même n'approchaient de ſon trône qu'en rampant ſur leurs mains & leurs genoux. Les étrangers ne ſont pas ſoumis à cet uſage.

Abd-el-Rachman, après être monté ſur le trône, envoya à l'empereur de Conſtantinople un préſent de trois eunuques de choix & de trois jeunes eſclaves les plus belles du Darfour. l'empereur Ottoman lui envoya en retour une ſuperbe peliſſe, un ſolitaire d'un prix conſidérable & un ſabre très-richement orné.

Le melek *Mouſa Woullad Jelſoun* m'accueillit avec une extrême bonté. On le regarde comme

un homme très-dissimulé & très-ambitieux mais intelligent, prompt à prendre son parti & plein d'énergie. Ses manières sont aisées, il est plus instruit & plus poli que tous ses égaux, il eut pour moi beaucoup d'attention. Je mangeai pendant trois jours à sa table qui était servie avec abondance, j'étais alors accablé de questions. La sagacité avec laquelle le melek discutait les droits de ceux qui plaidaient devant lui & son équité me surprirent, malgré l'adresse des Arabes à défendre leurs intérêts, je ne vis pas Mousa être dupe de leurs artifices. Afrique.

D'après les ordres du sultan, je donnai au melek l'état de ce qu'on m'avait volé. Quant à la jeune esclave d'Hossein il reconnut mon innocence, ordonna que la jeune fille retournerait chez son maître & que ma malle me serait rendue.

L'affaire du vol que mon agent m'avait fait ne fut pas si facile à terminer, gagné par les présens de mes adversaires, il les condamna seulement à me payer la valeur de quatre têtes d'esclaves, après cette décision je retournai à Cobbé.

Les agens du roi ne m'avaient encore rien donné du prix des objets qu'ils m'avaient forcé de leur vendre à mon arrivée. Je renouvellai à Mousa la demande que j'avais faite à Misselim

Afrique.

& à Ibrahim, je le priai auſſi de me laiſſer partir avec la première *Selatée* (1) qui irait au ſud ou au ſud oueſt, ou enfin de me faire conduire dans le *Bergou* (2) par un eſclave du ſultan. J'eſperais par le Sennaar gagner l'Abiſſinie, ou bien traverſer la Nubie & retourner en Égypte, ou enfin paſſer à Suakem & de là à Moka ou Jidda. Par l'autre je comptais faire des découvertes relatives à la rivière blanche, peut-être même aller juſqu'à ſa ſource ; enfin par la troiſième, je voulais reconnaître le Niger ou me rendre par le Bournou & le Fezzan à Tripoli.

La guerre rendait impoſſible le premier de ces projets : celui d'aller au ſud m'expoſait à une mort certaine, ſoit par la jalouſie de mes compagnons, ſoit par les armes des gens du pays, telles furent les réponſes de Melek ; mais lui ayant obſervé que le ſultan pourait me faire accompagner par des perſonnes que je récompenſerais bien, il me dit qu'il le propoſerait, mais qu'il doutait que le ſultan y conſentit. Pour ma troiſième propoſition il l'a regarda comme

(1) Expédition armée qui va chercher des eſclaves.

(2) Premier royaume Nègre à l'ouest du Darfour.

impoſſible

impoſſible & me diſſuada tant qu'il put de ce projet, en m'apprenant que les rois du Darfour & du Bergou ſe redoutaient mutuellement & que les chrétiens étaient abhorrés dans ce dernier royaume. Il m'engagea en même temps à retourner en Egypte par la première occaſion. Ce fut à la ſuite de cet entretien avec Mouſa que je retournai à Cobbé où l'on vint me chercher ſix ſemaines après pour voir mourir ce bon melek ma dernière eſpérance. Atrique.

J'avais envain caché le peu de remèdes que j'avais apporté pour moi. On ſut que j'en avais, auſſitôt tout le monde fut malade à Cobbé. Il me fallut exercer la médecine ; quelques cures heureuſes me mirent en crédit & l'année ſuivante on m'appela ſouvent à El-Faſcher pour y remplir les fonctions de médecin.

On me chargea de guérir le *Faqui Seradgé* (1) d'une fiſtule, & les ſoins que je lui donnai me fournirent l'occaſion de me rendre ſouvent à l'audience du ſultan à qui je demandai pluſieurs fois, mais en vain, la permiſſion de partir. Pendant l'hiver de 1794 il donna enfin l'ordre de me compter une partie de ce qui m'était dû.

(1) Le principal Iman.

Afrique.

Je vis célébrer la fête de *Geled-el-Nahas* (1); fête particulière à ce pays. Elle dure huit jours & pendant ce temps les meleks & les principaux perſonnages font au ſultan des préſéns conſidérables. Le ſultan les récompenſe de cette généroſité involontaire en traitant tous ceux qui ſe préſentent & l'on tue le premier jour un ſi grand nombre d'animaux que la viande qu'on mange les jours ſuivans eſt gâtée. Pendant cette fête on fait la revue des troupes dont les exercices ſont une groſſière imitation de ceux des Mamelouks. Le ſultan & les officiers principaux montent de très-beaux chevaux de Dongola, mais ils ne ſont pas habiles écuyers.

Cinq hommes qui avaient entretenu une correſpondance criminelle avec *Haſchem*, chef de la partie du Kordofan, qui réſiſtait aux armes du Sultan, furent amenés à El-Faſcher & mis à mort ſans aucune forme de procès. Le bourreau leur plongea ſon couteau dans la poitrine de la même manière qu'on tue les moutons : cette exécution fut faite en préſence de pluſieurs meleks, pour qu'ils jugeaſſent du ſort qui les attendaient s'ils manquaient de fidélité.

(1) Garniture de la Timbale.

Voulant arrêter l'ivrognerie, le Sultan porta des peines très-graves contre les vendeurs ou fabricateurs du *merisé ;* mais on éluda ſes ordres, & depuis ce temps les troupes parurent beaucoup moins attachées au monarque. Afrique.

Ali-Hamad, ce perfide agent que j'avais amené d'Egypte, non content de m'avoir volé, mit un jour du ſublimé corroſif dans le plat qu'une eſclave préparait pour moi : ſi cette eſclave ne m'eût averti, j'aurais été victime de cette attrocité que je ne ſoupçonnais nullement. Ce monſtre voyant que ſon plan n'avait pas réuſſi, voulut s'en venger ſur l'eſclave & allait l'étrangler avec une corde, ſi je ne l'euſſe arraché de ſes mains.

Dans l'été de 1795, on me paya en femelles de chameaux le reſte de ce que le Sultan me devait. Ce payement était auſſi inique que le premier qui m'avait été fait en bœufs dont je ne pouvais tirer partie.

Rien n'eſt plus ridicule que les momeries que les médecins du Darfour employent pour guérir leurs malades ; ils exorciſent d'abord la maladie, enſuite ils lui adreſſent des prières, comme à une émanation de la divinité, ils écrivent pluſieurs verſets de l'alcoran ſur une table, puis en enlevent l'encre & la font boire. Ces puérilités durent tant que le malade reſ-

Afrique.

pire ; mais ſitôt qu'il a ceſſé de vivre ils reſtent fort calmes, & la tranquillité n'eſt troublée que par les cris des femmes.

La petite vérole fit périr en 1795 la moitié de l'armée que le Sultan avait envoyée dans le Kordofan ; on leva un nouveau corps de troupes auxquelles on montra le butin pris ſur *Haſchem*. Pendant qu'il paſſait devant les yeux des ſoldats, les ſpectateurs faiſaient entendre ces cris : — « Vive le Sultan Abd-el-Rachman-el-Raſchid ! que Dieu le rende toujours victorieux ! »

Dégoûté de demander ſans ceſſe & toujours inutilement la permiſſion de partir du Darfour, je m'adreſſai au chabir ou conducteur de la caravane qui retournait en Egypte, & qui campait à *Lehaiſmer*, petit village à trois lieues au nord de Cobbé. Je le décidai à employer tout ſon crédit auprès du Sultan afin qu'il conſentit à ce qu'il m'emmenât, & il parvint enfin, après beaucoup de peine, à obtenir cette permiſſion tant déſirée. Quelques temps auparavant, j'avais reçu du melek une patente revêtue du ſceau royal, pour me rendre dans le Kordofan, mais le *chabir* me donna l'idée que c'était un mauvais trait de mes ennemis, & peu de jours aprés je reconnus qu'il avait deviné la vérité.

Afrique.

Nous reſtâmes pendant tout le ramadan de 1796 à *Lehaimer*, & n'en partîmes pour l'Egypte que trente-ſix jours après. Pendant que la caravane ſe raſſemblait, des Maugrebins d'Elwah traverſèrent le déſert & allèrent juſqu'à Dongola, où ils enlevèrent beaucoup de marchandiſes & de captifs. Il ſe trouvait parmi ces derniers une jeune Dongolane âgée tout au plus de quatorze ans, qui fut vendue dans la Haute-Egypte, & delà conduite au Caire où un Arabe l'acheta & la mena enſuite dans le Darfour. Là, des Dongolans la reconnurent & la reclamèrent; l'affaire fut plaidée devant le Sultan, qui prononça que la fille étant née libre ne pouvait être vendue & qu'elle devait être rendu à ſes amis.

Notre retour en Egypte n'eut rien d'extraordinaire; je reſtai vingt jours à Aſſiout pour me repoſer & me guérir d'une diarrhée qui m'affaibliſſait beaucoup; j'en partis bien rétabli.

CHAPITRE IX.

Togographie du Darfour. — Ses divers habitans.

PLACÉE à l'extrémité du royaume, ſur la route qui va du nord au ſud, & étant la principale réſidence des marchands, Cobbé doit être regardée comme la capitale du Darfour; elle eſt par les 14 degrés 11 minutes de latitude & par les 28 degrés 8 minutes de longitude à l'eſt du méridien de Greenwich; elle a plus de deux milles de longueur, mais elle eſt très-étroite. Les maiſons ſont entourées de paliſſades & ſéparées par un grand eſpace de terrain en friche: la ville eſt remplie d'arbres de pluſieurs eſpèces, parmi leſquels il y a beaucoup de palmiers & ſur-tout des *nebkas* & des *hegligs*, qui lui donnent un coup d'œil très-agréable. Pendant les pluies, un torrent coule autour de Cobbé; il s'étend du nord au ſud juſqu'à la montagne qui porte ſon nom, & qui eſt habitée par une immenſe quantité de Jakals & d'Hyenes. Des puits peu profonds fourniſſent de l'eau aux habitans de la ville: l'eau en eſt trouble & déſagréable, quelquefois rare, mais elle n'eſt pas malfaiſante.

Afrique.

Cobbé eſt entourée de petits villages qui en dépendent & qui augmentent ſa population. Au nord eſt celui d'*Helet Haſſan*, entièrement peuplé de Dongolans ; il fut long-temps gouverné par le chabir *Haſſan-yullad-naſr*, vieillard dont on vantait ſouvent les talens & les vertus : on voit au nord-nord-oueſt, *Noukti* & *Hellet-hummar ;* au ſud, *Hellet-el-alamné* & *Hellet-jemin-ullah ;* au ſud-oueſt & à l'oueſt, *Hellet-il-foukkara* & *Bweri*. Je n'ai jamais ſu ou j'ai oublié les noms des autres villages.

La plaine de Cobbé s'étend à l'oueſt & au ſud-oueſt, juſqu'à vingt milles de diſtance : là s'élèvent *Kerda* & *Malha*, qui ſont deux montagnes rocheuſes & eſcarpées ; au ſud, elle a douze milles d'étendue & s'arrête au *Gibel-couſa* près duquel il y a quelques villages : au ſud-eſt, elle va juſqu'à *Barbogé*, & au nord-eſt juſqu'à *Gibel-Wanua* ; à l'eſt ſud-eſt, elle eſt bornée par un torrent au-delà duquel il y a beaucoup de ſable, mais à l'eſt il n'y a preſque pas de plaine. Le chemin depuis *Weini* au nord juſqu'à *Gidid* au ſud, ſuit le pied d'une montagne nommée *Téga* d'abord, & *Wanna* enſuite : le *Gibel-cobbé* eſt preſque iſolé.

Les Indigènes occupent peu de maiſons à Cobbé, preſque tous les habitans ſont marchands & étrangers.

Afrique.

Sweini, *Kourma*, *Ril*, *Coubcabia*, *Cours*, *Choba*, *Gidid*, *Gellé*, ſont les principales villes du Darfour; ce ſont de petites villes de peu d'étendue & de peu de conſéquence. Sweini n'a quelqu'importance que par le paſſage des caravanes qui vont en Egypte & en reviennent: on y trouve pluſieurs proviſions & on y tient marché tout le temps que les Jelabs y reſtent. Quelques principaux marchands y ont des maiſons; cette ville eſt la réſidence d'un melek, & peut être regardée comme la clef de la route d'Egypte. Les Zeghawaiens ou Arabes, en ſont les habitans les plus pauvres.

Kourma eſt peuplé de *Jeïaras*, marchands, la plupart nés dans la Haute-Egypte: on y tient marché deux fois par ſemaine.

La population de Coubcabia eſt nombreuſe & ſe compoſe de diverſes eſpèces d'habitans: cette ville eſt la clef des routes de l'occident; le ſel eſt le principal moyen d'échange de ſon marché: on y vend auſſi les *tokéas*, grands ſacs de cuir qui ſervent à mettre le blé, l'eau, ou ce qu'on veut.

Ces tokéas ſont des pièces de toile de coton de ſix aunes de long & de dix-huit à vingt pouces de large: c'eſt une groſſe toile

dont les Fourains des classes inférieures font leurs vêtemens.

Les habitans de Coubcabia sont Indigènes, Arabes & du Bergou : on y trouve aussi quelques *Felatias* & quelques autres nations.

Les *Foukkaras*, remarquables par leur intolérance, sont les principaux habitans de Cours.

La majeure partie de la population de Ril se compose de Fourains ; on y voit aussi quelques marchands étrangers : cette ville est la clef des chemins du sud & de l'est : elle est la résidence d'un melek & de quelques troupes. Il y a dans le voisinage un étang qui ne tarit jamais. Les Arabes pasteurs y fourniſſent du pain, du lait, de la viande & du beurre ; le sol y est propre aux jardins, & l'argile qui est tenace, sert à construire des maisons qui durent long-temps. Ril était la résidence du Sultan qui régnait avant Abd-el-Rachman.

Choba est assez considérable ; on n'y manque pas d'eau ; dans les environs il y a quelques carrières de craie presqu'épuisées.

Gidid a assez d'eau ; elle est habitée par les *Foukkaras*, peuple peu hospitalier.

La ville de Gellé soumise à la tyrannie d'un prêtre est la moins floriſſante ; le Sultan l'avait donnée au principal iman, homme intri-

Afrique.

gant & d'une grande hypocriſie, qui, par ſes vexations, fit émigrer la plus grande partie des habitans.

Le Dongola, le Mahas & tous les bords du Nil juſqu'au Sennaar, ſont plus favoriſés de la nature que le Darfour; mais ils ſont continuellement déſolés par des guerres inteſtines & par les irruptions de *Schaikiés*, tribus arabes, qui errent entre le Nil & la mer Rouge; auſſi les habitans quittent-ils ce pays dès qu'ils peuvent eſpérer de gagner leur vie par leur travail.

Cobbé voit arriver des Egyptiens, des Tuniſiens & quelques autres habitans des côtes de la Barbarie, qui n'y reſtent que le temps qu'il faut pour vendre leurs marchandiſes; quelques-uns ſe ſont mariés dans le Darfour, & y jouiſſent de tous les droits des Indigènes: ceux qui viennent du Dongola, du Sennaar, du Mahas, du Kordofan, ſont en général très-laborieux, mais téméraires, inquiets, ſéditieux. Tous ces étrangers parlent entr'eux la langue du *Barabra* & l'arabe, mais leurs enfans ne parlent que la langue du Darfour, & ne s'allient guère qu'à des familles de leur origine ou à des Arabes. On les diſtingue aiſément des Fourains à leur teint & à leur reſſemblance avec quelques traits des Européens.

Dans le marché qui ſe tient deux fois par

ſemaine au ſud-eſt de la ville, on vend non-ſeulement les marchandiſes du pays & de l'Egypte, mais auſſi des eſclaves qui ont été volés en différens endroits : dans ce cas on fait les ventes en particulier.

L'uſage de boire le meriſé eſt trop grand pour que les habitans nés dans le Barabra & le Kordofan y renoncent; leur ivreſſe occaſionne des querelles où le ſang coule quelquefois.

Il y a à Cobbé quatre écoles où les enfans apprenent à lire & écrire; les Foukkaras ſont à la tête de ces écoles & enſeignent gratis.

Il n'y a à Cobbé qu'une petite moſquée où les Foukkaras s'aſſemblent trois fois par ſemaine. Le cadi *Faqui-abd-el-Rachman*, était très-âgé & renommé par ſes lumières, ſon équité & ſes mœurs. A ſa mort, *Haſſan* le remplaça; mais ce vieillard incapable de remplir cette charge, laiſſa ſes occupations à ſon fils dont la mauvaiſe conduite diviſa les Foukkaras, dont une partie prit pour chef *Haſſan* & l'autre *Bellilou* très-verſé dans les lois, mais dur & repouſſant : le ſultan protéga Haſſan qui commença à bâtir une moſquée plus grande que celle dont j'ai parlé, mais dont je ne vis que les préparatifs.

Afrique.

CHAPITRE X.

Manière de voyager en Afrique. — Saiſons dans le Darfour. — Animaux. — Quadrupèdes. — Oiſeaux. — Reptiles & inſectes. — Métaux & Minéraux. — Plantes. — Gouvernement. — Hiſtoire. — Agriculture. — Population. — Architecture. — Mœurs & coutumes. — Revenus. — Commerce.

ON voyage dans tout le nord de l'Afrique par caravanes ; on ſe met alors ſous la conduite d'un chef qu'on nomme chabir. Ces aſſociations momentanées ont pour motif la ſûreté des voyageurs ; trois différentes caravanes conduiſent des eſclaves & des marchandiſes de l'intérieur au Caire. Celle de Mourzouk, capitale du Fezzan ; celle du Sennaar & celle du Darfour. Leur arrivée en Egypte n'eſt pas fixée, leur voyage dépend des ordres des chefs & de la difficulté de ſe procurer des eſclaves. La caravane du Fezzan emploie cinquante jours au trajet de Mourzouk au Caire ; la vente de ſes marchandiſes ne dure pas plus de deux mois, après leſquels ceux qui la compoſent retournent dans leur pays. Les deux au-

tres ſont moins exactes ; les routes qu'elles ſuivent ſont infeſtées d'Arabes indépendans qui les pillent. Les Schaikiés & les Ababdés fréquentent le chemin du Sennaar, les *Cubbabeeſchs* & les *Bédiats* celui du Darfour. Afrique.

L'incertitude du départ rend également incertaine l'arrivée au Caire : d'ailleurs elles voyagent en hiver comme en été. On met moins de temps à aller d'Aſſouan à Sennaar, que d'Aſſiout à Cobbé. On marque les chemins des caravanes par un amas de pierres afin de les reconnaître à leur retour ; malgré ces ſoins, les caravanes s'écartent cependant quelquefois de leur chemin ; deux ou trois fois nous fûmes dans cet embarras.

J'eus occaſion de ſoupçonner en traverſant le déſert que les relations ſur les ſables mouvants de l'Afrique ſont très-exagérées ; il eſt inconcevable que des caravanes entières aient été enſevelies ; on peut croire ſeulement que le défaut d'eau à fait périr ceux qui compoſaient ces caravanes & qu'ils ont été enſuite couverts de ſable.

La caravane avec laquelle je voyageais avait près de cinq cents chameaux ; mais les Jelabs qui retournent de l'Égypte dans le Darfour n'en emploient guère plus de deux cents.

On prend les plus grands ſoins du chameau

Afrique.

qui eſt le porteur de la fortune & le compagnon des travaux des Arabes : on les élève avec beaucoup de peine & on les tourmente rarement. Les Jelabs ſe ſervent rarement de chevaux; ils achètent communément des ânes en Egypte, les montent en route & les vendent dans le Soudan : on nourrit l'âne d'un peu de paille & d'eau.

Les Jelabs n'emportent qu'une petite quantité de proviſions groſſières : quelques-uns fument & prenent du café ; le plus grand nombre n'a pour toute proviſion qu'un ſac plein de farine, un autre contenant du biſcuit & deux bouteilles de cuir, l'une pleine de beurre, l'autre de miel ou de mélaſſe. Ces proviſions ſont très-bornées & n'excèdent jamais l'abſolu néceſſaire. La caravane du Darfour en Egypte emporte du petit millet dont les Fourains font beaucoup d'uſage. On le mout groſſièrement, on le laiſſe fermenter & on en fait une eſpèce de pâte qui ſe conſerve longtemps. On y ajoute un peu d'eau pour s'en ſervir, & c'eſt un manger aſſez agréable. L'acidité de cette pâte la fait regarder comme propre à prévenir la ſoif : cette pâte eſt appelée *Ginſeïa*.

Les caravanes ne conſomment pas de riz ni d'autres articles qu'on ne peut pas manger ſans

les faire cuire ; celles qui vont du Darfour au Caire, prennent du millet & du gros foin pour les chevaux, mais cela ne vaut pas les fèves & la paille dont on ſe munit en allant de l'Egypte dans le Darfour.

Les Indigènes du Soudan ſont armés de lances légères dont le bout eſt de fer mou de leur pays ; ils ont des boucliers de trois pieds & demi de long ſur un & demi de large ; ces boucliers ſont de peau d'éléphant ou d'hyppopotame & d'une conſtruction très-ſimple.

Il ne va point de caravanes du Darfour à la Mecque ; les Fourains qui y vont, ſe joignent aux caravanes d'Egypte ou paſſent par Suakem & par Jidda.

Le pays entre Suakem & le Darfour n'eſt ſoumis à aucun gouvernement. Les *Tocruris* qui voyagent en mandians, ſont les ſeuls qui fréquentent cette route.

Lors des pluies de la mi-juin à la mi-ſeptembre, les apparences de la ſtérilité ſont remplacées par une riante verdure : c'eſt alors que les Fourains ſèment le millet en creuſant des trous à deux pieds de diſtance ; leur agriculture n'exige pas d'autres inſtrumens.

On ſème le blé dans le même temps : on recueille le millet au bout de deux mois & le blé trois mois après. Il n'eſt permis d'en ven-

Afrique.

dre qu'après que la proviſion du Sultan eſt faite.

Il y a dans le Darfour deux ſortes de millets : le *mahriek* & le *dokn*. On trouve auſſi du blé de Turquie & des fèves différentes de celles d'Europe : on cultive dans les jardins, les *baméas*, les *meluchias*, les *adis*, les *lubis* & quelques autres légumes.

Les paſtèques & les melons abondent dans le Darfour, dans la ſaiſon des pluies.

Le tamarin eſt le ſeul arbre dont le fruit mérite d'être cueilli ; les dattiers ne produiſent qu'un fruit ſec & ſans ſaveur ; ils ont été apportés des bords du Nil, du Dongola ou du Sennaar. Le grand ſec les empêche de réuſſir.

Il n'y a dans le Darfour aucune eſpèce de chameaux extraordinaire ; ils ſont ſujets au farçin, maladie contagieuſe & qu'on guérit avec un onguent fait de grains de paſtèque. On les châtre quelquefois à moitié & on ſe ſert d'un fer rouge pour arrêter l'hémoragie. Les chevaux n'y ſont pas en grande quantité, les meilleurs viennent du Dongola & des Arabes qui ſont à l'eſt du Nil : ces derniers, grands & bien faits, ſont remarquables par leur viteſſe ; les arabes les nouriſſent de lait ; les chevaux du Soudan ne ſont jamais ferrés.

On

On compte dans ces contrées trois eſpèces de moutons peu différentes les unes des autres ; leur laine reſſemble au poil des chèvres & n'eſt guère propre à être travaillée ; leur viande eſt inférieure à celle des moutons d'Egypte : on y nourrit plus de chèvres que de moutons : ces chèvres ſont de la même eſpèce que les chèvres Eygptiennes. Les Fourains châtrent quelquefois les agneaux & les chevreaux, mais aſſez rarement. L'âne du Darfour eſt indocile. Les meilleurs ſont ceux de l'Egypte : les Jelabs en amènent ; les ſeuls militaires & les officiers attachés à la cour ont des chevaux. Afrique.

On châtre quelquefois les taureaux ; mais dans ce pays cette précaution eſt aſſez inutile : les animaux entiers y ſont bien moins ardents que dans le nôtre.

Le plus grand revenu du Sultan eſt le tribut qu'on lui donne pour le bétail qu'on élève dans le voiſinage des rivières. Ce tribut, payé en nature, eſt conduit dans la plupart des boucheries de l'empire ; la viande du bœuf eſt bonne ; le goût du lait de vache eſt peu agréable.

Les Fourains mangent beaucoup de chameaux, ſur-tout des femelles ; la viande eſt facile à digérer & le lait de ces animaux eſt très-eſtimée.

Afrique.

Le Soudan produit beaucoup de beaux dromadaires : ceux du Sennaar ſont plus renommés, ils ſont vifs : propres à faire de très-longues courſes & ne prennent que peu de nourriture.

Les chiens ſont de la même eſpèce que ceux d'Egypte & vivent aux dépends du public : il y en a qu'on emploie pour la chaſſe des gazelles, d'autres pour la garde des moutons : ceux-ci ſont très-courageux & très-intelligens.

Les chats ſont peu nombreux dans le Darfour ; ils ſont de la même eſpèce que ceux d'Europe.

Les principaux animaux ſauvages ſont le lion, le léopard, l'hyene, le loup, le jakal, le buffle, l'éléphant, le rhinocéros, la giraffe, l'hippopotame & le crocodile. Les éléphans vont ſouvent par troupeaux. Bruce a décrit la manière dont on leur fait la chaſſe, nous n'en parlerons pas.

On ne dompte pas le buffle dans le Soudan, on le chaſſe pour le manger : on tue l'hyppopotame pour ſa peau & ſes dents ; on fait de ſa peau des boucliers & des fouets : ſes dents ſont ſupérieures à l'ivoire.

Les cornes du rhinocéros ſont un aſſez grand objet de commerce : on les vend très-cher en Egypte où on en fait des poignées de ſabre.

On voit communément la gazelle & l'autruche dans le Darfour : on y trouve auſſi des civettes ; la liqueur qu'on en retire ſert de parfum aux femmes. Afrique.

On fait une chaſſe continuelle aux lions & aux léopards. Souvent on prend les jeunes lions en vie & on les vend aux Jelabs qui en font préſent aux Beys d'Egypte : on les apprivoiſe facilement & j'en fis l'expérience. Les autres quadrupèdes du Darfour ſont très-connus. Voici leurs noms :

Le *Jerboa*, mus jaculus.
L'*Abélang*, ſimia æthiops.
Le *Kurd*, ſimia cynamolgos.
Il faut y joindre le porc épic.

Les oiſeaux ſont :

Le dotterel oriental.
La pintade.
La caille egyptienne.
Le vautour à tête blanche : doué d'une force étonnante, il partage avec les hyenes le champ du carnage.
Le perroquet vert qui s'apprivoiſe facilement.
Le pigeon commun.
La perdrix rouge.
La tourterelle.
Le hibou qui eſt aſſez rare, & la poule

Afrique.

ordinaire qui eſt aſſez commune, ſans être indigène.

Les poiſſons que fournit l'*Ada*, ſont à peu près les mêmes que ceux du Nil dans la Haute-Egypte. On les prend avec des paniers d'oſier. Les pêcheurs & les chaſſeurs ont conſtruit ſur les rivières un grand nombre de cabanes de roſeaux.

On trouve dans le Darfour beaucoup de caméléons, des ichneumons & des lezards de toutes eſpèces: on n'y voit que trois ſortes de couleuvres; mais les Fourains n'ont pas, comme les Egyptiens, l'art de les charmer.

Le ſcorpion eſt petit, brun & peu venimeux: on ſe guérit de ſa piqûre, en y appliquant, ſur le champ, un morceau d'oignon écraſé.

Les terimtes ou fourmis blanches ſont nombreuſes & deſtructives, rien n'eſt à l'abri de leur voracité.

Les abeilles ſont communes, mais elles n'ont point de ruches; leur miel a un goût ſauvage & déſagréable. Je n'y ai vu qu'un de ces petits eſcarbots, qui dépoſent leurs œufs dans le crotin de cheval, en font une boule & la roulent dans la pouſſière, juſqu'à ce qu'elle ſoit plus groſſe qu'eux mêmes.

Les animalcules dont on fait la cochenille

ſont nombreux dans le Darfour: on n'en tire aucun parti.

Afrique.

Les ſauterelles dites d'Arabie, les ſcarabés & les maringuoins y ſont très-nombreux.

Le fer & le cuivre ſe trouvent au midi du Darfour; la méthode par laquelle on ſupplée au défaut de fourneau, pour fondre les métaux mérite d'être connue; l'ouvrier a un ſac de cuir auquel eſt adapté un tuyau de bois qui ſert de ſoufflet; le feu eſt dans un petit trou creuſé dans la terre, il met ſur ce feu un petit fragment de Jarre. Ce méchaniſme à un effet rapide.

L'argent, le plomb & l'étain ſont apportés d'Egypte. Dans les contrées à l'eſt & à l'oueſt de ce pays, l'or eſt abondant: le Sultan s'en procure de l'eſt.

Le Darfour produit des marbres de différentes couleurs & de l'albâtre. La majeure partie des rochers eſt de granit gris dont on fait des meules de moulin.

Le ſel foſſile & le nitre ſont auſſi une des productions du Darfour; le ſoufre y vient des pays voiſins; je crois qu'on en trouverait dans le *Gibel-marra*, puiſqu'il y a des ſources chaudes.

Ce n'eſt que dans la ſaiſon des pluies qu'on peut obſerver les végétaux du Darfour; après

Afrique.

cette saison toute la végétation semble morte ; les arbres sont en général remarquables par l'incorruptibilité de leur bois & leurs fortes épines : ceux qui sont les plus communs sont :

Le TAMARIN, très-gros, très-haut & donnant beaucoup de fruit.

Le PLATANE, qu'on nomme *déleib*, apporté d'Egypte.

Le SYCOMORE, apporté d'Egypte & nommé *gimmeiz* qui ne produit aucun fruit.

Le NEBBEK : il y en a deux sortes ; l'une est un arbuste aux feuilles vert foncé, assez semblable au lierre ; l'autre très-haut, mais dont les fruits & les feuilles sont très-petits. Ces fruits se mangent frais ou secs.

L'HEGLIG, semblable au nebbek qui vient, dit-on, d'Arabie & que je n'ai vu que dans le Darfour ; il a des petites feuilles & porte un fruit oblong, d'une couleur brune & orangée. Le noyeau est très-gros & très-adhérent à la pulpe. On fait de ce fruit une pâte que les Arabes mangent pour se guérir de certaines maladies. Le bois de l'heglig est très-épineux, très-dur & d'une couleur jaunâtre.

L'ENNEB porte un fruit d'une couleur purpurine qui pousse parmi ses feuilles d'un vert brillant. Ce fruit a la grosseur & la forme intérieur d'un raisin.

Le SCHAW, ſemblable à l'arbouſier ; ſa feuille eſt forte, d'une forme ovale, d'un vert pâle, plus étroite vers la pointe que celle de l'arbouſier. Elle a le piquant de la moutarde ; les habitans du pays s'en frotent les dents pour les blanchir. Afrique.

Le CHAROB.

Le BCIDINJAN ou MÉLINGAN. Morelle qui a été apportée d'Egypte & qu'on mange dans le Darfour.

L'EL-HENNÉ ; autre plante d'Egypte, dont on fait le même uſage.

Le SOPHAR, ou Séné ſauvage : il eſt indigène dans le Darfour.

Le SUNT ; arbre qui produit la gomme que les caravanes portent en Egypte.

Le FUL ; plante légumineuſe qui produit des féves dont les femmes font des bracelets & des coliers.

Le SCHUSCH ; plante qui produit des graines de couleur écarlate, avec un point noir à l'endroit où elles ſont attachées à la coſſe. On s'en ſert comme des précédentes.

Le BASSAL, oignon commun, abondant dans le Darfour.

Le TUM ; l'ail des Fourains.

Le BUTTEIK ; paſtèque ou melon d'eau qu'on trouve dans tous les terrains cultivés.

Afrique.

Le KAWUN ; melon commun qu'on cultive.

Le CHEÏAR ; le concombre.

Le KARRA ; la courge, qu'on mange fraîche avec de la viande.

L'HANDAL ; la coloquinte ; très-commune.

L'ADJUR ; concombre ſauvage, très-commun auſſi.

L'USCHAR ; plante ſi commune qu'elle couvre des champs entiers. Ses feuilles écartent les fourmis blanches.

L'ENNEB-EL-DIB ; eſpèce de morelle.

L'HASCHISCH ; le chanvre. Ce nom fourain eſt commun à toutes les plantes herbacées. La conſommation en eſt conſidérable en Egypte.

L'HORUZZ ; le riz. Il croît ſpontanément dans les diſtricts que fréquentent les Arabes qui le recueillent. Les Fourains n'en font pas de cas.

Le TCHETTI ; piment ou poivre de Cayenne. Il abonde dans un diſtrict du Darfour.

Les LUBÈS ; haricots.

Le MELUCHIA.

Le BAMÉA.

Le COWEL, plante qui croît très-haut. Elle eſt d'un vert foncé, d'une odeur & d'un goût très-fort.

Le SIMSIN ; le maïs. Les Fourains en font de l'huile.

Le MAHREIK & le DOKN, principale nourriture des Fourains. Afrique.

Le TABAC.

L'Egypte fournit au Darfour les marchandiſes ſuivantes.

Les grains d'ambre, l'étain, les grains de corail, les grains de cornaline vraie & fauſſe, les grains de Veniſe, l'agate, des anneaux d'argent & de cuivre pour le poignet & le bas de la jambe, des tapis, les toiles de coton blanches & bleues fabriquées en Egypte, des malayées d'Egypte, des lames de ſabre droites, des petits miroirs, des plaques de cuivre pour couvrir le front des chevaux à la guerre, des armes à feu, du kohnel pour les yeux; de la *rhéa*, ſorte de mouſſe de Turquie qu'on emploie comme parfum; du *ſché*, eſpèce d'abſynthe qui ſert de parfum & de remède; du café, du ſandal, de la noix de muſcade, du *dur* coquillage de la mer Rouge, de la ſoie écrue, du fil d'archal, des grains de verre de Jéruſalem, des uſtenſils de cuiſine en cuivre, du vieux cuivre, des bonnets rouges de laine de la toile de lin d'Egypte, du drap léger de France, des ſoiries de Chio, des toiles de coton d'Alep & de Damas, des ſouliers de maroquin rouge, du poivre noir, du papier à écrire, du ſavon de Syrie & des mouſſelines des Indes.

Afrique. L'Egypte reçoit en retour, des eſclaves mâles & femelles, des chameaux, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des dents d'hyppopotame, des plumes d'autruches, des fouets de peau d'hyppopotame, de la gomme, du piment, du tamarin en pains ronds, des ſacs de cuirs pour charrier l'eau, d'autres ſacs pour les marchandiſes, du cuivre blanc, beaucoup de perroquets verts, quelques ſinges & quelques pintades.

Le gouvernement du Darfour eſt deſpotique; quelquefois les docteurs de la loi repréſentent au ſultan l'iniquité de ſes jugemens; mais rarement ces repréſentations ont quelque effet; le ſultan ne craint que de s'aliéner l'armée, qui peut toujours lui oppoſer un concurrent dangereux. Les gouverneurs des provinces jouiſſent d'une autorité égale à celle de leur maître : on les appelle *Melecks*. Mais dans les pays nouvellement conquis; ils conſervent le titre de ſultan, & ſont nommés par celui du Darfour, auquel ils payent un tribut.

Le fils aîné, s'il eſt majeur, ſuccède à ſon père; s'il n'y a point d'enfans mâles, ou s'ils ſont mineurs, le ſceptre paſſe au frère du roi mort; mais cette loi eſt ſouvent enfreinte, la victoire décide toujours de la poſſeſſion de la couronne. C'eſt de cette manière que le ſultan régnant monta ſur le trône à la mort de El-Kalife,

frère de *Mahomet Teraud*, qui, au mépris des droits de ſon neveu, s'empara du trône qu'il n'occupa pas long-temps.

Abd-el-Rachman fit périr un fils de Teraub qu'il redoutait & affecta une grande modération après ſon uſurpation. Mais, débarraſſé de ſes concurrens, il ne diſſimula plus & laiſſa éclater ſon ambition & ſon avarice. Le peuple me parut, à mon départ, très-mécontent de ſon gouvernement & l'armée était prête à le précipiter du trône.

Les Fourains n'ayant pas d'hiſtoire écrite, les renſeignements qu'on a ſur la généalogie de leur rois ne ſont pas d'une grande exactitude & ne remontent pas bien loin. Avant Mahomet-Teraub régnait Abd-el-Caſim, qui avait ſuccédé à Bokar, qui remplaçait Omar. On nomme encore, avant ceux-ci, un Mahomet & un Soliman ; mais on ne fixe pas le temps de leur règne. Les notions ſur le pays des Fourains ſont également inexactes. On peut croire cependant que la race de *Dageou*, qui gouverna le Darfour long-temps avant que ce royaume fut puiſſant, a été chaſſée des *Aſchabs*, contrées qui dépendent aujourd'hui du royaume de Tunis.

Le Darfour n'a ni lacs, ni rivière, ni marais ; il n'a d'autre eau que celles des puits dans le temps du ſec ; mais, dans celui des

Afrique.

pluies, il eſt entrecoupé de torrens plus ou moins conſidérables. On donne le nom de *haris* à cette ſaiſon. La pluie eſt ordinairement très-forte & accompagnée d'éclairs. Les changemens de vents ſont incertains; celui du ſud amène les grandes chaleurs, celui du ſud-eſt les plus fortes pluies; celui du nord rafraîchit l'air, mais ne dure pas long-temps. Je vis à Cobbé une de ces trombes de ſable que Bruce a décrite, mais beaucoup moins effrayante.

On fait la récolte des grains en cueillant l'épi avec la main; on laiſſe la tige, qu'on ramaſſe enſuite pour divers uſages: ce ſont les femmes & les eſclaves qui ſont chargés de ce travail. Les Fourains battent le bled aſſez groſſièrement & ils l'enferment dans des foſſes dont les parois & le fonds ſont bien garnis de paille, pour empêcher les inſectes d'y pénétrer. On en fait de même pour le maïs.

Les Fourains mangent peu de beurre; mais ils aiment beaucoup une ſauce qu'ils font avec une herbe, appelée *canel*, qui a un goût aigre & amer. Ils mangent auſſi, au lieu de pain, des gâteaux mous & minces, faits avec du maïs, qui ſont aſſez bons & qu'on appelle *kiſſeris*: on les mange avec du lait ou de l'eau. On fait toujours fermenter le grain avant de l'employer. Au commencement de la ſaiſon des pluies,

temps des ſemailles, le ſultan, ſuivi de toute ſa cour, creuſe, de ſa main, dans un champ voiſin, pluſieurs trous où il sème du grain. Cet uſage a lieu dans pluſieurs royaume de l'Afrique.

On ne peut eſtimer la population du Darfour que d'après le nombre d'hommes qui compoſent ſes armées. Lorſque j'étais dans ce pays, la guerre du Kordoſan durait depuis deux ans. On y avait d'abord envoyé 2,000 hommes & la moitié autant de renfort, ce qui me fait porter la population à 200,000 ames. Cobbé, qui eſt la ville la plus peuplée, n'a pas plus de 6,000 habitans des deux ſexes.

Chaque habitant cultive le terrain qui environne ſa maiſon, ce qui fait que ces maiſons ſont éloignées les unes des autres, que les villages ſont grands, mais peu habités.

On a vu dans le chapitre précédent quelle était l'origine des habitans du Darfour; on peut y joindre quelques Arabes paſteurs qui ſe ſont fixés depuis peu ſur les frontières, & parmi leſquels on compte les tribus des *Mahmids*, des *Mahreas*, des *Beni-feſaras*, & des *Beni-geras*. On y compte auſſi quelques Zeghawans, peuple autrefois indépendant & qui pouvait armer mille cavaliers. Le *Bego* ou le *Dageou*, le *Dar-Berti*, le *Dar-Rugna*, & quelques autres

Afrique.

petits royaumes, étant devenus dépendans du Darfour, quelques-uns de leurs habitans ſe ſont unis à des Fouraines, & ſe ſont ainſi naturaliſés ſujets du ſultan du Darfour. Il eſt d'ailleurs impoſſible de dire quelle eſt la population de ces petits états.

L'architecture ſe borne dans ce pays à la ſimple utilité; un toit léger qui le mette à l'abri du ſoleil & de la pluie ſuffit au Fourain. Partout où on trouve de l'argile, on en conſtruit les murs des maiſons; quelquefois on les couvre d'une couche de plâtre qu'on peint en blanc, en rouge & en noir. Les *Dongas* forment un carré de vingt pieds de long ſur douze de large. Ils ſont couverts d'un toit plat ſupporté par de légers chevrons; ſur les chevrons on met un cliſſage de menu bois ou de nattes, qu'on couvre de fiante de cheval ou de chameau ſèche, puis on y étend une couche d'argile bien forte & bien unie. Ce toit a une légère inclinaiſon & des goutières qui portent l'eau à quelque diſtance des murs. Les dongas ſont fermés d'une porte faite à coups de hache & qui ferme avec un cadenat.

Les *kournaks* ſont plus grands que les dongas; ils n'ont point de plancher, leurs toits ſont faits de tiges de maïs & en pente comme ceux de nos granges : ce ſont les appartemens

d'été. Le *foukteïa* eſt l'appartement où les femmes logent & font leur cuiſine; il eſt rond & a vingt pieds de diamètre. Afrique.

Les murs des dongas ont douze ou quinze pieds de haut ; ceux des autres appartemens n'en ont que ſept à huit.

Le ſol de ces appartemens eſt couvert de ſable fin qu'on change de temps en temps. Une maiſon de deux dongas, deux kournaks & deux foukteïas eſt regardée comme commode & propre à ſervir à un marchand de première claſſe : ſouvent il y a, de plus, un *roukkouba* ou appentis, ſous lequel on ſe met à l'abri du ſoleil pour cauſer avec ſes amis.

Un petit mur d'argile, plus loin une clôture faite de branches d'accacia ſec & d'autres bois épineux, pour empêcher le bétail & les eſclaves de ſortir, entourent les maiſons.

Les Meleks ſont les ſeuls qui ſe ſervent de tentes. En temps de guerre, les ſoldats ſe conſtruiſent aiſément des cabanes; le bagage de chaque guerrier conſiſte en une légère natte.

Les troupes ne ſont ni adroites, ni courageuſes, ni perſévérantes ; on compte beaucoup moins ſur elles que ſur les Arabes qui les accompagnent. Les Fourains, comme tous les peuples ſauvages, ſupportent longtemps la ſoif & la faim. Quoiqu'ils obſervent

Afrique.

toutes les formalités des prières mahométanes, ils ne ſe lavent & ne ſe peignent que rarement ; ils s'épilent avec des graiſſes & des comeſtiques. Ils compoſent une pâte qu'ils mêlent avec du beurre & ils s'en frottent juſqu'à ce que leur peau ſoit bien sèche. Cette pâte rend la peau fine, guérit les éruptions accidentelles & prévient l'effet d'une tranſpiration continuelle. Les eſclaves femelles ſont très-adroites à appliquer cette pâte, & cette opération eſt un rafinement de la ſenſualité africaine.

Les heures du travail ne ſont pas fixées chez les Fourains ; leur fantaiſie leur ſert de règle.

Les habitans du Darfour & du Kordofan, nourriſſent entre eux une animoſité invétérée ; la rivalité du commerce en eſt la cauſe. Le Kordofan eſt ſur la route du Darfour au Sennaar, & l'on ne peut aller de Suakem au Darfour ſans la permiſſion de celui qui commande dans le Kordofan.

Le Soudan n'a pour toute monnaie que des anneaux d'étain dont la valeur eſt arbitraire & réglée à El-Faſcher, où ils ſervent de moyen d'échange ; ils diffèrent beaucoup dans leur dimenſion. Les écus d'Allemagne & les autres pièces de monnaie qu'on y porte d'Egypte, ſervent d'ornement pour les femmes.

On

Rarement on voit de l'or dans les marchés du Darfour; celui qu'on y vend vient du Sennaar. Les ſeuls marchands égyptiens reçoivent en payement les monnaies d'Égypte qui n'ont aucun cours dans ces marchés. Afrique.

Les Fourains ſont gais & aiment à boire le *bouza*; ſouvent ils ſe raſſemblent dès le matin & ne ſe ſéparent que quand ils ont bu chacun huit pintes de bouza, qui, étant à-la-fois diurétique & diaphorétique, ne fait aucun mal.

Les Fourains aiment la danſe. Chaque tribu a ſa danſe particuliere : celle des Fourains s'appelle *ſecondari*, celle des Boukkaras *bendala*. Quelques-unes ſont graves, d'autres laſcives, mais les mouvemens en ſont plus violens que gracieux.

Les jeux des Fourains ſont le *Tab-ou-douk* & le *Dris-was-talaité*. Niébuhr les a décrits.

Tous les vices qui tiennent du vol, du menſonge & de la fraude, ſont communs dans le Darfour : le fils qui peut tromper ſon père, s'en vante & s'en glorifie.

Les habitans du Soudan abuſent à l'excès de la tolérance de la polygamie; ils prennent autant de femmes qu'ils peuvent; le ſultan a plus de cent épouſes libres. Les Fourains recherchent beaucoup les femmes & font peu de cas de la décence; l'ombre d'un arbre, l'herbe

Afrique.

un peu haute, leur ſuffit pour ſe livrer aux plaiſirs de l'amour. Souvent le fils & la mère, le père & la fille ſatisfont un penchant inceſtueux; les noms de frère & de ſœur ſe changent quelquefois en ceux d'époux. Les habitans de ces pays ne connaiſſent preſque pas un autre amour, trop commun en Aſie & dans le nord de l'Afrique; la manière dont les femmes ſont traitées y contribue beaucoup: elles n'affectent point, comme en Egypte, une décence auſtère, & leurs maris ne ſont nullement jaloux.

Les travaux les plus pénibles ſont exercés par les femmes; elles préparent la terre, ſèment le blé & le recueillent; elles font tous les travaux domeſtiques & préparent le manger. Dans un voyage, elles vont ſouvent à pied, chargées de proviſions & de bagages, tandis que leurs époux ſont montés commodément ſur des ânes: cependant leur autorité dans le ménage eſt très-grande, rien ne s'y fait ſans qu'elles ayent été conſultées.

C'eſt un déſavantage que d'épouſer la fille d'un ſultan ou d'un puiſſant melek: c'eſt ſe mettre ſous un joug éternel et dans la poſition d'encourir ſouvent le reſſentiment du monarque.

Les traits des Fourains ſont différens de

ceux des nègres de la côte de Guinée ; leurs cheveux ſont courts, laineux & leur peau eſt très-noire. Afrique.

Les Arabes ſont faciles à diſtinguer par leurs traits, leur couleur & leur langage.

L'ancienne langue du pays & l'Arabe ſe parlent communément dans le Darfour.

Les faquirs ou ſavans tiennent le premier rang après ceux qui ſont à la tête du gouvernement. Quelques-uns ont été élevés au Caire, mais leur inſtruction ne s'étend pas loin.

Les revenus du Darfour ſe compoſent d'un droit ſur toutes les marchandiſes qui entrent dans le pays, & qui s'élève preſque toujours au dixième de la valeur des objets ; d'un autre droit ſur les eſclaves que les marchands, partant du Darfour, emmènent avec eux ; de toutes les confiſcations qui ſe font lors d'une querelle où il y a du ſang de répandu : ce tribut eſt très-productif ; des préſens qu'on fait au prince lorſqu'on plaide un procès devant lui ; du droit du dixième porté quelquefois au cinquième, ſur les marchandiſes qui viennent des autres pays que l'Egypte ; des préſens que tous les ſujets font au ſultan lors de la fête annuelle de la *garniture de la timbale* ; des préſens des grands du pays qui ſollicitent des places ; des marchands qui viennent com-

Afrique.

mercer dans le Darfour ; du tribut des Arabes qui font paître leurs troupeaux dans les états du sultan, tribut qui consiste en tous les mâles qui naissent de leurs juments, & dans le 10e. des naissances des bêtes à cornes, des chameaux, des moutons & des chèvres. On y joindra le millet que chaque village fournit annuellement, le produit des champs que le Sultan fait cultiver pour lui, & le commerce fait pour son propre compte.

Les anneaux d'or que les femmes portent au nez, les kauris & les graines rouges sont un grand objet de luxe & de commerce chez les Fourains.

CHAPITRE XI.

Quelques particularités ſur le Darfour. — Maladies du pays.

LES Fourains ont une ſi grande foule d'idées ſuperſtitieuſes qu'il eſt pour ainſi dire impoſſible de leur en faire apercevoir le ridicule; c'eſt par ſuite de ces idées que, lors de la fête de la garniture de la timbale, ils ſacrifient un enfant de chaque ſexe, & que pour obtenir de la pluie, les montagnards font une eſpèce de ſacrifice à la divinité des montagnes.

Autrefois, lors de l'avénement d'un nouveau roi au trône, on allumait un feu qu'on entretenait juſqu'à ſa mort. A préſent le nouveau monarque choiſit un tapis qui a, aux yeux de ſes peuples, un caractère ſemblable à celui du feu de ſes prédéceſſeurs.

Les peuples du Kordofan adreſſent leur culte à un de leur rois, nommé *Abli-Calik*, qui les gouverna avec tant de juſtice & d'équité qu'ils en ont gardé le ſouvenir. Le mek du Sennaar nommait autrefois les rois du Kordofan, mais la faibleſſe du fils d'Abli-calik

Afrique.

donna aux Fourains la facilité de s'emparer de ce pays.

Dans le Kordofan, le père ou le frère ſe lie d'amitié avec le *refik*, ou l'amant de ſa fille ou de ſa ſœur & épouſe toutes ſes querelles. Dans le Sennaar au contraire, l'inconduite n'eſt permiſe qu'aux femmes eſclaves.

A l'oueſt du Bormou eſt le pays d'*Afnou*, dont les mines d'argent ſont ſi abondantes que les habitans en font leurs armures.

Les Fourains & les Bergouins vont quelquefois chercher des eſclaves dans le *Darkulla*, royaume très-méridional; ils donnent douze livres de ſel pour un eſclave mâle de douze à quatorze ans; une jeune fille en coûte trois de plus. Deux *rotals* de cuivre ſont eſtimés à quatre livres de ſel.

Les Kullains ſont en partie noirs & en partie rouges ou cuivrés; leur idiôme eſt ſimple & facile à comprendre; ils ſont très-propres & ſe diſtinguent par l'honnêteté qu'ils apportent dans leurs marchés.

Les eſclaves qu'on achète d'eux proviennent de deux manières. Les uns enlevés à main armée, les autres réduits en eſclavage, parce qu'un homme de leur famille à voulu envahir la propriété d'un autre, ou par quelqu'autre cauſe.

Ce peuple ne connaît pas les maladies, ſuite du libertinage, mais il eſt ſujet à la petite vérole ; il ſe partage en pluſieurs petites tribus gouvernées chacune par un chef. Afrique.

Le *Cumla* ou piment, eſt ſi abondant dans le Kulla, que pour un rotal de ſel on s'en procure quatre à cinq *mids*, le mid équivaut à un quart de boiſſeau.

Le ſol eſt bien arroſé, & la végétation eſt vigoureuſe ; on y voit des arbres dont le tronc creuſé peut fournir un canot propre à contenir dix perſonnes.

Les peuples du Bergou ont une manière particulière de faire la guerre ; ils entrent par irruption ſur le territoire ennemi & en ſoumettent une grande partie ſans s'arrêter ; ils ne mènent point leurs femmes à la guerre comme les Foutains, ce qui rend leurs opérations plus promptes. Il en eſt une partie qui ne fuit jamais. Leurs femmes, placées derrière eux, font rougir la pointe des lances dont ils ſe ſervent, & ſouvent ils emploient des armes empoiſonnées.

Dans le *Fertit*, on mange les priſonniers de guerre qu'on a faits, ou bien on leur enlève la peau du viſage & celle des mains, que l'on prépare d'une certaine manière & dont on fait enſuite des ornemens. Ces peuples forgent eux-

Afrique.

mêmes leurs armes & en rougiſſent la pointe au feu, ils l'enfoncent enſuite dans le tronc d'un arbre, & l'y laiſſent juſqu'à ce qu'il ſoit impregné du poiſon le plus dangereux & le plus violent.

Les maladies de ces pays & de la Haute-Egypte, conſiſtent principalement en celles que nous allons citer.

La PSOROPHTALMIE, qu'on attribue à l'uſage conſtant du riz & à une pouſſière extrêmement fine, toujours répandue dans l'air, ou bien à l'eau du Nil. Savari en voit l'origine dans l'habitude de reſter expoſé à l'air de la nuit pendant les chaleurs de l'été : d'autres voyageurs l'ont attribuée aux exhalaiſons fétides qui s'élèvent des étangs.

La PESTE ; on ne connaît que trop cette funeſte maladie & on n'a pas encore pu découvrir où était le ſiége du mal.

La PETITE VÉROLE, extrêmement dangereuſe pour les nègres ou maures, un peu moins pour les Bédouins ; l'innoculation eſt aſſez répandue au Caire.

Le VER DE GUINÉE ; les Mahométans appellent du nom de *Fertit* le pays qui avoiſine le Four, & la maladie connue ſous le nom de ver de Guinée. Ce mal commun parmi les eſclaves, attaque auſſi les gens li-

bres ; il s'annonce par une tumeur blanchâtre, dure & douloureuſe au commencement, qui s'élève au-deſſus du genou dans la partie charnue de la cuiſſe, ou au bas du cou-de-pied. Lorſqu'elle eſt parvenue à ſa maturité, il en ſort un petit ver blanc qui entraîne avec lui une matière purulente ; il eſt dangereux de le rompre en le retirant & ſouvent cet accident fait durer la maladie ſix mois : on n'y connaît aucun remède certain ; elle ſe manifeſte ordinairement au commencement de l'hiver. Afrique.

Le SCORBUT, eſt rare en Egypte & en Syrie. Dans le Darfour, il ſe manifeſte par les gencives ; mais il n'eſt pas très-commun dans un pays où l'on ſe nourit en grande partie de végétaux.

MALADIES VÉNÉRIENNES ; elles n'ont pas dans l'Egypte les ſymptômes auſſi terribles qu'en Europe ; la température du climat, les inſtitutions du prophète qui reſtreignent le libertinage, en arrêtent beaucoup les progrès. Mais la négligence de ceux qui en ſont attaqués, produit quelquefois des réſultats affreux.

Les diurétiques & la décoction de mauve ſont les principaux remèdes que les Africains emploient avec des ablutions fréquentes d'eau de ſavon.

La LÈPRE eſt moins connue en Egypte qu'en

Afrique.

Syrie ; elle y exiſte, je l'ai vue ſous toutes les formes. Celle nommée *borras*, forme ſur les nègres la plus étrange bigarure ; elle rend abſolument blancs tous les endroits de leur corps qui en ſont attaqués.

MALADIE DE BILE : rien de plus commun en Egypte & dans le Darfour : on n'y connaît pas de remèdes contre cette maladie, à laquelle on donne le nom de *murar*.

Le TUHAL ou ſplein eſt auſſi très-commun dans ces contrées ; la follicule de ſéné mise en poudre eſt le ſeul remède qu'on emploie contre cette maladie.

TÉNIA ou ver ſolitaire ; les habitans de l'Egypte y ſont très-ſujets à cauſe de leur nourriture, qui ſe compoſe en grande partie de fruits, de végétaux & de ſucre.

HERNIES ; les Egyptiens, ſur-tout les marins, ſont très-ſujets à cet accident.

HYDROCÈLE : très-commune en Syrie & ſur-tout à Beïrout. On remarque ſur-tout cette maladie, attribuée à l'eau du Nil, parmi les chrétiens des deux contrées ; l'inciſion eſt le remède le plus communément employé ; mais le plus sûr eſt l'application du cautère.

HEMOROÏDES & fiſtule, maux très-communs dans l'Egypte & le Darfour : on les guérit par des topiques.

APOPLEXIE. Aſſez commune dans le Darfour.

DESCENTE OMBILICALE. Accident très-commun dans le Darfour. On cautériſe le cordon rompu.

ACCOUCHEMENS : ceux des femmes arabes ſont remarquables par leur facilité; les Fouraines éprouvent plus de difficultés & ſouffrent par fois des ſuites de leurs couches.

HYDROPHOBIE : très-peu connue au Darfour & en Egypte.

Rien de plus ſimple que les remèdes des orientaux ; ils conſiſtent en deux eſpèces, les rafraîchiſſans & les échauffans. Ils attribuent aux premiers une grande vertu, mais regardent les autres comme pernicieux.

La PHLEBOTOMIE eſt très-en uſage chez les Egyptiens. Ce remède ſi ſimple, s'applique également à la tête, aux pieds, à la poitrine, ou aux jambes ; il ont deux manières de l'exercer. L'une eſt l'inciſion qu'on fait avec un raſoir, l'autre ſe fait avec une corne preparée à deſſein & qui produit l'effet d'une ventouſe.

Les FRACTURES ſe guériſſent avec le bithume qu'on ramaſſe dans les puits à momies & qu'on mêle avec du beurre. Ce remède eſt très-efficace.

Le PÉTROL. On le recueille ſur le rivage

Aſtique.

occidental du golphe d'Arabie, près de l'iſthme de Suez, & on l'emploie comme le bithume dont on vient de parler.

Le BÉZOAR. Les Orientaux lui attribuent de grandes vertus. On le prend en poudre.

SEL AMMONIAC. C'eſt la production médicinale de l'Egypte la plus utile. On en connaît les vertus.

APHRODISIAQUES. Aucune compoſition médicinale n'eſt plus recherchée que celles qui excitent au plaiſir. Le *lacerta cinctus* & mille autres ſtimulans ſont des objets d'une immenſe conſommation. On trouve des champs entiers ſemés de *hashish* (binjoin des Indes orientales). La compoſition la plus efficace où il entre, eſt celle que les arabes appelle *maijun*. C'eſt une ſorte d'électuaire dont tout le monde fait uſage ſans ancune modération.

La peau des nègres eſt plus ferme & plus épaiſſe que celle des blancs, ce qui eſt cauſe qu'ils ſouffrent exceſſivement dans toutes les maladies où la ſuppuration eſt néceſſaire.

Leurs fibres muſculaires ſont d'un rouge éclatant; leur vûe eſt excellente; leurs dents ſont blanches & fortes. Les Fourains en ont un très-grand ſoin.

Le NATRON eſt fort en uſage dans la mé-

decine vétérinaire du Darfour. On en mêle dans l'eau qu'on fait boire aux chameaux, chevaux, ânes, brebis, &c. Les hommes l'employent contre les maux de tête & les fièvres qu'amènent les saisons des pluies. Afrique.

Le TAMARIN suplée à l'absence de plusieurs autres productions. On compose une boisson agréable de son fruit mêlé avec de l'eau ; on en fait aussi une pâte, dont on tire une décoction regardée en médecine comme un cathartique très-doux & qu'on emploie aussi en qualité de diaphorétique.

Toutes les mères en Egypte se chargent de l'allaitement de leurs enfans.

L'usage de l'OPIUM est portée à l'excès à Constantinople & dans l'Orient. Ses vertus contre les poisons minéraux paraissent presque incroyables.

La CIRCONCISION. Son usage remonte à une antiquité si reculée, qu'elle échappe à toutes les recherches. Les Fourains l'ont adoptée avec la religion qu'ils professent.

L'EXCISION est commune à plusieurs pays de l'Afrique orientale. On la pratique sur les jeunes filles de 8 ou 9 ans, avant l'âge de puberté. Cette opération est très-ancienne, Strabon en a parlé dans son livre 17. Cette pratique ne tient nullement à des opinions re-

Afrique.

ligieuſes & l'on trouve dans l'Abiſſinie des femmes qui n'y ont pas été ſoumiſes. Cette opération eſt, dans le Darfour, accompagnée d'une autre qui a pour but de former dans le vagin un reſſerrement artificiel qui ne permet pas l'approche d'un homme. Cela ſe pratique ſur-tout à l'égard des filles eſclaves, dont le prix ſerait diminué par une groſſeſſe ou par les ſuites de la fréquentation des hommes. Cet obſtacle devient tellement inſurmontable, qu'il ne peut être détruit que par le ſecours d'un inſtrument tranchant.

Les nègres de quelques tribus ſe forment ſur la peau des deſſeins inéfaçables.

On mutile ceux des noirs deſtinés à être eunuques, dans la Haute-Egypte, avant d'arriver au Caire. Cette opération eſt confiée à des perſonnes dont les familles ſont exercées, de père en fils, à l'exécution de cette pratique ſi ancienne : il ne meurt que très-peu de ceux qu'on ſoumet à cette opération.

C'eſt dans le palais du ſultan de Four qu'on fait l'opération à ceux qui ſont deſtinés à ſon ſervice.

Afrique.

CHAPITRE XII.

Départ du Caire.—Acre.—Jezzar.---Tripoli de Syrie.--- Alep. ---Population. --- Habillement des habitans.--Antakie.---Damas.--Abdallah, Pacha de Damas.---Aintab. --- Kaiſaria.--- Angora.--- Chèvres d'Angora. --- Arrivée de M. Browne à Conſtantinople & à Londres.

MONSIEUR Browne quitta le Caire le 2 décembre 1796, pour retourner dans ſa patrie. Il prit le chemin de la Syrie, de Damas, de Conſtantinople. Nous ne le ſuivrons pas, dans ce voyage, auſſi ſoigneuſement que dans celui que nous venons d'offrir au lecteur. On a vu dans les 27, 28 & 29e. volumes, ſur les pays que notre voyageur parcourt, des détails aſſez étendus pour les connaître parfaitement. Nous marcherons donc promptement au but.

M. Browne vit d'abord *Manſoura*, que la défaite de Saint Louis a rendu célèbre, *Sifié* & *Miet-Ghramer*, ville du ſecond ordre, très-peuplées, & *Dumiette*, fameuſe par ſon port, dont l'aſpect eſt très-agréable. Il trouva près de cette ville quelques plantes de papyrus,

Afrique.

quelques muriers, des bananiers, la *verrucaire* & la *ſcammonnée* qui y croiſſent en abondance.

Damiette eſt l'entrepôt de toutes les marchandiſes qui paſſent d'Egypte en Syrie & de Syrie en Egypte. Son commerce eſt très-avantageux & conſiſte ſur-tout en riz & en lin, que la Syrie change contre du coton manufacturé à Damiette même. On n'y reçoit d'Europe qu'un peu de cochenille.

On ne retrouve preſque rien de l'ancienne tour de Saint Louis que Niébuhr a vue; ſes débris ont ſervi à la conſtruction du fort que Mahomet-Bey-Aboudhahab a fait bâtir ſur la côte dans la crainte des Ruſſes; ce fort eſt déjà tombé en ruines.

Damiette n'offre à l'admiration que deux moſquées très-riches, dont une, qui nourrit cinq à ſix cents pauvres, eſt bâtie ſur les ruines d'une égliſe chrétienne.

Le lac Menzalé a, à-peu-près, trente milles de longueur. Il eſt parſemé d'îles & on y pêche du *bouri*, eſpèce de mulet.

Notre voyageur quitta Damiette le 19 janvier 1797, pour ſe rendre par mer à Yaffé, où il arriva après cinq jours. Cette ville eſt bâtie ſur un terrain très-inégal & les rues y ſont toutes en eſcaliers. Ses habitans ſont au nombre de ſix à ſept mille; ſon gouvernement eſt

eſt modéré : l'eau y eſt aſſez rare. Cette ville eſt peu commerçante ; les vaiſſeaux ne pouvant arriver juſqu'à ſon quai. Le gouverneur d'Yafé eſt un délégué de la Porte. Les Français établis à Acre, s'y retirèrent lorſque Jezzar, pacha de cette ville, les chaſſa en 1790. Les rivages voiſins fourniſſent beaucoup de corail. Afrique.

M. Browne viſita *Rama*, où eſt un couvent de Franciſcains & dont le ſol eſt très-fertile. Il alla à Jéruſalem, qui ne remplit pas l'idée qu'il s'en était faite ; il vit le couvent romantique de St. Jean, paſſa à *Beruth* & à *Naplouze*, dont le terroir eſt fertile & produit d'aſſez bon vin & des mûriers, & dont le commerce avec Damas & toutes les villes de la côte eſt conſidérable. Cette ville eſt gouvernée par les principaux habitans. Il ne s'arrêta ni à *Gina*, petite ville aſſez jolie entre Naplouze & Nazareth, ni à *Nazareth*, qui n'eſt plus qu'un village agréable, ni à *Sebaſté* ou *Samarie*, qui eſt déſert. Il monta ſur le mont Tabor, ſi connu par l'abſurdité de la doctrine à laquelle il a donné ſon nom.

M. Browne arriva de Nazareth à Acre en ſix heures. Jezzar a agrandi cette ville & l'a embellie d'une jolie moſquée ; il y a fait conſtruire des bains, deux marchés, un palais & des ré-

Afrique.

ſervoirs. On y voit trois kans qui ſervent de magaſins & d'hôtelleries. On y trouve cinq ou ſix moſquées, un petit couvent de Franciſcains, une égliſe grecque & une arménienne.

On connaît ſa ſituation & ſon port. Cependant Jezzar a négligé l'agriculture, laiſſé croupir des marais dans la plaine étendue qui environne la ville d'Acre, qu'il a remplie d'une magnificence ſtérile. Il a établi des impôts ſur les objets de conſommation, tels que le vin, les grains, &c., qui forment ſon revenu particulier & qui varient à ſa volonté. Il a eu juſqu'à 12,000 hommes de troupes, maintenant il n'en en a plus guère que 4 à 5 mille. On a déjà vu que les Français avaient été chaſſés de cette ville en 1790; on ne leur donna que trois jours pour en ſortir. Notre voyageur n'a pu obtenir aucuns renſeignements ſur les motifs d'une pareille conduite.

Partons avec M. Browne & ſuivons le à *Seïde*, en longeant les bords de la mer, dans un chemin embaraſſé de ronces & d'épines; paſſons au bas du cap Blanc, formé d'une montagne très-haute dont l'aſpect eſt très-pittoreſque; traverſons le *Léonte*, qui, dans la ſaiſon des pluies, eſt un torrent rapide, mais qui dans la ſaiſon du ſec eſt peu conſidérable, & entrons dans *Sour*, l'ancienne Tyr. Ne nous

y arrêtons pas puiſque nous la connaiſſons, & arrivons à *Seïde*, ville bien ſituée & en bon air, habitée par des chrétiens & quelques juifs. On y voit encore le château bâti par Fakr-el-Din, abſolument entouré d'eau & qui tombe en ruines, & celui de Saint Louis, ſitué au midi de Seïde. Afrique.

Le tremblement de terre dont on a reſſenti des ſecouſſes à Seïde a détruit Latakie, l'ancienne *Laodicée*, ſans avoir été auſſi violent que celui de 1785.

Suivons notre route & atteignons le couvent de *Mochaulus* bâti à mi-côte, dans une poſition délicieuſe, traverſons un pont élevé ſur le Narh-el-Aweli, qui forme en cet endroit de très-belles caſcades, & repoſons-nous un inſtant au couvent des Maronites, appelé *Mucsh-Mucshé*, dont les montagnes voiſines produiſent de très-gros ſapins, & les vallées de très-bon vin, des mûriers, du bled & des lentilles.

Cette montagne offre un vaſte champ aux recherches du botaniſte & du fleuriſte : des plantes, des arbriſſeaux de différentes eſpèces s'y rencontrent à chaque pas.

Les vins du Keſrawan & du Liban ſont les meilleurs de la Syrie : on les fait bouillir pour les conſerver dans de grandes jarres.

Afrique. M. Browne vit à Muſch-Muſché *Haſſan-Jumbelati*, dont la famille tient parmi les Druſes le rang le plus diſtingué. Il exerce une charge ſous l'*Emir Beshir*; il eſt adonné au vin & ne manque pas d'eſprit.

Beyrout, autrefois *Berytus*, eſt une petite ville que Jezzar fit entourer de murs, mais qui n'eſt pas ſuſceptible d'une réſiſtance bien grande. Ses faubourgs offrent un aſpect pittoreſque par le mélange d'édifices avec les figuiers, les oliviers & les autres arbres fruitiers qui croiſſent dans cette terre fertile. La haute tour qu'on voit au nord-eſt de la ville a été bâtie par Jezzar pour ſervir de place d'armes. Les vaiſſeaux s'arrêtent en été à la pointe de Beyrout, & en hiver au fond d'un petit golphe extrêmement ſûr. La marchandiſe de cette ville eſt la ſoie écrue qu'on tranſporte au Caire, à Damas & à Alep. Les vivres y ſont aſſez chers. M. Browne ſe rendit à *Antoura*, village ſur le Mont Liban. Il traverſa pour y arriver le *Nahr-Beyrout* & le *Nahr-el-Kelb*, autrefois le fameux fleuve Adonis, que Milton décrit ſi poétiquement.

Antoura préſente un aſpect riant. Il y a près de là un couvent de religieuſes où a logé la femme de M. Montagues fils de ladi Montague qui a écrit de ſi jolies lettres ſur la Turquie.

Le patriarche des Maronites réſide à *Hariſſé*, qui n'a rien de remarquable. Afrique.

Notre voyageur viſita enſuite Tripoli de Syrie que nous connaiſſons déjà ; delà il alla à Latakie où il n'y a plus que quelques reſtes ; il partit enſuite pour *Alep* avec le conſul général de France Chanderlos ; il y arriva par un chemin des plus pittoreſques, en paſſant par *Chogr* où l'on trouve un bon caravanſerail, par *Keſtein*, village remarquable par ſes colombiers & où les femmes ne portent point de voile, & par *Martraouan* où les parens offrent eux-mêmes leurs femmes aux étrangers & enfin après avoir traverſé le majeſtueux Oronte qui ſerpente dans la plaine de *Chogr*.

La population d'Alep s'augmente tous les jours & le nombre des maiſons s'accroît également : elles ſont propres, aérées, ſolides & commodes ; le peuple y eſt poli. Le langage tient un peu de l'Arabe. L'induſtrie y eſt encouragée & le commerce y eſt floriſſant. Il y arrive & il en part tous les ans trois ou quatre groſſes caravanes chargées de marchandiſes. Alep a des relations avec Conſtantinople, Damas, Antioche, Tripoli & toutes les villes de l'Euphrate.

Les femmes d'Alep ſont brunes, fortes, hommaſſes, & très-adonnées à des goûts con-

Afrique.

traires à la nature. Nous ne donnerons pas la deſcription de cette ville dont tant de voyageurs ont ſi ſouvent parlé.

Les vêtemens des hommes ſe rapprochent aujourd'hui de ceux de Conſtantinople, en y joignant des eſpèces de patins dont le bruit eſt aſſez déſagréable.

Une preuve convaincante de l'extenſion du commerce, eſt celle-ci. Pour aller d'Alep à Latakie, un chameau coûtait, il y a cent ans, quatre piaſtes &, huit il y a trente ans : il s'éleve aujourd'hui à dix-neuf piaſtes. Depuis 1716, quelques marchandiſes ont décuplé.

A Alep on illumine les moſquées la nuit du jeudi. Cet uſage n'a pas lieu au Caire.

Au commencement de 1797, *Abd-el-Aziz-Ibn-Meſſoud-el-Wahhahbé* déjà redoutable par la rapidité de ſes ſuccès & très-reſpecté des Arabes, réſiſta aux ordres de la Porte. Il a armé un grand nombre d'hommes dévoués & a réduit ſa profeſſion de foi à ces mots » Il n'y a » d'autre Dieu que Dieu. » Il a détruit toutes les moſquées dont il peut ſe rendre maître, il n'admet que les quatres premiers préceptes de Mahomet, l'aumône, le jeûne, la prière & l'ablution. Il a pris ſoin d'aſſurer l'attachement de ſes partiſans à ſon fils qui le remplace ordinairement à la tête de ſes armées.

Notre voyageur fit une excurſion à *Antakie* autrefois *Antioche*. On en a déjà lu la deſcription dans l'abrégé du voyage de Niebuhr. Il viſita auſſi *Souaidie* l'ancienne *Seulecie* entièrement déchue de ſa ſplendeur antique : il revint à Alep d'où il partit le 23 juillet 1797 avec une caravane qui ſe rendait à Damas, où il arriva le 8 août, ce même jour la caravane de la Mecque y faiſait ſon entrée. La grande rue étoit garnie d'une foule innombrable, attirée, ou par la curioſité ou par le déſir de revoir des parens ou des amis. Afrique.

Le ſamedi ſuivant, le pacha, qui par ſa place eſt *Emir-el-Haljie* ou chef de la caravane ſacrée, fit ſon entrée dans Damas.

Trois cents Dellis montés ſur des chevaux arabes ouvraient la marche : venaient enſuite quinze hommes montés ſur des dromadaires & armés de carabines très-groſſes : après eux marchait un certain nombre des officiers de la ville, puis une partie des Janiſſaires du pacha de Tripoli & le pacha de Tripoli lui même. On portait enſuite le tattaraouan du pacha de Damas, ſuivi de quatre cents Dellis, de trente mouſquetaires, de cent cinquante Albaniens, devant leſquels on portait le *Senjiak Scherifi* (l'étendart du prophète), fait d'une étoffe de ſoie verte & couvert des verſets du coran

Afrique.

brodés en or. Près de l'étendart de Mahomet on portait le magnifique dais de la Mecque au milieu d'un corps nombreux de Maugrebins ; venaient enſuite les trois queues de pacha, puis douze chevaux de main richement capaçonnés, portant chacun un bouclier & un ſabre, & ſuivis de ſix dromadaires, couverts de houſſes magnifiques. L'aga des Janiſſaires, le gouverneur du château le Moaſſel & les principaux de la ville précédaient le pacha vêtu d'un habit vert, garni de fourures de renard noir : devant lui on remarquait ſes deux fils dont le plus âgé avait quatorze ans. Tous trois montaient les chevaux les plus vifs de toute l'Arabie. La garde du pacha le ſuivait. Cent chameaux portant les tentes & les bagages du pacha avaient paſſé d'abord. Cette marche ſe fit avec la plus grande décence.

Nous ne donnerons pas une nouvelle deſcription de la ville de Damas aſſez connue par celles des voyageurs qui y ont été. On connaît également ſes manufactures & ſon commerce qui ſubſiſtent encore avec le même éclat.

Le pacha actuel ſe nomme Abdallah ; il eſt âgé de cinquante ans, grand de taille, d'un extérieur agréable & d'une très-noble famille. C'eſt le fils de Mohammed, pacha Adm, & de la fille unique du célèbre Aſad pacha dont

parlent Niebuhr & Volney. Oſman avait précédé Mohammed & après lui, Jezzar fit expulſer ſes frères du pachalik & épouſa la fille de Mohammed. Ce mariage ne dura qu'un an, un divorce le rompit. On calcule que, pendant le court intervalle que Jezzar garda ce pachalik, il extorqua à la ville de Damas 25,000 bourſes, c'eſt-à-dire environ 1,200,000 livres ſterling, & qu'il fit périr plus de quatre cents perſonnes. Afrique.

Abdallah a ramené l'équité, mais on peut lui reprocher trop de foibleſſe & de timidité.

M. Browne quitta Damas pour ſe rendre à Balbec où l'ancienne HELLIOPOLIS. Il s'arrêta un inſtant au couvent de *Seidnaia* qui domine Damas & la plaine. Il traverſa *Maloula* où l'on voit un couvent bâti du temps de Juſtinien; *Yebroud*, autrefois *Jabrouda*, dans une ſituation romantique; *Mara*, petite ville, au nord de la route. Il paſſa au pied du *Dahr-el-Chour* la plus haute des montagnes de l'Anti-Liban & arriva le 20 août à *Balbec* dont on connaît aſſez les antiquités. Il viſita auſſi *Zahhlé*, grande ville preſqu'entièrement habitée par des chrétiens & qui eſt tributaire de l'Emir des Druſes. Les ſauterelles cauſent de grands dégâts dans les champs où l'on cultive du tabac. C'eſt près

Afrique.

de là qu'eſt le tombeau de Noé dont on a déjà parlé.

Le 7 octobre, notre voyageur partit de Damas pour retourner à Alep & y arriva douze jours après : il quitta cette ville le 21, pour ſe rendre à Conſtantinople par la Natolie. Il ſuivit la route *d'Aintab*, *Kaiſaria* & *Angora*.

Aintab a une fortereſſe avec une garniſon de Janiſſaires. La langue turque commence à y être l'idiome courant. Des cuirs non préparés, des peaux de chèvres teintes en rouge ou en jaune, en forment le principal commerce. La ville contient cinq moſquées principales ; l'air y eſt très-ſain. Le château eſt au nord. Le gouverneur eſt nommé par la Porte & a le titre de Mitſellim. Les ſcherifs & les janiſſaires y vivent dans la plus grande méſintelligence. On recueille beaucoup de coton & de laine dans les environs, & on y fait une confection nommée *Dips* avec le marc des vendanges & des amandes.

M. Browne traverſa le mont Taurus connu maintenant ſous le nom de *Kurîn* ; c'eſt dans ces montagnes que les Turcomans ſe retirent au commencement de l'été. On y voit des cèdres très-vieux, des ſaviniers, des génévriers.

Il entra, en deſcendant du mont Taurus, dans la vaſte plaine de Boſtan, arroſée par le Sarus.

Boſtan n'eſt pas digne de remarque, les habitans y ſont ſauvages. Leur habillement eſt une jaquette fort courte. Leurs turbans ſont ornés de franges. Les femmes ont le teint blanc & un air de ſanté, mais ſans graces dans leurs perſonnes & leur mouvemens. Afrique.

Les campagnes de Kaiſaria ſont fertiles, mais mal cultivées. Elles ſont arroſées par la rivière de *Yermok*. La ville eſt ſur le côté méridionale d'une plaine fertile. Les chameaux velus, grands & forts, & le Bufle noir y ſont très-commun. Cette ville appartient au Reis effendi & a le même gouvernement qu'Aintab.

A huit journées de marche au nord oueſt on trouve *Angora* dans une ſituation agréable & traverſée par une petite rivière. Le château eſt ancien & placé ſur un rocher à pic. On voit dans la ville les débris d'un ſuperbe palais élevé du temps d'Auguſte.

La laine filée eſt le principal commerce d'Angora. On prétend que la race des chèvres commence à dégénérer, cependant les gras pâturages qui entourent Angora pourraient facilement faire augmenter le nombre des troupeaux. Chaque chèvre rapporte tous les ans la valeur de deux à trois cents drachmes de poil. On a fait à Angora des ſchals auſſi beaux que ceux de Cachemire, mais les ouvriers n'y ſont pas

Afrique.

si adroits & ne sont pas encouragés. Cette ville fait aussi un commerce de cire & d'opium assez étendu.

La plus grande propreté règne dans Angora Les rues y sont pavées de larges morceaux de granit mais sans trotoirs.

Les chats d'Angora appartiennent unique- au même canton que les chèvres dont on vient de parler.

Le 16 novembre M. Browne partit pour *Nikmid*, l'ancienne Nicomédie. Il y arriva après avoir traversé *Kostabec*, *Tourbali*, *le mont Olympe* & le superbe pont élevé sur la *Sakaria*. Nikmid, est malpropre; les maisons y sont construites en bois & la ville n'a point d'antiquités. Notre voyageur s'embarqua le 9 à Scutari pour Constantinople & y arriva au moment où cette capitale de l'empire ottoman était dans une alarme générale causée par les progrès du rebelle Paffavan-Oglou. Nous ne parlerons pas de cet homme extraordinaire assez connu & dont la vie & les exploits appartiennent à l'histoire qui les réclame; nous ne dirons rien non plus sur Constantinople que M. Choiseuil a assez fait connaître, & nous arriverons avec notre voyageur à Londres le 16 septembre 1798, après une absence de près de sept années.

Afrique.

LIVRE TROISIÈME.

VOYAGE dans la haute & baſſe Egypte, fait par ordre de l'ancien Gouvernement français, en 1777 & 1778;

PAR C. S. SONNINI,

Ancien Officier & Ingénieur de la Marine françaiſe, & Membre de pluſieurs ſociétés ſavantes & littéraires.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.--Départ de Toulon.--- Pluſieurs relâches.--- Arrivée en Egypte.

LE projet, le but, l'époque des voyages, la perſonalité des voyageurs, ſont des particularités eſſentiellement inhérentes à l'hiſtorique des voyages; le titre ſeul d'hiſtoire des voyages l'indique. De plus, l'hiſtorien ou ſon abréviateur, doit ſcrupuleuſement au lecteur, la tranſcription littérale du texte de l'original, au-

Afrique. tant qu'elle peut entrer dans la contexture & le plan de ſon travail. Il lui doit auſſi la ſubſtance de ce qu'il croit pouvoir & juge devoir omettre, car c'eſt non-ſeulement la deſcription de tel ou tels pays, que le lecteur s'attend à y trouver; mais encore cette deſcription faite par tel ou tel voyageur. Le lecteur a auſſi le droit d'exiger une indication des détails des voyages, ou une mention des ſujets qui y ſont traités, pour qu'il puiſſe y recourrir dans l'original, s'il ne ſe croit pas ſuffiſamment inſtruit par le texte néceſſairement concis de l'hiſtorien ou de ſon abréviateur.

Cette marche dans une hiſtoire collective de mêmes objets, peut paraître devoir & même inévitablement amener l'hiſtorien à des *redites*; mais un lecteur judicieux ne s'en plaint pas. Il y trouve un aliment à ſon eſprit analitique & obſervateur, en retrouvant les mêmes objets toujours les mêmes; s'ils ſont décrits dans les mêmes temps, aux mêmes époques, il y admire avec ſurpriſe, la rencontre aſſez rare de la même manière de voir dans deux obſervateurs; décrits dans des temps différens, ſon eſprit ſe porte ſur la durée & la ſolidité des choſes, ſur le reſpect pour elles des hommes & des temps; décrits par différentes perſonnes, l'uniformité monotone des reſſemblances des peintures eſt

ſauvée ou relevée à ſes yeux par la variété des ſtyles.

Afrique.

Mais ces répétitions ne peuvent être proprement appellées des *redites*, que par les lecteurs frivoles & ſuperficiels, qui ne voient jamais dans des deſcriptions que la ſimple mention, ou la ſeule image des objets. Eux ſeuls peuvent s'en plaindre; ils ſont incapables de cet eſprit d'analiſe & d'obſervation, qui tire des conſéquences toujours intéreſſantes & inſtructives. Mais ce n'eſt pas pour eux que l'écrivain ſoumet au burin de l'hiſtoire, les fatigues & les dangers, & les hommes eſtimables & précieux qui les ont bravés : c'eſt pour les hommes inſtruits ou pour ceux qui cherchent à s'inſtruire ; eux ſeuls ſont reconnaiſſans.

Mais on pourrait dire que cet inconvénient des *redites*, n'exiſte même pas, car, en général, nulle deſcription n'eſt jamais d'une reſſemblance parfaite. Outre qu'il eſt de l'eſſence des objets de la nature phyſiques ou moraux, de ſubir chaque jour des variations, ſoit en fait de monumens, par la main des hommes & du temps, ſoit en fait des hommes, par la dégradation ou l'accroiſſement de leur civiliſation (& cette différence devient précieuſe pour l'hiſtoire des ſciences & des mœurs). L'objet ſuppoſé, encore reſté le même (chacun ayant

Afrique.

ſon priſme particulier au travers lequel il le contemple) n'eſt jamais tranſmis ſans quelque différence, & c'eſt dans la comparaiſon de ſes différences, & en balançant ces rapports divers, que le lecteur judicieux peut ſe former une idée exacte des faits & en établir la vérité !

C'eſt en nous conformant à ces devoirs preſcrits dans ces préliminaires, que nous allons rapporter dans cet abrégé, le voyage en Egypte de Sonini, fait pendant les années 1777 & 1778, & imprimé en l'an 7 de la république.

Le gouvernement français voulant à cette époque obtenir de nouvelles connaiſſances, ou ſe propoſant de nouvelles découvertes ſur les régions qu'arroſe le Nil, ou voulant confirmer celle déjà faites, jetta les yeux ſur Sonini de Manoncourt, alors officier & ingénieur de la marine françaiſe, & connu avantageuſement dans les lettres, par ſon aſſociation aux travaux de Buffon.

Nous allons laiſſer parler le citoyen Sonini lui même.

Le gouvernement avait nommé M. Tott, inſpecteur des échelles du levant & de Barbarie, & avait ordonné l'armement d'une frégate du port de Toulon pour l'y conduire; je reçus l'ordre de m'embarquer ſur ce bâtiment de guerre

guerre & d'en ſuivre la deſtination ; mais la mienne fut changée depuis, & je quittai l'expédition à Alexandrie pour voyager en Egypte. Je partis de Montbard où j'étais depuis près de ſix mois chez Buffon qui m'avait jugé digne d'être aſſocié pendant quelques inſtans à ſes travaux immortels ; j'y reçus, avant mon départ, des vœux & des embraſſemens que je regardai comme la bénédiction du génie.

Afrique.

Le 26 avril 1777, à dix heures du ſoir la frégate l'Attalante, l'une des plus belles de la marine françaiſe, mit à la voile de la rade de Toulon. M. Durfort la commandait, & elle était armée de près de trois cents hommes d'équipage, & de trente-deux pièces de canon. Monſieur Venture (1), ſavant interprète des langues orientales était auſſi de l'expédition. Les mauvais temps ou la miſſion de la frégate la firent relâcher, à Gènes, à Palerme & à Malthe ; ces divers ſéjours furent employés par Sonini à des obſervations pleines d'intérêt & d'inſtruction, & particulièrement celles qu'un ſéjour de douze jours à Malthe lui permirent

(1) Mort employé comme interprète à l'armée d'Egypte.

Afrique.

d'étendre, & qui portent ſur l'île, ſur ſa nature, ſes villes, ſes productions, ſes galères, ſa politique, ſes antiquités, &c. Nous nous abſtiendrons d'en faire ici mention, comme n'étant que des préliminaires & un acceſſoire à ſon voyage d'Egypte ; notre travail ayant pour but particulier le rapport de ce qui a trait à ce pays.

Le temps ayant ceſſé d'être orageux, dit Sonini, nous ſortîmes du port de Malthe le 7 juin 1777. Le 12, le ciel éclairci & un vent favorable nous mirent à la vue de l'île de Cérigo, l'ancienne Cythère, & le 13 nous jetâmes l'ancre dans la baie profonde de la Sude, dans l'île de Candie.

J'ai eu occaſion de revenir deux autres fois dans l'ancienne Crète ; les obſervations que j'y ai faites trouveront naturellement leur place dans mon voyage de la Grèce, qui ſuivra immédiatement celui-ci. Nous relâchâmes à Paleo-Caſtro, ſur le cap Salomon, à la pointe la plus orientale de l'île de Candie : c'eſt une plage ſans autre habitation que des cabanes de bergers. La vue d'un vaiſſeau de guerre, accompagné d'une felouque, nous fit paſſer dans l'imagination de ces paiſibles paſteurs pour un armement de Malthe ; ils s'enfuirent avec leurs nombreux troupeaux dans l'intérieur de l'île, &

nous abandonnèrent une côte, qu'en un inſtant notre aſpect avait rendu déſerte; nous ne mîmes pas long-temps à arriver à Alexandrie, & peu de jours nous ſuffirent pour atteindre les rivages bas & ſablonneux de l'Egypte.

Afrique.

CHAPITRE II.

Tours des Arabes. — Les portes d'Alexandrie. — Coup-d'œil ſur la ville. — Langage. — Obeliſques. — Colonne de Pompée.

LORSQU'EN cinglant à l'eſt à la vue des côtes d'Afrique, on a paſſé Derne, il reſte juſqu'à Alexandrie, une longue étendue de rivages entièrement inconnus, qui n'offrent aucun attrait au commerce ou à la curioſité, & qui préſentent de grands dangers à la navigation. L'attérage d'Alexandrie a auſſi les ſiens; la première reconnaiſſance de la terre d'Egypte, en arrivant du couchant eſt Abouſir ou tours des Arabes, on les diſtingue de quatre lieues en mer; la partie des côtes ſituées au levant d'Alexandrie ſe diſtingue facilement de celles qui ſont à l'occident: enfin on s'aſſure que l'on eſt dans la direction de la ville, à la vue de la colonne de Pompée.

Deux ports également ſpacieux ſe préſentent aux vaiſſeaux qui veulent jetter l'ancre près d'Alexandrie; l'un qui eſt au couchant s'appelle le port vieux; l'entrée en eſt un peu difficile,

Afrique.

mais ſon intérieur eſt un baſſin profond, de bonne tenue & à l'abri des plus mauvais temps: l'autre, qui eſt au levant, eſt ſéparé du premier par une péninſule; il a reçu le nom de port vieux; il a peu de profondeur; une multitude de rochers & de bas fonds l'embarraſſent, & il eſt entièrement ouvert aux vents du nord. Si d'après cela, l'on penſait que ce dernier port était à peu près abandonné, l'on ſe tromperait. Le fanatiſme l'emportait ici ſur l'intérêt bien entendu; les vaiſſeaux des ſectateurs de Mahomet avaient ſeuls le droit d'entrer dans le port vieux, & duſſent ceux des autres nations périr faute d'une retraite sûre, il leur était (1) interdit d'y pénétrer.

A l'entrée du port neuf eſt un écueil appelé le diament, qui ainſi que les rochers à fleur-d'eau qui l'avoiſinent, pourraient bien être une portion des ruines de l'ancien Phare.

Les vaiſſeaux de guerre auxquels il faut une eau plus profonde ſont obligés de mouiller à l'entrée du port; la frégate l'Attalante paſſa

(1) On prévient ici le lecteur, que le voyage de Sonini est écrit au passé. Les usages, au moment où il a été livré à l'impression, ayant été changés ou modifiés sous le gouvernement des français.

ainſi plus d'un mois fatiguée par un roulis continuel. Ce havre déteſtable n'en eſt pas moins preſque toujours rempli de vaiſſeaux : un mouvement continuel y indique l'activité du commerce. Une poſition géographique d'une ſi haute importance, ne pouvait échapper au génie d'Alexandre, & il offrit tout-à-coup Alexandrie à l'admiration & au commerce des nations. Mais l'Alexandrie actuelle n'occupe qu'une très-petite partie de terrain dans l'enceinte de celle d'Alexandre : c'eſt une ville, ou plutôt un bourg tout moderne, qui n'a d'ancien que ſes débris qui y ſont épars ; elle eſt bâtie en grande partie ſur le bord de la mer ; ſes maiſons, comme toutes celles du levant, ont leurs combles en terraſſe : elles ſont ſans fenêtres & les jours qui en tiennent lieu ſont preſqu'entièrement bouchés par un treillis en bois, ſaillant, de différentes formes, & ſi ſerré que la clarté peut à peine y pénétrer. C'eſt à travers cette ſymétrie, quelquefois élégante, de barreaux, que la beauté peut voir ce qui ſe paſſe au dehors, ſans jamais être aperçue.

Afrique.

Des rues étroites & mal ordonnées, ſont ſans pavé comme ſans police. Aucun édifice public, aucun bâtiment particulier n'arrête les regards du voyageur. Des Turcs, des Arabes, des Barbareſques, des Copthes, des Chrétiens

de Syrie, des Juifs formaient une population que l'on peut évaluer à cinq mille habitans. Cet assemblage confus d'hommes de diverses nations, offrirait à l'observateur un mélange singulier de costumes & de mœurs, si un repaire de brigands valait la peine d'être observé ! Afrique.

On les voit se presser dans les rues & y courir plutôt qu'y marcher : ils crient aussi plutôt qu'ils parlent ; cette coutume de donner à sa voix la plus forte inflexion, en parlant est commune à presque tous les peuples orientaux, à l'exception des Turcs, dont le maintien & les habitudes sont plus graves & plus posées. Il n'est personne parmi nous qui n'ait pu remarquer que les juifs, cette nation qui a su conserver son caractère & ses usages chez les autres nations, ne parlent aussi très-haut, particulièrement entr'eux. Si la vengeance a des autels, c'est sans doute en Egypte ; elle y est la déesse, ou pour mieux dire le tyran des cœurs, & elle y est implacable ; les Européens ont eu souvent à souffrir des émeutes & des attroupemens des Alexandrins, & il est digne de remarque que ce caractère remuant & enclin à la sédition, ait été aussi, quoiqu'avec moins de fureur, celui de l'ancien peuple d'Alexandrie.

La langue arabe est généralement en usage à Alexandrie, de même que dans l'Egypte en-

Afrique.

tière ; mais la plupart des Alexandrins, ceux particulièrement que des liaisons de commerce rapprochent des marchands d'Europe, parlent aussi l'Italien, adopté dans les ports du levant. On y parle encore le moresque ou langue franque. C'est un composé de mauvais italien, d'espagnol & d'arabe ; un Serdar officier peu considérable y commandait, & sa puissance n'allait pas toujours jusqu'à contenir une populace effrénée.

Des colonnes renversées & éparses, quelques autres droites encore, mais isolées ; des statues mutilées, des chapitaux, des entablemens, des fragmens de toute espèce jonchent le sol dont la ville est environnée. C'est le théâtre hideux de la plus horrible destruction ; l'ame s'attriste en contemplant ces restes de la grandeur & de la magnificence des colonnes, & d'autres morceaux de monumens vraiment antiques qui ont été employés dans la bâtisse des murailles & des tours qui forment l'enceinte de la ville ; ce qui prouve, sans replique leur construction moderne, contre ceux qui ont pensé que ces murs étaient ceux mêmes qu'Alexandre avait fait bâtir. Leur architecture n'a rien de celle des Grecs, ni de celle des Romains : elle est évidemment à la manière des Arabes, & du même genre que celle des murailles du Caire,

leſquelles ont été inconteſtablement conſtruites pas eux. D'ailleurs ces murailles & les contours qui les flanquent, n'embraſſent qu'environ deux lieues de circuit, tandis que d'après les évaluations, la ville d'Alexandrie avait ſept à huit lieues de tour; les matériaux employés à la conſtruction de quelques-unes des tours, autres que les fragmens des monumens plus anciens, ſont d'une eſpèce ſingulière & dont aucun voyageur que je connaiſſe, n'a fait mention. On n'y voit des pierres ordinaires qu'aux endroits réparés ou conſtruits plus récemment. Dans l'origine, leur maçonnerie a été faite avec des maſſes pierreuſes, formées d'une quantité prodigieuſe de petits coquillages foſſiles & ſpatheux, mêlés ſans aucun ordre avec un eſpèce de ciment qui les lie tous enſemble, enſorte que cette matière, qui eſt de la conſiſtance la plus dure, paraît être un compoſé, une agrégation de l'art plutôt qu'une pierre naturelle. Afrique.

La vaſte capacité de ces tours qui peuvent paſſer pour autant de forts, & la ſolidité des murailles faiſaient de l'enceinte des Arabes un rempart ſuſceptible d'une longue défenſe. Malgré la diſpoſition & la réſiſtance des Mamelouks & de leurs troupes, une poignée de Français ſans canons, & preſque ſans munitions, l'ont emporté à l'eſcalade en peu d'inſtant.

Afrique. Alexandre avait posé les fondemens d'une ville dont le commerce, les sciences & les prodiges de l'art ont perpétué la mémoire : Bonaparte a arraché les restes de cette même ville des mains des barbares, dont la présence en souillait les ruines : il l'a rendue au commerce général que sa position lui assure, ce qui rappellera son ancienne splendeur ; on ne sait lequel des deux héros, du fondateur ou du restaurateur, excitera le plus l'admiration de nos neveux.

Vers l'extrémité orientale du croissant formé par le Port-Neuf, & près de la côte sont deux obélisques. On s'est accordé à les appeler *Aiguilles de Cléopatre*, quoiqu'il ne soit pas certain qu'elles aient été l'ouvrage de cette reine de l'Egypte. On lui a également attribué sans aucune preuve historique, des excavations que l'on appele ses *bains*, & la construction du canal qui amène encore les eaux du Nil dans les citernes d'Alexandrie.

L'une des aiguilles de Cléopatre est encore droite sur sa base, l'autre est renversée & presqu'entièrement couverte par les sables. Elles ont cinquante-huit pieds six pouces de hauteur & sept pieds de largeur sur chaque face de leur base. Elles ont été taillées d'un seul morceau de granit, & elles sont chargées sur chaque pan, de caractères Hiéroglyphiques. L'impression des

Hiéroglyphes était encore très-nette ſur les faces de l'aiguille qui eſt droite, & ils ſe diſtinguaient très-aiſément, ſi l'on en excepte ceux qui regardent le levant, qui ſont entièrement effacés. Près de ces obéliſques, les rois d'Egypte avaient leur palais; l'on voit encore de ſuperbes veſtiges de ſa grandeur & de ſa magnificence. Afrique.

En ſoriant de l'enceinte des Arabes, par la porte du midi, on a devant ſoi, s'élevant avec majeſté, la plus grande colonne qui ait jamais exiſté : elle eſt du granit le plus beau & le plus dur, & elle eſt formée de trois morceaux, avec leſquels l'on a taillé le chapiteau, le fût & le piédeſtal. Sa hauteur, d'après la dernière opinion généralement adoptée par les européens d'Alexandrie, paſſait pour être de quatre-vingt-quatorze à quatre-vingt-quinze pieds de France. Le piédeſtal a quinze pieds de haut; le fût avec le ſocle, ſoixante-dix; enfin le chapiteau dix, total quatre-vingt-quinze : le diamètre moyen eſt de ſept pieds trois quarts. D'après les propoſitions, la maſſe entière de la colonne peut-être évaluée à ſix mille pieds cubes : l'on ſait que le pied cube de granit rouge d'Egypte, pèſe cent quatre-vingt-cinq livres. Le poids de la colonne eſt

Afribue.

donc d'un million cent dix mille livres poids de marc.

Quelque dure que ſoit la ſubſtance de la colonne, elle n'a pu échapper à la corroſion du temps. Le bas du fût eſt fort endommagé du côté de l'eſt, & l'on enlève ſans peine, de ce même côté, des éclats du piédeſtal. L'on a vu ci-deſſus que les Hiéroglyphes de l'aiguille de Cléopatre, étaient rongés ſur la face qui regarde le même point : c'eſt très-vraiſemblablement l'effet du vent de la mer.

Le terrain ſur lequel la colonne eſt poſée, s'étant affaiſſé, il a laiſſé à découvert une partie du pivot qui la ſupporte, c'eſt un bloc de ſix pieds ſeulement en carré. Il ſoutient, par ſon centre, un piédeſtal beaucoup plus grand ; ce qui prouve le parfait à-plomb de l'enſemble.

D'après des renſeignemens récens & poſitifs, il exiſte un grand creux en rond au milieu du chapiteau ; & de plus, un trou à chacun des coins ; il eſt donc certain que ce chapiteau ſervait de baſe à quelque ſtatue.

L'on n'a que des conjectures ſur l'époque & les motifs de la conſtruction de la colonne d'Alexandrie. Le nom de *colonne de Pompée*, ſous laquelle elle eſt généralement connue, indique l'origine qu'on lui prête communé-

ment. C'eſt, dit-on, Céſar qui l'a fait ériger pour perpétuer le ſouvenir de ſa victoire ſur Pompée ; d'autres l'attribuent à Alexandre Sevère, d'autres à Ptolomée-Evergètes, d'autres à Adrien : ces dernières opinions ſont combattues par des argumens victorieux, tirés de l'état de l'architecture à ces différentes époques, & des Hiéroglyphes, dont le pivot de granit, ſoutien inébranlable de la colonne, eſt chargé. Cette conſidération, jointe au ſilence des hiſtoriens, paraît renvoyer même ſa conſtruction à une époque plus reculée que celle de la défaite de Pompée. Si au milieu de ces incertitudes, je dois énoncer mon opinion, je ſerais tenté de faire honneur de ſon érection aux temps anciens, qui ont vu paraître tant de prodiges en Égypte, à ces époques où des milliers d'hommes étaient employés des années entières, au tranſport de maſſes de pierres, dont le mouvement ſemblait au-deſſus des efforts humains, & exiger ceux d'hommes extraordinaires. Afrique.

Quoi qu'il en ſoit de ce ſentiment, il eſt très-probable que l'on continuera à l'appeler *colonne de Pompée* ; cependant il eſt auſſi probable que la proſpérité ſe rappellera que cette colonne fût le quartier-général, d'où Bonaparte commanda l'eſcalade & la priſe d'Alexan-

Afrique.

drie. J'y ai oui dire que l'on avait eu autrefois le projet de la transporter en France. Les levantiers & les navigateurs provençaux, regardaient cette entreprise comme impraticable, ils n'avaient jamais su, sans doute, que cette masse de granit avait été tirée des carrières de Syéne; c'est-à-dire de plus de deux cents lieues : ils ignoraient que Caius, César & Auguste avaient fait venir d'Egypte à Rome des obélisques de vingt-cinq & trente toises de hauteur. Les grandes entreprises sont les vrais monumens de la gloire des grandes nations : il serait digne de celle qui en peu d'années, a surpassé tout ce que les Romains nous ont présentés de faits héroïques, de s'approprier la colonne d'Alexandrie.

CHAPITRE III.

Canal d'Alexandrie.—Ses bords.—Oiſeaux.— Moineaux.— Catacombes.— Caméléons.— Jackals.— Gerboiſe ou Jerbo.— Projet d'un voyage en Afrique.

Si, en quittant la colonne d'Alexandrie, l'on continue à marcher vers le midi, on trouve *Guirgé*; de-là on arrive au canal ou Kalish d'Alexandrie : du temps d'Alexandre & des rois d'Egypte, Alexandrie n'était pas comme aujourd'hui au milieu des ſables. Un lac, le Mareotis, qui n'en était qu'à une petite diſtance, & deux larges canaux, dont l'un deſcendait de la haute Egypte & l'autre partait de la branche du Nil à laquelle on donnait le nom de *Bolbitique* y entrenaient une fraîcheur ſalutaire, en même temps qu'ils y favoriſaient la végétation & la culture.

Il ne reſte plus, & encore dans un état de dégradation, que le canal de la baſſe Egypte; pendant l'innondation il reçoit les eaux du Nil à *Latf*, vis-à-vis *Fouah* : on peut le paſſer ſur trois ponts de conſtruction moderne; près

Afrique.

du premier, du côté de la mer, eſt l'entrée du conduit ſouterrain, qui porte la proviſion d'eau des habitans d'Alexandrie, dans les citernes, dont les voûtes ſoutenaient toute l'étendue de l'ancienne ville. L'ouverture de cet aqueduc eſt murée ; mais lorſque l'eau du canal avait atteint, par l'accroiſſement du fleuve, une certaine hauteur; les chefs de la ville allaient en cérémonie rompre la digue. Quand les citernes étaient remplies, on la rétabliſſait de nouveau, & les eaux du canal continuaient à couler dans la mer au port vieux; c'était au moyen d'une communication ſi facile, que s'effectuait, autrefois, le tranſport des marchandiſes de toute l'Egypte : l'on évitait ainſi le paſſage dangereux de l'embouchure du Nil & les haſards de la mer. Lorſque j'étais à Alexandrie (en 1778), il n'y avait guère que cent ans que les bateaux pouvaient encore y naviguer; mais ce canal, dont les avantages ſont inapréciables, était négligé par des barbares indifférens ſur leurs véritables intérêts. Les murs qui en ſoutenaient les bords ſe dégradaient chaque jour, aucun bateau ne pouplus y flotter, une eau jaunâtre ne ſerait bientôt plus arrivée juſqu'aux citernes, elles-mêmes à moitié détruites, & l'Alexandrie moderne ſerait diſparue dans les ſables.

Des

Des arbres & des arbuſtes croiſſent le long des eaux du canal & quelques tapis s'étendent aux environs ; de légères dérivations d'eau portent la fécondité dans les champs où l'on sème de l'orge & où l'on cultive différentes ſortes de légumes, particulièrement beaucoup d'artichauts : ce ſont là les reſtes de ces ſuperbes jardins qui environnaient l'antique Alexandrie, & dont Abulfeda vantait encore les délices au temps des Arabes. Il s'en faut bien en effet, que quelques arbres épars & végétant à peine ſur cette plage ſablonneuſe, ſuffiſent pour en voiler la sèchereſſe & l'aridité ; pluſieurs eſpèces de ſoude, plantes âcres & ſalées, dont le nom arabe *kali* a été donné aux ſubſtances alcalines, ſont à-peu-près les ſeules qui aient la propriété de ſe plaire ſur ces côtes, elles y rampent plutôt qu'elle ne s'y élèvent. Les Alexandrins les brûlent, & retirent de leurs cendres un ſel fixe qui eſt un objet de commerce. Afrique.

La verdure, la fraîcheur & l'ombrage avaient attiré, ſur les rives du canal, une multitude de petits oiſeaux ; c'était au mois d'octobre, je diſtinguai des becfigues, des alouettes communes & des moineaux ; mais ces oiſeaux, à l'exception des moineaux, ne ſont que paſſagers à Alexandrie. Les eaux étant déjà ſta-

Afrique.

gnantes, & jaunâtres, ces premiers ſe diſpoſa ent à chercher vers le Delta une terre plus heureuſe : les moineaux au contraire y reſtent commenſaux des Alexandrins : ils conſervent en Egypte les mêmes habitudes que nous leur connaiſſons, ils ne quittent point les lieux habités, on en voit dans tous ceux de l'Egypte également répandus en Nubie & même en Abiſſinie. Une chaleur exceſſive ne leur eſt donc point contraire ; cependant on n'en trouve point le long de la côte occidentale de l'Afrique, depuis le cap blanc ; ne pouvant, d'après ce que je viens de dire, attribuer la cauſe de ce fait au grand chaud, je crois pouvoir le déterminer par la différence des plantes alimentaires en uſage dans ces parties de l'Afrique : s'ils ne fréquentent pas tous les pays à froment, il eſt du moins certain qu'ils ne ſe fixent jamais dans ceux où cette eſpèce de grain & celles qui en raprochent ne ſont pas cultivées.

Non loin du canal, on trouve les catacombes : ce ſont des galeries ſe prolongeant ſous terre ou plutôt dans le rocher ; elles ont d'abord été vraiſemblablement les carrières d'où l'on a tiré les pierres néceſſaires à la bâtiſſe des maiſons d'Alexandrie. La couche de pierre en eſt calcaire & tendre ; dans le petit nombre

de celles où il était encore poſſible de pénétrer, l'on voyait de chaque côté trois rangs de tombeaux placés les uns au-deſſus des autres. S'il en faut croire les Arabes, elles ont une communication ſouterraine avec les pyramides de Memphis; cette opinion paraît exagérée, elle vaudrait cependant la peine d'être vérifiée, il eſt plus certain qu'elles vont juſqu'à la mer, au fond du port vieux, du moins les grottes ou cavités pratiquées dans le rocher de la côte, & décorées aſſez improprement du nom de *bains de Cléopatre* paroiſſent en être une continuation. Afrique.

J'ai vu à l'entrée des catacombes pluſieurs caméléons. L'on ſait à préſent que le changement dans leurs couleurs, n'eſt point dû aux objets qu'on leurs préſente; que leurs différentes affections augmentent ou diminuent l'intenſité des teintes, dont la peau très-fine qui les couvre eſt comme marbrée, qu'ils ne ſe nouriſſent point d'air, mais de mouches & d'autres inſectes qu'ils avalent.

Les catacombes ſervent auſſi de retraite aux jackals: c'eſt du jackal que doit s'entendre tout ce que les auteurs ont dit du loup & même du renard d'Afrique, car il n'y a ni loups ni renards dans cette partie du monde. Le nom que le jackal porte en Egypte, eſt *Deib*. Ces

Afrique.

animaux féroces ne ſont pas ſans danger pour les hommes ; ils ne craignaient pas d'approcher d'Alexandrie, ils y entraient même la nuit, en franchiſſant les brèches dont ſon enceinte était coupée.

Mais un animal plus doux & en même temps plus extraordinaire, qui établit ſes logemens ſouterrains dans les environs d'Alexandrie, eſt la gerboiſe ou jerbo. Quelques reſſemblances priſes, chacune ſéparément, l'ont fait comparer au lièvre, au lapin, au mulot, au rat, dont il a à-peu-près la taille, quoiqu'il diffère évidemment des uns & des autres. Une extrême diſproportion ſe trouve dans les jambes du jerbo ; celles de derrière ſont longues par excès, tandis que celles du devant paraiſſent à peine : ces longues jambes, ou pour parler plus exactement, ces longs pieds, car c'eſt le tarſe qui eſt ſi conſidérablement prolongé, ſervent ſeuls au jerbo dans ſon mouvement progreſſif ; celles de devant, que l'on pourrait regarder comme de petite mains, ne lui ſervent que pour ſaiſir ſa nouriture, la porter à la gueule, & pour creuſer ſon terrier : elles lui ſont inutiles pour aller d'un lieu à un autre. Il ſaute à la manière des oiſeaux, & cette démarche qui ſerait fort gênante pour tout autre quadrupède, eſt tellement propre à celui-ci, que ſa courſe, ou

plutôt ſon ſautillement, eſt très-leſte & très-vite.

Afrique.

Voilà donc un animal qui, avec quatre pieds, ne laiſſe pas que de s'éloigner de la claſſe des quadrupèdes, pour prendre quelque empreinte de celle des oiſeaux. Placé ſur le premier échelon du paſſage de l'une à l'autre, il conſtitue la première dégradation des quadrupèdes, & commence la nuance de ceux-ci aux oiſeaux.

Quoique la tranſition entre ces deux genres, n'ait pas encore été ſuivie; quoique tous les points n'en ſoient pas encore reconnus, nous n'en ſommes pas moins fondés à regarder cette liaiſon comme exiſtante: nous en avons le commencement dans le jerbo, & la dernière gradation dans les chauve-ſouris. Il y a tout lieu de croire que la ſérie des nuances ſe développera à meſure que de bons obſervateurs ſe dévoueront à des voyages, dans des contrées neuves pour l'hiſtoire naturelle.

Je ſuis convaincu que l'intérieur de l'Afrique, pays preſque encore vierge pour les découvertes, renferme une foule d'objets nouveaux & précieux, dont la connaiſſance répandrait le plus grand jour ſur toutes les parties de la phyſique générale.

Qu'il me ſoit permis de conſigner ici, dit

Afrique.

Sonini, le deſſein que j'avais formé, il y a quelques années, de pénétrer dans ces régions qui, juſqu'à préſent, ont paſſé pour inacceſſibles. Mon intention était de parcourir toute la longueur de l'Afrique, dans ſon milieu, depuis le golphe très-peu connu de la Sidre, juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérence. Je tiens à honneur d'avoir conçu ce projet, dont l'imagination s'effraie, & de m'être ſenti aſſez de courage pour l'exécuter, ſi le gouvernement avait daigné me ſeconder. Je reviendrai dans la ſuite, continue notre auteur, ſur le plan que je m'étais tracé, & qui, s'il eût été ſuivi, aurait aſſuré à la France la gloire d'une entrepriſe non encore tentée, & que des étrangers paraiſſent vouloir lui enlever.

CHAPITRE IV.

Voyage d'Alexandrie à Roſette. — Maadié. — Roſette & ſes environs. — Coup-d'œil ſur le Delta. — Riz. — Treffle. — Bœufs. — Vaches.

C'EST, ou peu s'en faut, un déſert que l'on doit traverſer pour ſe rendre, par terre, d'Alexandrie à Roſette. On évalue l'eſpace entre ces deux villes à douze heures de marche; parti à 7 heures du ſoir, on y arriva à 6 heures du matin. C'eſt la coutume de faire pendant la nuit ce trajet, afin d'éviter l'incommodité d'un ſoleil brûlant. En ſortant d'Alexandrie, on prolonge un promontoire à la pointe duquel eſt Aboukir, bourg bâti ſur les ruines de Canope. Après avoir fait ſix lieues, on ſe trouve ſur le bord d'une eſpèce de lac, reſte de la branche canopique du Nil. Ce n'eſt à préſent qu'une lacune de la mer, qui n'a plus de communication avec le Nil que dans les temps de ſon plus grand accroiſſement. Sur ſon bord oriental eſt un caravanſerail, en Egypte, *Hockals*. L'on nomme cet endroit *Maadié*, ce qui ſignifie *paſſage*. Des traces que l'on croit être celles

Afrique.

d'Héraclée s'aperçoivent à une demi-lieue plus loin ſur la côte. Après s'être repoſé à *Maadié*, on ſuit la mer pendant près de quatre lieues, au bout deſquelles une petite tour de brique avertit qu'il faut quitter le rivage ; d'autres tourelles placées par intervalle (on en compte onze) ſervent de reconnaiſſance pour arriver à Roſette, que l'on ne découvre qu'à l'inſtant même où l'on entre dans ſa première rue.

Ici la ſcène change comme par enchantement ; ce ne ſont plus ces ruines affligeantes, ces campagnes hideuſes par leur ſtérilité ; c'eſt la nature parée de tous ſes atours, & répandant ſes dons avec une magnificence ſans exemple & une profuſion également variée & ſoutenue.

Roſette, nommée dans le pays *Naſcid*, nom árabe, eſt une jolie ville, bien peuplée, ſimplement, mais agréablement bâtie ; le Nil baigne ſes murs du côté de l'orient. Si l'on porte ſes yeux de l'autre côté du fleuve, on découvre une plaine qui n'a d'autres bornes que l'horizon ; c'eſt le Delta. Sorti du ſein des eaux il conſerve la fraîcheur de ſon origine : a l'or des guérets, ſuccède dans la même année la verdure des prairies ; des bourgs, des villages nombreux ajoutent à la beauté du payſage. Roſette eſt auſſi le lieu de l'Egypte où la tranquillité était la moins troublée ; c'eſt ſans

contredit la ville la plus agréable de l'Egypte, & elle le ſerait par-tout ailleurs ; ſa poſition ſur la rive du fleuve, la vue du Delta qui préſente l'image de la culture la plus riante, les bocages parfumés qui ſont près d'elle, l'air pur & ſain qu'on y reſpire, lui ont fait donner le nom bien mérité de *jardin de l'Egypte*. Elle eſt l'entrepôt du commerce entre le Caire & Alexandrie. Les branches du commerce qui lui ſont propres, ſont le coton filé & teint en rouge ; le lin peigné, les toiles, les teintures de ſoie & le riz en Arabe *rouſs*.

La ſeule branche de commerce de ce grain précieux, vaut aux propriétaires de rizières, dans les bonnes années, cinquante par cent. C'eſt ſeulement dans les terres baſſes de l'Egypte-Inférieure que le riz eſt cultivé ; & c'eſt une erreur de croire que ſa culture eſt la cauſe de la peſte qu'on ſuppoſe mal-à-propos être une maladie endémique en Egypte ; une eau ſtagnante & infecte ne croupit point dans les champs qui le produiſent. On les humecte, on les baigne avec l'eau du fleuve ; cette eau s'écoule, & on ceſſe de l'y porter dès que la plante n'exige plus cet état de legère innondation. Une autre genre de culture qui ſuccède à celle du riz, abſorbe les reſtes d'une trop grande humidité. Les Egyptiens ſèment immé-

Afrique.

diatement après une belle variété de trèfle, qui donne trois récoltes avant de céder de nouveau la place au riz : l'on conçoit combien eſt brillante & lucrative, une telle alternation de culture qu'aucune autre contrée ne pourrait fournir ; une qualité eſſentielle de cet excellent fourrage, c'eſt qu'il n'occaſionne point aux beſtiaux cette enflure ſubite & ſouvent mortelle que notre trèfle ne manque guère de produire lorſque les animaux le paturent, ou qu'ils le mangent coupé récemment, en trop grande quantité & ſans mélange.

En parlant de la meilleure eſpèce de fourrage, c'eſt l'occaſion de dire un mot de l'eſpèce d'animaux la plus chère à l'agriculture. L'on ſait combien les bœufs étaient en recommandation dans l'antique Egypte ; ils fourniſſaient des dieux à ce peuple ſuperſtitieux : quelles attentions, quels menagemens ne devait-on pas avoir pour le perfectionnement d'une eſpèce dont chaque individu pouvait prétendre à l'apothéoſe ? Cependant envain chercherait-on dans le nombre aſſez conſidérable de bœufs actuellement en Egypte, des veſtiges de cette perfection de beauté qu'ils devaient y avoir anciennement. Quoique la race en ſoit encore aſſez belle, l'on conçoit que négligée depuis long-temps elle eſt beaucoup dégénérée ; ils ont

en général les cornes petites & le poil d'un fauve plus ou moins foncé. Je puis atteſtêr qu'en parcourant l'Egypte entière, je n'ai rencontré aucun bœuf qui m'ait frappé par ſa forme ou par ſes couleurs. Sa chair n'y approche pas pour le goût de celle que l'on mange en France; mais c'eſt une obſervation générale que tout les voyageurs peuvent vérifier : c'eſt que la chair des animaux des régions très-chaudes, n'a ni le ſuc ni la ſaveur de celle des animaux nourris dans les pays froids ou tempérés. Le veau, qui dans nos climats donne un aliment délicat & ſain, a en Egypte la chair molle, inſipide & par conſéquent peu ſalubre. J'ai fait cette expérience, dit Sonini, dans des contrées de l'Amérique-méridionale, voiſine de la ligne, où l'on eſt obligé de laiſſer croître ces jeunes animaux juſqu'au temps, où ceſſant d'être veaux, ils paſſeraient par tout ailleurs pour des bœufs. L'on ne mange point de veaux en Egypte; la loi des Mahométans leur interdit l'uſage de cette viande, & les Cophtes qui ont adopté preſque toutes les coutumes de leurs dominateurs, s'en abſtiennent également. Afrique.

L'on a dit que les vaches d'Egyte portaient deux veaux à la fois; cela arrive à la vérité quelquefois, mais quoique moins rare peut-

Afrique.

être qu'en Europe, certe fécondité n'y paſſe pas pour ordinaire.

Les bœufs en Egypte ſont employés à un facile labourage ; l'induſtrie des habitans n'ayant pas atteint l'art de ſe ſervir des eaux & du vent, pour faire mouvoir leurs moulins & leurs nombreuſes machine hydrauliques, ils y appliquent auſſi les forces du bœuf. Chacun des moulins à riz exige quarante ou cinquante de ces animaux, & cette ſorte d'uſine étant aſſez multipliée à Roſette & à Damiette. Le bétail ne laiſſait pas que d'y être à un haut prix ; il ſe vendait communément deux cent cinquante francs la tête, ce qui eſt une valeur exorbitante dans un pays où les paturages ſont abondans.

CHAPITRE V.

Habitans de Roſette. — Pipes. — Cafés. — Vices honteux des Egyptiens. — Femmes des riches. — Particularités ſur ces femmes. — Femmes du peuple. — Noirs des yeux. — Alquifoux. — Rouge des mains & des pieds. — Henné. — Dépilatoires. — Embonpoint des femmes.

ROSETTE n'ayant pas comme Alexandrie une communication immédiate avec la mer, l'on n'y voyait pas aborder cette foule d'étrangers, d'aventuriers, d'hommes dangereux dont l'agitation, le tumulte, & la cohue ſont l'élément, ce qui rendait ſi déſagréable le ſéjour de cette dernière ville. Eloignée du fracas des ports & des fréquentes révolutions politiques du Caire, ſa population était aſſez paiſible. Ce n'eſt pas que l'Européen y fut entièrement à l'abri de tous déſagrémens; le Turc ne déſigne l'européen que par la qualification d'*infidèle*, l'Egyptien muſulman plus groſſier encore, ne le traite que de *chien*. Pour lui *chrétien* & *chien* étaient deux ſynonymes ſi fort en uſage que l'on n'y faiſait plus attention. Les Juifs quoique

Afrique. habitans du pays y éprouvaient encore ces petites avanies, jusqu'à être poursuivis comme les Européens étrangers, par les cris redoublés de nouzrani, nazaréen. La plupart des marchands étaient Turcs ou Syriens; il y en avait aussi de Barbarie. Les Cophtes, cette descendance dégénérée des anciens Egyptiens, y étaient en assez grand nombre : quelques Arabes s'y étaient domiciliées, & les campagnes des environs étaient habitées & cultivées par les *Fellahs*, mot qui en Egypte, est un espèce de terme de mépris, comme autrefois était parmi nous celui de paysan, auquel il répond, lorsqu'on voulait désigner la rudesse & la grossière ignorance.

Le passe-temps le plus ordinaire, de même que dans les autres pays de Turquie, est de fumer & de boire du café. Du matin au soir, l'on a la pipe à la bouche : chez soi, chez les autres, dans les rues, à cheval, on tient sa pipe allumée; les tuyaux de pipes excessivement longs, sont des bois les plus rares; les pauvres pour lesquels la fumée du tabac est un besoin de première nécessité, se servent de simples tuyaux de roseaux. Ce que l'on met à la bouche est un morceau de succin ou d'ambre jaune, dont l'odeur douce & suave, lorsqu'il est échauffé ou légèrement pressé, contribue à corriger le goût piquant du tabac. De belles femmes se plaisent à dis-

traire leur loisir en pressant le succin de leurs levrès de rose, & à respirer légèrement la fumée du tabac de Syrie, embaumée par celle de l'aloës. Les orientaux qui ne sont pas obligés de travailler, restent presque toujours assis, les jambes repliées : c'est une chose curieuse que de les voir considérer un Européen qui se promène dans une chambre ou en plein air, en revenant continuellement sur ses pas, ils ne peuvent comprendre le motif de ces allées & venues, sans but apparent & qu'ils regardent comme un acte de folie ; ceux que le désœuvrement accable, & c'est le partage des riches, vont dans des jardins, où, toujours assis, ils se délectent à respirer un air frais & balsamique ; s'ils ne sortent pas de la ville, ils vont dans des cafés, ou des danseuses, des baladins, des improvisateurs viennent captiver l'attention du musulman froid & silencieux, & de l'Africain moins taciturne, mais qui n'a garde de s'assujettir servilement au joug de ses tyrans. Afrique.

Si les habitans de Rosette sont moins barbares que ceux des autres parties de l'Égypte, ils n'en sont pas moins ignorans, moins superstitieux, ni moins tolérans, & ils se livrent aux mêmes vices honteux. L'amour contre nature, que des femmes de la Thrace ont puni en massacrant Orphée qui s'en était rendu cou-

Afrique. pable, le goût inconcevable qui a déshonoré les Grecs & les Perſes de l'antiquité, ſont les délices, diſons mieux, l'infamie des Egyptiens. Les outrages faits à la nature ne s'arrêtent pas là. Le crime de beſtialité eſt familier à ces hommes brutes; l'on a vu à Roſette des miſérables s'y livrer en plein jour dans des rues écartées.

Les femmes des maîtres de l'Egypte, des autres Mameloucks, des Turcs qui y ſont établis, des riches habitans des villes, n'étaient point égytiennes, elles étaient originaires des autres contrées de l'Orient, & particulièrement des parties de la Grèce dans leſquelles la beauté eſt une précieuſe & conſtante propriété. Elles ſont perpétuellement recluſes & ne ſortent que rarement, avec un voile ou pour parler plus exactement avec un maſque dont leur viſage entier eſt couvert; mais elles ſe viſitent fréquement entre elles; la décence & la retenue ne ſont pas alors toujours les frais de leurs converſations; elles s'amuſent dans leurs réunions à changer complètement leurs vêtemens & à ſe revêtir mutuellement de leurs habits. Ces eſpèces de travertiſſemens ne ſont que le prélude & le prétexte de jeux moins innocens, & dont Sapho paſſe pour avoir enſeigné & pratiqué les détails.

Sonini

Sonini s'attendant qu'on pourra lui demander comment il a pu être inſtruit de ce qui ſe paſſe dans l'intérieur des *harems*, répond que les moyens qu'il a employés ſont ſimples, mais qu'on lui permettra de les paſſer ſous ſilence. Afrique.

Les femmes du peuple au lieu de la blancheur, du tendre coloris dont le teint des premières eſt animé, ont comme les hommes du même pays la peau baſanée : comme ceux de la même claſſe, elles portent l'empreinte & les haillons de l'affreuſe pauvreté. Preſque toutes, ſur-tout dans la campagne, ont pour unique vêtement une eſpèce d'ample tunique à manches, d'une largeur extraordinaire, qui leur ſert de robe & de chemiſe; elle eſt ouverte de chaque côté depuis les aiſſelles juſqu'aux genoux, en ſorte que les mouvemens du corps le laiſſent aiſément entrevoir; mais les femmes s'en inquiètent peu, pourvu que leur viſage ne ſoit jamais découvert.

Ce n'eſt pas aſſez pour les femmes riches & oiſives d'être belles de leurs appas naturels, il faut encore qu'elles cherchent à en augmenter l'éclat par le ſecours de l'art de la toilette. Le trait le plus remarquable de la beauté eſt, en Orient, d'avoir de grands yeux noirs, & l'on ſait que la nature en a fait un ſigne caractériſ-

Afrique.

tique des femmes de ces contrées; mais non contentes de ces dons, celles de l'Egypte veulent encore que leurs yeux paraiſſent plus grands & plus noirs ; pour y parvenir, muſulmanes, juives, ou chrétiennes, riches ou pauvres, toutes ſe teignent les ſourcils & les paupières avec de la galêne de plomb, que l'on nomme dans le levant *alquifoux* ou *arquifoux*.

Si de grands yeux noirs que l'on noircit encore, ſont eſſentiels à la beauté égyptienne, elle exige auſſi, comme un acceſſoire important, que les mains & les ongles ſoient teints en rouge. La blancheur animée de la paume de la mains, la couleur de roſe tendre des ongles, ſont effacées par une couche matte d'une teinture rougeâtre ou orangée. La plante des pieds eſt auſſi chargée des mêmes couleurs. C'eſt avec de la poudre verdâtre des feuilles deſſéchés du *henné*, que les femmes ſe procurent des agrémens auſſi bizarres.

L'on voit auſſi des hommes ſe couvrir la barbe de la teinture de *henné*, & s'en oindre la tête.

L'une des choſes que l'amour de ſoi-même & le déſir de plaire aux autres, fait le plus rechercher par les femmes d'Égypte eſt d'avoir la peau douce & unie ſur tout le corps, ſans y ſouffrir la plus légère apparence de rudeſſe.

Les endroits voilés par la nature, perdent chez elles leur ombrage, & tout eſt également liſſe & poli. On ſait que les ſectateurs de Mahomet, pour qui des mouſtaches ſont un ornement, & la barbe un ſigne de diſtinction, ne veulent rien de velu ſur le reſte de leur corps. Les habitans de l'Égypte, quelqu'ils ſoient, ont le même goût; la plupart ne ſe ſervent que du raſoir pour cette opération; d'autres, comme en Turquie, font uſage d'un dépilatoire que les Turcs appelent *rusma* & les Arabes *nouret*. Afrique.

Les femmes, & je n'entends pour cette fois que celles qui ſont mariées (car les filles ſe conſervent telles ſont, & ce n'eſt que le jour même de leur mariage qu'on leur arrache impitoyablement le voile de la nature); les femmes, dis-je, jalouſes d'entretenir ſur tout le corps un poli exact & uniforme, ne ſe ſervent ni du raſoir, ni du *nouret*, leſquels laiſſent après eux des veſtiges rudes au toucher, & c'eſt ce qu'elles ont le plus grand ſoin d'éviter. Elles ſe ſoumettent à une opération douleureuſe, à un arrachement violent & total, qui ſe fait par l'application du miel cuit, de la térébenthine, ou de quelque gomme, & quand ces matières ſont deſſéchées, on les enlève avec tout ce qui y adhère.

Afrique.

Après le désir d'avoir la peau douce & du plus beau poli, le soin le plus cher aux femmes est d'acquérir beaucoup d'embonpoint. Pour arriver à cette perfection de beauté, elles usent de différentes drogues, comme des noix du cocotier, des bulbes d'hermodactes, en arabe *Chamire*, rapées & mêlées avec du sucre.

L'idée d'une femme très-grasse est presque toujours accompagnée en Europe de celle de la molesse des chairs, de l'affaissement des formes, du défaut d'élasticité dans les contours. Les femmes de l'Orient plus favorisées de la nature y conservent plus long-temps que les autres la fermeté des chairs ; cette propriété précieuse, jointe à la douceur, à la blancheur de leur peau, à la fraîcheur de leur carnation, les rendent très-agréables, en font des masses très-appétissantes, lorsque leur embonpoint n'est pas porté à l'excès.

CHAPITRE VI.

Chiens.—Chats.—Animaux domeſtiques.—Mangoutes ou Ichneumous.—Crocodiles.—Tortue du Nil, ennemie des Crocodiles.

AU milieu de la population de Roſette exiſte une horde d'animaux généralement accueillis par l'homme, mais rebutés par les muſulmans: les chiens ſont pour eux des bêtes immondes, &, par une de ces contradictions inconcevables, il y a peu de villes dans le monde qui aient autant de chiens que celles de l'Egypte. Ils y ſont conſtamment réunis dans les rues, leur ſeule habitation. Ils n'y ont d'autre nourriture que ce qu'ils peuvent rammaſſer aux portes des maiſons ou découvrir en fouillant dans les immondices. Il eſt ſans doute étonnant qu'au milieu d'une vie de miſère & de ſouffrance, pluſieurs de ces chiens ne ſoient pas fréquemment attaqués de l'hydrophobie. Cette maladie eſt inconnue ſous le ciel brûlant de l'Egypte. Les habitans que Sonini a conſultés n'en avaient pas l'idée. Les chiens d'Egypte ſont une race de grands lévriers qui ſeroient très-beaux, s'ils

Afrique.

étaient ſoignés. Les Bédouins moins ſuperſtitieux que les Turcs, nourriſſent de grands lévriers, qui font la garde autour de leurs tentes; tuer le chien d'un Bédouin, ce ſerait s'expoſer ſoi-même à perdre la vie.

Avec l'averſion la plus décidée pour les chiens, les Turcs ont beaucoup de goût pour les chats, Mahomet les aimait. Le chat peut s'introduire dans les moſquées, tandis qu'un chien qui entrerait dans les temples, les ſouillerait de ſa préſence & ſerait mis à mort à l'inſtant.

Les climats chauds de ces contrées antiques que l'homme a couvert de ſes peuplades & de ſes troupeaux, nourriſſent les animaux les plus doux & les plus dociles dans les genres qu'il s'eſt appropriés; tandis que ceux qui, dans les parties dépeuplées de ces mêmes contrées, ſont reſtés ſauvages, ont une extrême férocité. Les animaux domeſtiques ne ſont nulle part plus familiariſés, &, pour ainſi dire, plus exactement domeſtiques que dans les pays chauds de l'Orient. Le cheval auſſi ardent que l'air qu'il reſpire, y eſt néanmoins d'une extrême douceur. Le bufle, à peine ſorti de ſon état de liberté ſauvage, portant encore la phyſionomie de la férocité, eſt auſſi traitable que le bœuf l'eſt en Europe. Le dromadaire, paiſſant en liberté

pendant le jour, vient le ſoir s'accroupir de lui-même devant la tente de ſon maître, & cette même tente couvre le Bédoin, & ſa famille auſſi-bien que ſa jument, quelques chèvres & quelques brebis. Afrique.

Un animal qui pourrait augmenter le nombre de ceux que les Egyptiens ont habitué à la domeſticité, eſt la mangouſte ou l'ichneumon. Sonini relève les fables que l'on a débitées ſur cet animal & les auteurs qui les ont copiées. Objet du culte ſacré de l'ancienne Egypte, il y était réputé l'ennemi des crocodiles. Aſſez ſemblable, pour les habitudes, aux belettes & aux putois, les mangouſtes ſe nourriſſent de rats, d'oiſeaux, de reptiles. Elles rôdent autour des habitations, elles s'y gliſſent même, afin de ſurprendres les poules & dévorer leurs œufs. C'eſt ce goût naturel pour les œufs qui les porte à fouiller quelquefois dans le ſable, avec l'intention de découvrir ceux que les crocodiles y dépoſent, & c'eſt ainſi qu'elles s'oppoſent en effet, à la trop grande propagation de ces déteſtables animaux. Mais on rit actuellement, lorſqu'on lit que s'élançant dans la gueule béante des crocodiles, elles ſe gliſſent dans leur ventre, & n'en ſortent qu'après leur avoir mangé les entrailles. Si l'on a vu quelques mangouſtes ſe jetter avec fureur ſur de petits

crocodiles qu'on leur préſentait, c'était l'effet de leur appétit pour toutes ſortes de reptiles, & nullement celui d'une haine particulière; & ce qui prouve que cette intimité n'eſt point particulière, ni l'effet d'une loi de la nature en vertu de laquelle elles auraient été chargées ſpécialement d'arrêter la multiplication de ces amphibies, c'eſt qu'elles ſont très-communes dans la Baſſe-Egypte, où il n'y a point de crocodiles, tandis qu'elles ſont plus rares dans l'Egypte ſupérieure où les crocodiles ſont à leur tour très-nombreux.

Arique.

L'antipatie pour le crocodile, mal à propos attribuée à la mangouſte, eſt réellement un ſentiment inné dans un animal d'un tout autre genre, c'eſt une eſpèce de tortue du Nil qui ne ſe trouve que dans le Haut-Nil où les crocodiles ſont confinés. Lorſque les petits crocodiles écloſent, & qu'ils gagnent le fleuve, cette tortue ſe jette ſur eux & les dévore; & ce qui prouve ſon antipathie naturelle, c'eſt qu'on a été à portée de remarquer que de cinquante petits crocodiles, nés de la même ponte, ſept ſeulement avaient échapés au *Thirſé* (nom générique des tortues en arabe).

Avec de grandes diſpoſitions à la domeſticité, les mangouſtes ne ſont point domeſtiques en Egypte. Les habitans n'ont pas même le

ſouvenir que leurs pères en aient élevées. Le nom de *mangouſte*, celui *d'ichneumon*, de *rat de pharaon* n'y ſont point connus à préſent. Les Egyptiens actuels qui n'ont pas plus de conſidération pour le mangouſte que nous n'en avons pour les fouines & les putois, la nomment *nems*.

Afrique.

CHAPITRE VII.

Château de Roſette. --- Dattiers. --- Houhous. --- Huppes. --- Tourterelles. --- Chevéches. --- Demoiſelles. --- Guepes. --- Lotos. --- Raquette. --- Douwa. --- Sycomore. --- Schiſme. --- Molochie. --- Bannie. --- Oignons. --- Fénu grec. --- Natron. --- Vignes.

A QUELQUE diſtance & au nord de Roſette eſt un vieux château ruiné, qui était deſtiné, de même qu'une autre place ſur la rive oppoſée du Nil, à défendre l'entrée du fleuve. A préſent l'un & l'autre ne ſont guère à moins d'une lieue de la mer. Celui-ci, dont la conſtruction eſt communément attribuée à S. Louis, eſt preſqu'entièrement démoli. Il portait encore quelques pièces de canon hors d'état de ſervir. Des monumens anciens ont été employés à ſa bâtiſſe. On y remarquait pluſieurs pierres chargées d'hiérogliphes.

Les dattiers ſont très-multipliés dans toutes ces contrées. Pluſieurs eſpèces d'oiſeaux ſe perchent ſur leurs longues feuilles, tandis que d'autres ſautillent de branche en branche ſur les haies épaiſſes des enclos. L'on y voyait des houhous, des huppes, des tourterelles, des

chevêches ou petites chouettes. Le premier de ces oiſeaux qu'on a mal à propos comparé au coucou, quoique aſſez commun dans les environs de Roſette & de Damiette, n'était pas connu des naturaliſtes avant mon voyage, dit le citoyen Sonini. On y voyait auſſi le troglodyte dans les haies, de toutes parts des pinçons, des alouettes dans les lieux découverts, & près des eaux beaucoup de bergeronettes ou lavandières. Les bergeronettes jaunes qui n'y ſont que de paſſage y arrivaient. C'était l'époque, au mois d'octobre, où les oiſeaux voyageurs ſe rendent de toutes parts dans la Baſſe-Egypte, les canards de pluſieurs eſpèces y venaient animer les ámas d'eaux écartés, tandis que les grives s'y tenaient près des habitations. Il ſemblait que tout ce que la nature avait produit de plus charmant devait ſe réunir dans les jardins de Roſette. L'on y voyait un grand nombre d'une eſpèce remarquable de ces jolis inſectes que leur élégance & leur parure ont fait nommer *demoiſelles*. Un autre inſecte de l'eſpèce des guêpes, s'y faiſait remarquer par les couleurs les plus brillantes. Afrique.

Les larges feuilles du *lotus* couvraient la ſurface des ruiſſeaux & des foſſés. Cette plante eſt le *nouſar* des Arabes, d'où nous avons fait *nenuphar*; c'eſt une nymphée à fleurs blanches

Afrique.

& odorantes. Ses racines ſont un des alimens les plus communs des Egyptiens, comme il l'était jadis ſous le nom de *lotos*. Le citoyen Sonini relève ici les auteurs depuis Maillet, juſqu'à M. Pauw qui n'ont pas voulu reconnaître le *lotos* dans la nymphée, & qui ont conteſté ſon exiſtence, juſqu'à décider que cette plante avait diſparu de l'Egypte.

Ce qui a contribué à jetter la confuſion dans l'hiſtoire du *lotus nymphée*, c'eſt qu'on l'a pris ſouvent pour une plante d'un tout autre genre, à laquelle les anciens avaient donné le nom de lotos, & qui ſervait de nourriture à certains peuples de l'Afrique, leſquels pour cette raiſon on appelait *Lotophages*. Celui-ci eſt un arbriſſeau, eſpèce de jujubier ſauvage, & qui croît dans quelques parties de la Barbarie. Parmi les plantes utiles on y remarque la *raquette* dont les habitans mangent les fruits. Le *dourra* eſpèce de grand millet, objet de grande culture dont on évalue le produit à cinquante pour un; et parmi les arbres, le *ſeiſſaban* ou l'acacia à fleurs jaunes & à odeur, le ſycomore dont les anciens employaient le bois aux caiſſes des momies, & le *atlé*, eſpèce de grand famaris, encore peu connu, dont le bois eſt le ſeul un peu commun que l'on ait en Egypte ſoit pour brûler, ſoit pour travailler: auſſi les habitans diſent ils

que ſi l'atlé manquait: le monde irait mal. Un arbriſſeau plus rare cultivé dans quelques jardins eſt le *ſchishmé* dont les graines ſont regardées par les Egyptiens comme un ſpécifique contre l'ophtalmie ſi ordinaire dans leur pays. Afrique.

Preſque toutes les eſpèces de légumes d'Europe abondent dans les jardins de Roſette. Le figuier-bananier, fort rare au Caire & qu'on ne voit point au de là, & le coroſſol ou cachemantia, arbres exotiques, y ſont cultivés avec ſuccès. Diverſes plantes alimentaires, qui quoique exotiques y ſont très-multipliés, y ſont auſſi cultivés à l'ombre des vergers, telles que la *mélochie* reſſemblante à la guimauve, & la *bamie* rapprochée auſſi des mauves. Les dernières y ſont auſſi très-abondantes. Ces vergers délicieux préſentent en abondance des oranges, des citrons, des limons, du cédras, des pampelmouſſes; preſque toutes ſes ſortes de fruits étaient alors en maturité & c'était l'hiver, quel eſt celui de nos printemps, dit M. Sonini, que nous ne conſentirions pas à échanger contre un hiver pareil. Les oignons, ſi en crédit chez les anciens Egyptiens, y ſont encore extrêmement communs, on les vend dans les rues cuits ou crus, & ils y ſont preſque pour rien. Le prix de la nourriture d'un homme de journée à la campagne était d'un médin, environ cinq liards

Afrique. de notre monnaie ; avec ce modique ſalaire, il achetait des oignons & du pain, autant qu'il pouvait en manger, & il lui reſtait encore quelques *bourdes*, petite monnoie du cuivre, dont huit font la valeur du médin.

On vendait auſſi dans les rues de Roſette le fénu-grec, en arabe *helbé*. Cette plante eſt cultivée comme fourage; mais ce qui paraîtra fort extraordinaire, c'eſt que les Égyptiens mangent eux-mêmes le fénu-grec, en ſorte qu'on aurait raiſon de l'appeller le fourage des hommes. Il eſt parmi eux en ſi grande recommandation que ſuivant un de leurs proverbes : *heureux ſont les pieds qui preſſent la terre ſur laquelle croît le helbé.*

Il y a dans Roſette des magaſins de natron, & des manufactures où on l'emploie. L'on ſait que c'eſt un ſel alkali terreux, ou alkali minéral, qui ſe trouve plus particulièrement en Egypte, dans un lac appelé *Terrana*, ſitué au milieu d'un déſert que les anciens ont appelé déſert de Nitrie (& depuis ſaint Macaire), parce que notre ſalpêtre leur étant abſolument inconnu, ils avaient donné le nom de nitre à la ſubſtance que les Arabes déſignent ſous la dénomination de *natroun*, de laquelle nous avons fait *natron*. C'eſt faute d'avoir examiné les paſſages de Théophraſte, de Dioſconde, de Ga-

lien & de Pline, que plusieurs modernes ont confondu le nitre & le natron qui sont des matières très-différentes. Afrique.

Cet alkali minéral possède les mêmes propriétés que l'alkali végétal ou la soude, mais à un plus haut degré d'activité. Son principal usage est pour le blanchîment du fil & de la toile. L'on s'en sert aussi dans les teintures, à la préparation des cuirs, à faire le verre, à blanchir le linge, dans la pâte en guise de levain, pour conserver les viandes & les rendre tendres; enfin pour mêler avec le tabac en poudre & lui donner du montant.

A une demi-lieue au midi de Rosette sur la rive occidentale du Nil est *Dgeddié*, village assez considérable, aux environs duquel croissent dans le sable une grande quantité de plants de vigne; c'est de-là que se tire la provision de raisin pour Rosette & Alexandrie. Quoique l'on ne fasse point de vin en Egypte, les pieds de vigne ne laissent pas que d'y être très-multipliés. Les vins d'Alexandrie & de quelques autres cantons de l'Egypte étaient jadis très-renommés.

A peu de distance, au dessous de *Dgeddié*, est la mosquée d'Abou-mandous, où l'on passe le Nil quand on veut se rendre au Delta. Cette partie intéressante de l'Egypte inférieure, est

Afrique.

une plaine immenſe, mais elle n'a pas la monotonie fatigante & ordinaire aux pays plats. Les villes & les villages ſont bâtis ſur des monticules qui s'élèvent au deſſus du niveau de l'innondation; des boſquets que la verdure n'abandonne jamais, des arbres iſolés, mais peu éloignés les uns des autres, bornent la vue, & ne la laiſſent s'étendre que par de nombreuſes échappées, qui la conduiſent à des points, plus ou moins éloignés, plus ou moins agréables; des enclos où croiſſent des plantes de toute eſpèce, où les pommes dorées de l'oranger couronnent les fleurs les plus parfumées & les utiles & modeſtes herbes potagères; des champs ſur leſquels la fertilité a fixé ſon ſéjour; les cabanes mêmes des cultivateurs, les animaux qui vivent à l'entour, tout plaît dans un payſage auſſi varié, tout y réjouit l'âme & flatte les yeux.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Eau du Nil.—Peſte.—Ophtalmie.—Circonciſion des femmes.—Saadis ou mangeur de ſerpens.

LES anciens ont exalté l'eau du Nil juſqu'à lui attribuer la propriété de féconder les animaux & les femmes, des modernes l'ont dépréciée, juſqu'à voir en elle la cauſe d'une foule de maladies. Mouſieur Sonini laiſſant les merveilles au rang des fables, refute ces derniers par ſa propre expérience, la meilleure des diſcuſſions, ou plutôt celle qui les termine toutes. Pendant la durée de mon voyage, dit-il, je n'ai point eu, non plus que mes compagnons, d'autre boiſſon que l'eau pure du Nil: nous l'avons bue dans toutes les ſaiſons, à celle même où l'inondation la charge tellement de limon, qu'elle en devient épaiſſe, rougeâtre, & vraiment dégoûtante à la vue, ſans qu'aucun de nous ait éprouvé d'incommodités. J'en faiſais en mon particulier un uſage immodéré, ayant toujours été tourmenté d'une ſoif brûlante dans les pays chauds, & jamais elle ne m'a fait de mal. Seulement on la clarifie lorſqu'elle eſt chargée de

Afrique. limon, en la battant dans de grandes *jarres*, en y jettant quelques amandes douces, légèrement écrasées & en en frottant les bords du vase.

Il répond de même, en les refutant, aux argumentateurs contre le climat de l'Egypte, & qui vont jusqu'à regarder ce pays comme le berceau de la peste.

La peste, dit-il, endémique dans plusieurs autres contrées de l'orient, ne l'est point en Egypte; elle n'y prend jamais sa source : lorsqu'elle s'y annonce, c'est qu'elle y a été apportée soit de Constantinople, ou de quelques autres parties de la Turquie, soit de l'intérieur de l'Afrique ; & ce qui prouve que le climat de l'Egypte, loin de produire la plus funeste des contagions, paraît au contraire se refuser à ce qu'elle s'y introduise ; c'est qu'à l'époque de mon voyage, il y avait plus de douze ans qu'elle ne s'y était fait ressentir, quoique les habitans ne prissent aucune précautions pour s'en garantir. L'on a su qu'en 1780, une caravelle du grand Seigneur était entrée dans le port vieux d'Alexandrie, ayant la peste à son bord. Les Turcs descendirent à terre, se répandirent dans la ville sans qu'on en conçut la moindre inquiétude, & il n'en résulta aucun accident. Dans les occasions rares où la peste s'y montrait, elle y causait de grands ravages, & cette circonstance seule au-

rait ſuffi pour prouver qu'elle n'y était pas habituelle. Afrique.

Mais une maladie véritablement endémique eſt l'ophtalmie, ou inflammation des yeux; c'eſt le pays des borgnes & des aveugles. Il n'eſt pas commun d'y rencontrer des yeux parfaitement ſains, ou des paupières qui ne ſoient pas gonflées ou chaſſieuſes. La chaleur exceſſive, l'air impregné de particules nitreuſes, la pouſſière âcre & brulante que les vents répandent dans l'atmoſphère, ſont les principales cauſes des maux d'yeux.

La circonciſion en Egypte n'eſt point particulière aux hommes; il en eſt auſſi une pour les femmes, dont l'uſage remonte à l'ancienne Egypte. Il s'eſt tranſmis à ſes ſeuls deſcendans: car les étrangères qui ſont venues habiter le même pays n'y ſont pas ſoumiſes; elle n'en ont pas beſoin.

Perſonne avant Sonini n'avait examiné & fixé avec exactitude ce point important de l'hiſtoire naturelle de l'homme. Avant que l'occaſion ſe fut préſentée, dit-il, de m'aſſurer de la nature de la circonciſion des Egytiennes, j'étais auſſi de l'opinion qu'elle conſiſtait dans l'amputation de l'excédent des nymphes ou du clitoris, ſuivant les circonſtances, & ſuivant que ces parties étaient plus ou moins prolongées. Je réſolus

Afrique.

de fixer enfin l'opinion à ce ſujet, & je formai le deſſein aſſez hardi de faire circoncire une femme chez moi; je parvins à avoir dans ma chambre une femme dont le métier eſt de circoncire les autres, & deux jeunes filles, dont l'une avait été circonciſe depuis deux ans, & l'autre qui allait l'être. J'examinai d'abord la petite fille à circoncire; elle avait environ huit ans, & elle était de race Eyptienne; je fus fort ſurpris de la voir porter une excroiſſance épaiſſe, flaſque, charnue, & recouverte de peau. Cette excroiſſance prenait naiſſance au-deſſus de la commiſſure des grandes lèvres, & elle pendait d'un demi-pouce le long de cette même commiſſure. L'on s'en formera une idée aſſez juſte, ſi on la compare pour la groſſeur & même pour la forme, à la caroncule pendante, dont le bec du coq-d'Inde eſt chargé.

L'opératrice s'aſſit ſur le plancher; elle fit aſſeoir la petite fille devànt elle &, ſans aucune préparation, elle ſe ſervit d'un mauvais raſoir pour couper l'excroiſſance ſingulière dont je viens de parler. L'enfant ne donna pas des marques d'une grande douleur; une pincée de cendres fut le ſeul topique appliqué ſur la plaie, quoiqu'elle ne laiſſât pas que de jetter beaucoup de ſang. L'opératrice ne toucha pas aux nymphes, ni au clitoris, & ces parties n'étaient

pas apparentes au-dehors, à cet enfant, non plus qu'à l'autre fille plus âgée, qui avait été circonciſe. Afrique.

C'eſt-là en quoi conſiſte la circonciſion des filles Egyptiennes, & l'on conçoit que c'eſt une opération néceſſaire : car cette eſpèce de caroncule alongée prend de l'accroiſſement avec l'âge ; & ſi on la laiſſait, elle couvrirait l'ouverture entière de la vulve. La circonciſeuſe m'aſſura qu'à l'âge de vingt-cinq ans, l'excroiſſance aurait plus de quatre pouces de longueur.

A préſent ſi l'on conſidère la nature d'une excroiſſance, ſigne diſtinctif des femmes indigènes de l'Egypte, & à laquelle Buffon avait refuſé d'ajouter foi, on lui reconnaîtra de la conformité avec celle qui à l'autre extrémité de l'Afrique, eſt particulière à quelques-uns des peuples qui l'habitent, & l'on ne peut s'empêcher de penſer, qu'elle n'eſt pas réſervée aux ſeules Egyptiennes, & qu'elle s'étendrait depuis leur pays juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance, par une ligne, qui ne comprendrait que les femmes baſannées, & non les négreſſes, qui n'ont rien qui en approche. Cette conjecture acquiert quelque poids, par la certitude que l'on a que les femmes Abiſſines ſe font circoncire comme les Egyptiennes ; & quoique l'on n'ait rien de certain ſur le motif de cette opéra-

Afrique.

tion en Abiſſinie, il eſt plus probable qu'elle eſt la ſuite d'une conformation ſemblable chez les unes & les autres, avec d'autant plus de raiſon, que les femmes qui font métier de circoncire les autres en Egypte, ſont du Saïd, la partie de ce pays qui avoiſine de plus près l'Abiſſinie; elles ſe répandent dans les villes & les villages & crient dans les rues : *à la bonne circonciſeuſe.*

Sonini a jeté auſſi de nouvelles lumières ſur les Saadis, ou mangeurs de ſerpens. La race des Pſyles, dit-il, de ce peuple qui ſe flattait d'avoir la puiſſance de braver les ſerpens, d'en guérir les morſures, s'eſt perpétuée en Egypte. Il y exiſte une ſecte très-nombreuſe de gens qu'on appelle *Saadis*, du nom de leur fondateur, dont ils célèbrent chaque année la fête. Ils vont en proceſſion dans les rues, tenant chacun à la main un ſerpent vivant qu'ils mordent, déchirent & avalent par morceaux en faiſant des contorſions & des grimaces effroyables. Curieux d'examiner de près un de ces mangeurs de ſerpens, nous employâmes, M. Forneti, conſul de Roſette, & moi, les mêmes moyens que nous avions mis en uſage pour nous procurer la certitude de l'opération de la circonciſion, & un *Saadi* vint dans ma chambre, accompagné d'un prêtre de ſa ſecte.

Celui-ci portait dans ſon ſein un gros ſerpent qu'il ne ceſſait de manier. Après avoir recité une prière, il le remit au *Saadi*. J'obſervai que les dents du reptile avaient été arrachées; il était au ſurplus plein de vie; ſa couleur etait d'un vert ſombre & cuivré. Afrique.

Le *Saadi*, d'une main vigoureuſe, ſaiſit le ſerpent, qui s'entortilla autour de ſon bras nu. Il commença à s'agiter; ſa figure ſe décompoſa; ſes yeux s'égarèrent, il pouſſait des cris horribles, & le forcené mordit l'animal à la tête & en emporta un morceau, que nous lui vîmes mâcher & avaler. A ce moment, ſon agitation devint convulſive; ſes bras s'élançaient violemment de tous côtés & frappaient tout ce qu'ils rencontraient. Occupés à le fuir, nous aurions voulu que cet enragé fut bien loin. Enfin, le prêtre lui enleva le ſerpent, l'agitation s'appaiſa par degrés & elle ſe changea en un accablement total, qui dura quelques inſtans.

Les Turcs qui aſſiſtaient à cette bizarre & dégoûtante cérémonie, étaient bien perſuadés de la réalité de ce ſaint emportement. Il eſt bien vrai que, ſoit charlataniſme, ſoit bonne-foi, il n'eſt pas poſſible de rendre d'une manière plús frappante les tranſports de la fureur & de la rage, ni d'avoir devant les yeux un homme

Afrique.

dans un état plus épouvantable. Au reſte, ces hommes ſont très-conſidérés en Egypte; mais les Turcs des autres parties de l'empire ottoman n'en font que rire.

CHAPITRE IX.

Départ de Roſette.—Préparatifs pour le voyage au déſert de Nitrie.—Camp de Bédouin.—Opinions particulières à ceux-ci.—Voyage à travers le Bahiré.—Bédouin.—Féves.—Damanhour—Route juſqu'au déſert.—Plaines magnifiques.—Lièvres.—Oiſeaux.—Bœufs ſauvages.—Gazelles.—Tigres.—Autruches.

Il y avait plus de deux mois que j'étais à Roſette, & les troubles de l'Egypte, loin de ceſſer, ſemblaient augmenter. Pluſieurs Beys étaient alors en guerre entr'eux, les vaincus (Mourad & Ibrahim) chaſſés du Caire, s'étaient réfugiés dans le Saïd. Le déſordre le plus complet déſolait la ſurface de ces contrées, & toute entrepriſe de voyage paſſait pour une témérité. Mais j'étais las de reſter dans l'inaction, & je ſouffrais de voir mon temps s'écouler, ainſi que les fonds plus modiques que je tenais du gouvernement, ſans atteindre le but que je m'étais propoſé de parcourir l'Egypte; & puiſqu'il était impoſſible de pénétrer dans la Haute-Egypte, je réſolus de viſiter

Afrique.

cette portion du déſert de Lybie que l'on nomme déſert de Nitrie ou de Saint Macaire. J'avais écrit au Caire afin que l'on m'obtînt d'Iſmaël-Bey des ordres à ſes ſubalternes pour me protéger. L'on ſait combien la médecine eſt en honneur chez les orientaux; c'eſt une égide plus puiſſante que toutes les recommandations de l'autorité, j'eus ſoin de m'en couvrir. Je pris le nom de *Youſef* (Joſeph). Suivant les circonſtances & les perſonnes auxquelles j'avais affaire, j'étais *mallüm*, maître, ou *kavoadji*, marchand, ou même *fidi*, monſieur. Je ne craignais pas même d'arborer le turban rouge, lequel, joint à mon coſtume de turc & à celui de mes trois compagnons, mon deſſinateur & deux autres français, qui portaient l'habit des ſoldats des Beys, m'a fait paſſer plus d'une fois pour un *Kiaſchef* ou officier de Mamelouks, commandant quelque canton. Mon départ fixé au 29 décembre, le conſul voulut que ſon janiſſaire m'accompagnât juſqu'à Aboukir (l'ancienne Canope), où j'eſpérais trouver les moyens de gagner le déſert de Nitrie. Nous partîmes à neuf heures du matin & arrivâmes à Aboukir vers huit heures du ſoir. Nous deſcendîmes chez le drogman juif, qui, lorſqu'il eut appris le ſujet de mon voyage, & que je l'eus engagé à me procurer des chameaux pour

aller dans le déſert, ſe récria ſur la témérité de l'entrepriſe, & finit par me déclarer qu'il ne me ſervirait en rien, parce que, diſait-il, il ne voulait pas être l'inſtrument de ma perte. Il ne céda que quand il vit que je me fâchais. Un Scheick, ou chef d'Arabes Bédouins, nommé *Huſſein*, campait à quelque diſtance d'Aboukir. C'était un homme connu, brave & chargé de la garde du chemin d'Alexandrie à Roſette. Le drogman l'envoya chercher. Nos conventions furent réglées à l'inſtant. L'arabe devait me fournir un cheval & quatre chameaux & m'accompagner, moyennant quatre pataques (1) par jour, ſans que je fuſſe chargé de nourrir ni l'homme ni les animaux. Je pris congé du drogman juif, & nous nous dirigeâmes au ſud-eſt. Nous traverſions une plaine de ſable inculte & abſolument dépeuplée. Un troupeaux nombreux de gazelle ſe montra au loin. Nous rencontrâmes le tombeau d'un ſaint muſulman. Nous arrivâmes à cinq heures du ſoir dans un camp arabe; c'était celui de Huſſein : nous étions parti d'Aboukir à neuf heures du matin, & j'ai évalué le chemin que nous avions fait pendant cette journée à ſept lieues environ. Le camp était placé à une centaine de

(1) La pataque vaut 5 liv. 10 s.

Afrique.

pas du canal d'Alexandrie. Ses eaux détournées par le travail des Bédouins arrachaient à la ſtérilité une aſſez grande étendue de terrain. On était prévenu dans le camp de notre arrivée. C'eſt au milieu de ces ſociétés du déſert qu'il faut chercher la franche cordialité, qui fait à l'inſtant d'un hôte, un ami & un frère. Les femmes n'y craignent pas, comme celle des autres nations de l'Egypte, de ſe montrer le viſage à découvert, ni de converſer franchement avec l'étranger. Les jeunes pourraient paſſer pour n'être pas dépourvues de beauté quoiqu'elles aient le teint baſané. J'ai trouvé chez mes hôtes une opinion ſingulière que la tradition avait conſacrée parmi eux. Ils prétendaient que leurs ancêtres étaient européens & chrétiens, & qu'un de leurs vaiſſeaux ayant fait naufrage ſur les côtes de l'Egypte, ils avaient été dépouillés & réduits à vivre dans le déſert.

Après avoir préſenté quelques bagatelles aux femmes de mon hôte, nous partîmes le premier janvier 1778, à huit heures du matin. Je montais un très-beau cheval. L'on voyait ſur une hauteur, & à une lieue de diſtance du camp vers le nord-oueſt, un village nommé *Karium*. Nous continuâmes à ſuivre le canal d'Alexandrie en nous dirigeant au ſud-eſt; de

ce côté, il n'y avait que de très-petits cantons en culture; le reſte n'était qu'une plaine de ſable. J'avais pris les devants; j'arrivai à un village appelé Rerſik, à côté duquel campaient des Bédouins de la même tribu que Huſſein. Le *Scheick*, ſans ſavoir qui j'étais, me conduiſit dans ſa tente. Je lui fis entendre que j'étais français : auſſitôt je fus entouré d'une foule de Bédouins & de femmes qui me regardaient, m'examinaient, me tâtaient, comme ſi j'euſſe été un homme extraordinaire. Nous arrivâmes vers midi dans un village, ou plutôt trois villages placés à côté les uns des autres, nommés *Sentow*. Huſſein me conduiſit chez le *Scheick-el-Belled*, chef du pays auquel je préſentai la lettre ou l'ordre d'Iſmaël-Bey. Il ne ſavait pas lire, mais il connaiſſait très-bien le ſceau du commandant général. On nous ſervit un dîner fort dégoûtant. Nous reprîmes notre route à deux heures, à travers des plaines qui, de tous côtés, ſe confondent avec l'horizon, & que la culture embelliſſait. Elles étaient couvertes de féves en fleurs. Cette plante fut en horreur aux anciens Egyptiens; elle couvre aujourd'hui de vaſtes campagnes. Aucune plaine que je connaiſſe ne peut être comparée à celle que nous traverſions; quelques monticules ſemblaient y avoir été placées exprès pour inter-

Afrique.

rompre une uniformité brillante de fleurs, & des ruines d'habitations abandonnées en rendaient l'aſpect plus pittoreſque. Nous arrivâmes le ſoir à *Guebil*, village ſitué ſur la rive occidentale du canal d'Alexandrie, &, comme tous ceux que j'avais vu, bâti en terre. Le 2 janvier, nous paſſâmes le canal entièrement à ſec vis-à-vis *Guebil*, & nous arrivâmes à *Damanhour* à dix heures du matin. C'eſt la capitale de la province du *Bahiré*, un des plus beaux pays du monde.

La ville de Damanhour eſt grande, mais mal bâtie, preſque toutes les maiſons n'y étant conſtruites qu'en terre ou en mauvaiſe brique. C'eſt la réſidence du Bey ou gouverneur de *Cahiré*, & d'un *Caſchef*, ou commandant particulier. Elle eſt le centre du commerce du coton que l'on recueille dans les vaſtes & belles plaines des environs. La ville était infectée d'une grande quantité de filles publiques. J'y reçus un exprès de M. Forneti, qui me mandait de Roſette qu'on y parlait hautement de l'or que j'avais déjà recueilli, de celui que les chameaux des Bédouins était deſtinés à tranſporter, & que je devais me tenir ſur mes gardes. Afin de continuer notre route vers le déſert, nous partîmes de Damanhour le 4 à neuf heures du matin. Nous nous dirigeâmes

au ſud pendant une lieue & demie juſqu'au village de *Graguess*. De Graguess, nous marchâmes au ſud-ſud-eſt pendant une demi-lieue, juſqu'au village de *Dentschell*. Le chemin nous conduiſit juſqu'à *Faſt*, enſuite au ſud-eſt un quart de lieue juſqu'à *Schambrenoum* & *Farress*, deux lieux contigus. De *Schambrenoum*, nous marchâmes au ſud quart ſud-eſt environ une demi-lieue, & nous arrivâmes à *Nagreſch* où nous paſſâmes la nuit. A notre approche, les habitans ſe cachèrent & fermèrent les portes, dans la perſuaſion que nous étions un *Caſchef*, ou des Bédouins qui venaient pour les piller. *Nagreſch* était entourée d'eau. Nous quittâmes cet endroit à huit heures du matin. En ſortant, j'aperçus trois Bédouins. Je pouſſai mon cheval vers eux, mais Huſſein me fit prier de ne pas inquiéter ces trois hommes qui étaient de ſes amis, quoiqu'il convînt qu'ils fuſſent des voleurs. Nous fîmes le ſud-oueſt pendant un quart de lieue. Je rencontrai un officier de Mamelouks, qui me prenant pour un Turc, me ſalua du *ſalam aleikum*. La route va au ſud pendant un quart de lieue, enſuite au ſud-eſt pendant une demi-lieue, juſqu'à *Kamſés*, bâti ſur le bord d'un grand canal. En marchant au ſud pendant un quart de lieue, nous traverſâmes *Kadouss* & *Abouamer*;

Afrique.

Afrique.

& enſuite au ſud-eſt, l'eſpace d'une demi-heure, nous trouvâmes *Biban*; un quart d'heure après, au ſud-oueſt, nous rencontrâmes *Herbeté*, & au bout d'une demi-heure, au ſud, deux villages qui portent tous deux le nom d'Honèze. Toutes les portes furent fermées, & il fallut avoir recours aux menaces pour obtenir un petit abri. Nous touchions au déſert. Le village d'Honèze marquait la ſéparation de la plus brillante végétation & de l'aridité, de la terre fertiliſée par les épanchemens du Nil & des ſables qu'humectent inutilement des roſées abondantes.

Le 6 janvier au matin nous entrâmes dans une des portions dépeuplées du globe. L'immenſe déſert de la Lybie s'ouvrait devant nous. Aucun chemin, aucun ſentier ne peut y guider les pas.

L'arabe, familiariſé avec ces ſolitudes, & guidé par l'inſpection des aſtres ne s'y égare jamais. Je me repréſente encore Huſſein, rarement ſur ſon chameau, les mains derrière le dos, & marchant avec une tranquille inſouciance, où aucune remarque ne peut le diriger, & comme s'il eut été dans la promenade la mieux alignée. Le nom arabe de ces lieux de nudité, dans leſquels il n'exiſte pas un atome de terre végétale, & où tout eſt ſable & pierre, eſt *Dsjebel* qui veut dire montagne. En effet le ſol

s'y

s'y élève par une pente douce qui forme d'abord des éminences, puis des collines, & enfin des montagnes. Afrique.

Nous montâmes insensiblement pendant deux ou trois lieues sur un sable fin & mouvant, nous trouvâmes ensuite des plaines couvertes de cailloux : aucun arbre ne présente un ombrage sous lequel le voyageur puisse respirer. Ce n'est que dans les gorges qui séparent les collines que rampent quelques plantes dures & maigres & quelques arbrisseaux à feuillages rares, qui servent de pâture & de retraite aux lièvres, aux gazelles & à d'autres animaux sauvages. Des espèces de lézards ont aussi leurs trous au pied des arbustes; j'y vis des merles & quelques autres oiseaux coureurs, qui s'y nourrissent de moucherons & d'insectes.

Nous marchâmes toute la journée au sud-oueſt, nous nous arrêtâmes vers six heures du soir & nous passâmes la nuit couchés sur le sable. Depuis minuit, nous fûmes mouillés par une rosée abondante, autant que si nous eussions été exposé à une forte pluie. Nous souffrîmes beaucoup du froid, mais nous ne voulions pas allumer du feu de peur d'être découverts. Nous nous remîmes en route à cinq heures du matin, & dès que le brouillard fut dissipé, nous aperçûmes de toutes parts des troupeaux de

Afrique. gazelles & de bœufs ſauvages. La chair de ceux-ci eſt bonne, & leur cuir eſt recherché à cauſe de ſa force & de ſon épaiſſeur, les Arabes les pourſuivent à cheval, ainſi que les gazelles, d'autres fois ils ſe cachent derrière des bouquets d'arbriſſeaux pour les ſurprendre & les tirer. Mais un ennemi plus dangereux pour ces animaux, ſur-tout pour les gazelles eſt le tigre de toute eſpèce, & dont le genre entier eſt connu en Egypte ſous le nom arabe de *mémoura*. Je remarquais fréquemment des traces d'autruche.

CHAPITRE X.

Lacs de Natron.—Sel gemme.—Mer ſans eau.—Couvent de Cophtes.— Troupe d'Arabes voleurs.—Entrée dans le monaſtère. — Départ d'Huſſein.—Moines Cophtes.—Mauvais procédés des Moines. — Départ de Zaïdi-el-Baramous.—Ouardan. — Retour à Roſette.

NOUS avions fait environ treize à quatorze lieues depuis *Honeze* en montant ſans ceſſe ſur un plan qui s'élève par degrés. Nous arrivâmes au ſommet d'une colline, ou plutôt d'une chaîne de collines s'étendant au nord nord-oueſt; vis-à-vis & à trois ou quatre lieues de diſtance, eſt une autre chaîne parallèle à la première: elles forment entre-elles un vallon profond, & ſillonné de gorges étroites & plus profondes. Les côtés de ce vallon ſont taillés à pic depuis le ſommet des collines, juſqu'au plus haut de la moitié de leur hauteur: le reſte eſt une pente adoucie de ſable fin & ſans conſiſtance. C'eſt au fond du vallon & au pied de la colline de l'eſt que ſont les lacs de Natron. Ils captivent les regards du voyageur fatigué de l'effrayante monotonie du déſert. Une multitude d'arbriſſeaux

Afrique.

ombragent leurs bords, les roſeaux & les autres plantes aquatiques verdiſſent ſa ſurface, des troupeaux de bêtes fauves & des oiſeaux tels que le brillant phenicoptère ou flamant s'y réuniſſent pour s'y déſaltérer. Il n'eſt pas poſſible de fixer l'étendue de ces lacs, elle varie ſelon les ſaiſons : dans celle ou l'eau abonde le plus, les deux lacs n'en font plus qu'un beaucoup plus long que large, qui occupe un eſpace de pluſieurs lieues : à d'autres époques ce ne ſont plus que des étangs peu ſpacieux. Cette variation des eaux des lacs arrive en même temps que celle des eaux du Nil, mais en raiſon inverſe ; quand le fleuve commence à déborder, les lacs diminuent, les eaux ſemblent y revenir au contraire quand celles du Nil diminuent. Les anciens tant étrangers que gens du pays ont obſervé ce fait & l'ont attribué mal-à-propos ainſi que les Egyptiens de ce temps, à une communication impoſſible entre les eaux du Nil & celles du Natron; ſi l'on réfléchit que l'accroiſſement du Nil, occaſionné par les pluies de l'Abiſſinie, commence au ſolſtice d'été, c'eſt-à-dire dans la ſaiſon la plus chaude & la plus sèche de l'Egypte, & qu'au moment ou le fleuve eſt retiré, ou pendant l'hiver, les pluies ne laiſſent pas que d'être abondantes dans la partie ſeptentrionale du même pays, on reconnaîtra que la

saison où le Nil augmente doit être aussi celle à laquelle des eaux répandues sur les sables se dessèchent & diminuent, & que d'un autre côté, des pluies locales, qui ne peuvent influer en rien sur le débordement du Nil, suffisent pour rendre plus abondantes les sources qui fournissent à ces amas d'eaux. Afrique.

Quand les deux lacs se séparent, que leurs eaux se retirent, le terrain qu'elles avaient inondé & qu'elles laissent à découvert, est chargé d'un sédiment cristallisé & durci par le soleil, c'est le *Natron*. L'épaisseur de la couche de ce sel varie en raison du séjour plus ou moin long des eaux sur le terrain; dans les endroits qu'elles ont seulement mouillés pendant un temps fort court, le Natron ne présente qu'une légère efflorescence, semblable à des flocons de neige. A certaines époques, cette substance couvre aussi la surface des eaux. Granger raconte qu'à la fin d'août, le sel du lac était congelé sur leur surface, & assez épais pour y passer dessus avec ses chameaux, mais elles étaient alors claires & limpides; elles sont peut-être les plus diurétiques des eaux.

C'est principalement au mois d'août que se font les chargemens du Natron. Il s'en trouve aussi mais en moindre quantité, pendant le reste de l'année; on le détache avec des instru-

Afrique.

mens de fer, & on le tranſporte à dos de chameau juſqu'à *Teranna* où on l'embarque ſur le Nil, pour être conduit au Caire ou dans les magaſins de Roſette. Son extraction actuelle ſe monte à près de vingt-cinq mille quintaux, & l'on aurait pu en tirer beaucoup plus; il ſe vendait pour l'ordinaire de quinze à dix-huit médins le quintal, rendu dans l'une ou l'autre de ces deux villes.

Aux environs des lacs de Natron, il y a des couches épaiſſes & ſolides de ſel gemme, que l'on caſſe en groſſes maſſes. Ce ſel eſt d'un blanc éblouiſſant au dehors & de couleur de roſe dans ſon intérieur. Dans quelques endroits on trouve auſſi, mais beaucoup plus rarement, une autre ſorte de ſel gemme criſtaliſé en petits morceaux durs, blanchâtres, tranſparens & de forme pyramidales. Les moines du pays qui ſeuls le recueillent & le débitent atteſtent qu'il rend les femmes fécondes. Les orfévres égyptiens s'en ſervent auſſi pour leurs ouvrages.

Outre ces différentes eſpèces de ſel, les lacs du déſert de Nitrie produiſent encore une grande quantité de roſeaux qui ne laiſſent pas de former un objet de commerce aſſez étendu. Les Egyptiens le recueillent pour faire des nattes avec leurs feuilles, & des tuyaux de pipes avec leurs tiges.

Afrique.

A une journée de marche vers l'occident eſt la mer ſans eau *Bahr bela ma*, ancien lit d'une communication entre les lacs moeris & mareotis. Des rochers de différentes formes, dont ce canal déſſeché eſt hériſſé, ont fait imaginer qu'ils étaient des portions pétrifiées de baſéama. Les pierres d'aigles ou étites ſont très-communes aux environs. Si l'on continue à avancer dans la même direction, celle de l'occident, au de-là de la mer ſans eau dans le déſert de Lybie, l'on rencontre des cantons fertiles, couvers de dattiers & de diverſes autres plantes, mais ſans aucun habitant; c'eſt du moins ce que m'ont aſſuré les moines & les arabes du déſert.

Je m'arrêtai quelque temps près des lacs, dont je parcourus les bords: nous nous remîmes enſuite en route, nous dirigeant toujours au ſud-oueſt, & arrivâmes à quelque diſtance d'un grand bâtiment carré dans lequel vivent enfermés quelques moines cophtes. Il n'y a point d'entrée apparente, aucun chemin n'y conduit. Nous en étions à ſix cents pas, lorſqu'une troupe de cavaliers Bédouins ſortit tout-à-coup de derrière les murs. Je reconnus l'eſpèce & le nombre des gens auxquels nous allions avoir à faire, j'engageai mes compagnons à une rigoureuſe défenſe. La contenance d'une poignée d'hommes, nous étions ſix, en impoſa à un

Afrique.

eſcadron de Bédouins d'environ cent hommes ; mais réfléchiſſant que nous nous trouvions dans une immenſe ſolitude, & que ſi nos ennemis fuyaient, ce ne ſerait que pour revenir bientôt nous accabler par millier & venger, en nous maſſacrant, la mort de ceux qu'ils auraient perdu, je jettai mon fuſil à terre, de dépit d'être forcé de me rendre à de pareils brigands. Ils nous eurent bientôt dépouillés. Argent, armes, effets, vêtemens, proviſions, tout fut enlevé. Mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je me ſentis prendre par le bras, par le chef des voleurs, arabe des déſerts de la Nubie, car il avait le viſage noir comme un nègre; que je le vis s'informer avec ſoin des vêtemens & des effets qui m'appartenaient en particulier, & après avoir été trop bruſquement mon valet de chambre pour me déshabiller, l'être en m'aidant à paſſer les différentes pièces de mon habillement, & en me remettant les armes à la main. D'autres Bédouins rendaient d'un autre côté, le même ſervice à mes compagnons, également étonnés d'une aventure auſſi ſingulière qu'inatendue.

Telle était le fruit de la conduite vigoureuſe d'Huſſein. « Arabes, leur dit-il, en s'adreſſant » aux chefs, vous avez dépouillé un homme

» confié à ma ſauve-garde, ce dont je répond
» ſur ma tête; un homme avec lequel j'ai Afrique.
» mangé, qui a dormi ſous ma tente, & qui
» eſt devenu mon frère ! je ne pourrai donc
» plus rentrer ſous cette tente; je n'oſerai plus
» me montrer dans mon camp; il faut que je
» renonce au plaiſir d'embraſſer ma femme &
» mes enfans: Arabes, ôtez-moi la vie, ou
» rendez à mon frère tout ce qui lui appar-
» tient. » Ce diſcours qu'accompagnait la contenance la plus ferme; & pendant lequel il couchait en joue le principal chef des brigands déterminé à le tuer en cas de refus, avait fait impreſſion ſur l'eſprit des Bédouins. Arrivés près des murs du couvent, nous vîmes deſcendre par une corde, des corbeilles de pain & des plats de bois remplis de lentilles: nous nous aſsîmes en cercle ſur le ſable, & nous mangeâmes ces proviſions avec des gens qui, un inſtant auparavant étaient nos ennemis. Le chef des Bédouins exigea que je lui donnaſſe un certificat par lequel j'atteſterais qu'il ne m'avait rien volé. Je ſignai ce *bon billet*, *Ladéroute*. tous mes effets m'avaient été, à la vérité, rendus, non pourtant tout mon argent, mais ce ne fût pas la faute des deux *ſcheiks* c'eſt-à-dire d'Huſſein, & du chef des Bédouins. Je fis volontiers le ſacrifice des deux tiers de ce que je poſſédais pour ne pas

Aftique.

encourir la haine & la vengeance des honnêtes voleurs dont j'étais entouré.

J'appris que ces Arabes, étaient prévenus de notre voyage & que, depuis ſon commencement, ils avaient ſuivis notre marche. Ils étaient le long des murs du monaſtère depuis trois heures du matin ; ils avaient averti les moines qu'il devait leur arriver des *Francs* ce jour-là même. Il avait été arrêté qu'ils devaient nous laiſſer approcher juſqu'à ce qu'ils puſſent nous fuſiller à leur aiſe ; mais à la prière des cophtes, ils conſentirent à ne pas exécuter ce projet d'aſſaſſins.

Débarraſſé de ces perſonnages dangereux, il me fallut entamer de longues diſcuſſions avec les moines. Spectateurs de ce qui s'était paſſé, ils ne devaient pas douter que nous ne fuſſions des Européens : ils feignirent pourtant de ne pas le croire, & ils exigèrent que l'un de nous démontra au père examinateur envoyé exprès, qu'il n'avait été ſoumis à aucune mutilation religieuſe. Ils prétendaient qu'ils nous monteraient par la corde, comme la ſeule voie qui fut en uſage ; j'inſiſtai pour qu'une petite porte ou guichet de fer qu'on n'ouvrait que dans des occaſions rares nous fût ouverte, & elle le fut pour nous & nos chameaux qui y paſſèrent quoique avec beaucoup de peine. La nuit était avancée

lorſque les hommes & les animaux furent dans l'enceinte. Les religieux nous conduiſirent, Huſſein excepté, à leur égliſe. Nous y aſſiſtâmes à un office fort long. Il fut ſuivi d'un ſouper trop court, & qui ne conſiſtait qu'en du riz cuit à l'eau ſalée. Afrique.

Le lendemain de notre arrivée au monaſtère Huſſein me rappela les peines qu'il avait eu à me tirer d'embarras. Il me fit obſerver qu'il lui ſerait impoſſible d'eſpérer une ſeconde fois le même ſuccès, que les Arabes du déſert ne manqueraient pas de le tuer, s'ils nous rencontraient encore enſemble. Il m'ajouta que pour ſa propre ſureté il alloit repartir ſur le champ, & qu'il m'offroit de me reconduire par le même chemin que nous avions pris, mais qu'il fallait ſe décider à l'inſtant. Ma détermination fut auſſi prompte qu'il la pouvait déſirer. Je n'avais pas entrepris ce voyage pour le terminer auſſi bruſquement. Chagrin de ma réſolution négative, il ſe mit auſſitôt en route, après m'avoir ſerré dans ſes bras d'une manière affectueuſe & touchante.

Cette retraite était autrefois peuplée de moines grecs, ils ont été remplacés par des cophtes, c'eſt-à-dire par des naturels de l'Égypte, qui ont embraſſé le chriſtianiſme. C'était le ſéjour de la barbarie & de la ſtupide ignorance.

Afrique.

Le réduit actuel de ces cénobites eſt appelé *zaïdi el baramous*. Au dedans d'une enceinte de hautes murailles, eſt une eſpèce de petit fort entouré de foſſés, avec un pont-levis. C'eſt-là que les moines ſe retirent, quand les Arabes parviennent à forcer la première muraille. Dans le petit fort, il y a une égliſe, une citerne, des proviſions, enfin tout ce qui eſt néceſſaire pour ſoutenir un long blocus. Les moines y gardent auſſi leurs livres écrits en langue cophte, qui eſt compoſée de grec & des débris de l'ancien égyptien. Quoiqu'ils ne les liſent jamais, quoiqu'ils les laiſſent entaſſés ſur la terre, & rongés par les inſectes & la pouſſière, il n'eſt pas poſſible de les déterminer à en vendre. Ils n'étaient dans ce couvent que trois prêtres & quelques frères; mais des cophtes cultivateurs y viennent de temps en temps, faire pénitence, & apporter avec leur dévotion des moyens de ſubſiſtance pour les moines. Leurs proviſions ſont le fruit de leurs quêtes, & principalement des aumônes des cophtes riches du Caire: des caravanes de chameaux les leurs portent deux ou trois fois l'année; les Arabes les laiſſent paſſer librement, parce qu'ils les regardent comme leurs propres proviſions. En effet, ceux qui courent le déſert ſont aſſurés de trouver dans ces monaſtères cophtes, tout ce qui

leur eſt néceſſaire pour eux & pour leurs chevaux, & l'on peut dire que ſi ces moines ſont utiles aux voyageurs, & pour ceux qui viennent recueillir le natron; ils ſont auſſi nuiſibles & dangereux, car ſans le ſecours que les Bédouins y rencontrent, ils ne pourraient ſubſiſter long-temps dans les environs, ni infeſter de déprédations continuelles les campagnes qui avoiſinent ce déſert. Le monaſtère dans lequel je me trouvais n'était pas le ſeul qui exiſtât dans cette contrée de déſolation. J'avais la petite maiſon inhabitée de *ſaint-Maximous*, à l'eſt-ſud-eſt; à environ deux lieues de diſtance un autre monaſtère appelé *Zaïdi Souvian*. Afrique.

J'avais fait partir un des payſans qui étaient au couvent pour *Terrana*, où l'on m'avait dit qu'il y avait un camp de Bédouins, afin de les engager à venir nous prendre avec des montures. Le 13 janvier, c'eſt-à-dire le cinquième jour de notre retraite chez les cophtes, dix de ces Bédouins, bien armés, arrivèrent avec un chameau & des ânes. En nous diſpoſant à quitter d'auſſi vilains hôtes, je me propoſais de leur faire quelque cadeau pour le ſéjour déſagréable que nous avions fait parmi eux, je reconnus bientôt que nous avions affaire à des hommes plus dangereux que les Bédouins.

Afrique.

Le ſupérieur me demanda cinq à ſix cents ſequins; je fis à mon tour ma propoſition, il m'en reſtait ſix que les Arabes m'avaient laiſſés, je les lui offris, il les refuſa & ſe répandit en invectives & me menaça d'indiquer ma route aux Arabes. Je ſortais enfin de ce ſéjour infernal, & j'étais prêt à monter ſur l'âne qui m'était deſtiné, quand le vieux moine me fit prier de lui donner les ſix ſequins que je lui avais offerts.

En partant de *Zaïdi ſel baramous*, le 13 janvier 1778, nous marchâmes au ſud-ſud-eſt pendant deux lieues, & fûmes au couvent de *Zaïdi Sourian*, d'où je partis le 14; nous dirigeant à l'eſt, nous paſſâmes à l'extrémité du dernier lac de Natron; & marchant tout le jour & toute la nuit, nous arrivâmes à cinq heures du matin au village d'*Etriſſ*, ſur la rive occidentale du Nil, d'où je fus à *Ouardan*, grand village bâti à une petite diſtance du bord occidental du Nil, ſur l'emplacement de *Latopolis*, ville anciennement dédiée à Latone, & à une demi-lieue au ſud-ſud-eſt d'*Etriſſ*. J'y louai un bateau pour me porter au Caire & retourner à Roſette & j'en partis le 16 à cinq heures du ſoir.

CHAPITRE XI.

Obſervations politiques ſur les Bédouins.

A La ſuite de ſon voyage dans le déſert, Sonini propoſe ſur les Bédouins, une queſtion auſſi neuve qu'intéreſſante en politique, & que les connaiſſances qu'il a été à portée de prendre ſur ces peuplades errantes & le pays qu'ils habitent, l'autoriſſent ſans doute à établir & à réſoudre.

L'exiſtence des Bédouins, exemple & fléau de la ſociété, eſt-elle plus funeſte qu'utile? C'eſt une queſtion, dit-il, qu'il n'eſt pas aiſé de réſoudre. Auſſi prompts que le vent, ils diſparaiſſent en un inſtant des points qu'ils ont bruſquement défolés, & ils s'enfoncent dans de vaſtes ſolitudes dont eux ſeuls ont la topographie & l'habitude. Par cela même ils ſont difficiles à réprimer, encore plus à contenir. D'un autre côté, leur deſtruction outre qu'elle ſerait très-lente & pour ainſi dire impraticable, deviendrait déſavantageuſe à l'Egypte. Ali-Bey avait réſolu de purger ſon pays de toutes ſortes de brigandages; déja pluſieurs hordes avaient

Afrique.

périr victimes de la politique du gouvernement ; des tribus entières s'étaient retirées au loin dans le désert ; mais le peuple de l'Egypte, loin d'applaudir à ces moyens protecteurs de la propriété, murmurait hautement de la rareté des chameaux, des moutons & des autres animaux que les Bédouins ont coutume de lui fournir en abondance, & que souvent ils lui enlèvent après les lui avoir vendus.

Il semble donc que la propriété de l'Egypte est attachée à la conservation des Bédouins. En effet, ils peuvent seuls traverser avec facilité d'immenses cantons sablonneux & dépeuplés, y entretenir des communications promptes & habituelles, y fixer même leur séjour, & venir dans des lieux cultivés, échanger les nombreux troupeaux qu'ils y élèvent, contre des objets dont l'usage leur a fait des besoins. Ce serait je pense une politique préférable à celle qui commande un odieux anéantissement, que de chercher à étendre la nomenclature de ces besoins. Les hommes dont les habitudes sont les plus simples, deviennent aisément la dupe des appâts qu'on leur présente. Si l'on flattait les goûts des Bédouins ; si on en créait de nouveaux, l'on parviendrait, pour leur malheur, à écarter l'antique & vénérable simplicité de leurs mœurs, & à la remplacer par une foule de

besoins

beſoins factices. Ils auraient alors intérêt à ménager des voiſins chez leſquels ils ſeraient aſſurés de trouver de quoi ſatisfaire leurs nouvelles inclinations. Afrique.

Ne pourrait-on pas à ces moyens de beſoins factices, ſéduiſans à la vérité & que la politique a toujours employé avec ſuccès pour la civiliſation & le rapprochement des hommes, ne pourait-on pas, dis-je, ajouter ceux d'un beſoin réel, & nés de l'agriculture? L'Egypte demande des bras, les Bédouins pourraient les fournir; un gouvernement ſage fixerait ces peuplades errantes, ſur un ſol qui redemande ſon ancienne culture.

L'agriculture peut encore, dit Sonini, y acquérir de grands accroiſſemens; des canaux mal entretenus, des lacs deſſéchés; les eaux du Nil ne s'épanchant plus ſur des terres qu'elles avaient arroſées; pluſieurs autres cauſes, toutes fruits d'une inſouciance & d'une tyrannie également barbares, ont laiſſé envahir par les ſables, des eſpaces qu'une terre végétale avait couverts. Ces lieux que l'abondance réclame ſont aſſez multipliés pour qu'on puiſſe, ſans craindre de ſe tromper, en évaluer la quantité à près du quart de la partie de l'Egypte, actuellement en culture. D'autres eſpaces n'offrent plus qu'une végétation lan-

Afrique.

guiſſante & preſque équivalente à l'abandon; une induſtrie plus active les rendrait à leur antique abondance. L'Egypte avec toutes les reſſources que lui préſente ſon terroir, & une population qui au lieu de le dévaſter, ramenée à des principes agricoles & civiliſés, le mettrait en valeur, aurait bientôt recouvré la ſplendeur qu'elle eut autrefois & qu'elle a droit d'attendre, devenue colonie françaiſe. L'idée de s'approprier des contrées d'un ſi grand intérêt, dit Sonini, n'était dit-on pas nouvelle. Elle était entrée dans les vues de l'ancien gouvernement. Je me rappelle, continua-t-il, qu'étant au Caire, un officier français qui y paſſait pour ſe rendre dans l'Inde, était chargé de prendre des renſeignemens ſur les moyens propres à faciliter la conquête de l'Egypte. Pour obtenir ces éclairciſſemens, il s'adreſſa au conſul, qui n'avait jamais vu que la route d'Alexandrie au Caire; & qui de même que les négocians français n'était jamais ſorti du quartier dans lequel ils étaient relégués. Des mémoires furent rédigés & envoyés à Verſailles, où ſelon la coutume, ils furent, avec tant d'autres, enſévelis à jamais dans les bureaux.

CHAPITRE XII.

Ville du Caire.—Mourat bey.—Chevaux arabes & égyptiens.—Anes.—Mulets.—Caravanes de Nubie.—Eſclaves noirs.

Ce ſerait ſe faire une fauſſe idée du Caire, en Arabe *maſr* que de ſe la repréſenter comme nos grande villes d'Europe. Les maiſons n'ont ni la forme ni l'élégance des nôtres ; des rues très-étroites & point pavées, ſont ſans alignement ; plus longue que large, cette ville couvre de ſa population un eſpace d'environ trois lieues. Des Turcs, des Mameloucks, des Grecs, des Syriens, des Arabes, des Cophtes, des Babareſques, des Juifs & quelques Européens l'habitaient : on pouvait évaluer le nombre d'hommes qu'elle renfermait, à près de quatre cent mille ames. Nulle population n'était plus barbare que celle du Caire ; les étrangers perſécutés, maltraités même ſous les prétextes les plus frivoles, y vivaient dans des craintes perpétuelles. Malheur à l'européen qui ſe ſerait montré dans les rues, couvert de l'habillement de ſon pays, il eut été infaillible-

Afrique.

ment maſſacré ou aſſommé. Mais ce n'était pas aſſez d'être vêtus de longs habits en uſage en Orient, il fallait encore que quelque partie du vêtement fut un ſigne diſtinctif, ou pour mieux dire, le ſignal du mépris & de la proſcription. Dans les ſorties rares que faiſaient nos négocians, hors de leur *contrée*, montés ſur des ânes, la frayeur les ſuivait en croupe : c'était un étrange gouvernement que celui dont l'Egypte était opprimée. Avec des formes ariſtocratiques & même républicaines, il était le plus arbitraire, le plus deſpotique, le plus cruel. Vingt-quatre Beys le compoſaient, le ſecond Bey qui après Ali avait tenté de ſe rendre tout-à-fait indépendant, & qui y avait réuſſi autant qu'il était poſſible de le faire, ſans avoir aſſuré des liaiſons avec d'autres nations, ni pris aucune des meſures que commandaient de nouvelles diſpoſitions, à été Mourat. Depuis 1776 à quelques interruptions près, il n'a pas quitté le pouvoir ſuprême, & c'eſt lui que les Français ont trouvé regnant en Egypte. J'ai viſité un camp de Mourat, des tentes immenſes étaient deſtinées à loger lui & ſes principaux officiers, elles étaient diviſées en pluſieurs ſalles ; l'on y marchait ſur les plus beaux tapis, & elles étaient garnies en-dedans des étoffes en or & en argent les plus riches que puſſent

fournir les manufactures de Lyon. Rien n'égalait la magnificence de ſa cavalerie ; l'or, l'argent, & de riches broderies ſur le maroquin, brillaient d'un éclat éblouiſſant aux rayons d'un ſoleil ardent, & les houſſes des ſelles entourées d'une large bordure en or, étaient de ces jolis velours en miniature, ouvrage délicats & charmans ſortis des fabriques de Lyon. Je ſuis allé, dit Sonini, dans le palais de Mourat, il me recevait avec une eſpèce d'honnêteté, me faiſait aſſeoir près de lui, me donnait à fumer dans ſa propre pipe, qu'il tirait de ſa bouche pour me la préſenter, il me faiſait cent queſtions plus ſottes l'une que l'autre, & qui atteſtaient ſa profonde ignorance. Il voulait abſolument que je reſtaſſe à ſon ſervice, en la double qualité d'ingénieur & de médecin. Il m'offrait une vaſte maiſon au Caire, des gens de toute eſpèce pour me ſervir, des proviſions journalières bien au-delà de mes beſoins, & un traitement conſidérable. Ses offres auraient pu ſéduire quiconque n'aurait pas connu l'humeur fantaſque de ces hommes ſans principes, qui un jour vous accablent de bienfaits, & l'autre vous jettent bruſquement dans les fers, ou vous font perdre la vie.

Afrique.

L'on avait vu en France des chevaux arabes, des barbes & même des chevaux turcs &

Afrique.

perſans ; mais on n'y connoiſſait pas les chevaux d'Egypte. L'on n'y en amenait point & ils y étaient en mauvaiſe réputation. Ils proviennent comme les barbes des chevaux arabes, ils en diffèrent aſſez pour conſtituer une race diſtincte ; mais ils ſont des plus beaux qui exiſtent. Si les chevaux arabes ſont les premiers du monde, ceux de l'Egypte peuvent prétendre au ſecond rang ; la même ardeur les diſtingue, leurs allures ſont auſſi vives, mais en même-temps plus douces pour le cavalier. Le cheval arabe poſſède éminemment les qualités les plus utiles à l'homme ; une force à toute épreuve, une viteſſe prodigieuſe, une ſobriété inconcevable ; le cheval égyptien n'a ces mêmes qualités qu'à un degré inférieur ; mais il compenſe ce qui lui manque à cet égard, par la nobleſſe des mouvemens, par la fierté de la démarche & par des beautés de détail dont l'enſemble attache & fixe les regards. Le cheval arabe rendra toujours des ſervices plus eſſentiels, mais le cheval égyptien flattera davantage la vanité. S'il était poſſible de l'acclimater en France, il emporterait ſans doute le prix, dans un pays où l'on préfère ſouvent la beauté à la force, les graces à la ſolidité. Il était également eſtimé par les habitans de l'Egypte & par les Turcs, qui le comparaient au joli animal, qui,

ſous le nom de gazelle, eſt chez les Orientaux, le type de la viteſſe & de la perfection, comme de la beauté des yeux. On ne permet à cette race diſtinguée de chevaux que deux allures; le pas qu'ils ont grand, & le galop le plus alongé; le trot eſt regardé comme une allure ignoble, & les chevaux ne le connaiſſent pas. Ils ſont habitués à s'arrêter court, s'il le faut, en pleine courſe & au millieu du galop le plus précipité: une pareille coutume ſuffirait pour ruiner en peu de temps les jambes de ces animaux, s'ils les avaient moins bonnes. Afrique.

Une cavalerie toute formée de chevaux entiers paraît une choſe extraordinaire, telle était pourtant celle de l'Egypte. Les Arabes préférent les jumens, parce que l'expérience leur a enſeigné qu'elles ſont plus robuſtes, qu'elles réſiſtent mieux à la fatigue & aux privations & qu'elles ſont plus douces. Les étalons ſont au contraire des animaux de choix pour les Turcs & les Mamelouks.

Si les chevaux de l'Egypte ſont diſtingués par leur beauté & leurs qualités précieuſes, les ânes du même pays ne ſont pas moins remarquables. Quelle différence entre ces animaux chetifs & diſgraciés, dans les pays ſeptentrionaux, & les ânes de l'Arabie & de l'Egypte, leſquels ainſi que les chevaux des mêmes contrées

Afrique.

ſont les premiers de l'univers ; on y en voit de grande taille, & ce ſont les plus eſtimés & les plus chers, puiſqu'ils ſe vendent quelquefois à un plus grand prix que les chevaux mêmes. Au reſte, quelque ſoit leur taille, leur tête eſt bien poſée, leurs yeux ſont vifs, & leur corps eſt étoffé. Ils ont de l'élégance dans les attitudes, des graces dans les mouvemens, de la nobleſſe & preſque de la fierté dans le maintien ; leur pas eſt aſſuré, leur démarche eſt légère, & leurs allures ſont preſtes, vives & douces. Ils ſont enfin une monture fort agréable ; non-ſeulement, on ne faiſait point de difficultés d'aller ſur des ânes en Egypte, mais ils étaient la ſeule monture qui fût permiſe dans la capitale aux chrétiens de toutes les nations. Les négocians mahométans, les habitans les plus opulens s'en ſervaient également ; & dans ce pays, où les voitures étaient inconnues, les dames du plus haut rang, les femmes mêmes des Beys n'avoient point d'autres équipages.

Les ânes de l'Egypte ont au moins autant de vigueur que de beauté. Ils fourniſſent aiſément aux longues routes : plus durs que les chevaux, & moins difficiles ſur le choix & ſur la qualité de la nourriture, on les préfère pour les longs voyages à travers le déſert. La

Digitized by Google

plupart des pélerins muſulmans s'en ſervent dans la route longue & difficile de la Mecque; & les chefs des caravanes de Nubie, qui font ſoixante jours à franchir d'immenſes ſolitudes, ſont montés ſur des ânes qui ne paroiſſent pas fatigués à leur arrivée en Egypte. La corne de leurs pieds eſt conſervée par des fers minces & légers; on ſe tient plus vers la croupe de l'animal que vers ſon cou. Sur les places & dans les principales rues du Caire, l'on en trouvait à louer de tout ſellés & bridés. On les panſe & on les lave régulièrement; auſſi leur poil eſt-il poli, doux & luſtré. Leur nourriture y eſt la même que celle des chevaux, c'eſt-à-dire, qu'elle conſiſte ordinairement en paille hachée, en orge & en petites fèves. Les plus beaux ânes qui ſe voient au Caire, viennent de la haute Egypte & de la Nubie; d'après les brillantes qualités des ânes de l'Égypte, il ne paraîtra pas ſurprenant qu'ils y aient été un objet de luxe. L'opulence s'attachait à en nourrir de plus haut prix. C'était pour les Européens domiciliés au Caire, un dédomagement de la privation de monter à cheval à laquelle ils étaient condamnés. Avec les races les plus diſtinguées, parmi les chevaux & les ânes, l'Egypte doit naturellement poſſéder les plus beaux mulets. Il y avoit au Caire tel de ces

Afrique.

animaux dont la valeur était fort au deſſus de celle du cheval le plus brillant ; ils étaient dans cette capitale de l'Egypte, la monture du clergé mahométan, & des gens attachés au fiſc. On les équipe de la même manière que les ânes ; leur allure eſt un amble très-alongé. On préfère les mules aux mulets, parce que l'on prétend qu'elles ſont plus dociles, & qu'elles réſiſtent mieux à la fatigue. C'eſt par le même motif que les Arabes ſe ſervent plus volontiers de jumens que d'étalons.

La ville du Caire était l'entrepôt du commerce de preſque toutes les parties du monde. L'Afrique y envoie de pluſieurs points de ſon intérieur, ſon or, ſon ivoire, ſes gommes & ſes eſclaves. Cette dernière ſorte de marchandiſe animée eſt amenée au Caire par les caravanes de Nubie. Il en vient ordinairement deux par année, & l'on peut évaluer à quinze cents ou deux mille le nombre des hommes noirs qu'elles étalent annuellement ſur le marché du Caire. Dans cette quantité, il y a communément plus de négreſſes que de nègres. Lorſque j'étais au Caire, dit Sonini, leur prix variait de 2 à 300 francs ſuivant l'abondance de ces pacotilles humaines ; mais le plus bel homme, comme la plus belle femme, ne coûtait pas au-delà de 100 écus.

Afrique.

Au Caire ces malheureux noirs ſont entaſſés dans un vaſte bâtiment qui leur eſt particulièrement affecté; c'eſt le long d'une petite rue qui l'avoiſine, qu'ils ſont expoſés en vente par leurs compatriotes, & que chacun eſt libre d'aller les examiner, les toucher, les faire marcher & tourner en tous ſens comme s'il s'agiſſait d'animaux. Ils ne reſtaient pas tous en Égypte; d'autre marchands en achetaient quelques-uns pour conduire à Conſtantinople. Les jeunes Nubiens ſont particulièrement eſtimés dans la capitale de l'empire Ottoman, où des hommes qui ne croient pas à la vertu mutilent leurs ſemblables pour s'aſſurer de la fidélité des femmes.

Cependant dans la Turquie entière, mais principalement en Égypte, l'humanité n'a point à gémir ſur le ſort des noirs qu'on y amène. Leur condition ceſſe d'être malheureuſe dès qu'ils paſſent entre les mains des riches habitans de l'Egypte. L'eſclave nubien ceſſe d'être eſclave dès que l'égyptien l'a acheté, & toute trace de ſervitude diſparoît. Il eſt un ſerviteur diſtingué, un compagnon que l'on adopte & que l'on chérit. Pluſieurs augmentaient les maiſons militaires des Beys & parvenaient aux charges & aux dignités, de même que les Mameloucks blancs, au nom-

Afrique.

bre deſquels ils étaient reçus & élevés. J'en ai vu quelques-uns parvenir au rang de *Caſchef*, c'eſt-à-dire, aux ſecondes places du gouvernement des Mamelloucks. Ceux qui paſſent dans les maiſons des particuliers ne ſont pas moins heureux, ils y reçoivent le bon traitement & les égards que l'on n'y a pas pour les domeſtiques. Les femmes ſont dans les *harems* les compagnes, les confidentes de l'épouſe; elles ſont traitées avec affection, & ſouvent elles partagent les faveurs du muſulman, qui en tenant toutes les femmes indiſtinctement enfermées, fait de ces retraites de la beauté & de la foibleſſe, de véritables lieux d'eſclavage.

Sonini n'était que momentanément au Caire, & de plus il y fut fort empêché dans ſes obſervations; je n'ai fait, dit-il, que des courſes rares dans la ville du Caire. La première fois que j'y arrivai c'était un moment de trouble. Les portes du quartier des Francs furent preſque toujours fermées. Je ne fus guère plus libre pendant le ſecond ſéjour que je fus obligé d'y faire. La retraite du conſul de France, avait laiſſé nos négocians abandonnés à eux-mêmes; & leur poſition commandait au voyageur beaucoup de diſcrétion ſur une curioſité, qui aurait pu, diſaient-ils, les compromettre en ſe montrant un peu trop. La même circonſpection qui

l'y retenait comme reclus, l'empêchât également de visiter à l'aise les monumens que l'antiquité a laissés dans les environs, mais ils sont suffisament connus, plusieurs voyageurs les ayant décrits. Afrique.

On ajoutera seulement qu'une partie de son séjour au Caire y fut employée à observer plusieurs poissons du Nil; & c'est ici le cas de prévenir, que les observations de ce genre, tant sur les poissons du fleuve, que diverses navigations dans la haute & la basse Egyte, l'ont mis à portée de faire, que sur ceux des lacs & de la mer; mais encore sur les oiseaux, les animaux & les plantes que ces contrées ont pu lui fournir, sont répandues dans son ouvrage avec abondance & intérêt; & qu'en général la partie de l'histoire naturelle y tient une place remarquable.

CHAPITRE XIII.

Projet de voyage en Abiſſinie.—Diſpoſition d'un voyage dans la haute Egypte.— Interprète à Syrien. — Boulac. — Bains. — Embabé. — Le vieux Caire.—Greniers de Joſeph.—Aqueduc. —Nilomètre. — Gizah. — Départ du vieux Caire.—Scheiki imann.—Monaſtères.—Tourbillons & trombes. — Arroſemens de terres. —Carthame. — Coup de vent du midi. — Béniſonet.—Bardacks.—Scheick Abadé.—Ancienne Antinoë. — Catacombes. — Mellaroni. Manfelout. — Couvent de Lypoulie. — Siout. — Grottes des montagnes. — Oiſeaux de Siout.

Le projet de pénétrer en Abiſſinie, de viſiter d'immenſes & intéreſſantes contrées, dans l'intérieure de la portion la moins connue du globe, d'honorer mon pays par une expédition importante, qu'un anglais (*Bruce*), aidé de tous les ſecours, de tous les moyens qu'un gouvernement ait en ſon pouvoir venait de tenter avec ſuccès, enfin de remplacer par une entrepriſe hardie & glorieuſe les conceptions rétrécies, les

idées meſquines dont l'ancien gouvernement de France accompagnait les expéditions de cette nature, ce projet, dis-je, ne ſortait pas de ma penſée; n'ayant à ma diſpoſition que les fonds les plus modiques, j'avais pris le même parti qui avait été ma reſſource dans les autres expéditions dont j'avais été chargé & que je ne voulais pas abandonner: celui d'ajouter de mes propres fonds à ceux que je tenais de la parcimonie. Ce parti fut celui que j'adoptai conſtamment. Fier de n'avoir dans mes travaux d'autre mobile que l'amour de ma patrie, j'ai ſuivi avec déſintéreſſement une carrière dans laquelle j'aurais pu obtenir quelque ſuccès, ſi j'euſſe été mieux ſecondé, ſi on avait ſu mettre à profit mes diſpoſitions. Mais ce caractère de fierté & d'indépendance, dont la fortune eſt épouvantée, me valait au moins quelque conſidération, & j'ai ſouvent reçu des éloges en échange de mon argent. Afrique.

Je tentais donc à mes propres dépens, de m'ouvrir une voie pour me rendre en Abiſſinie. Celle de la mer rouge me paraiſſait la moins difficile, en me rendant d'abord à *Dsjedda*, & delà à *Souakem* & à *Arkiko*; mais il fallait attendre long-temps un paſſage pour *Dsjedda*. J'y aurais vraiſemblablement été retenu plus long-temps encore, avant d'y trouver l'occaſion d'aborder le rivage de l'Éthiopie. Ces réflexions

Afrique.

me déterminèrent à prendre la route de la Haute-Egypte, quoiqu'elle ne fut pas abſolument libre. Un parti de Mamelouks attachés à Iſmaël-Bey vaincu par Mourad, s'y était retiré, & pouvait y occaſionner des troubles.

J'obtins de Mourat-Bey des ordres, adreſſés à tous les commandans de la Haute-Egypte, pour qu'ils euſſent à me prêter aſſiſtance & protection. Il y joignit une lettre à Iſmaïn-Abou-Ali, prince arabe, très-puiſſant, le même dont les ſecours avaient réintégré Mourad dans la place de Scheik-el-Belled. Il écrivait à ſon ami, qu'ayant appris que ſa ſanté ſe dérangeait, il lui adreſſait un médecin habile dont il ſerait ſatisfait, & qu'il lui recommandait comme une perſonne chère. Je fus donc transformé en médecin, & en médecin de princes; c'eſt à cette qualité que j'ai dû l'avantage d'échapper aux dangers qui m'attendaient dans la Haute-Egypte.

L'on me procura auſſi des lettres du ſupérieur des miſſionnaires dits de la propagande, & qui ont quatre hoſpices dans l'Egypte ſupérieure. Je ne trouvai que des moines auſſi mépriſables que ceux du déſert de Nitrie. Un médecin français venu d'Alep au Caire, me céda un chrétien maronite qu'il avait amené d'Alep, & qui parlait ſept langues avec beaucoup d'aiſance, quoique ſans principes. Le caractère

caractère inconstant de ce Syrien l'avait porté à désirer de me suivre. Je m'imaginais que son acquisition me ferait d'une grande utilité ; & je n'ai trouvé en lui qu'un scélérat aussi bête que dangereux. Afrique.

J'avais fait prix avec le *reis* (patron) d'un petit *Kanja* pour me conduire dans la Haute-Egypte. Le bateau devait être à ma seule disposition ; & je m'étais engagé de payer le *reis* & son équipage à raison de deux pataques moins un quart, c'est-à-dire d'environ neuf francs par jour.

Afin de mieux déguiser ma qualité d'européen, j'avais abandonné la *feste* à la druse, pour me coiffer d'un turban rouge, enforte qu'avec les autres parties de mon habillement, je passais pour un Turc. Cette précaution m'avait été suggérée par Mourat-Bey lui-même. » Déguise-» toi avec soin, me disait-il avant mon départ, » arrange-toi de manière que les clairvoyans » ne puissent reconnaître en toi un *nazaréen*. » Tu le seras vis-à-vis de mes *Caschefs*, de » tous ceux qui ont l'autorité & qui doivent te » protéger ; mais pour ces *chiens de Fellahs*, » parais un musulman ; fais toi-même passer » dans l'occasion, pour un de mes officiers ; c'est » le seul moyen d'échapper à leur méchanceté » & à leur barbarie. »

Afrique.

Le jour de départ était fixé ; mais arrivé à Boulac, les vents ſe trouvant contraires, je me rendis aux bains qui y ſont fort beaux. L'on ſait que ces bains d'Orient, & que j'ai vu bien mal imiter à Paris, ſont de vaſtes bâtimens où l'on ſe baigne ſans eau & où des vapeurs chaudes & humides mouillent le corps, & mêlées avec la ſueur qu'elles y excitent, elles ruiſsèlent à groſſes gouttes de tous les membres. L'on s'étend ſur le marbre échauffé & gliſſant d'humidité : un ſerviteur dont la main eſt enfermée dans un ſachet quarré de gros camelot, vous frotte aſſez rudement, il détache & roule ſur la peau de petites maſſes impregnées de ſueur. Il vous avertit, par des coups légers du plat de ſa main, de vous tourner ſur un côté, ſur l'autre, ſur le dos, ſur le ventre. Il preſſe, il ſemble pétrir mollement toutes les parties du corps, il donne un mouvement bruſque aux membres l'un après l'autre & il fait craquer les jointures & même les muſcles de la poitrine. Après qu'il vous a bien nettoyé & qu'il a bien aſſoupli vos membres, le même homme vous conduit près d'un baſſin où coule de l'eau chaude ; après vous avoir couvert d'une couche épaiſſe de ſavon, il vous jette à grands flots de l'eau qui en tombant le long du corps, enlève l'écume du ſavon. De tous les uſages de ces bains, celui-là m'était le

plus incommode. La quantité d'eau verſée ſur ma figure, me gênait la reſpiration au point de me ſuffoquer; j'étais preſque toujours réduit à demander grace à mon impitoyable verſeur d'eau. L'on vous reconduit enſuite dans la première ſalle où vous aviez dépoſé vos habits, & là, couché & enveloppé de linges ſecs que l'on change dès qu'ils ſont imbibés de l'humidité du corps, des jeunes garçons en preſſent légèrement toutes les parties afin de les sécher parfaitement & par dégrés. Ils paſſent auſſi ſur la plante des pieds un morceau de pierre ponce. Pendant ces opérations, qui ne peuvent être faites plus délicatement, l'on ſe repoſe délicieuſement & l'on ne peut ſe défendre d'une ſorte de langueur voluptueuſe. La plus parfaite tranquillité, la décence la plus auſtère régnaient dans l'enceinte des bains. Quoique pluſieurs perſonnes y fuſſent réunies l'on n'y parlait point dans la ſalle autour de laquelle les lits de repos ſont rangés, & où l'on quitte & l'on reprend ſes habits. Chacun dans le calme, en ſilence & dans le recueillement de la volupté, goûte les ſenſations douces & vraiement indéfiniſſables que des preſſions délicates lui font éprouver.

Afrique.

Les femmes ont des jours & des heures marquées pour prendre les bains. Alors aucun homme n'en approche. L'eau de roſe n'y eſt

Afrique.

point épargnée,& la fumée des parfums ſe mêle aux vapeurs humides. Mais ce n'eſt pas ſeulement un motif de ſanté, ou le déſir de la propreté, qui les engage à ſe rendre aux bains : elles y trouvent encore des parties de plaiſir. Le calme ſilencieux ceſſe d'y régner ; des jeunes & belles captives s'y livrent à la joie, à des aimables folies qui, s'il faut en croire la critique, ne ſont pas toujours innocentes.

L'on ajoutera ici, que l'inobſervation du ſilence dans les bains n'eſt pas particulière aux ſeules Egyptiennes, les femmes (dit l'anglais Dallaway en parlant des bains de Turquie,) ne ſubiſſent pas l'opération en ſilence, elles ont une eſpèce de cri de joie appelé *Ziraleet*, qui conſiſte à répéter rapidement le mot lillah ! lillah ! lillah ! qu'on entend juſques dans la rue, en paſſant auprès des bains.

Vis-à-vis de Boulac ſur la rive occidentale, eſt le petit village d'*Embabé*, renommé par l'excellente qualité du beurre que l'on y fait. C'eſt le ſeul endroit de l'Egypte où le beurre puiſſe ſe manger frais ; par-tout ailleurs il ne vaut rien.

Les plaines fertiles qui ceignent *Embabé* du côté de l'occident produiſent une variété de lapins dont il ſe fait une grande conſommation & qui y ſont connus dans la baſſe Egypte ſous le nom d'*Embabea*. Les chrétiens orientaux, peu jaloux

d'imiter leurs tyrans dans l'abſtinence des liqueurs fortes, mangent des lapins pour s'exciter à boire de l'eau-de-vie, dont ils font ſouvent des excès.

Le vent du midi s'étant calmé, nous partîmes de Boulac le 21 mars 1778. Nous nous arrêtâmes au vieux Caire, *Masr-el-Atik* des Arabes à une demi-lieu de Boulac. Cette ville qui marque l'emplacement de la Babylone d'Egypte, eſt le port des bateaux qui deſcendent du Saïd comne Boulac eſt celui du Delta. Au milieu des moſquées des Mahométans, les Juifs y poſsèdent une ſynagogue, & les catholiques un couvent & une égliſe. Mais les moines cophtes s'y ſont réſervés une grotte ou chapelle baſſe, dans laquelle une tradition pieuſe veut que la Vierge ait demeuré quelque temps avec l'enfant Jéſus, lorſqu'ils furent obligés de ſe retirer en Egypte. L'on voit au vieux Caire les greniers de Joſeph. Ils n'ont rien qui annonce une bâtiſſe ancienne & l'amour ſeul du merveilleux a pu en attribuer l'élévation au patriarche Joſeph.

Un autre ouvrage des Arabes, mais qui eſt remarquable par ſa belle conſtruction & ſa hardieſſe, le ſeul qui mérite d'être vu dans l'ancienne ville du Caire, eſt l'aqueduc qui porte les eaux du Nil dans le château. Il eſt ſoutenu par trois cent cinquante arcades étroites & fort éle-

Afrique.

vées. L'eau y eſt conduite par quatre roues à chapelet que des bœufs font mouvoir.

En face de la ville eſt une île ſur le Nil, nommée *Roudda* ou *jardins*, ſur laquelle eſt bâti le *Mekkias* (*meſure.*)L'on penſe que le Nilomètre a été bâti par les Arabes. De l'autre côté de l'île de *Roudda* eſt le bourg de *Gizah* qui rappelle de grands ſouvenirs. Memphis étais dans ſes environs. Les pyramides n'en ſont qu'à deux ou trois lieues & elles portent indiſtinctement le nom de *pyramides* de *Memphis* ou de *Gizah.*

Partis le même ſoir du vieux Caire, nous nous arrêtâmes à huit lieues environ, devant le petit village de *Scheick-Itmann.* L'aſpect en eſt agréable; des boſquets de dattiers l'environnent; des oiſeaux nombreux, tels que les lavandières, les milans, les tourterelles, les hirondelles, animaient ſon voiſinage.

A un grand quart de lieue avant d'arriver à *Scheick-Itmaun*, ſur le bord oriental du fleuve, eſt *Toura* qui a retenu quelque choſe de ſon ancien nom *Troja.* Sur le même côté, & vis-à-vis de Scheick-Itmann, paraît un village appellé *Mazara* (une preſſe): de chaque côté, & de diſtance en diſtance on voit des monaſtères Cophtes. Depuis le vieux Caire, la rive orientale eſt bordée par la même chaîne de montagnes qui commence au Caire même : l'on

y voit de grandes cavités formées par les pierres que l'on en a tirées. Il eſt probable que c'est de-là que l'on a extrait anciennement les pierres néceſſaires à la conſtruction de la ville de Memphis & des pyramides. Afrique.

Le 22, vers midi, nous continuâmes à remonter le Nil ; je découvris bientôt dans les terres les pyramides de Sakkara, ainſi que le bourg de ce nom, célèbre par les momies d'hommes & d'animaux qui ſont conſervées dans ſes vaſtes Catacombes. A ſix heures du ſoir, nous nous arrêtâmes devant *Kafr-Iaïat*, village en terre, comme ceux que je viens de nommer. J'eus le plaiſir de voir, dans la plaine de Sakkara, des trombes de ſables élevées juſqu'aux nues, & conſervant dans toute leur hauteur, l'à-plomb d'un cylindre parfait : ce n'était plus ici les plaines baſſes du Delta, que des arroſemens faciles humectent pour la fertilité. Les eaux du fleuve coulaient dans leur lit naturel, entre des bords eſcarpés ; afin d'arroſer leurs terres, les habitans ſont obligés de pratiquer des machines à puiſer l'eau : ce ſont des eſpèces de levier à baſcule, & auxquels ſont attachés des ſeaux de cuir. Un homme fait mouvoir un de ces leviers, & verſe l'eau dans les auges ou les rigoles qui la conduiſent aux plantations.

Afrique.

Le 23, après avoir fait cinq lieues, nous nous arrêtâmes à *Riha*, village de la rive orientale, & vis-à-vis duquel eſt à l'orient *Aſieh* autrefois *Aphroditopolis*, ville conſacrée à Vénus. Le 24, à *Komrigé*, à l'occident du fleuve ; nous n'avions fait, pendant cette journée entière, qu'environ trois lieues, ayant été obligés de tirer le *Kanja* à la cordelle, le vent étant contraire. Dans cet eſpace, la rive orientale du fleuve n'eſt qu'une plage de ſable inféconde & dépeuplée; celle de l'occident, au contraire, offre des campagnes embellies par la culture & la fertilité; j'y remarquai de grands terrains chargés de Carthame, (en Arabe *Asfour*), dont la fleur, néceſſaire pour la teinture des draps, eſt déſignée dans le commerce du levant ſous le nom de *safranum*.

Le 26, nous fûmes à *Bouſch*, où nous éprouvâmes un de ces coups de vent du midi, ſi fameux dans ces contrées, & en même temps ſi dangereux. Le thermomètre avait monté à vingt-huit dégrés. La ſueur coulait de tous les pores, & le ſable que le vent entraînait avec lui ſe collait ſur nos viſage & y formait un maſque. Notre occupation était de nous rafraîchir à tout inſtant les yeux avec l'eau du fleuve, afin de les débarraſſer du ſable qui s'y attachait & de les tenir ouverts. L'air était

obſcurci par une brume épaiſſe de pouſſière fine & auſſi rouge que la flamme : elle s'introduiſait par-tout. Nos *caſſas*, nos coffres les mieux fermés, n'en était pas à l'abri ; & ſi nous voulions manger, notre bouche s'en rempliſſait autant que d'alimens. Afrique.

Le 27, nous fûmes à *Beniſouef*, village à l'occident du Nil. De tous les lieux ſitués le long du Nil depuis le Caire, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de plus de trente lieues, celui-ci eſt le plus grand comme le moins miſérable. Une fabrique de tapis groſſiers le rend commerçant ; les campagnes qui l'environnent ſont fertiles & riantes. Le 28, nous fûmes à *Bébé* ; le 29, à *Scheick-zaïar*, ſur le bord occidental ; le 30, à *Senou-Seni*, village bâti ſur le même côté, & le 31, à *Miniet*. C'eſt une petite ville aſſez jolie, ſi on la compare aux autres lieux du même pays. L'on y fabrique de ces vaſes de terre nommés *Bardacks*, dans leſquels l'eau acquiert une fraîcheur néceſſaire, ſous un climat brûlant où l'on a ſouvent beſoin de ſe déſaltérer.

Des colonnes de granit briſées & renverſées, d'autres debout, & des décombres amoncelés indiquent que *Miniet* a remplacé une ville plus ancienne. Les uns prétendent que c'était l'emplacement d'*Hermopolis*, d'autres, de *Cynopolis*,

Afrique. où le chien était adoré. Partis de *Miniet*, le trois avril, nous arrivâmes le 4 à *Scheick-Abadé*, jadis *Antinoë*, aujourd'hui repaire de brigands, à l'orient du Nil. Antinoë avait remplacé l'ancienne ville égyptienne d'Abidus, dans laquelle une divinité qui portait le nom de *Beſa* rendait des oracles & dont la célébrité ſe ſoutint longtemps. L'ancienne ville d'*Abidus* & celle d'Antinoë ſont également bouleverſées. Les fragmens qui reſtent de cette dernière offrent les contours gracieux & les formes élégantes de la belle architecture des Romains. Ce qui me parut le plus remarquable fut un arc de triomphe, ou une porte magnifique qu'accompagnent des colonnes cannelées. La façade a cinquante pieds de long. Sur le revers de la montagne, l'on diſtingue une grande quantité d'ouvertures pratiquées dans le rocher; ces eſpèces de grottes étaient ſans doute des catacombes.

Le 5, nous mouillâmes en face de *Mellavoni*, petite ville d'aſſez belle apparence, à une demi-lieue du bord occidental du Nil, & à trois lieues de *Scheick-Abadé*, & nous arrivâmes le même ſoir à *Manfelout*, diſtant d'environ dix lieues de *Mellavoni*.

La ville de *Manfelout* eſt aſſez conſidérable & plus belle que celle de Miniet. Son commerce conſiſte en grains de toute eſpèce & en

toiles que l'on y fabrique en quantité. En face de Manfelout, ſur le bord oriental du Nil, eſt un grand monaſtère de Cophtes, nommé le *Couvent de la Poulie.*

Le 6, nous nous rendîmes à *Siout*, diſtant de *Manfelout* d'un peu plus de cinq lieues. C'eſt une des plus grandes villes de l'Egypte Supérieure; elle eſt bâtie à un quart de lieue au couchant du Nil; un canal y conduit les eaux du fleuve; on le traverſe ſur un aſſez beau pont gothique, à trois arches & en pierre de taille. C'eſt l'ancienne *Lycopolis* où l'on honorait, non le loup, il n'y en a point en Egypte, mais le *Jackal.* Je n'avais pas lieu d'être content de l'équipage de mon bateau, je congédiai le *Reis.* Je me préſentai au *Caſchef*, commandant, nommé *Daoud*, avec les lettres de Mourad-Bey. J'en reçus un très-bon accueil. Le revers des montagnes dont le pied eſt à un quart de lieue de la ville, paraît comme criblé de trous de différentes formes; quelques-unes de ces entrées ſont en voûte, les autres ſont en carré long : elles ſont d'un beau travail. La plupart des cavités forment des ſalles très-ſpacieuſes & hautes d'environ trente pieds. Quelques-unes ont leur intérieur couvert de figures & de caractères hiéroglyphiques; l'on y diſtingue encore des reſtes de peinture ſur

Afrique.

les plafonds, & dans les creux des figures. Ces ſalles reçoivent la lumière par des ſoupiraux ménagés dans le rocher; elles ont auſſi des puits profonds creuſés en carré.

Ces excavations ſi nombreuſes dans la plupart des montagnes de la Thébaïde, ont paru des choſes fort extraordinaires aux voyageurs un peu anciens. Rien ne paraît néanmoins plus ſimple à concevoir que leur deſtination. L'humidité des arroſemens néceſſaires dans les plaines d'autant plus précieuſes dans la Haute-Egypte pour l'agriculture qu'elles y ſont rétrécies, les travaux de la culture, ſont des moyens de trouble & de corruption, que le ſyſtême religieux des Egyptiens pour les morts faiſait un devoir d'éviter. Les montagnes ſèches & arides, dont les plaines ſont fermées, offraient la certitude de la conſervation & du repos. L'on obſerve encore que c'eſt dans le voiſinage des grandes villes que le revers des montagnes eſt percé de nombreuſes ouvertures; il eſt donc hors de doute que ce ſont autant de carrières ouvertes pour ſervir de lieux de ſépulture aux habitans de l'ancienne Egypte, & que les beaux ſouterrains de Siout ont été les catacombes des Lycopolitains.

J'ai retrouvé à Siout les mêmes eſpèces

d'oiſeaux qui ſe ſont établies dans les autres villes d'Egypte; c'eſt-à-dire, des milans, des éperviers, des perenoptères, des tourterelles, des moineaux & des huppes.

Afrique.

Afrique.

CHAPITRE XIV.

Pratique de la médecine en Egypte.— Ophtalmie dont l'auteur eſt attaqué. --- Diſpoſition d'un voyage à Sennaar. --- Incident qui le fait manquer.---Route de la caravane de Nubie. --- Singes.---Perruches.---Nubiens.---Cophtes. ---- Paſtèques. --- Chanvre. --- Sa propriété enivrante.

MA renommée en médecine avait acquis beaucoup d'éclat; de tous côtés l'on venait me conſulter & les grands m'appelaient dans leurs maiſons. Je ſavais qu'à l'exceptipn des maladies dont les ſymptômes ſont évidens à l'extérieur, les Arabes & les Egyptiens ne reconnaiſſent que trois ſources, ou plutôt que trois ſortes de maladies; la bile, *ſaffra;* le ſang, *dem*, & le froid, *berd.* Il eſt inutile d'entrer avec eux dans d'autres explications & ſurtout de vouloir raiſonner. Il ſuffit de tâter le pouls en ſilence, comme ils vous l'offrent, & après quelques réflexions muettes, de prononcer l'un des trois mots caractériſtiques de leurs maux. J'étais tellement exercé à ces

formes de la médecine égyptienne, qu'il m'arrivait très-rarement d'être un mauvais devin. Afrique.

Une des méthodes curatives les plus en vogue chez les médecins en Égypte, eſt la brûlure ſur les parties malades. Cette ſorte de cautériſation eſt la baſe de la médecine des peuples de l'orient. Elle était connue des Grecs anciens, & leurs médecins la pratiquaient & la nommaient *brûlure arabique*, mais ils en uſaient avec beaucoup de précautions. Les Egyptiens au contraire s'en ſervent en toute occaſion, & ſans aucun égard aux parties où on l'applique.

Pendant que je m'occupais, aſſez malgré moi, de la ſanté des autres, je fus attaqué d'une ophtalmie violente, que les Grecs ont appelée *chemoiſie*. Le globe d'un de mes yeux ſortait de ſon orbite; une fièvre ardente me dévorait; le ſommeil ne pouvait plus fermer mes paupières gonflées; la ſaignée, ni les cataplaſmes, ni les rafraîchiſſans ne me ſoulageaient point. Je me fis apporter pluſieurs têtes de pavots; je les fis bouillir dans de l'eau que je bus à l'entrée de la nuit. Je tombai dans un profond ſommeil, qui me dura quinze heures. Je me réveillai ſans ſentir de douleurs, l'œil rentré dans l'orbite entièrement nettoyé, enfin complètement guéri.

Afrique.

Le voyage d'Abiſſinie ne ſortait pas de ma penſée. Je trouvais à *Siout* l'occaſion la plus favorable pour l'entreprendre. Une caravane de nègres était prête à en partir pour retourner à *Sennaar*, capitale de la Nubie, d'où je comptais paſſer dans le pays des Abiſſins. Mes diſpoſitions étaient faites; tous mes arrangemens étaient pris avec le chef noir de la caravane ; enfin j'allais partir pour ce long voyage, lorſque je découvris un complot que ce chef avait fait de concert avec mon Syrien pour me faire périr avec mes compagnons. Cet incident me força à y renoncer pour toujours.

La route que devait tenir Sonini, & qui eſt celle de la caravane de *Sennaar*, était en partant de *Siout* le rendez-vous de la caravane & de ceux qui la compoſent, d'entrer par le ſud-eſt dans le déſert de la Lybie, de paſſer par *El-Wah*, qui eſt la grande Oaſis des anciens, & de-là, traverſer l'immenſe déſert de Sélima.

Outre l'or & les autres marchandiſes qu'apportent en Egypte la caravane, les Nubiens, dit-il, apportaient encore des animaux, comme des ſinges & des perruches, qui ſont l'amuſement des perſonnes riches du Caire. Il n'y a vu que trois eſpèces de ſinges; le papiou (le cynocéphale

cynocéphale des anciens), le macaque & l'aigrette. L'eſpèce des perruches eſt celle à *collier couleur de roſe*. Les Nubiens de *Dongola* & de *Sennaar* ſont bien faits & de grande taille. Leur peau eſt d'un beau noir luiſant : ils portent, comme les Turcs & les Arabes, la barbe & les mouſtaches. Le chef de la caravane que Sonini vit à *Siout*, auſſi bel homme qu'il était ſcélérat, portait au menton une barbe longue & épaiſſe. Ces mêmes nègres ſuivent la religion de Mahomet. Ceux des Nubiens qui s'adonnent au commerce parlent l'arabe ; mais ils ont un idiôme entr'eux. Afrique.

Il arriva durant mon ſéjour à Siout, continue Sonini, le 15 avril, une choſe que l'on regardait comme extraordinaire. C'était de la pluie, ſi rare dans la partie méridionale de l'Egypte, que l'on peut dire, preſque ſans ſe tromper, qu'il n'y pleut jamais.

La plus grande partie de la population de *Siout* & de *Manfelout*, eſt compoſée de Cophtes. La plupart ſont occupés à fabriquer des toiles bleues, dont ils font un aſſez grand commerce. Etant les ſeuls qui dans cette partie de l'Egypte, ſuſſent lire & écrire, ils étaient les intendans, les regiſſeurs, les ſecrétaires des hommes riches ou puiſſans, & ils ſavaient tout auſſi-bien qu'ailleurs, tirer parti de la con-

Afrique.

fiance & de l'incapacité de ceux dont ils régiſſaient les propriétés. Pluſieurs acquéraient de grandes richeſſes ; mais ils avaient le bon eſprit de n'en uſer qu'avec modération, & ſeulement dans leur intérieur, ils connaiſſaient trop bien le péril que l'on courait en montrant les dehors de l'opulence aux yeux des deſpotes qui, habitués à regarder la fortune d'autrui comme ſi elle leur appartenait, ſe jouaient cruellement des biens & de la vie des hommes.

Les campagnes dont *Siout* eſt environné, ſont remarquables par leur abondance ; les plantes céréales en uſage dans ces contrées s'y font admirer par une végétation prompte & par un rapport ſurprenant. Des vergers y donnent des fruits de toute eſpèce. Les paſtèques y ſont beaucoup meilleures qu'au Caire. Le chanvre ſe cultive dans les plaines des mêmes contrées, mais l'on n'en tire pas du fil comme en Europe, quoiqu'il put vraiſemblablement en fournir. Cette plante leur tient lieu de liqueurs enivrantes ; la préparation de ce chanvre ſe fait en pilant les fruits avec leur capſules membraneuſes ; l'on met cuire la pâte qui en réſulte, avec du miel, du poivre, & de la muſcade, & l'on avale de cette confiture gros comme une noix. Ils ſe procurent avec cela une

sorte d'ivresse douce, un état de rêverie qui procure de la gaîté & des songes agréables. Les Arabes nomment *keif*, cet abandon voluptueux, cette sorte de stupeur délicieuse. Afrique.

Afrique.

CHAPITRE XV.

Tomich.---Abouigé.--Tahta.---Malade.--Cophtes catholiques.---Perſécutions qu'ils éprouvent.--Doum-Saïdi, eſpèce de Palmier de la Thébaide.--Diverſes eſpèces de lèpres.--Achmimm.---Recolets italiens.---De la Propagande.--- Leur malhonnéteté.---Curé catholique.--Panopolis.---Figure Antique.---Campagnes d'Achmïmm.--Courtiſanes.---Girgé.--- Bardir Farſchout.--- Moines de Fraſchout.---Sahet.--- Crocodile.--- Hou Dioſpolis parva.--Kaſreſſaïad.--Tentyris.--- Dindera.

APRÈS un aſſez long ſéjour à *Siout*, n'y ayant pas dans le port de bateaux prêts à remonter le Nil. Je louai deux chameaux & ſix ânes pour me rendre à *Achmimm*. Partis le 23 mai nous fûmes le même jour à *Tomsih*, & le 24 à *Tahta*, bourg à environ douze lieues de *Siout*. L'on trouve ſur la route, *Abouigé*, l'ancienne *Abotis*. Je fus à *Tahta*, je ne dirai pas plus adroit que les miſſionaires Italiens d'*Achmimm*, qui avaient été appelés comme médecins, mais plus heureux qu'eux, pour guérir d'une éréſipelle très-vive un Cophte intendant

& ſecrétaire du *Caſchef*. Les attentions les plus délicates me furent prodiguées tout le temps que je reſtai chez lui ; la veille de mon départ, il m'envoya des rouleaux de ſequins, je remis l'or entre les mains de celui qui me l'apportait, & le priai d'offrir à *Mallum Marcous* une très-belle lunette d'aproche, comme un gage de ma gratitude pour l'accueil que j'avais reçu. Afrique.

Dans le nombre des Cophtes, habitans de *Tahta*, pluſieurs étaient catholiques ; l'on ſait que les Cophtes compoſent une de ces ſectes que l'égliſe romaine condamne comme hérétiques ; un de leur curé égyptien qui avait paſſé quinze ans à Rome, me raconta que les Egyptiens attachés à l'égliſe latine, étaient cruellement contrariés & tourmentés par ceux de leurs nombreux compatriotes qui ſuivaient l'héréſie dont ils étaient entachés.

C'eſt dans les campagnes de *Tahta* que paraiſſent les premiers pieds de l'eſpèce de palmier à éventail, particulière à la partie ſupérieure de l'Egypte, & qu'on appelle *doum Saïdi*. Je retrouvai là la dégoutante & horrible *lèpre des* jointures, connue dans les colonies de l'Amérique, ſous le nom de *mal-rouge* & que les Arabes appellent *madſſourdan*. Quelle que ſoit la nature de la lèpre, elle ne paſſe point en Egypte pour une maladie contagieuſe, quoique

Afrique.

la mal-rouge ſoit regardé comme tel en Amérique : mais les Egyptiens non plus que les autres orientaux, ne connaiſſent point de préſervatif contre cette maladie, ni de remède pour la guérir.

En partant de *Tahta* le premier juin, nous fûmes à *Souhaje*, d'où le lendemain, traverſant le Nil, nous nous rendîmes à *Achmimm*, ville bâtie à une bonne demi-lieue du fleuve ſur la rive orientale ; je fus au couvent des moines Italiens de la *Propagande*, mais en ayant reçu un mauvais accueil, j'envoyai chercher un logement en ville : au reſte ils n'étaient que trois dans la maiſon. Ce que je vis de leur habitation m'en donna une grande idée. Spacieuſe autant que bien bâtie, elle pouvait paſſer pour un palais, en la comparant aux maiſons du pays. Les Cophtes catholiques ſont en grand nombre à *Achmimm* ; il me parut que les moines ne jouiſſaient pas d'une grande conſidération parmi eux. Un de ces Cophtes qui vint me viſiter me parla avec mépris des Franciſquains. Les catholiques avaient de même qu'à *Tahta*, un curé de leur nation qui avait paſſé dix années à Rome ; mais moins adroit que les miſſionnaires qui lui ſuſcitaient des perſécutions, il était dans la miſère.

Panopolis & *Chemmis* ſont la même ville ſous

deux noms, dont l'un eſt grec, l'autre Egyptien, & le nom Egyptien ſubſiſte encore aujourd'hui dans celui d'*Achmimm*. Des veſtiges de l'ancienne ville ſe voyaient encore à l'orient & près de l'enceinte de la nouvelle. J'y obſervai une maſſe énorme d'une ſeule pierre; ſur un des côtés une inſcription grecque était preſque effacée, & je ne pus y diſtinguer que le mot *Tiberio*. Afrique.

A côté de ce morceau l'on en voit un autre moins conſidérable; les femmes du pays y ont pratiqué une cavité à laquelle répond une petite rigole: c'eſt-là que par des irrigations ſecrètes & naturelles, elles prétendent appeller la fécondité.

Les terrains cultivés aux environs d'Achmimm, ſont en grande réputation de fertilité; ils produiſent le plus beau blé de l'Egypte, des cannes à ſucre & du coton qui ſert d'aliment à une manufacture de groſſes toiles. Les dattiers & les palmiers de la Thébaïde s'y trouvent en grand nombre, des pommiers y donnent des fruits plus gros & moins mauvais, qu'à Tathta, nommés en arbabe *Tefha*.

La ville d'*Achmimm* renferme comme toutes celles de l'Egypte, une foule de prêtreſſes adonnées au culte d'une dégoûtante volupté. Il eſt faux que les courtiſannes en Egypte y aient

Afrique.

été comme on l'a dit, léguées à la proſtitution par des hommes charitables, & que deſtinées aux plaiſirs des voyageurs, ceux-ci ne ſoient pas obligés de les payer. Les miſérables que l'on voit dans les places publiques des villes d'Egypte, font métier, ainſi que nos couveuſes d'Europe, de vendre l'apparence du plaiſir. L'on n'y voit que des malheureuſes, laides pour la plupart, mal vêtues, rebutantes par l'excès de leur effronterie; & je ne dois pas omettre que les réunions de filles publiques en Egypte, loin d'être un établiſſemeut légal n'y ſont que tolérées.

Le 9 juin je partis d'*Achmimm*, & paſſant ſur la rive occidentale du Nil, je repris par terre le chemin de *Fraſchout*. Nous fîmes le tour de la ville de *Girgé*, capitale de la Haute-Egypte, & nous arrivâmes à *Rardis*, d'où partant le 10, nous fûmes le même jour à *Farſchout*. Une autre colonie de récolets italiens y était fixée; j'avais pour eux la même recommandation que pour ceux d'*Achmimm*. Après avoir deverſé l'oprobre ſur ceux-ci, je me plais à rendre juſtice à la conduite honnête & décente de ceux de *Farſchout*. On me conſeilla d'abandonner la voie de terre que j'avais adoptée, parce qu'elle était infeſtée de brigands en grand nombre m'étant embarqué, nous paſſâmes de-

vant *Sahet*. A quelque distance au-dessus se présenta le premier crocodile que j'ai vu en Egypte. Il était immobile au milieu du fleuve ; sa tête seule paraissait au-dessus de l'eau ; un petit village, devant lequel nous nous arrêtâmes, indique, sous le nom barbare de *Hou*, l'emplacement de la petite *diospolis*. De là nous remontâmes jusqu'à *Kasr Essaïad*, village sur la rive orientale du Nil ; nous vîmes descendre une flotille de radeaux formés de vases de terre que l'on conduisait au Caire, nous remîmes à la voile & arrivâmes à *Dendera* dans la soirée du 17.

Afrique.

Afrique.

CHAPITRE XVI.

Tentyris.---Haine des Tentyrites pour les Crocodiles. --- Dendera.---- Forêt de Palmiers.--- Charbon qu'on en tire.--- Temple de Dendera. ---Fleur-de-lys.---Village ſur le ſommet du temple.---Alerte dans le bateau.

TENTYRIS ou *Tentyra* fut autrefois une ville célèbre de l'Egypte ; Iſis & Vénus y avaient un temple ; mais ce qui la rendait particulièrement remarquable, était la haine que ſes habitans avaient vouée au crocodile & la guerre continuelle qu'ils leur faiſaient. Le *Tentyrite* pourſuivait dans l'eau le crocodile, l'atteignait, ſautait ſur ſon dos, lui paſſait dans la gueule un bâton ſur lequel, comme avec un mors, il l'amenait ſur le rivage, où il le mettait à mort. Près des ruines de *Tentyris* eſt le village de *Dendera*, dont le nom rappelle quelque choſe de ſon antique origine. Une forêt de palmiers & d'arbres fruitiers, dont les anciens ont parlé, exiſte encore dans ſes environs & fournit la plus grande partie du charbon que l'on conſomme en Egypte. Un prince Arabe avec la qualité d'*émir* gouverne en ſouverain à *Dendera* & le pays qui l'environne. J'en

reçus l'accueil le plus gracieux ; il était fort mal logé, & distingué seulement par son turban de ses sujets mal vêtus : mais c'est l'homme le plus sensé que j'ai rencontré en Egypte. Afrique.

Au milieu des ruines de *Tentyris* s'élevait encore un temple entier & bien conservé : c'est l'un des édifices les plus imposans que l'antiquité ait cherché à marquer du sceau de l'immortalité, que les Egyptiens ont eu constamment en vue dans les ouvrages prodigieux qu'ils ont exécutés. Il fut consacré à *Isis*, adorée en Egypte sous la forme d'une chatte.

Le temple est bâti en carré long & de pierres blanches, tirées des rochers calcaires dont les montagnes voisines sont composées ; la façade a cent trente-deux pieds & quelques pouces de longueur. Au milieu de la corniche, un peu au-dessous du cordon est un globe soutenu par les queues de deux poissons. D'énormes colonnes qui ont vingt-un pieds de circonférence, supportent un grand vestibule. Leurs chapiteaux d'une seule pièce, représentent des espèces de têtes ou de larges faces opposées l'une à l'autre, & placées sur une draperie ; elles sont surmontées d'un bloc en carré, dont les fronteaux qui débordent les figures ont quelques ressemblances avec les panneaux. Le fond du péristyle est de cent quinze pieds trois pouces, & sa

Afrique.

largeur de ſoixante pieds onze pouces. Les deux côtés de l'édifice ont deux cent cinquante quatre pieds neuf pouces & demi de longueur ; enfin le fond a cent dix pieds onze pouces ; le ſommet du temple eſt applati, & fermé de très-grandes pierres qui poſent d'une colonne à l'autre, ou d'un mur à une colonne, ou ſur deux murailles de ſéparation. Pluſieurs de ces maſſes ont dix-huit pieds de long & ſix de large.

L'intérieur de l'édifice eſt diviſé en pluſieurs ſalles, dont les murailles ſont couvertes d'hiéroglyphes & de figures ſymboliques. Les murs extérieurs en ſont également chargés, & la vie d'un deſſinateur ſuffirait à peine pour en tracer la repréſentation. Je me ſuis contenté de faire deſſiner les principales de ces figures, dont l'enſemble formait ſans doute l'hiſtoire de l'édifice, & celle du temps auquel il a été conſacré. Ce ſont pour la plupart des repréſentations fort extraordinaires, qui ne ſe trouvent pas ſur les autres monumens de l'ancienne Egypte, j'y ai vu la fleur de lis.

L'on ne ſe ſerait guère attendu, dit Sonini, à trouver dans un monument de la plus haute antiquité & dans le fond de l'Egypte, une ſorte de ſceptre ſurmonté du ſigne que les rois de France avaient adoptés pour leurs armoiries. La fleur de lis, telle qu'elle a été l'emblême de

la monarchie françaiſe, eſt bien caractériſée ſur la figure égyptienne. Dans le nombre infini d'hiéroglyphes que j'ai obſervés en Egypte, je n'ai rencontré ce bâton à fleur de lis qu'une ſeule fois à *Dendera*, quoique ſaillant & très-apparent; aucun voyageur n'y avait fait attention; aucun auteur n'a parlé de ce ſigne égyptien, mais quelque ſingulier qu'il ſoit, comme je l'ai obſervé fort attentivement & à pluſieurs repriſes, & qu'il a été deſſiné ſous mes yeux, je puis atteſter, & la réalité de ſon exiſtence à *Dendera*, & l'exactitude de la figure 3 de la planche XXXV qui le repréſente. Toutes les figures repréſentées dans les planches du voyage de Sonini ſont, dit-il, creuſées au ciſeau, mais ſans art & ſans proportion, ſur les murailles ou ſur les colonnes du temple, & elles ont de cinq à ſix pieds de hauteur.

Le plafond d'une partie du temple eſt peint à freſque de la couleur reſplendiſſante de bleu d'azur, dont la voûte du firmament brille dans les beaux jours; les figures en relief dont ce fond eſt parſemé, ont été peintes en beau jaune, & ces peintures au bout de pluſieurs milliers d'années, ont encore un éclat dont nos couleurs les plus fraîches n'approchent pas: elles ſont encore auſſi vives que ſi elles venaient d'être appliquées.

Les décombres amoncelés derrière le tem-

Afrique. ple, & le ſable qui s'y arrête, ont mis le ſol au niveau de la couverture de l'édifice, & l'on y monte aiſément par le derrière, quoique la façade ſoit encore élevée de ſoixante-dix pieds au deſſus du terrein. Les habitans de ce canton profitant de cette diſpoſition, avaient bâti un village ſur le ſommet, mais lorſque j'étais à *Dendera*, il était abandonné & renverſé. Toutes celles des figures du temple qui ſe ſont trouvées à portée ſont dégradées, mais les *Fellahs* n'ont pas été les ſeuls qui ſe ſoient attachées à mutiler l'un des plus beaux & des plus intéreſſans ouvrages de l'antiquité, *l'Emir*, avec lequel j'avais de fréquentes converſations, me parlait avec douleur des déſordres commis par les Mameloucks, lorſqu'il avait le malheur de les voir paſſer dans ſon petit état. Il vint un jour me faire viſite dans mon bateau qui me ſervait de logement, & pour répondre à ſes procédés honnêtes & généreux, je lui préſentai un fuſil de chaſſe & une petite proviſion de poudre à feu; dès qu'il fut de retour chez lui, il m'envoya des moutons & d'autres proviſions pour mon voyage.

La veille de notre départ de *Dendera* le 20 juin, & pendant la nuit nous fûmes attaqué par des voleurs, mais une décharge de fuſils nous débarraſſa bientôt d'une viſite trop importune.

CHAPITRE XVII.

Abnoub.---Ballas.---Neguadé.---Tremblement de terre.--Iſmaïn Abou-Ali.---Son portrait.--Projet de rajeuniſſement. --- Perfidie des moines de Neguadé.---Les adieux de l'auteur à Iſmaïn. ---Kous.---Café Mokka.---Incident qui force l'auteur à renoncer au voyage de la mer rouge. --- Jardins de Kous. --- Selamé. --- Ruines de Thèbes à l'orient du Nil. --- Gournai, partie occidentale de la ville de Thèbes.

A quatre ou cinq lieues au midi de *Dendera* & ſur le bord oriental du Nil, eſt *Abnoud*, gros village qui appartenait au *ſcheick* arabe *Iſmain-Abou-Ali.* C'était le commencement de ſes domaines. Trois lieues au deſſous, & ſur la rive oppoſée, *Ballas* eſt un village commerçant, à raiſon de la grande quantité de pots de terre qu'on y fabrique. Leur forme en pointe & incommode eſt celle des amphores, dans leſquelles les Romains conſervaient leur vin. *Neguadé* à l'occident du Nil, à trois lieues de *Ballas*, eſt un village un peu plus gros que les autres; ſa population n'eſt preſque compoſée que de cophtes, parmi leſquels il y en a de

Afrique.

catholiques. Ils ont des manufactures de toiles bleues ou rayées. Un évêque cophte y réſide. Les catholiques y ont auſſi un curé & deux recolets logés ſomptueuſement. Le 24 nous fûmes à *Luxour*, village de la rive orientale, à neuf lieues de *Néguadé* & bâti ſur les ruines de *Thèbes*. L'on m'y apprit que le prince Arabe, *Iſmaïn Abou-Ali* qui faiſait la viſite de ſes poſſeſſions, ſe trouvait alors campé vis-à-vis *Luxour*, je me hâtais de traverſer le fleuve, afin de voir un homme dont la puiſſance & le crédit étaient en ſi grande réputation.

C'était un vieillard, petit, très-laid, & tout perclus; je le trouvai ſous ſa tente enveloppé d'une méchante mandille de laine toute déchirée, & fort ſale; mais ſi ſon phyſique était ſouffrant & déſagréable, ſa tête était ſaine, & ſon eſprit montrait beaucoup de vivacité; il écoutait avec attention en même temps qu'il dictait à ſes ſecrétaires; il donnait des ordres, & il rendait des déciſions avec une préſence d'eſprit & une juſteſſe admirables.

Auſſitôt qu'il eut fait la lecture de la lettre de Mourat Bey, il ſe récria ſur l'attention de ſon ami, qui lui envoyait un médecin d'un *ſavoir extraordinaire*, qui allait enfin le guérir de ſes maux, & ils étaient nombreux; mais celui dont il paraiſſait le plus affecté, était ſon état de

de faibleſſe & d'impuiſſance, pour des jouiſſances auxquelles il ne pouvait ſe décider à renoncer. Cette tâche me fut indiquée comme très-preſſante à remplir; le reſte ſerait venu après. Il était auſſi dans l'uſage de prendre & de fumer du *haſchiſch*, préparation enivrante du chanvre d'Egypte; mais l'habitude lui faiſait déſirer de changer de méthode, & il me chargea de lui fournir quelqu'autre ingrédient qui produiſit un effet ſemblable, en exceptant toutefois le vin & les liqueurs, pour leſquels il avait une répugnance invincible. Afrique.

Dès ce moment, j'étais le médecin d'*Iſmaïn*, je ne devais pas ſonger à le quitter, & je devais le ſuivre dans ſon voyage. L'on me ſervit un grand dîner, pendant lequel je ne manquai ni de ſpectateurs, ni de flatteurs, & j'avais bien occaſion de jouer l'homme important & à protection. Mais je réſolus de fuir des fonctions délicates & que je n'étais pas en état de remplir; cherchai dès-lors quelque moyen de détourner de moi le dangereux honneur d'être médecin de cour arabe.

Mais tandis que je me tourmentais l'imagination pour trouver quelqu'expédient; le ſupérieur de *Néguadé*, qui m'avait reçu chez lui avec les démonſtrations de l'amitié, & qui faiſait les fonctions de médecin auprès d'*Iſ-*

Afrique.

maïn-Abou-Ali, ayant appris l'accueil que j'avais reçu du prince, ſe tourmentait de ſon côté, afin d'ôter à l'arabe toute envie de me garder près de lui. Le prince s'était raproché de *Néguadé*, où j'avais été, d'après ſon conſentement, ſous prétexte du beſoin de quelque repos, mais dans l'eſpérance d'y trouver quelque moyen d'échapper à l'honneur qui me pourſuivait. Le ſupérieur ſe rendit auprès de lui en ſecret, & après avoir commencé par des plaintes ſur une confiance qui paraiſſait s'affoiblir, il ajouta, (ce que j'ai ſu par un Arabe, auquel j'avais rendu quelque ſervice comme médecin.) « Outre que cet étranger » eſt d'un pays où les hommes ſont impies, ap» prends que tu ſerais bien trompé, ſi en le rete» nant, tu penſais avoir un médecin; il ne le fut » jamais; c'eſt un ſoldat déguiſé, & la médecine » n'eſt qu'un maſque dont il ſe couvre, afin » d'avoir plus de facilité de viſiter & de mieux » connaître le pays que tu gouvernes avec » tant de gloire & de dignité. Les remèdes » qu'il te donnerait, diſtribués par une main » ignorante, pourraient t'empoiſonner, au lieu » de te guérir. Tu ſais que, ton médecin depuis » dix années, je t'ai ſouvent ſoulagé par mes » médicamens, &c. » Si ce diſcours eut été tenu à un Bey c'était fait de moi, ma mort

eût été certaine. Le moine infâme savait bien à quoi il m'exposait ; mais il devenait officieux, à mon égard, par sa délation même, & je me réjouissais de bon cœur du service qu'il m'avait rendu. J'allai trouver le prince dans sa tente, il me reçut avec distinction, en présence du recolet même, qu'il laissa debout, tandis qu'il me fit asseoir à ses côtés, comme une marque du mépris que lui inspirait un vil délateur ; mais il ne me parla plus de son projet de me faire rester. Je me comportai comme s'il n'en eut jamais été question, & je me bornai à lui demander des marques de protection & de bienveillance, en me facilitant les voyages que je me proposais de faire dans les principaux endroits de la Thébaïde, qui me restaient à visiter ; il fit expédier à l'instant des lettres de recommandation, & il poussa l'attention jusqu'à donner l'ordre à tous ses préposés de me defrayer à ses dépens dans tous les lieux de sa domination où je me présenterais. Prévoyance généreuse, preuve de la grandeur d'ame de l'Arabe, & de laquelle je ne fis point usage. Nous nous séparâmes très-satisfaits l'un de l'autre.

Afrique.

Je me hâtai de quitter le couvent de *Néguadé*, sejour d'une hypocrisie traitresse, non sans avoir fait sentir au supérieur que l'atrocité de sa conduite m'était connue, & je passai à

Afrique.

Kous, que les habitans du Saïd prononcent *gous*, *l'Apollinis parva* de l'ancienne Egypte, bourg ſitué à quelque diſtance de la rive orientale du Nil, à l'oppoſé, mais à une demi-lieue de *Néguadé*, & où je me propoſais d'attendre le départ de la caravane de *Coſſéir*.

Coſſéir, port ſur la mer Rouge eſt à trois grandes journées de *Kous*. Le chemin qui y conduit ſe fait à travers le déſert. C'eſt à *Kous* qu'arrivent de Coſſéir la plupart des caravanes chargées du café de l'Yémen, quelques-unes vont auſſi à *Kenné* & d'autres à *Banoup*; ſi l'on voulait s'approviſionner de café excellent, c'eſt dans un de ces trois endroits qu'il fallait le chercher; une fois parvenu au Caire, il ceſſe d'être pur, des marchands l'y attendent pour le mêler avec du café commun de l'Amérique. A Alexandrie, il éprouve un nouveau mélange, & à Marſeille un autre. Enſorte que le prétendu café Mokka que l'on prend en France, n'eſt ſouvent que celui des colonies de l'Amérique, mêlé avec un tiers, & rarement avec la moitié du véritable café de l'Yémen. Lorſque j'étais à *Kous*, le café revenait à vingt-un ſous la livre; ſi à ce prix de premier achat, l'on ajoute celui du tranſport, & des droits au Caire, à Alexandrie, à Marſeille, comment était-il poſſible de

croire que l'on eût à Paris du vrai café Mokka à raiſon de ſix francs la livre. Afrique.

J'avais reçu beaucoup de politeſſes, dans un premier voyage que j'avais fait à *Kous* ſur ſon invitation, d'un riche cophte, nommé *Mallum poctor*; je lui avais manifeſté le déſir de viſiter les côtes de la mer Rouge, & il m'avait offert de me faire conduire avec ſureté; mais je découvris qu'il n'était qu'un traitre comme ceux de ſa nation, & que je me trouvais au milieu de fripons qui s'entendaient pour me rendre leur dupe & leur victime; & les mêmes motifs qui avaient fait échouer mon voyage d'Abiſſinie, au moment de l'entreprendre, me forcèrent à renoncer à celui de la mer Rouge. abandonnant l'argent que j'avais déjà donné, je continuai ma route vers les ruines de l'ancienne Thèbe.

Kous eſt environné d'arbres fruitiers, qui forment des vergers agréables. Le riche *Poctor* m'avait mené dans un jardin qui lui appartenait. Je ne me ſuis trouvé de ma vie ſous un ombrage plus délicieux; l'air était chargé des émanations les plus ſuaves, parmi leſquelles dominait l'odeur exquiſe des fleurs des citronniers qui y étaient très-multipliés. C'était la ſaiſon, au mois de juillet, où les raiſins ſe trouvaient en plus d'abondance; c'eſt le fruit

Afrique.

le plus eſtimé par les gens aiſés. L'on me ſervit pour la première fois dans un dîner, à *Kous*, du *tahiné*. C'eſt ainſi que les Egyptiens appellent le marc de l'huile de ſéſame, auquel on ajoute du miel & du jus de citron. Ce ragoût eſt fort en vogue, & certes il ne le mérite guère; l'huile de ſéſame eſt fort eſtimée, mais elle eſt inférieure à celle d'olive. Outre leurs propriétés économiques, le ſéſame & ſes préparations ſont encore en uſage chez les Egyptiens comme remèdes & comme coſmétiques. Les femmes prétendent que rien n'eſt plus propre à leur procurer cet embonpoint que toutes recherchent, à leur nettoyer la peau & à lui donner de la fraîcheur & de l'éclat, à entretenir la beauté de leurs cheveux, enfin à augmenter la quantité de leur lait lorſqu'elles deviennent mères.

Nous partîmes de *Kous* le 17 juillet, accompagnés de quatre arabes, & ſuivîmes le Nil, à cheval, du côté de l'orient. Nous nous arrêtâmes à *Nouzarié*, & arrivâmes bientôt à *Karnak*, miſérable village dont les chaumières ſerviraient à réhauſſer l'éclat des ſuperbes ruines qui les entourent, s'il y avait dans le monde rien de comparable aux reſtes de Thèbes, ville célèbre de l'antiquité qui fut chantée par Homère. Une lieue plus loin eſt *Luxor*, autre

village bâti à l'extrémité méridionale de l'emplacement que cette ville fameuſe occupait de ce côté du fleuve. Il aurait fallu plus de temps que je n'en ai eu & plus de ſûreté qu'il n'en régnait ſur ce ſol couvert de ruines & de brigandages, pour examiner en détail des débris que l'immortalité a arrachés aux chocs des ſiècles & aux fureurs de la barbarie. Il ne ſerait pas moins difficile de peindre les ſenſations que produiſirent en moi la vue d'objets auſſi grands & auſſi majeſtueux. Ce n'était pas une ſimple admiration, mais une extaſe qui ſuſpendait l'uſage de toutes mes facultés. Je demeurai long-temps immobile de raviſſement, & je me ſentis plus d'une fois prêt à me proſterner, en ſigne de reſpect, devant des monumens dont l'élévation paraiſſait au-deſſus du génie & des forces de l'homme. Afrique.

Des obéliſques, des ſtatues coloſſales, d'autres giganteſques, des avenues formées par des ſphinx, & que l'on ſuit encore, quoique la plupart des ſtatues ſoient mutilées ou cachées ſous les ſables; des portiques d'une élévation prodigieuſe, parmi leſquels il en exiſte un de cent ſoixante-dix pieds de hauteur ſur deux cents de large; des colonnades immenſes, dont les colonnes ont plus de vingt pieds, & quelques-unes juſqu'à trente & un pieds de circonfé-

Afrique.

rence ; des couleurs étonnantes encore par leur éclat ; le granit & le marbre prodigués dans les conſtructions ; des pierres monſtrueuſes par leurs dimenſions, ſoutenues par des chapiteaux & formant la couverture de ces magnifiques bâtimens, enfin des milliers de colonnes renverſées occupent un terrain d'une vaſte étendue.

Que les édifices ſi vantés de la Grèce & de Rome viennent s'abaiſſer devant les temples & les palais de la Thèbes d'Egypte ! Ses ruines orgueilleuſes ſont encore plus impoſantes que leurs ornemens faſtueux, & ſes débris giganteſques ſont plus auguſtes que leur parfaite conſervation. La gloire des conſtructions les plus renommées s'efface devant les prodiges de l'architecture égyptienne ; & pour les peindre dignement, il faudrait le génie de ceux qui les ont conçus & exécutés.

L'Arabe qui commandait à Luxor me reçut fort bien. Nous montâmes à cheval le 18, & nous fîmes, ſous ſon eſcorte, le tour des ruines de l'ancienne réſidence des rois d'Egypte. Ce qu'elle renfermait de ſuperbe & la grandeur de ſon enceinte, ſurpaſſent l'imagination. Mais de nouveaux événemens vinrent m'arracher à des ruines dont je me propoſais d'examiner les parties les plus remarquables & de faire pren-

dre des deſſeins. L'Egypte ſupérieure allait encore devenir le théâtre d'une guerre entre les Mamelouks. Des Beys du parti vaincu d'Iſmaël, avaient trouvé le moyen de gagner la Thébaïde depuis la mer Rouge, & de s'y faire aſſez de partiſans pour cauſer de l'inquiétude à Mourad-Bey. Celui-ci envoyait une armée. J'étais entre deux bandes de combattans également indiſciplinés & intraitables; les tribus d'Arabes réveillaient d'anciennes querelles; les villages ſe battaient contre les villages; l'étranger était ſans appui, parce qu'il n'y avait plus d'autorité; je ne pouvais ſonger non plus à monter vers les cataractes. Je pris donc, bien malgré moi, le ſeul parti qui me reſtât, celui de redeſcendre le Nil, la férocité des habitans s'adouciſſant un peu, ainſi que la couleur bazanée, à meſure que l'on revient vers le nord. Afrique.

Le *Scheick* arabe de Luxor m'engagea à ne point retarder mon départ; mais je voulais aller encore, ſur la rive occidentale, à *Gournei*, afin d'y voir la partie de l'ancienne ville de Thèbes, qui était de ce côté. Ce point de la Thébaïde paſſait pour le plus difficile à aborder, à cauſe de la multitude de voleurs qui en formaient la population. Le Scheick m'accompagna juſqu'au bateau qui me porta, le

Afrique.

matin du 29, devant *Gournei*, à l'oueſt du Nil. J'étais à cent trente-cinq ou à cent quarante lieues du Caire, lorſque je ceſſai de marcher vers le ſud. La partie occidentale de la ville antique de Thèbes ne le cède pas en magnificence à celle qui en était ſéparée par le Nil, mais les monumens y ſont moins bien conſervés, & les débris y ſont entaſſés dans le plus grand déſordre. Quelques morceaux ſubſiſtent encore, comme des témoins inébranlables de l'étonnante ſolidité des édifices qui y furent élevés. L'on y voit encore des pans de murs d'un ancien temple tout chargés d'hiéroglyphes; un ſuperbe portique, des ſtatues coloſſales parmi leſquelles l'on diſtingue des fragmens de la ſtatue de Memnon qui rendait des ſons au lever du ſoleil, & qui paſſait dans l'antiquité pour une merveille. Ce ne fut qu'avec précipitation que je pus jeter des regards d'admiration ſur ces importans débris, dont je n'aperçus la plus grande partie que de loin. J'y fis pourtant une aſſez ample collection de fragmens d'antiquités que j'achetai des *Fellahs*; j'aurais bien déſiré de viſiter des grottes ſpacieuſes taillées dans le roc, à une lieue à l'oueſt de Gournei, tombeaux des anciens monarques de Thèbes; mais je ne trouvai perſonne qui conſentît à m'y conduire.

S'il n'était pas prudent de voyager à *Gournei*, il n'était pas aiſé d'en ſortir. Ses habitans étaient en guerre avec ceux du village de *Kamoulé*, village à moitié de chemin de *Neguadé*, où je devais aller : ils y avaient maſſacré un homme depuis peu. Le *Scheick* arabe lui-même craignit d'entreprendre de nous conduire à *Neguadé*; enfin un homme ſe préſenta, & ſe chargea de nous diriger. Il nous fit quitter la plaine, afin d'éviter le voiſinage de *Kamoulé*, & dans ſix heures de marche, nous arrivâmes à *Neguadé*, d'où nous paſſâmes à *Kous*.

Afrique.

CHAPITRE XVIII.

De quelques particularités relatives à la haute Egypte ſur le ſol, les plantes, les animaux, les hommes, les maladies & les moines.

Il n'y a point de pays dans le monde où la terre ſoit plus productive qu'en Egypte. Des auteurs anciens & modernes ont porté ſon rapport en froment juſqu'à trois cents pour un, d'autres ſeulement à dix pour un. Les uns ont été au-delà, les autres ſont reſtés au-deſſous de la réalité. J'ai pris & comparé, à cet égard, dit Sonini, les renſeignemens les plus précis; il en réſulte, qu'année commune, la récolte du blé rapporte vingt-cinq à trente pour un, c'eſt-à-dire, que chaque meſure ſemée donne une récolte de vingt-cinq à trente meſures. Dans les années extraordinaires que les circonſtances favoriſent, le terre enſemencée en blé donne un produit de cinquante pour un.

Cette fertilité incomparable eſt encore plus brillante au midi qu'au nord de l'Egypte. La Thébaïde qui tient à la zône torride ſemblait par l'ardeur du ſoleil dont elle eſt échauffée,

par les maſſes de rochers qui l'enferment & qui y repouſſent & concentrent la chaleur, par l'élévation de ſon terrein, plus difficile à inonder, devoir être étrangère à la verdure & à la richeſſe des moiſſons : elle eſt néanmoins d'une bien plus grande fécondité que le ſol humidè du Delta. Ses produits en tous genres ſont plus ſurprenans. Les arbres fruitiers l'ombragent en plus grand nombre & forment, en quelque ſorte, des forêts peu épaiſſes, qui y entretiennent la fraîcheur & à l'ombre deſquelles on peut également ſe repoſer en voyageant. Afrique.

Le palmier à éventail, ou *doum ſaïdi*, y eſt une propriété productive & une eſpèce particulière à la Haute-Egypte. Plus agreſte que le dattier, & n'aimant pas à être ſi rapproché des habitations, il ſe plaît davantage dans les campagnes qu'il ombrage & qu'il embellit ; ſes fruits ſont un des moyens de ſubſiſtance pour la portion miſérable de ſes habitans.

Sur les plaines ſèches & preſque ſtériles de ces mêmes parties de l'Egypte ſupérieure, croît communément l'acacia véritable, celui qui produit la gomme arabique. Son port rabougri, ſes feuilles rares & étroites, lui donnent l'aſpect de nos arbres pendant l'hiver; mais ſous cet aſpect approchant de la mort, il laiſſe échapper

Afrique.

de ſon tronc & de ſes branches, ſeulement dans la haute Egypte, cette ſubſtance utile à la formation de laquelle une grande chaleur eſt néceſſaire. En effet, quoique l'Acacia réuſſiſſe dans d'autres parties plus ſeptentrionales de l'Egypte, il n'y produit point de gomme. Dans la Thebaïde au contraire, où la température eſt brûlante, je l'ai vu entièrement couvert, dit Sonini, des larmes figées & durcies de ce feu mucilagineux. Entre des mains plus habiles, que celles des cultivateurs Egyptiens, l'Acacia peut devenir un moyen puiſſant de rendre à la culture les terrains de la haute Egypte, que la ſtérilité à envahis, & dont le ſol, propre à la végétation, eſt recouvert par des couches d'un ſable uſurpateur. Des forêts d'Acacia rappelleraient bientôt la végétation & les hommes ſur un ſol que diverſes circonſtances ſemblaient avoir voué pour toujours à une aride dépopulation.

Les paſtèques ou melons d'eau, d'un uſage ſi général & ſi fréquent en Egypte, y ſont une des cultures les plus ſuivies & les plus abondantes dans la partie ſupérieure, & ils y ſont beaucoup meilleurs que dans la partie inférieure, & même qu'au Caire. On les plante dans le ſable, ſur le bord du fleuve, & c'eſt dans cette ſituation, où une chaleur

brûlante s'unit à la fraîcheur de l'eau dont les tiges ſont arroſées, que ces fruits acquièrent la pulpe fraîche & parfumée, qui ſous un un ciel de feu, les fait rechercher comme un aliment auſſi ſain qu'agréable. Afrique

On peut dire en général, en comparant la fertilité des terrains qu'arroſe le Nil, que nulle part la végétation n'a plus de force & d'activité que ſur le ſol de la Haute-Egypte.

ANIMAUX.

Au deſſus du Caire, on ne voit plus les mêmes béliers ni les mêmes brebis, que dans la Baſſe-Egypte : la race en eſt plus forte & plus grande. Les chèvres ne ſont pas non plus les mêmes dans la longueur de l'Egypte. Au nord la chèvre à poil raz, la *chèvre mambrine* eſt la ſeule que les Egyptiens nourriſſent; les chèvres du Saïd ont le poil long, bien fourni & preſque auſſi doux que la ſoie. Ce dernier caractère & quelques autres rapports de forme les rapprochent beaucoup de la chèvre à poil ſoyeux d'Angora.

Les Cophtes obſervent auſſi bien que les Muſulmans l'abſtinence de la chair du cochon : il n'eſt rien de plus rare que cet animal dans le Saïd, où il n'y a point, comme dans les villes de l'Egypte-inferieure, de Grecs qui ſe permettent d'en élever clandeſtinement, ni d'autres

Afrique.

européens que ſept à huit miſſionnaires épars. Les moines de *Neguadé* en nourriſſaient un que les ſtupides Egyptiens prenaient pour une bête fort curieuſe.

Les crocodiles relégués dans la partie la plus méridionale de l'Egypte y ſont fort nombreux, très-agiles dans l'eau, quoique ne montant jamais contre les barques, dans leſquelles, quelque peu élevées qu'elles ſoient, on eſt en ſûreté contre leurs attaques, ils n'avancent que lentement à terre, & à moins que leur couleur de limon & la couche de boue dont ils ſe couvrent en marchant ſur les bords vaſeux du Nil, ne les déguiſe aſſez, pour qu'on ne les aperçoive pas, & pour être ſurpris, ils ſont peu dangereux hors de l'élément dans lequel ils ont plus de force & plus de liberté. C'eſt ſur les rives fangeuſes du Nil qu'ils dépoſent leurs œufs; c'eſt là auſſi qu'ils s'accouplent. La femelle qui, dans l'accouplement, eſt renverſée ſur le dos a beaucoup de peine à ſe relever; l'on dit même qu'elle ne peut changer ſa ſituation ni ſe retourner ſans le ſecours du mâle. Croira-t-on que dans la Haute-Egypte, dit Sonini, il ſe trouve des hommes qui, entraînés par l'excès d'une dépravation & d'une brutalité ſans exemple, profitent de cette poſition forcée de la femelle du crocodile, mettent en fuite le mâle, & le remplacent dans

dans de monſtrueux ébats. Le crocodile eſt très-fécond. L'on m'apporta à *Kous* dit Sonini, ſept jeunes crocodiles, ſortis des œufs depuis deux jours & pris d'une ponte de cinquante; ils avaient onze pouces de longueur, & déjà des dents fort aigues. Sa taille eſt déméſurée; j'ai vu, dit-il, à l'hoſpice de *Neguadé*, la dépouille d'un crocodile de trente pieds de long ſur quatre de large, & l'on m'a aſſuré qu'il s'en trouvait dans le Nil, qui avait juſqu'à cinquante pieds de longueur. Afrique.

L'hyène en arabe, *dabba* eſt commune dans les montagnes & les bois de la Haute-Egypte. Elle ne s'aſſocie pas comme le *jackal*; ſes courſes ſont également nocturnes: auſſi carnacière, mais plus hardie que l'ignoble jackal, parce qu'elle a plus de force, elle ne craint pas de ſe jetter quelque fois ſur les hommes. Les antres des montagnes hautes & tranchées, qui bordent le Nil à l'orient & à l'occident, offrent des repaires inacceſſibles, & propres ſeulement aux animaux voraces; mais l'hyène eſt preſque la ſeule entre les quadrupèdes de proie qui habite ces horribles ſolitudes.

Les quadrupèdes à peau tigrée n'y paroiſſent pas ſouvent, & le lion, en arabe, *ſabbé*, dont l'eſpèce diminue par-tout, eſt auſſi très-rare dans le voiſinage de l'Egypte. Ces animaux ne

Afrique.

ſont pas les ſeuls dont la race ſe ſoit éclaircie ſucceſſivement.

Les hyppopotames, ſi communs anciennement dans la partie du Nil qui baigne l'Egypte, & regardés comme le ſimbole de Tiphon, loin de venir aujourd'hui juſqu'à la hauteur du vieux Caire, ne deſcendent pas même au deſſous des cataractes du Nil, & ont fini par ne plus reparaître en Egypte; au point que le nom paraît s'en être perdu avec la race. Les habitans du Saïd ſemblent même n'en avoir pas d'idée, la dernière époque de leur apparition eſt de 1658. Cet éloignement preſque ſubit, ne peut avoir pour cauſe, ni le plus grand nombre d'hommes, ni l'induſtrie plus active des habitans, car perſonne n'ignore que ce pays fut jadis plus peuplé & incomparablement mieux habité qu'il ne l'eſt de nos jours. En y réfléchiſſant, dit Sonini, je n'ai aperçu, dans l'abandon que les hyppopotames ont fait de la partie du Nil dont l'Egypte eſt arroſée, que l'effet tout naturel de l'uſage des armes à feu, uſage généralement répandu dans ce pays depuis un certain nombre d'années. Il n'y avait point de village un peu conſidérable dont le commandant n'eut deux ou trois petites pièces de campagne, que l'on tirait ſans motif, pluſieurs fois le jour. Des armées ou plutôt des bandes de Mamelouks, étaient preſ-

que continuellement en campagne ; le fleuve se couvrait souvent de flotilles de leurs bateaux armés en guerre, ils traînaient à leur suite une petite artillerie qui leur eût été inutile, s'ils ne l'eussent fait jouer à chaque instant, pour le seul plaisir de faire du bruit. Un pareil fracas, des explosions fréquentes, auront suffi pour écarter au lion des animaux que les voyageurs s'accordent à représenter, généralement parlant, comme fort timides, & pour les réléguer en Abissinie, où l'on ne connaît pas ces machines bruyantes. L'ours a totalement disparu de l'Egypte, si toutes fois il y en a jamais eu ; l'antiquité dit qu'il était en vénération à *Paprémis* où il avait sa sépulture, mais Hérodote dit que cet animal est rare en Egypte, Pline qu'il n'y en a point, & sans des témoignages anciens & positifs, on pourait penser que les voyageurs ont pu prendre de loin des hyènes pour des ours. Sonini, d'après la nature du pays, & celle de l'animal, pense qu'il n'a jamais existé d'ours en Egypte. La connaissance de la véritable position de *Paprémis* ne dissiperait pas mes doutes, dit-il, s'il pouvait m'en rester, car en supposant qu'elle ne fut point éloignée du nonce nitriotique ou du désert de saint Macaire, ainsi que M. Paw le conjecture, la même difficulté subsiste toujours. En effet dans le nombre des animaux que j'ai

Afrique.

rencontré dans ce déſert, l'ours ne s'eſt point préſenté à mes regards. Les Bédouins habitués à fréquenter cette partie des ſolitudes de la Lybie, m'ont aſſuré qu'ils n'avaient jamais vu cet animal, & les moines Cophtes, m'ont confirmé, ſur ce point, le témoignage des Bédouins. Il faut pourtant convenir, ajoute-t-il, qu'une foule d'autorités ne laiſſe guère de doute ſur l'exiſtance des ours en Afrique.

Des campagnes qu'enrichiſſent les plus belles moiſſons ne peuvent manquer d'attirer les oiſeaux granivores; les pigeons, les tourtelles, les moineaux ſont fort abondants dans l'Egypte ſupérieure; l'alouette huppée, fixée ſur cette terre féconde, ne l'abandonne jamais malgré la chaleur qui paraît l'incommoder. Une multitude d'inſectes aîlés y ſert en même temps de pâture aux hirondelles, qui ne quittent pas non plus un climat auſſi favorable à leurs habitudes & à leur ſubſiſtance.

Les inſectes qui y ſont les plus nombreux & les plus incommodes ſont les mouches; les hommes & les animaux en ſont cruellement tourmentés. Les habitations ſont remplies d'une énorme quantité de punaiſes dont les morſures ſont cruelles. Cependant les Egyptiens, couverts de ces vilains inſectes, dorment profondément: leur peau dure & épaiſſe, les rend

insensibles. Un insecte plus dégoûtant encore, dit Sonini, nous dévora pendant tout le cours de notre voyage dans la Haute-Egypte. Les habitans, ceux même les plus aisés & qui paraissent les plus propres, ont, malgré les bains & les fréquentes ablutions religieuses, le corps couvert de poux : le Bey, le *Caschef* n'en sont pas exempts. Lorsqu'ils se sentent mordus par quelqu'un de ces insectes, ils le saisissent délicatement, & le posent sans lui faire de mal, sur le sopha même, où il ne tarde pas à monter sur une autre personne. Quand mes compagnons s'occupaient à s'en debarrasser, ils appeloient plaisamment leur recherche, *faire l'exercice à la turque.* Afrique.

Les scorpions, y deviennent fort grands, l'on m'a assuré, dit Sonini, que leur piqûre occasionnait de vives douleurs, des défaillances, des convulsions & quelquefois la mort. Un soir, à *Tahta* sur la terasse d'une maison voisine de celle que j'habitais, j'entendis des cris lamentables, qui se prolongèrent pendant plus d'une heure. J'appris que la douleur les arrachait à une femme qui venait d'être piquée par un scorpion. Il s'agissait d'une femme, & cela suffisait pour que je ne pusse obtenir d'autres détails sur les suites de cette piqûre.

Afrique.

HOMMES.

Il n'eſt guère poſſible de tracer les habitudes d'un peuple avili, & dont la barbarie s'eſt emparée, ſans que les idées ſi déshonorantes pour l'humanité de crimes & de brigandages, ne viennent ſe mêler au tableau, & en occuper la plus grande partie. Les vices des Egyptiens actuels ont deja eté plus d'une fois mis en ſcène dans cet ouvrage; il ſuffira d'ajouter que les hommes de la Thébaide, plus groſſiers encore que ceux de l'Egypte inférieure, preſentent un enſemble plus odieux. Je parlerai de quelques coutumes particulières à cette contrée.

A meſure que l'on remonte le Nil, c'eſt-à-dire, que l'on avance vers la ligne équinoxiale, la peau des hommes ſe colore; ou plutôt ſe rembrunit. Dans les cantons les plus méridionaux, les femmes égyptiennes ont le teint baſané & la peau epaiſſe. A l'exception des femmes étrangères ou riches qui ont vécu au Caire, & qui ont conſervé les habillemens de la ville, toutes n'ont d'autre vêtement qu'une ample & longue chemiſe ou tunique de toile bleue à manches d'une largeur extraordinaire, à grandes ouvertures ſur les côtés, & telle qu'en portent les femmes à Roſette. Cette méthode de s'habiller à demi, & de manière à ce que l'air circule

ſur le corps même, & en rafraîchiſſe toutes les parties, eſt très-convenable dans un pays où des habits ſerrés ou épais rendraient la chaleur inſuportable. Mais les moines européens ont trouvé de l'indécence dans un coſtume qui n'en faiſait ſoupçonner à perſonne, & ils ont forcé les femmes catholiques, à quitter leur robe large & aiſée pour ſe ſerrer dans une chemiſe étroite & chaude; comme ſi une pareille défenſe n'eût pas été plutôt une véritable indiſcrétion, dans un pays où le ſeul nom de chrétien eſt un crime, & où toute diſtinction qui pouvait le rappeler, devenait un motif de perſécution. Afrique.

Ils ont auſſi interdit l'opération, qu'en donnant aux filles égyptiennes une excroiſſance ſurabondante, la nature a rendu néceſſaire. Il ſuffiſait que le retranchement de cette partie, pour le moins inutile, eût quelque rapport à la circonciſion, pour que la ſtupidité monacale y aperçut une pratique du judaïſme ou du mahométiſme, & lança contre elle les foudres de l'égliſe.

Les femmes de la Thébaïde qui ont embraſſé la religion catholique, ſont encore diſtinguées des mahométanes par la privation d'une parure généralement adoptée dans ces cantons. Cette mode que les moines ont auſſi fait rejetter, & dont on ne doit pas leur ſavoir mauvais gré,

Afrique.

consiſte à porter aux narines percées un ou pluſieurs anneaux d'or ou d'argent qui ne laiſſent pas de charger l'aile du nez, & de faire un effet aſſez deplaiſant. Mais ils ne ſe ſont point inquiétés de détruire chez leurs proſélytes, les uſages mis en vogue par les ſectateurs de Mahomet. Un voile épais couvre auſſi le viſage des femmes catholiques, & elles ſont comme les Turques, ſéparées & recluſes dans leurs maiſons. J'ai été quelquefois conduit, en ma qualité de médecin, dit Sonini, au milieu de réunions de ces femmes, par un prêtre de leur nation ou par un moine européen : elles ne parlaient qu'au travers d'un maſque ; pour toucher le pouls, on me préſentait un pognet & une main bien enveloppés, & l'on ne laiſſait que la place pour appliquer mes doigts ſur l'artère. S'agiſſait-il de ſaigner ? l'on prétendait ne me laiſſer voir que le pli du bras, & j'étais obligé de me fâcher pour que l'avant-bras fût libre.

Il n'eſt pas ordinaire de rencontrer la jalouſie ſans amour. Les femmes de la haute Egypte, qui n'aiment ni ne ſont aimées, ſont néanmoins quelquefois atteintes d'une fureur jalouſe, lorſqu'elles s'aperçoivent que leurs maris ont quelque prédilection pour d'autres femmes, prédilection aſſez commune, & pour

laquelle le phyſique eſt tout, & le cœur jamais rien. L'on voit journellement des exemples cruels de leur vengeance. Leurs coups ſont médités dans le ſilence, & elles ſavourent froidement & à longs traits, l'affreux plaiſir d'arracher lentement la vie à un malheureux. Elles trouvent en elles-mêmes le poiſon qui convient à leurs vues. L'évacuation périodique dont la nature s'eſt ſervie pour leur conſerver l'exiſtence & la ſanté, devient pour elles un moyen de faire périr les autres; mêlée avec quelque aliment, une portion de cette évacuation, eſt un poiſon qui jète bientôt celui qui l'avale dans la langueur & dans la conſomption, & le conduit au tombeau. Les femmes obſervent, dit-on, de préparer ces horribles repas, à certaines phaſes de la lune, pendant leſquelles, ils doivent, ſelon elles, produire des effets plus aſſurés; ce venin en a de terribles. Les ſymptômes ſont à-peu-près les mêmes que dans le ſcorbut. Le corps ſe deſſèche; tous les membres ſont d'une faibleſſe exceſſive; les gencives tombent en pourriture; les dents s'ébranlent, la barbe & les cheveux diſparaiſſent. Enfin, après avoir traîné une vie languiſſante & douleureuſe pendant une année, & quelquefois davantage, la malheureuſe victime expire au milieu des ſouffrances. On ne connaît point

Afrique.

Afrique.

de remède contre tant de maux; on prétend même que rien n'eſt capable de les ſoulager.

MALADIES.

J'ai obſervé, dit Sonini, qu'il n'était pas aiſé de purger les robuſtes habitans de l'Egypte. Leur eſtomac, habitué à digérer du pain mal-cuit, des végétaux âcres & crus, & d'autres nourritures groſſières & mal ſaines, n'eſt point ému par les remèdes purgatifs. J'ai vu que huit grains de fort bon tartre émétique ne produiſit d'autre effet que quelque légères nauſées. Il m'eſt arrivé de donner quelquefois en tremblant des médecines, qui ne faiſaient pas plus d'impreſſions aux malades, que s'ils euſſent bu un verre d'eau. Les moines de la propagande qui ne ſe maintenaient dans ces contrés, que par l'exercice de la médecine, employaient avec ſuccès, pour les hommes un purgatif dont ils auraient pu uſer pour les chevaux, & qu'ils compoſaient avec l'aloès, la coloquinte, & la gomme gutte. Ils en formaient des pilules, dont ils faiſaient avaler une dragme.

Les feuilles du ſéne, plante indigène à l'extrémité méridionale de l'Egypte, s'y donnent à grande doſe, ſans inconvénient & preſque ſans effet. Peut-être le ſéné frais n'a-t-il pas la même vertu purgative, que lorſqu'il eſt deſſéché.

Afrique.

Les fièvres intermittentes ſont peu communes en Egypte. Quand elles ſe manifeſtent, ce n'eſt pour l'ordinaire, que pendant cinq ou ſix jours, au bout deſquels elles ceſſent, ſi non elles deviennent fièvres malignes. Le nom arabe de la fièvre eſt *chone*. Les mauvais alimens dont la plupart des habitans ſe nouriſſent, engendrent une grande quantité de vers dans les inteſtins; les Egyptiens du Saïd les appellent *feïſouſé*. Il eſt peu d'hommes qui dans la même contrée ne ſoient ſujets aux hémorrhoïdes; quand elles ſont gonflées & douloureuſes, on les fait ouvrir avec un raſoir. Ce ſont les barbiers qui ſe chargent de cette opération.

Les maladies vénériennes ſont très-communes en Egypte, elles ſe ſont propagées juſques dans les cantons les plus reculés. Les médecins y en diſtinguent de pluſieurs eſpèces, ſuivant la différence des ſymptômes, & ils leur donnent des noms bizarres, dont l'explication n'eſt pas facile à donner. La dénomination générique eſt *ambareck*, (la bénite.) Tantôt c'eſt le *mal des chèvres*; tantôt le *mal des chameaux*. Cette dernière eſpece eſt regardée comme la plus dangereuſe, & la plus difficile à guérir. Rien de moins compliqué que le traitement de ces maladies, il conſiſte, pour l'ordinaire, à manger beaucoup de viande, à boire force eau-

Afrique.

de-vie, & à ſe frotter d'huile & de ſoufre. D'autres mettent en uſage une méthode auſſi ſimple mais plus dégoûtante; c'eſt de boire l'eau dans laquelle les femmes ſe lavent après leurs couches. Les moines les guériſſaient fort bien; ils n'employaient pas le mercure dans le traitement, mais ſeulement des ſudorifiques; & loin de mettre les malades au régime, ils leur recommandaient au contraire de prendre beaucoup d'alimens. Au Caire & dans les autres villes de la Baſſe-Egypte, le traitement a quelque choſe de plus méthodique: l'on prend pendant quarante jours de la décoction de ſalſepareille; le régime conſiſte à ne manger pendant le même eſpace de temps que du pain ſans levain & du miel. Après cela, on doit boire beaucoup d'eau-de-vie. Les Arabes ont une méthode de guériſon qui leur eſt particulière; ils font un trou dans le ſable, & ils s'y enfoncent juſqu'au cou: ils demeurent ainſi ſans manger, expoſés à la plus grande chaleur pendant la journée entière; le ſoir ſeulement ils prennent un peu de nourriture: ils répètent ces brûlantes ſtations pendant vingt ou trente jours de ſuite.

MOINES.

Le nom de *francs* ſous lequel on déſigne en

orient tous les européens, de quelque pays qu'ils ſoient, honoré chez les Turcs, mépriſé dans les villes de l'Égypte inférieure, était en horreur parmi les habitans du Saïd. Cet averſion eſt l'ouvrage des Cophtes, en plus grand nombre dans cette contrée que dans les parties plus ſeptentrionales. Ils ſouffraient impatiemment que quelques miſſionnaires vinſſent exprès d'Italie pour prêcher contr'eux, les traiter ouvertement d'hérétiques & de *chiens*, & les damner ſans miſéricorde. Afrique.

Une pareille intolérance, ces pieuſes injures, étaient extrêmement préjudiciables au commerce & à l'acroiſſement des connaiſſances: en effet, des moyens de cette nature interceptaient des communications déjà ſi embarraſſées, & fermaient le paſſage aux Européens qui n'étaient pas miſſionnaires; car comme le peuple n'était pas doué d'aſſez de diſcernement pour les diſtinguer de tout autre européen, il s'imaginait que nous n'allions en Egypte que pour outrager les Cophtes, & les repréſenter ſous les couleurs les plus défavorables. Nombreux, puiſqu'ils conſtituent la véritable race Egyptienne, & puiſſans à raiſon de la confiance des grands, dont ils régiſſaient les affaires, ces aborigènes, ſi différens de leurs ancêtres, ſe ſervaient à leur tour de leur crédit pour

Afrique.

faire considérer tous les *Francs* comme des hommes dangereux & mépriſables : de là naiſſaient en plus grande partie les obſtacles, que le voyageur en Egypte avait ſans ceſſe à vaincre : en ſorte que ces établiſſemens de miſſionnaires devenaient nuiſibles aux progrès des ſciences, en fermant les voies aux hommes courageux qui ſe dévouaient à travers les dangers, à l'accroiſſement des connaiſſances humaines, & auxquels du reſte les moines n'étaient d'aucun ſecours.

Aviliſſant le nom de *Francs* par une vie orgueilleuſement mendiante, & onéreuſe au petit nombre d'Egyptiens catholiques, il ne ſe ſoutenaient dans ces contrées que par l'exercice de la médecine. Leur plus grand ſoin était d'éloigner d'eux leurs concitoyens dont ils redoutaient les regards, & ils ne négligeaient rien pour s'en défaire. Il n'eſt point de voyageur européen, qui n'ait eu à ſe plaindre de ces hypocrites, que l'éloignement & leur habitude du pays rendaient plus à craindre.

CHAPITRE XIX.

Kenné.---Koſt. --- Sahet.---Belliané. --- Girgé. --- Moines Italiens. --- Menshié. --- Souhaje. --- Tahta.---Kau-el-Kebir. --- Famich. --- Combat entre les Arabes.---Aboutigé.---Courtiſanes.--- Manfelout.--Aga Turc.---Prêtres Muſulmans. Miniet.---Bebé.--Rihadaïr.--Ettin.---Coup-d'œil ſur l'expédition de l'Egypte par les Français. --- Boulac. --- Roſette. --- Départ d'Alexandrie.

Je partis le ſoir même de *Kous* pour *Kenné*, où j'arrivai dans la nuit du 23 juillet. *Kenné*, bourg aſſez peu conſidérable, eſt de même que *Kous* à l'orient, mais plus loin du Nil, & l'un des rendez-vous des caravanes qui vont à *Coſſeir*: ſon nom n'a pas changé. Les anciens l'appelaient *Cenac & Cœnopolis*; un canal par lequel les eaux du Nil communiquaient avec celles du golfe arabique, en avait fait une ville très-commerçante. Il ne reſte aucun veſtige de ce canal; il ne reſte plus de ſon ancienne induſtrie, qu'une miſérable fabrique de poterie.

Entre *Kous* & *Kenné*, l'on rencontre *Koſt*, village bâti dans les terres, près l'emplacement

Afrique. de l'ancienne ville de *Cophtos*, que le commerce de la mer rouge rendait auſſi très-floriſſante. Pluſieurs auteurs y font aboutir le canal de la mer rouge, comblé de nos jours, tandis que d'autres le placent près de Kenné: ce dernier endroit eſt à l'oppoſite de *Dendera*.

Continuant à deſcendre le Nil, dont les eaux s'épaiſiſſaient & ſe gonflaient tous les jours; nous nous arrêtâmes, le 25, à *Heiſ'ie*, village du bord occidental du fleuve; de-là nous allâmes à Kellé, autre village du même côté, & nous gagnâmes à une demi-lieue de là *Sahet*, port de *Baſſoura* & de *Farſchout*. Ayant appris les troubles qui deſolaient ce canton, & que nous ne pouvions reſter davant *Saher* ſans être expoſés a y être maſſacrés; je renvoyai dire au *Scheick el-Belled* que j'étais un *Caſchef*, & que je lui ordonnais de veiller à ma ſûreté de laquelle il répondait. Il vint paſſer la nuit entière près de mon bateau; mais je partis à la pointe du jour, de peur que l'on ne découvrit que le prétendu *Caſchef* n'avait pas de barbe. Le 27, nous fûmes paſſer la nuit à *Belliané*, village conſidérable à l'occident du Nil, & nous nous rendîmes le 28 à *Girgé*. Il y avait encore un hoſpice de moines de la propagande, pour leſquels j'avais auſſi une lettre du Caire; j'y fus, & j'en ſortis bien réſolu de

de ne jamais rentrer dans aucun de ces séjours de la sottise & de l'impertinence. Afrique.

Après le Caire, la ville de Girgé, qui en est éloignée de cent lieues, bâtie le long du Nil, est la plus grande de l'Egypte, elle est la capitale du Saïd. Un bey y résidait; les Cophtes y avaient un évêque; sa construction est moderne & irrégulière, & l'étranger n'y trouve rien qui mérite de l'arrêter.

Nous en partîmes le 29 au matin; le vent du nord qui soufflait depuis deux jours avec une impétuosité constante, soulevait des vagues étonnantes, & que je ne me serais pas attendu à rencontrer sur un fleuve; nous eûmes beaucoup de peine à arriver à *Menshié*, bourg dont les marchés sont toujours bien garnis, parce que les bateaux qui remontent de l'Egypte, ont coutume d'y faire leurs provisions: c'est l'ancienne *Ptolemais Hermii*. Le 30 j'arrivai à *Souhaje*, & le 31 à Tahta: y ayant trouvé une barque chargée en blé pour l'approvisionnement du Caire, j'en partis le 6 août.

A deux lieues environ de *Tahta*, à l'orient du Nil, le village de *Kan-el-Ebir* (*Kan* le grand pour le distinguer d'un autre plus petit à l'opposite), offre à la vue & aux regrets des voyageurs, les restes d'une colonnade antique, bien conservée: c'est l'ancienne ville d'*Anta-*

Afrique.

copolis (ville d'Antée), & ſelon d'autres *Dioſpolis minor* (la petite Dioſpolis). On voit de grands débris d'une jetée, qui font préſumer avec beaucoup de vraiſemblance, qu'anciennement il y avait, en cet endroit, un pont ſur le Nil.

A la hauteur de *Tomich*, nous fûmes les témoins d'un combat qui eut lieu entre deux partis d'Arabes, à quelque diſtance du Nil : quoique le feu de la mouſqueterie durât aſſez long-temps, il ne fut pas meurtrier. Nous vîmes un village en feu, qu'on appelait *Koumel-Arabi*, nous nous arrêtâmes à *Aboutigé*.

Dans un café où je paſſai une partie de la journée, nous eûmes, ſelon l'uſage, des poètes & des danſeuſes, dévouées en même temps au culte de Vénus ; elles forment une corporation ſous la ſurveillance d'un officier de la police, auquel chacune d'elles eſt obligée de payer dix medins tous les vendredis. Cet homme dont le nom arabe répond à celui de *commandant des proſtituées*, exerce ſur ces femmes une autorité abſolue ; il les protège ou les punit, ſelon les circonſtances. Quoique celles que je vis à *Aboutigé* ne fuſſent pas laides, elles inſpiraient le dégoût par les maux dont elles étaient rongées, & dont quelques-unes portaient des traces juſques ſur le viſage.

D'Aboutigé je fus à *Siout*, entre ces deux endroits l'on rencontre un canal que le Nil rempliſſait déjà de ſes eaux, & de *Siout*, je me rendis le 11 août à *Manfelout*. Un aga turc nommé *Omar-aga*, repréſentant la vaine autorité du pacha du Caire y réſidait; une maladie de langueur l'accablait, il voulut m'avoir pour médecin; il n'en manquait pourtant pas, & ce n'était pas aſſez pour lui de conſulter tous les charlatans de l'Egypte; il avait encore toute la journée à ſes côtés des prêtres qui liſaient des chapitres de l'alcoran, ou qui récitaient des prières; il me prenait ſouvent envie de rire, en voyant l'étonnement qu'ils manifeſtaient en me regardant; leurs regards me ſuivaient, & reſtaient invariablement fixés ſur moi: toutes mes démarches, tous mes mouvemens, leur paraiſſaient extrêmement étranges, & ils ne pouvaient concevoir que je duſſe agir de la même manière que les vrais croyans. « Voyez » ſe diſaient-ils entr'eux, comme il marche, » comme il remue les mains, comme il mange, » &c. &c. Oh, qu'il eſt plaiſant! »

Afrique.

Un bateau chargé de blé & de buffles partait pour le Caire; je m'embarquai dans ce bâtiment le 27 août. Il prit terre à *Miniet*. Au-deſſous de *Miniet*, en continuant le 31 à deſcendre le Nil, le fleuve commençait à répan-

dre ſes eaux protectrices de la fertilité. Les ca-
Afrique naux ſe rempliſſaient ſucceſſivement ; la partie de l'Egypte où je me trouvais, eſt alors le plus beau pays de la nature, celui où l'œil embraſſe les ſites les plus pittoreſques, & les contraſtes les plus piquans. Nous paſſâmes devant *Feshné*, bourg de la rive occidentale. Le premier ſeptembre, un calme nous retint devant *Bebé*; nous laiſſâmes *Benifouet* ſans nous y arrêter : ici les eaux du Nil s'étendaient au loin, & formaient une grande nappe d'eau, au-deſſus de laquelle des habitations & des pièces de terrain en culture paraiſſaient ſurnager. Nous paſſâmes devant *Bouſch* & *Meimoum*. *Niha* fut notre dernière ſtation avant que d'arriver au Caire. L'inondation allait à l'occident juſqu'au pied de la très-grande pyramide que l'on aperçoit à quelques lieues de *Riha*; le 4 nous nous arrêtâmes le ſoir à une demi-lieue du vieux Caire, devant un monaſtère cophte, nommé *Deïr-ettin* (monaſtère des figues). C'eſt-là que les bateaux qui deſcendent du Saïd, ſe débarraſſent des paſſagers & du bétail, pour ne paraître dans les ports du Caire qu'avec leur ſeul chargement.

Sonini termine ſon voyage en énonçant ſon opinion ſur l'expédition des Français en Egypte, & ſur le projet d'en faire une colonie

française, motivée sur sa proximité de la métropole, la fécondité de son territoire, la facilité de sa culture, sa position unique qui la rend l'entrepôt du commerce des nations les plus riches, son voisinage des contrées les plus fécondes en productions précieuses, enfin des moyens prompts de communication, son opinion est affirmative. Je regarde, dit-il, ce projet comme une pensée sublime, comme une conception heureuse, & son exécution comme un de ces actes rares qui illustrent les nations, & qui portent en soi le caractère imposant de l'immortalité. Afrique.

Une chaleur excessive, particulièrement dans la partie la plus méridionale de l'Egypte, les ouragans du sud, roulant des nuages de poussière & de flamme, paraîtront peut-être des inconvéniens assez graves pour détourner d'eux l'envie d'habiter la nouvelle colonie; mais des nuits fraîches soulagent de la brûlante température des jours, & les coups de vent du midi qui ne sont pas à la vérité sans dangers, ne s'élèvent que rarement. Il n'est point d'anciennes colonies qui ne présentent de plus grands désagrémens; mais il n'en est point qui réuniſſe des avantages plus nombreux; le climat n'y est point mal sain; avec quelques précautions l'on a l'espoir d'y passer une longue vie, qui

Afrique.

pourrait être exempte de maladies, ſi les maux d'yeux n'y paraiſſaient pour ainſi dire inévitables.

Dans la Baſſe-Egypte, la température a moins d'âpreté; des pluies, des eaux répandues en plus grande abondance, y entretiennent plus de fraîcheur ſur des plaines immenſes & humides, que des montagnes arides ne reſſèrent ni ne déſſèchent par une réverbération brûlante. Les mœurs comme le climat y ſont auſſi moins rudes, & le voyageur y était expoſé à beaucoup moins de périls.

Laiſſant le Caire ſur la droite, je me rendis à *Boulac*, d'où partant le 9 ſeptembre à huit heures du ſoir, nous arrivâmes à Roſette le 7 à ſix heures du matin.

Après m'y être repoſé quelques temps je me rendis à Alexandrie, où je repris mes vêtemens ordinaires, auxquels je fus long-temps à m'accoutumer de nouveau. Un bâtiment ſe diſpoſait à aller à Smyrne, j'en profitai pour me rendre dans la Grèce & dans la Turquie. Ce bâtiment fit voile du port neuf d'Alexandrie, le 17 octobre 1778, & j'eus bientôt perdu de vue les plages unies & découvertes d'une contrée où les prodiges de l'art ſemblaient le diſputer au merveilles de la nature.

Fin du trente-unième volume.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVANT-PROPOS & *Appendice du Voyage de M. Mungo Park.*

CHAPITRE PREMIER. *Motifs du voyage de M. Mungo Park dans l'intérieur de l'Afrique. --- Départ d'Angleterre. --- Arrivée sur les côtes d'Afrique, par l'embouchure de la Gambie. --- Séjour à Pisania. --- Soin que le docteur Laidley, prend de M. Park. --- Maladie & convalescence de ce voyageur. --- Productions du royaume d'Yani.* Page 1

CHAP. II. *Description des Féloups. --- Des Yolofs. --- Des Foulahs. --- Des Mandingues. --- Commerce de ces peuples avec les Européens. --- Leur manière de vendre & d'acheter.* 9

CHAP. III. *Départ de Pisania. --- Histoire racontée par un nègre Mandingue. — Arrivée à Madina, capitale du royaume de Woulli. — Entrevues avec le roi. — Saphis ou Amulettes. — Arrivée à Kolar. — Office du Mombo-Jombo. — Arrivée à Koujar. — Combat de la lutte. — Danse. — Traversée du désert. —*

Arrivée à Tallika dans le royaume de Bondou.
Page 19

CHAP. IV. *Obſervations ſur les habitans de Tallika. — M. Park part pour Fatteconda. — Incident de route. — Manière dont les Nègres font marcher les ânes rétifs. — Vue de la rivière Falemé. — Péche dans cette rivière. — Arrivée à Fatteconda. — Entrevue avec Almami, roi de Bondou. — Deſcription de la demeure du roi. — Seconde entrevue avec le roi. — Viſite que M. Park fait aux femmes d'Almami. — Voyage pendant la nuit. — Arrivée à Joag. — Remarques ſur le pays de Bondou & ſur la nation des Foulahs.* 29

CHAP. V. *Obſervations ſur le royaume de Kajaaga. — Des Serawoullis. — Leur langage, leurs mœurs. — Deſcription de Joag. — M. Park eſt maltraité & volé par ordre de Baſcheri, roi du Kajaaga. — Beau trait d'une eſclave. — Demba-Ségo, neveu du roi de Kaſſon, fait une viſite à M. Park, & lui offre de le conduire dans les états de ſon oncle. — Cette offre eſt acceptée. — Départ de M. Park avec ſon protecteur. — Ils traverſent le Sénégal.* 40

CHAP. VI. *Arrivée à Tiéfie. — Conduite de Demba-Ségo. — Entrevue avec Tiggity-Ségo, frère du roi. — Détenſion à Tiéfie. — Deſcription de cette ville & ſes habitans. — Rapacité*

de Tiggity-Ségo. — M. Park part pour Kouniakary, capitale du royaume. —Son arrivée à Jumbo, lieu de naiſſance du Forgeron. — Son arrivée à Kouniakary. — Audience favorable qu'il obtient du roi. — Séjour à Kouniakary. — Départ pour Kemmou, capitale du Kaarta.—Réception que le roi de Kaarta fait à M. Park. — Conſeil qu'il lui donne. —Départ de M. Park pour le royaume Maure du Ludamar.—Honneurs que le roi de Kaarta lui fait rendre. Page 45

CHAP. VII. *Route de Kemmou à Funingkedi. —Obſervations ſur le Rhamus Lotus.—Jeune homme maſſacré par les Maures.—Paſſage à Simbing. — Détails ſur l'aſſaſſinat du major Houghton. — Arrivée à Jarra.— Cauſes de la guerre entre les royaumes de Bambara & du Kaarta. — De celle du Kaarta & du Kaſſon.* 59

CHAP. VIII. *Deſcription de Jarra. ---- Des Maures qui l'habitent. — M. Park obtient la liberté de traverſer le royaume de Ludamar. — Il ſe rend à Dééna. — Il eſt maltraité par les Maures. --- Arrivée à Sampaka. ---- Il eſt arrêté à Samie, par ordre d'Ali, conduit à Bénowm, où on le retient priſonnier. — Il reçoit la viſite de quelques dames Maures. — Ses ſouffrances dans le camp des*

Maures.—Obſervations ſur les villes de Houſſa & de Tombuctou.—Il ſuit Ali qui tranſporte ſon camp au nord. — Il eſt préſenté à la reine Fatima. — Ali part pour Jarra. — M. Park le ſuit.—Ali retient le nègre Demba.—Il retourne à ſon camp, & laiſſe M. Park à Jarra. — Irruption de Daiſy, roi de Kaarta. — M. Park s'éloigne de Jarra avec les habitans. — Il eſt arrêté à Quéria & s'échappe. — Arrêté de nouveau par les Maures il parvient encore à ſe ſauver. 66

CHAP. IX. *Caractère & mœurs des Maures. — Occupations des hommes. — Religion.— Education. — Beauté des femmes. — Vêtemens. —Occupations des femmes. — Eſclaves nègreſſes. — Maladies. — Juriſprudence. — Impôts.--Forces du Ludamar. — Chevaux des Maures. — Funérailles. — Mariage.— Préſent que fait la nouvelle épouſe.—La Banna ſalée. — Géographie du Ludamar. — Animaux du Ludamar. — Quelques traits caractériſtiques. — Vie errante des maures.* 88

CHAP. X. *Joie qu'éprouve M. Park en échappant aux Maures.—Sa ſituation dans le déſert.--Une vieille femme lui donne à manger. --- Il eſt bien accueilli par des Foulahs. — Il arrive à Wawra, ville nègre tributaire du Roi de Bambara. --- Il ſe rend à Vaſſibou .--- Il eſt joint par des*

Kaartans fugitifs, qui l'accompagnent juſque dans le Bambara. --- Il voit le Niger. --- Quelques détails ſur Ségo, capitale du Bambara. --- Le Roi Manſong refuſe de voir M. Park & lui envoie un préſent. — Généreuſe hoſpitalité d'une négreſſe. — Le Shéa ou arbre à beurre. — Conduite des Maures de Sanſading. — M. Park continue ſa marche & éprouve pluſieurs incidents. — Il arrive à Modibou, part pour Kea & laiſſe ſon cheval en chemin. — Il s'embarque à Kéa, arrive à Mourzan, traverſe le Niger & va à Silla. — Il ſe détermine à s'arrêter. — Détails ſur le cours intérieur du fleuve & ſur les états voiſins du côté de l'eſt. 101

CHAP XI. *M. Park revient vers l'oueſt. --- Il arrive à Modibou & y retrouve ſon cheval. --- Il éprouve de grandes difficultés dans ſa marche. --- Apprenant que le roi de Bambara a envoyé des gens pour l'arrêter, il évite Ségo --- Exemple de cruauté dans les guerres des Africains. --- Réception inhoſpitalière à Tuffara. --- Funérailles d'un enfant eſclave à Souha. --- Arrivée à Koulikorro. --- Accueil que lui valent les Saphis qu'il écrit. --- Arrivée à Baunnakou & à Kouma. --- Il eſt pillé par des Bandits. --- Il arrive à Sibidoulou. --- Réception que lui fait le Manſa qui s'engage à lui faire retrouver ſes effets. --- Il ſe rend à Wonda. ---*

Il recouvre ſes habits & ſon cheval, & offre ce dernier au Manſa.--- Il parvient à Kamalia.--- Quelques détails ſur cette ville.--- Accueil amical qu'il reçoit de Karfa-Taura, Slatée, qui lui propoſe de l'attendre pour aller à la Gambie.--- Maladie de M. Park.--- Il ſe décide à reſter & à attendre Karfa. Page 128

CHAP. XII. *Du climat.---Du ſol.---Productions végétales.---Population.---Caractère des Mandingues.---Leurs mœurs & leurs uſages.--- Leurs opinions religieuſes.--- Leurs maladies.--- Leurs remèdes.--- Leurs cérémonies funéraires.--- Amuſemens, occupations, alimens, arts, &c.--- La ſervitude, manière dont ſe font les eſclaves.--- Différence entre eux.--- Droits & autorité des maîtres ſur ces eſclaves.* 147

CHAP. XIII. *De la poudre d'or.--- Manière de l'amaſſer.---Procédé employé pour la laver.---Sa valeur en Afrique.---De l'ivoire.---Surpriſe que cauſe aux Nègres le prix que les Européens y attachent.--- Dents éparſes qu'on trouve dans les bois.--- Chaſſe à l'éléphant.--- Réflexions ſur le peu de progrès de la culture.* 162

CHAP. XIV. *Manuſcrits arabes dont les Nègres mahométans ſe ſervent.---Education des enfans*

Nègres.--Retour de Karfa.--Rhamadan.---Inquiétudes de M. Park ſur ſon départ. --- Départ de la caravane. --- Son aſpect au moment du départ. --- Elle traverſe le déſert de Jallonka. --- Fin d'une eſclave. --- Quelques détails ſur les Jallonkas. --- Pont ſingulier. --- Arrivée à Malacotta. --- Anecdote du roi des Jallofs. --- Incidens ſur la route. --- Procès pour un mariage. --- La caravane arrive ſur la Gambie. --- Elle s'arrête à Jindey. --- M. Park & Karfa vont à Piſania. --- Diverſes particularités qui précèdent le départ de M. Park. --- Il arrête ſon paſſage ſur un vaiſſeau américain. --- Il arrive en Angleterre. 169

INTRODUCTION *au voyage de M. Browne dans le Darfour.* 197

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER. *Alexandrie. — Ses deux ports. — Végétation. — Antiquités. — Population. — Gouvernement. — Commerce. — Manufactures. — Anecdotes. — Voyage à Siwa. — Tentatives pour pénétrer juſqu'au Temple de Jupiter-Ammon. — Route. — Animaux du déſert. — Siwa. — Relations. — Mœurs & productions. — L'auteur veut & ne peut pénétrer dans le déſert.* 199

CHAP. II. *Route d'Alexandria à Roſette --- Abou-*

kir.--Roſette.--Terané.--Faué.--Deirout & Demenhour.—Gouvernement de Terané.—Carlo-Roſetti. — Commerce du Natron. — Voyage aux Lacs.—Les Lacs.—Du Natron.—Couvents & manuſcrits cophtes.—Départ pour le Caire. Page 219

CHAP. III. *Le Caire.—Gouvernement de l'Egypte en 1792.--Pacha & Beys.--Mamelouks.--Leurs talens militaires.--Puiſſance & revenus des Beys.--Kalige.--Nil.--Moſquées.--Bains & Ockals. Maiſons.—Mœurs & uſages. — Différentes claſſes du peuple. — Cophtes.—Commerce.—Manufactures.—Monnaie.—Forteresſe. — Citernes.— Mis Auiké.—Ancienne Moſquée.—Ancienne Babylone. — Foſtat. — Boulak. — Gizé.—Tombeau de Schafey.—Bateaux pour ſe promener.—Gens qui charment les ſerpens. Magie.—Danſeuſes.—Cafés.—Tableau hiſtorique de ce qui s'eſt paſſé en Egypte avant la conquête des Français.--Beys actuels.* 228

CHAP. IV. *Voyage ſur le Nil.—Aſſiout.— Cours du Nil.—Iſles & villages.—Cavernes.---Kaw.--Achemin.—Cavernes peintes.—Girgé.—Dendera.--Ancien temple.--Kous.--Haute Egypte. —El-Wah el Ghourbi. --- L'Oaſis parva. — Thèbes.—Antiquités. — Ina. — Beys fugitifs. — Ruines.—Aſſouan ou Syené. — Retour à Ghenné.* 262

CHAP. V. *Voyoge à Coſſeïr.—Dangers.—Route.—Coſſeïr.—Commerce.—Retour.—Rochers de granit.—Carrière de marbre.—Canal.—Poterie de Ghenné.* 275

CHAP. VI. *Arrivée du Pacha au Caire en* 1796.—*Mort d'Haſſan Bey.—Décadance de la Factorerie françaiſe au Caire.—L'Adminiſtration de la Douane eſt retirée aux Chrétiens Maronites.—Emeute des Galiougis.—Mourad Bey fait boucher le canal de Ménouf.—Expédition d'Achmet Aga.* 278

CHAP. VII. *Tamieh.—Canaux.—Feïoum—Roſes.—Lac.—Moeris.—Petite Oaſis.—Pyramides d'Hawara, de Daſchour, de Sakara, de Gizé—Memphis.—Capitales de l'Egypte.—Suès.—Commerce.—Tur.—Montagne de granit rouge.—Mont Sinaï.—Golphe oriental de la mer rouge.—Retour au Caire.* 283

CHAP. VIII *Difficultés pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique.—Caravane du Soudan.—Départ d'Aſſiout.—El-Wah.—Charjé, Boulak, Beiris.—Mougues—Déſerts de Scheb, de Selimé.—Leghée.—Source de natron.—Entrée dans le royaume de Four.—Détention de l'auteur.—Perfidie d'un agent.—Lettre du Sultan.—El-Faſcher.—Cobbé.—Mœurs.—Melek Ibrahim.—Audience du Sultan Abd-el-Rachman-el-Raſchid.—Caractère de ce prince.—Sa*

cour. — *Le Mélek-Mouſa.* — *L'auteur exerce la médecine.* — *Fête.* — *Punition des ennemis de l'auteur.* — *Art du Sultan.* — *Conduite atroce de l'agent que l'auteur avait amené du Caire.* — *Départ du Darfour.* 287

CHAP. IX. *Topographie du Darfour.* — *Ses divers habitans.* 310

CHAP. X. *Manière de voyager en Afrique.* — *Saiſons dans le Darfour.* — *Animaux.* — *Quadrupèdes.* — *Oiſeaux.* — *Reptiles & inſectes.* — *Métaux & Minéraux.* — *Plantes.* — *Gouvernement.* — *Hiſtoire.* — *Agriculture.* — *Population.* — *Architecture.* — *Mœurs & coutumes.* — *Revenus.* — *Commerce.* 316

CHAP. XI. *Quelques particularités ſur le Darfour.* — *Maladies du pays.* 341

CHAP. XII. *Départ du Caire.* — *Acre.* — *Jezzar.* — *Tripoli de Syrie.* — *Alep.* — *Population.* — *Habillement des habitans.* — *Antakie.* — *Damas.* — *Abdallah, Pacha de Damas.* — *Aintab.* — *Kaiſaria.* — *Angora.* — *Chèvres d'Angora.* — *Arrivée de M. Browne à Conſtantinople & à Londres.* Page 351

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER. *Introduction.* — *Départ*

Départ de Toulon. --- Pluſieurs relâches. --- Arrivée en Egypte. 365

CHAP. II. *Tour des Arabes. — Les portes d'Alexandrie. — Coup-d'œil ſur la ville. — Langage. — Obéliſques. — Colonne de Pompée.* 372

CHAP. III. *Canal d'Alexandrie. — Ses bords. — Oiſeaux. — Moineaux. — Catacombes. — Caméléons. — Jackals. — Gerboiſe ou Jerbo. — Projet d'un voyage en Afrique.* 383

CHAP. IV. *Voyage d'Alexandrie à Roſette. — Maadié. — Roſette & ſes environs. — Coup-d'œil ſur le Delta. — Riz. — Treffle. --- Bœufs. — Vaches.* 391

CHAP. V. *Habitans de Roſette. — Pipes. — Cafés. — Vices honteux des Egyptiens. — Femmes des riches. --- Particularités ſur ces femmes. --- Femmes du peuple. --- Noir des yeux. --- Alquifoux. --- Rouge des mains & des pieds. --- Henné. - Dépilatoires. - Embonpoint des femmes.* 397

CHAP. VI. *Chiens. — Chats. — Animaux domeſtiques. -- Mangoutes ou Ichneumous. -- Crocodiles. Tortue du Nil, ennemie des Crocodiles.* 405

CHAP. VII. *Château de Roſette. --- Dattiers. --- Houhous. -- Huppes. -- Tourterelles. -- Chevêches. --- Demoiſelles. --- Guêpes. --- Lotos. --- Raquette. --- Douwa. -- Sycomore. -- Schiſme. -- Molochie. --*

---*Bannie*---*Oignons*.---*Fénu grec*.--*Natron*.--*Vignes*. 410

CHAP. VIII. *Eau du Nil*.—*Peſte*.—*Ophtalmie*—*Circonciſion des femmes*.—*Saadis ou mangeurs de ſerpens*. 417

CHAP. IX. *Départ de Roſette*.—*Préparatifs pour le voyage au déſert de Nitrie*.—*Camp de Bédouins*.—*Opinions particulières à ceux-ci*.—*Voyage à travers le Bahiré*.--*Bédouins*.-*Fèves*.--*Damanhour*.—*Route juſqu'au déſert*.—*Plaines magnifiques*. — *Lièvres*. — *Oiſeaux*. — *Bœufs ſauvages*. — *Gazelles*. — *Tigres*. — *Autruches*. 425

CHAP. X. *Lacs de Natron*.—*Sel gemme*.—*Mer ſans eau*. — *Couvent de Cophtes*. — *Troupe d'Arabes voleurs*.—*Entrée dans le monaſtère*. — *Départ d'Huſſein*. — *Moines Cophtes*. — *Mauvais procédés des Moines*. — *Départ de Zaïdi-el-Baramous*. — *Ouardan*. — *Retour à Roſette*. 435

CHAP. XI. *Obſervations politiques ſur les Bédouins*. 447

CHAP. XII. *Ville du Caire*. — *Mourat bey*. — *Chevaux arabes & égyptiens*.—*Anes*.—*Mulets*.—*Caravanes de Nubie*.—*Eſclaves noirs*. 451

CHAP. XIII. *Projet de voyage en Abyſſinie*.—*Diſpoſition d'un voyage dans la haute Egypte*.—*Interprète Aſſyrien*. — *Boulac*. — *Bains*. —

Embabé.—Le vieux Caire.—Greniers de Joſeph.— Aqueduc. —Nilomètre.— Gizah. — Départ du vieux Caire.—Scheikit Mann.— Monaſtères. — Tourbillons & trombes. — Arroſemens des terres. —Carthame. — Coup de vent du midi. — Béniſonet. — Bardacks. — Scheick Abadé. — Ancienne Antinoë. — Catacombes.—Mellaroni. — Manfelout.—Couvent de Lypoulie. — Siout. — Grottes des montagnes. — Oiſeaux de Siout. 462

CHAP. XIV. *Pratique de la médecine en Egypte.—Ophtalmie dont l'auteur eſt attaqué. — Diſpoſition d'un voyage à Sennaar. — Incident qui le fait manquer.—Route de la caravane de Nubie. — Singes.—Perruches.— Nubiens.—Cophtes. —Paſtèques.—Chanvre. — Sa propriété enivrante.* 478

CHAP. XV. *Tomich. — Aboutigé. — Tahta. — Malade. — Cophtes catholiques. — Perſécutions qu'ils éprouvent. — Doum-Saïdi, eſpèce de Palmier de la Thébaide.— Diverſes eſpèces de lèpres.—Achmimm.—Recolets italiens.—De la Propagande. — Leur malhonnéteté.—Curé catholique.—Panopolis. —Figure Antique.—Campagnes d'Achmimm. —Courtiſanes.—Girgé.— Bardir Farſchout.— Moines de Farſchout.—Sahet. — Crocodile.—*

Hou Dioſpolis parva.--Kaſreſſaïad.--Tentyris. — *Dindera.* 484

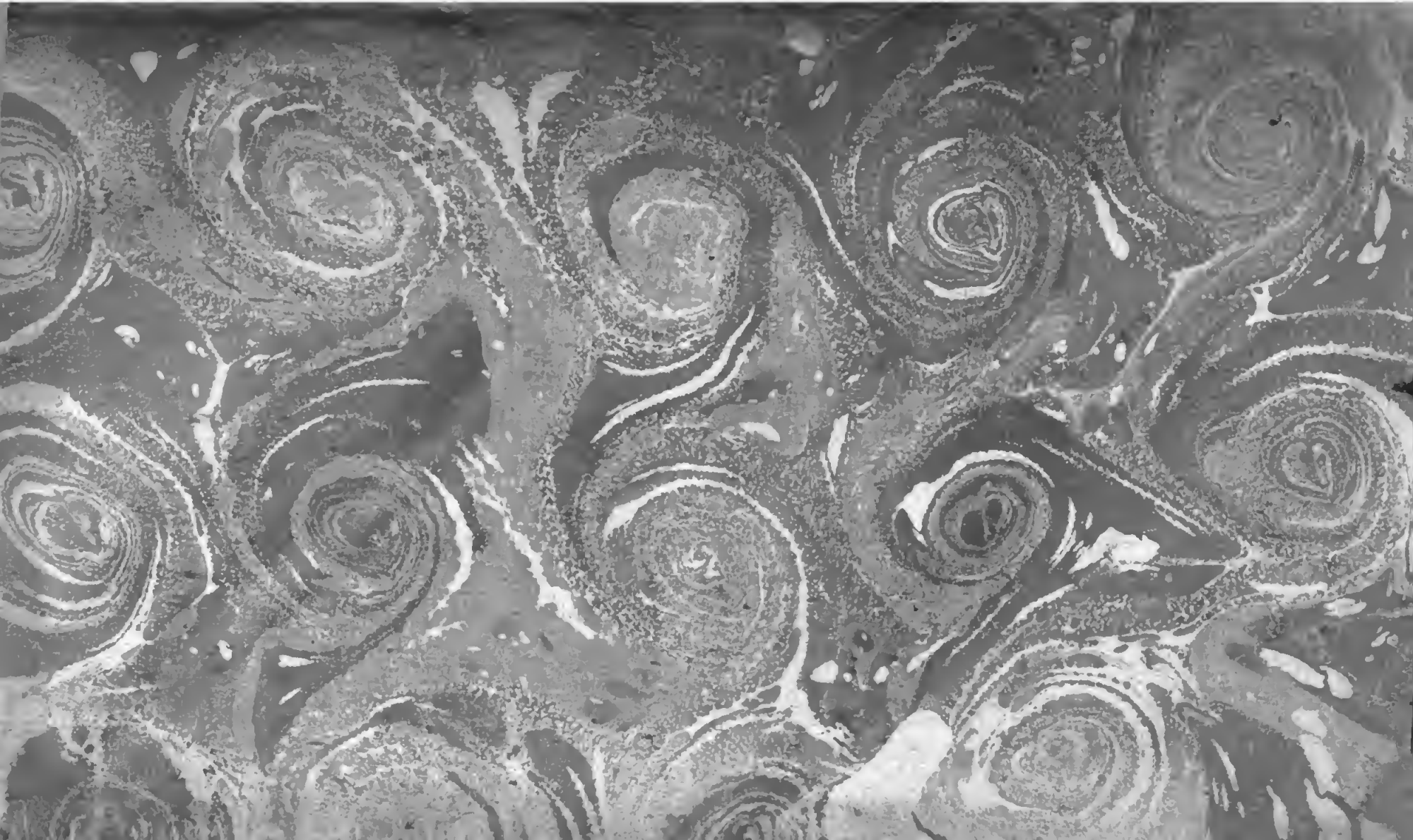
CHAP. XVI. *Tentyris.---Haine des Tentyrites pour les Crocodiles. --- Dendera.---- Forêt de Palmiers.----Charbon qu'on en tire.--- Temple de Dendera.---Fleur-de-lys.---Village ſur le ſommet du temple.--- Alerte dans le bateau.* 490

CHAP. XVII. *Abnoub. --- Ballas. --- Neguadé. --- Tremblement de terre. --- Iſmaïn Abou-Ali.---Son portrait.- Projet de rajeuniſſement. --- Perfidie des moines de Neguadé. --- Les adieux de l'auteur à Iſmaïn. --- Kous. --- Café Mokka.---Incident qui force l'auteur à renoncer au voyage de la mer rouge.---Jardins de Kous. --- Selamé. --- Ruines de Thèbes à l'orient du Nil. --- Gournai, partie occidentale de la ville de Thèbes.* 495

CHAP. XVIII. *De quelques particularités relatives à la haute Egypte ſur le ſol, les plantes, les animaux, les hommes, les maladies & les moines.* 508

CHAP. XIX. *Kenné.---Koſt.---Sahet.---Belliané.--- Girgé.--Moines Italiens.--Menshié.---Souhaje. --Tahta.---Kau-el-Tebir.---Famich.---Combat entre les Arabes.--- Aboutigé.---Courtiſanes.-- Manfelout.--Aga Turc.---Prêtres Muſulmans-Miniet.---Bebé.--Rihadaïr.--Ettin.---Coup-d'œil ſur l'expédition de l'Egypte par les Français. --- Boulac. -- Roſette. --- Départ d'Alexandrie.* 527.

Fin de la table des chapitres.

C41836

Biblioteca Nazionale V. E. III. NAPOLI